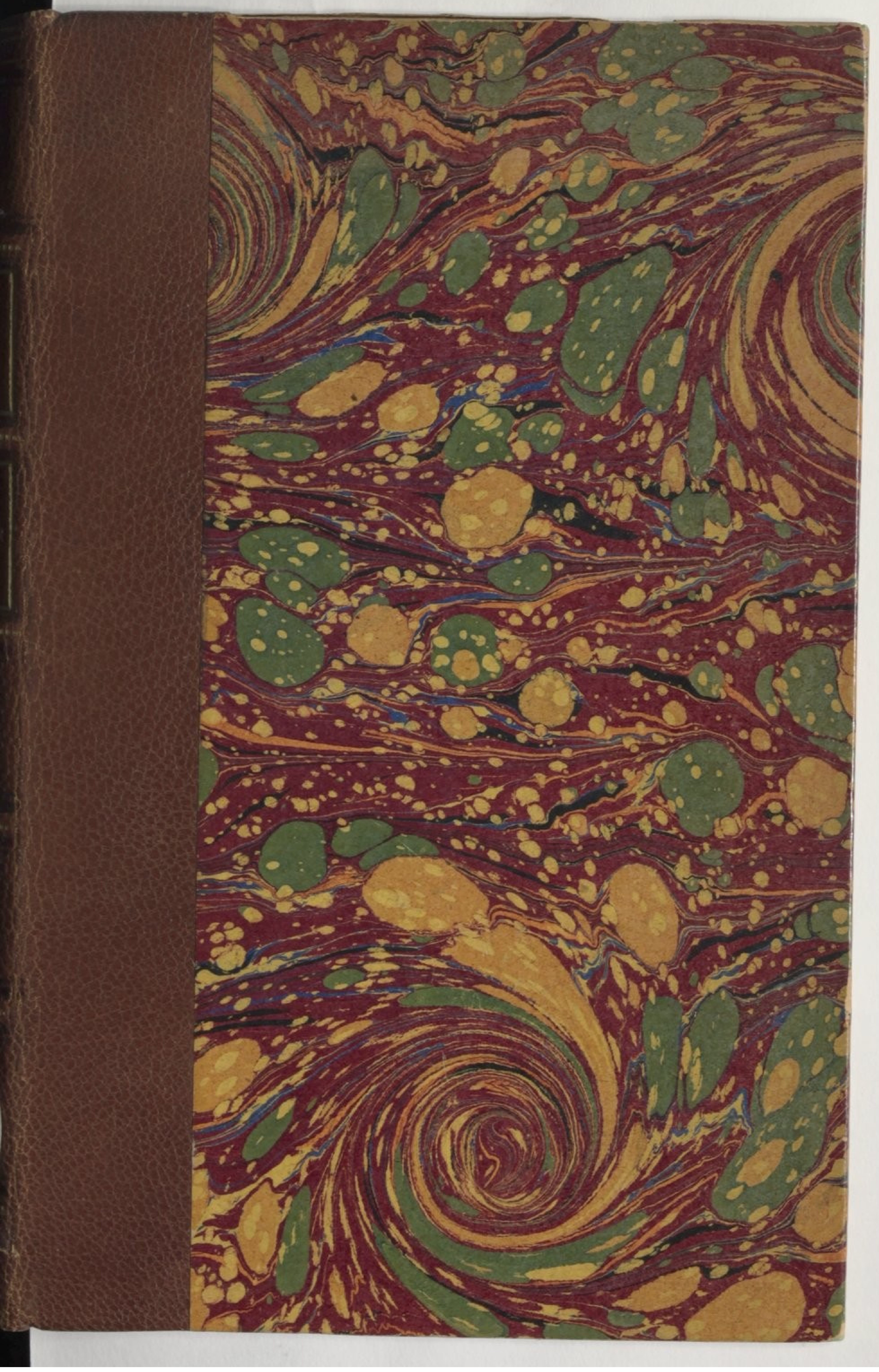
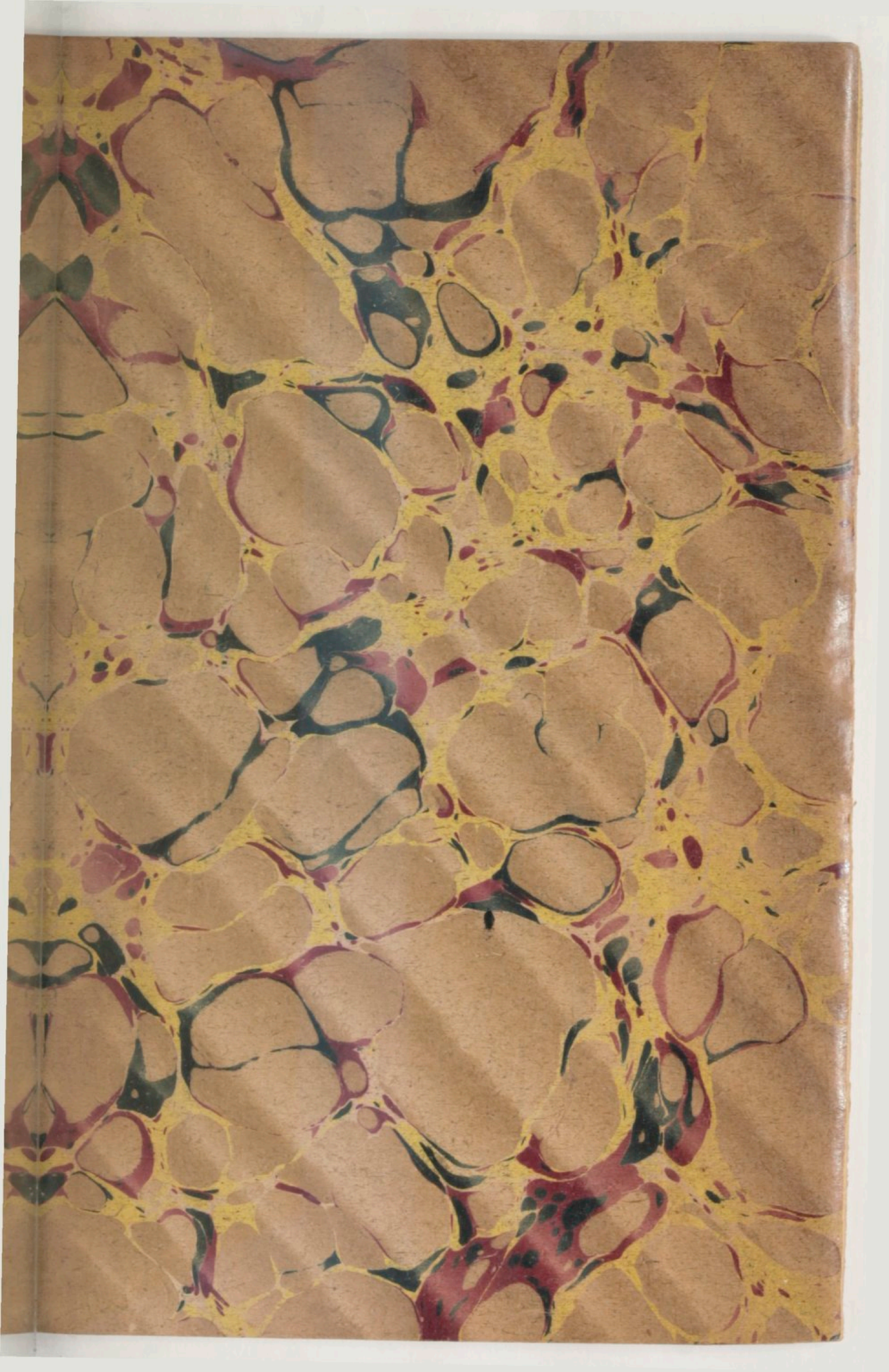
La Saison d'hiver à Paris. Lettres à un homme du monde sur le carême et sur les principaux devoirs de la vie chrétienne, [...]









LA

SAISON D'HIVER

A PARIS

LETTRES A UN HOMME DU MONDE

SUR LE CARÊME

ET SUR LES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE

PAR M. L'ABBÉ H. DUCLOS

Vicaire à La Madeleine

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

PARIS.
(*Nouvelle Maison*)
Rue Saint-Sulpice, 38
Angle de la Place

LYON.
(*Ancienne Maison*)
Grande rue Mercière, 49
et rue Centrale, 60.

1859

L

LA

SAISON D'HIVER

A PARIS.

AUTRES OUVRAGES DE M. L'ABBÉ H. DUCLOS :

De la Destinée humaine. 1 vol. in-12, de 600 pages, chez Douniol, libraire, rue de Tournon, 29, à Paris.

Nouveau cours de catéchisme de persévérance, pour les jeunes gens et pour les jeunes filles, et **Nouveau cours de religion**, en 4 vol. in-12, ayant pour titre : *Le Christianisme et la Vie pratique*, chez Sarlit, libraire, 25, rue Saint-Sulpice, et chez l'auteur, place de la Madeleine.

Éloge funèbre de Chateaubriand, précédé d'une étude sur son caractère personnel, et sur sa paternité intellectuelle. Brochure, in-8, de 60 pages : épuisée.

Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.

LA

SAISON D'HIVER

A PARIS

LETTRES A UN HOMME DU MONDE

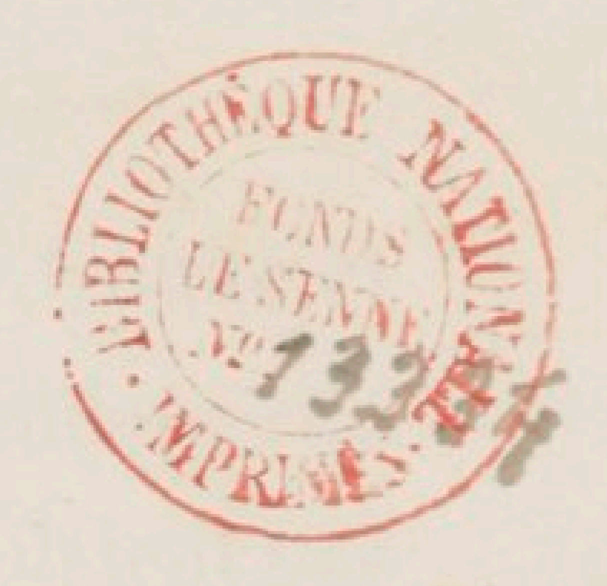
SUR LE CARÊME

ET SUR LES PRINCIPAUX DEVOIRS DE LA VIE CHRÉTIENNE

PAR

M. L'ABBÉ H. DUCLOS

Vicaire à La Madeleine



LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PERISSE FRÈRES

PARIS
(*Nouvelle Maison*)
Rue Saint-Sulpice, n. 38
Angle de la Place.

LYON
(*Ancienne Maison*)
Grande rue Mercière, n. 4
et rue Centrale, 60.

1859

AVANT-PROPOS.

POURQUOI LA *SAISON D'HIVER A PARIS*, A COTÉ DE LA *BELLE SAISON A LA CAMPAGNE* ?

Deux grandes renommées littéraires, Gœthe et Schiller, se plaignaient, dans une correspondance de juin 1796, que des écrivains qui ne les valaient pas vinssent planter leur tente près de la leur. Je ne redoute point un semblable reproche de la part de *la Belle Saison à la campagne*, de M. l'abbé Bautain, livre éclatant de vogue, envers *la Saison d'hiver à Paris*, livre obscur dont nous ignorons les destins. Ces deux ouvrages diffèrent à tous égards : par le talent, par l'autorité, par l'objet, comme par la tem-

pérature des deux saisons qu'ils embrassent ; ici la brume ; là le soleil ; rien de commun, que le désir et le but, qui vont se confondre dans un égal amour du bien. *La Belle Saison* est née sous un souffle puissant. Elle a pour elle la splendeur des beaux horizons ; elle est caressée par les douces brises de la renommée ; mais je connais l'esprit de charité qui l'anime, et elle ne disputera point à *la Saison d'hiver à Paris* les obliques rayons d'un pâle soleil de succès et de publicité. Chaque livre a son utilité à la fois commune et distincte, par laquelle, en dehors de la bienveillance personnelle des auteurs, les relations de bon voisinage sont assurées. On emporte *la Belle Saison à la campagne*, quand on se lance sur les chemins de fer pour aller gagner les champs. Elle est la compagne favorisée des longs loisirs. *La Saison d'hiver* vient humblement glaner les rares instants de ces lecteurs attardés qui, dans les courtes et tumultueuses journées, sentent aussi le besoin d'un livre qui leur parle de choses sérieuses et de leur âme. *La Belle Saison à la campagne* fait s'épanouir la pensée chrétienne au milieu des champs, des fleurs, de la vie en plein air dans la belle nature. *La Saison d'hiver* prend l'homme

aux heures méditatives du soir ou des sombres journées, quand la pluie, la neige et le macadam en dissolution rendent nos rues impraticables. Elle parle *carême*, *quarantaine de jeûne*, *pénitence*, réforme des mœurs et des habitudes privées. Ainsi les deux saisons se suivent et se complètent, et de même que l'une reconnaît la supériorité de *la Belle Saison à la campagne*, l'autre rendra justice à l'opportunité de *la Saison d'hiver à Paris*.

LA SAISON D'HIVER A PARIS

DÉDICACE

A M. DEGUERRY, Curé de la Madeleine.

Monsieur,

Ce petit livre a l'amitié pour origine et pour berceau. Un homme du monde, considérable par son esprit et par ses anciens emplois, m'ayant, au nom de cette amitié, consulté sur la manière d'employer son temps pendant l'hiver à Paris, je lui fis la seule réponse que sa propre expérience ne lui eût pas encore donnée. Fatigué d'explorer inutilement les rives des choses et des sciences humaines, cet homme du monde sentait enfin le secret

besoin d'une vie plus réelle; je contribuai moi-même à l'éclairer sur ce besoin et je lui répondis, comme vous le répétez sans cesse, monsieur : La vie c'est l'adhésion au Christ, *Mihi vivere Christus est* (saint Paul).

J'avais donc à dérouler devant mon ami un exposé de la vie chrétienne et de ses principaux devoirs, et pour cela je n'ai eu qu'à lui tracer le tableau des scènes édifiantes offertes par le clergé si distingué et par le troupeau si religieux qui composent votre paroisse, qu'à regarder moi-même ce qui se passe autour de moi pendant la portion de l'hiver religieux qui correspond au carême. En considérant attentivement ce qui se pratique et ce qui se fait, ce qui se dit et ce qui s'enseigne dans cette splendide et pieuse église de la Madeleine, en mettant en ordre mes propres impressions, il s'est trouvé que mon travail était presque terminé. C'est parce que mes lettres n'ont été qu'une traduction des saintes choses qui se font à la Madeleine dont je me suis tour à tour édifié et inspiré, c'est parce qu'une paroisse se résume dans son curé, c'est par cette raison, monsieur, sans exclure les autres, que vous appartient l'hommage de cet humble volume de lettres qui, d'abord particulières, vont désormais s'adresser à tous par la publicité. Bien qu'elles aient pour objet une époque de l'année et qu'elles fussent primitivement à l'adresse d'une seule personne, j'aime à croire que la lecture peut en être d'une utilité réelle pour tous les temps et pour tout le monde, puisque aucune saison n'exclut les méditations graves et que

nul n'est dispensé des pensées éternelles. En vous dédiant ce recueil de confidences épistolaires, j'ai un autre but, monsieur, j'ai la persuasion intime que vous leur porterez bonheur et qu'elles arriveront mieux où mon désir est qu'elles arrivent. L'espoir d'une bénédiction, laissez-moi le dire, m'a donc aussi guidé. Comme autrefois le jeune Tobie, entreprenant un voyage dans le pays des Mèdes, eut la bonne fortune d'avoir pour conducteur de sa route un guide aimable, l'ange Raphaël, je ne crois pas être trop exigeant en vous priant d'être aussi l'ange de ces lettres. Elles sont nées de votre souffle, car en répondant à mon ami, je m'inspirais des vivants enseignements que je recueille tous les jours auprès de vous et de ces collaborateurs distingués qui vous entourent, zélés, unis et pleins de foi, comme de vaillants officiers sont groupés autour de leur brave colonel.

J'ai pour but dans ce volume, comme dans mes autres livres, d'obtenir le déploiement de tout ce que Dieu a mis de bon dans l'âme humaine, ce qu'une certaine énergie naturelle en fait sortir par intervalles dans la philosophie, mais ce qu'il n'appartient qu'à la religion d'en faire découler incessamment. Je m'attache à laisser un caractère distinctif à ma manière ; désirer d'atteindre à quelque chose d'affectueux et de poétique dans la façon de rendre la solution des problèmes les plus graves qui puissent intéresser le cœur et l'esprit humain : voilà mon ambition, on me la pardonnera. Mais je dois vous épar-

gner, monsieur, sous le rapport de l'exécution de ces lettres, une déception plus que probable. Le talent lui a fait défaut sans doute, mais le temps aussi m'a manqué. Il faudrait compter plutôt par minutes que par heures les instants que j'ai pu consacrer à la composition de ce petit ouvrage ; destinée, qu'il partage avec mes autres productions religieuses et littéraires ! Quand je commençais mon premier livre : *De la Destinée humaine,* je marchais au pas de charge ; c'était au milieu du fracas de nos tristes luttes civiles en 1848. J'écrivais pendant la guerre sur une religion d'amour et de paix ; ne pouvant porter le fusil, j'essayais de tracer quelques pages dans lesquelles, après les orages de la terre, le lecteur pût, avec des visions sereines d'un monde moins agité, oublier les tristesses du temps présent. Aujourd'hui, pour mener à fin ce volume de lettres, j'ai dû mesurer mon pas à la célérité que la vapeur imprime à toutes choses. Resserré entre deux limites étroites, l'une le moment où j'ai conçu pour la première fois l'idée de faire de ces lettres un livre, l'autre le temps fixé naturellement et nécessairement à son apparition, j'ai dû mettre rapidement à profit les rares loisirs que me laissait un ministère absorbant, et cette excuse, qui n'en serait pas une pour le public peut-être, aura, j'en ai la confiance, monsieur, sa valeur auprès de vous.

Du reste, je n'ai point eu à me plaindre jusqu'ici de la critique du journalisme ; si elle daigne s'occuper de cette publication comme elle s'est occupée des autres,

j'espère la retrouver large, intelligente, s'attachant surtout à l'architecture générale d'un livre, au lieu de n'en examiner que les détails. Il est de la dignité de la critique de voir avant tout si un auteur est fidèle à son programme et à sa préface; s'il y a équation entre le but qu'il se propose et le résultat qu'il obtient. Cette méthode est surtout la seule vraie quand il s'agit d'ouvrages religieux où l'objet étant uniquement pratique, tout doit être jugé au criterium de l'utilité morale. Ne serait-il pas misérable de voir, en un si grave sujet, un écrivain qui s'arroge la haute fonction de la critique s'occuper uniquement de l'écorce la plus superficielle d'un livre, examiner scrupuleusement s'il est correct au point de vue grammatical, conforme à certaines traditions d'école, fidèle à de maigres stratagèmes littéraires, porter enfin un solennel jugement dans lequel il n'oublierait qu'une chose : si l'ouvrage peut servir la cause de Dieu et faire aimer la religion?

Pour nous, qui n'écrivons pas principalement et précisément dans l'intérêt de la renommée, cette passion du poëte et même du sage s'il faut en croire *Tacite,* nous avons un mobile plus haut et plus dominateur que les succès littéraires. Nous avons à faire le bien dans le sens où les hommes apostoliques l'ont toujours compris. Avant donc de chercher un succès académique et sans m'inquiéter de l'impossibilité où je serais peut-être de l'atteindre, je devais m'occuper dans ces pages de créer une salubre atmosphère aux âmes qui me liront.

Ces lettres ne sont pas placées au hasard ; je les ai rangées en huit groupes, selon un ordre qui m'a paru naturel. Je ne pouvais mieux faire que de suivre dans le développement réel et historique de l'âme humaine, l'image fournie par le Maître des hommes, dans la similitude qu'il établit entre l'âme et la bonne terre. J'ai donc suivi la série des travaux de la grande agriculture, c'est-à dire de celle du froment, nourriture de la race humaine, pour y trouver l'ordre de mes lettres. Assimilant l'âme à la terre qui doit porter le pain de vie, et par là la glorification du Créateur, il a fallu traverser les phases progressives de l'agriculture spirituelle, préparation de la terre, ensemencement, végétation, maturation, moisson. Ces différentes phases m'ont fait distinguer pour ces lettres plusieurs périodes d'agriculture morale.

Tel est, monsieur, le petit ouvrage dont je vous prie d'accepter la dédicace, ayant la certitude que, sous votre haut patronage et passant à travers la lumière de votre nom, il recevra du public un favorable accueil. Au motif qui a inspiré cette dédicace à l'écrivain, vient se joindre un sentiment plus personnel : c'est aujourd'hui, 14 décembre, une date douloureuse de triste anniversaire, où je ne puis oublier ce qu'à pareil jour, en 1857, vous avez été, monsieur, comme sympathie spontanée et cordiale pour un collaborateur en deuil. Veuillez donc voir aussi dans l'hommage de ces humbles lettres, en dehors de la considération principale du bien à faire, un faible tribut de reconnaissance pour une de vos

bonnes actions à mon égard au moment des douleurs suprêmes. Je sais que vous accueillerez l'expression imparfaite de mes bonnes intentions avec votre bienveillance accoutumée.

D'ailleurs, monsieur, mes dettes de reconnaissance remontent plus haut. Je dois me souvenir qu'en 1833 et 1835 j'étais dans les rangs de cette ardente jeunesse d'une des grandes villes du Midi, que vous avez évangélisée plusieurs fois par votre parole. Me sera-t-il permis de vous dire que le bien, que je voudrais faire dans ce livre à mon honorable correspondant, vous le fîtes par vos chaleureuses prédications aux étudiants de ce temps-là? Un journal de 1835 nous rapporte quels furent les effets bénis de la parole sainte à cette époque, alors que nous sortions des polémiques voltairiennes de la Restauration, de la secousse de 1830 et des singularités du saint-simonisme. J'y lis ce passage : « N'a-t-on pas vu les jeunes gens de nos écoles accourir en foule aux prédications de l'abbé Deguerry dans notre métropole, non plus comme aux missions du P. Guyon, pour fronder la parole divine, mais pour l'exalter et en savourer les douceurs (*Journal de Toulouse*)? » Aujourd'hui, à vingt-trois ans de distance, je suis heureux, monsieur, de pouvoir vous dédier un modeste livre, pour honorer, autant qu'il est en mon pouvoir, un zèle, des forces et un talent que vous avez mis depuis longtemps au service de Dieu et à la disposition de l'œuvre évangélique. En même temps, je me plais

à honorer en votre personne le clergé de la capitale et spécialement le corps vénérable des curés de Paris, dont le zèle, la foi, la science et la charité réjouissent le noble cœur du chef de ce diocèse et excitent le respect du monde.

J'ai dû, dans le cours de ces lettres, renvoyer souvent le lecteur à mon ouvrage : *Le Christianisme et la Vie pratique,* en quatre volumes ; sans cela la nécessité du sujet m'aurait entraîné soit à des repétitions ennuyeuses, soit à des étendues que ne comportait pas le cadre de ce volume. Je ne veux pas entrer ici dans les débats passionnés que mon livre, *Christianisme et Vie pratique,* a soulevés parmi le clergé des provinces, les uns le critiquant avec véhémence, les autres l'exaltant plus qu'il ne mérite. Permettez, monsieur, que je me repose dans les pacifiques tranquillités d'une dédicace qu'il m'est doux d'avoir rédigée pour celui qui en est l'objet. Quant à ceux qui voudraient de nouvelles explications sur ce que j'appelle mes principes d'une apologie poétique de la religion, ils les trouveront dans la quatrième et la cinquième lettre de *la Saison d'hiver à Paris.*

Paris, ce 14 décembre 1858.

PREMIER GROUPE DE LETTRES

Où l'on détermine le véritable terrain de l'agriculture spirituelle.

PREMIÈRE LETTRE.

La saison d'hiver et les âmes :
qu'il ne sera question ni du demi-monde, ni des quarts de monde (le carême).

Monsieur, je vous occasionnerais dès le début une déception cruelle si j'entreprenais de présenter le tableau de la saison d'hiver au point de vue profane; vous demandez tout autre chose. Bien que je désire, en satisfaisant à vos questions, m'adresser à un public un peu plus étendu que le public choisi du monde pieux, il ne pourrait convenir ni à mon caractère ni à ma mission de retracer à mes lecteurs la physionomie de l'hiver séculier, déjà trop souvent dépeinte avec un charme entraînant. Il appartient à d'autres de célébrer cette recrudescence annuelle de vie qui fait battre plus puissamment toutes les artères du grand Paris et des provinces; cette animation communiquée à tous les rangs de la société par le déploiement de la vie élégante, tout à la fois tige et fleur de la vie industrielle et commerciale ; la rentrée des écoles, des parlements, des grands corps d'administration et le retour sur la brèche de tous les soldats armés du travail et du progrès ; je dois leur laisser aussi la bizarre érudition qu'il faut pour parler des petits mondes en lesquels on décompose aujourd'hui le monde en général : *le monde de la cour, le monde diplomatique, le monde du sport, le monde scientifique*, *le monde*

agricole, le monde horticole, le monde des échecs, le monde de la bourse, le monde des affaires, le monde du whist, le monde des théâtres, le monde de la chasse, le monde de la danse, le monde des restaurants, le monde des armées, le monde des salles d'armes, le grand monde, qui est le monde de *la bonne compagnie, auxquels mondes on ajoute encore le monde des dames quêteuses et le monde des auteurs.* Je pense qu'en dehors des frivolités des *demi-mondes* et des *quarts de monde,* il reste à étudier bien des aspects de la saison d'hiver dignes de fixer l'attention des âmes sérieuses et capables de charmer les âmes délicates et distinguées. Si j'avais à choisir un monde, ce serait celui des dames quêteuses, le monde qui s'occupe de Jésus-Christ et travaille en son nom au bien des âmes ; mais je n'en veux choisir aucun ; mon intention est de considérer, dans la claire atmosphère de la froide saison, les imparfaits mortels et leur vie fugitive aux clartés d'une pensée grave et religieuse, de m'adresser également à tous et de contribuer, autant qu'il est en moi, à ce que cette vie qui monte, à ce que ces conquêtes de l'intelligence ou du travail qui s'achèvent ou se poursuivent, comme les sucs de la terre qui fermentent, comme les semences qui germent sous l'influence des frimas, se déploient à quelque temps de là en floraisons à aspects divers, en moissons de consolations pour les hommes et de joies pour le ciel.

Il en est qui croient que l'hiver consiste en une transformation des habitudes mondaines; qu'il s'agit de quitter les villas et les champs, marcher sur l'asphalte des grandes villes au lieu du gazon des campagnes, venir se

grouper autour du feu des cheminées ou bien s'éparpiller dans les salons où le piano va reparler et les intrigues recommencer ; pour d'autres, l'hiver c'est la promenade du bœuf gras, la cohue carnavalesque ; pour ceux-ci les jeux de la mode, pour ceux-là la grave étude des artifices de toilette et de langage par lesquels ils parviendront à couronner leur amour-propre des grotesques couronnes de l'élégance et du bon ton.

Il faut le dire, il en est beaucoup qui ne voient que ces immenses riens, ces pitoyables futilités dans la saison d'hiver. Vos questions, monsieur, sont la preuve qu'il est permis d'y chercher autre chose, et je me suis fixé à ces spectacles autrement importants dont nous sommes chaque année les témoins. Je commence donc, dès cette lettre, à jeter en avant le mot austère de *carême*. Un historien profane nous raconterait les dîners, les promenades, les théâtres, la bohème de Paris, les anecdotes du grand monde, la littérature des articles de mode. Mon devoir est de me renfermer dans cette portion de temps qui se compose de quarante jours de jeûne, et qui, au lieu de convoquer l'humanité au sensualisme et aux plaisirs, vient proclamer de nouveau cette grande idée qui a fait le tour du monde, savoir : Que l'homme peut apaiser la divinité en soumettant son corps à l'expiation.

Le mois de janvier s'achève à peine et quelques semaines après on est en carême ; on n'est pas encore sorti de l'étonnement légitime que produit l'écroulement d'une année à jamais éteinte et l'avénement d'un an nouveau qui porte toujours l'inconnu dans ses flancs. Ainsi je regarde le temps de carême comme une saison initiale.

L'année commence pour chacun sous le rapport de ses idées et de sa ligne de conduite. Gardera-t-on les mêmes croyances? Retournera-t-on plus soumis à l'orthodoxie religieuse au cas qu'on l'ait momentanément désertée? Et les affections du cœur, sont-elles bonnes et pures? Telles qu'elles sont, éprouve-t-on le besoin d'y porter quelque discipline? Dans ses habitudes matérielles, morales, sociales, y a-t-il à reprendre?..... Tels sont les sérieux problèmes, les problèmes pratiques et urgents qui nous ont mis en rapport, monsieur, et qui se dressent devant chacun quand l'année recommence, c'est-à-dire quand arrive un nouveau carême. C'est proprement à cette époque que s'ouvre pour Paris une année, une saison, une campagne nouvelle; car Paris n'est guère au complet que pendant les mois de février, mars et avril. Le carême coïncide avec ces trois mois, c'est-à-dire avec la fin de l'hiver et le renouvellement du printemps, et l'on aime à voir avec cette inauguration de l'année physique rentrer l'idée religieuse dans les âmes avec la physionomie particulière que le carême affecte chez les nations occidentales.

A ce moment, par une simultanéité providentielle, trois mouvements se produisent et se correspondent dans l'univers : un mouvement dans la nature, un mouvement dans la religion, un mouvement dans la conscience humaine; les instances du christianisme sont pour ainsi dire plus réitérées à l'oreille des cœurs; et d'autre part, en dehors de tout appel extérieur, il semble que l'homme entende une voix qui lui demande quelque chose dans l'ordre des intérêts éternels. Qu'on s'en défende ou qu'on y acquiesce, il est de fait que c'est à Paris et dans la

province une époque tout à part. Je n'ai point à étudier jusqu'à quelles profondeurs des couches sociales descend le mouvement intellectuel et moral, produit chez les modernes par le retour annuel de ces semaines de bon sens, de miséricorde et de réflexion. Mais, en général, et sauf certaines différences, c'est toujours comme au temps des apôtres quand ils venaient d'instituer la sainte quarantaine, à l'imitation des jours de pénitence consacrés par le Sauveur du monde ; c'est comme au XIIIe siècle quand saint Thomas d'Aquin dissertait théologiquement sur la nature des devoirs religieux à cette période de l'année chrétienne; tout le monde y participe dans la mesure de son intelligence ou de sa droiture de cœur ; et je vois dans ce fait un éclatant témoignage, tout à la fois des profondes racines que les habitudes chrétiennes ont jetées dans les âmes qui s'y croient le plus étrangères, et d'un besoin moral qui semble écrit dans notre nature.

Nous avons plusieurs systèmes en histoire naturelle pour expliquer le phénomène si intéressant de la migration des oiseaux. C'est quelque chose d'organique, disent les uns ; c'est une souffrance d'entrailles à l'état chronique, qui, chaque année, avertit ces petits êtres d'aller de l'autre côté de l'Océan où les attend une température plus hospitalière. Quand le temps du départ est venu, disent les autres, c'est que la nourriture analogue à ces oiseaux manque complétement dans l'hémisphère où ils se trouvent. Alors la faim les pousse à demander à d'autres climats les ressources épuisées sur l'ancien continent. Et ne sommes-nous pas aussi de pauvres oiseaux voyageurs fuyant de rive en rive , cherchant constam-

ment des climats plus doux, des terres moins stériles pour les idées, pour les mœurs, pour le bonheur? Il vient chaque année des époques où nous sommes saisis de religieux mouvements d'entrailles; je m'explique ainsi ce que nous voyons tous les ans au carême. Tantôt c'est ce quelque chose de *naturellement chrétien* dont parle Tertullien, qui crie en nous, qui chante, qui réclame une autre patrie des esprits; tantôt c'est l'expérience personnellement renouvelée cent fois de l'impossibilité de trouver ce qu'on cherche depuis si longtemps, dans tout ce qui est créé, mondain et fini.

On est malade soit d'intelligence, soit de cœur; les systèmes fatiguent, les opinions humaines découragent par leur fragilité et l'on a besoin d'aller remplir son urne à des sources moins trompeuses, c'est-à-dire au torrent de cette doctrine évangélique qui est toujours ancienne et toujours nouvelle. Le christianisme a toutes les majestés. Il y a là Dieu, l'antiquité, la tradition, Jésus-Christ, les siècles, la sainteté..... Surtout, mais surtout, on sent qu'on traîne un cœur vide, affreusement vide, et ne serait-ce point cela, nous sommes tous poursuivis à certaines heures de *cette lassitude intellectuelle,* de ces mystérieux affaissements, de ces défaillances de l'âme dont je parle ailleurs[1]. Voilà pourquoi, je pense, cette surexcitation intérieure se manifeste chaque année au retour du carême, les églises de Paris retrouvent, à cette époque, une animation, une vie, dont il faut bénir Dieu. Je fais la part des prédicateurs; hommes de talent,

[1] Voyez notre ouvrage : *Le Christianisme et la Vie pratique*, en 4 vol., à la Préface. — Chez Sarlit, éditeur, 25, rue Saint-Sulpice, et chez l'auteur.

ils peuvent attirer; hommes d'onction pieuse, ils peuvent attacher et plaire; mais le véritable élément humain du carême, le *besoin de Dieu*, se décompose devant l'observateur chrétien en un double besoin, qui est le *besoin de croire* et le *besoin de se convertir*. A quel âge de la vie se font sentir ces deux besoins? Nul ne le saurait dire. Je pourrais, monsieur, en évoquant les souvenirs de ma carrière, raconter mille drames intimes un peu semblables au vôtre, dans lesquels j'ai vu tant d'existences diverses, réclamer enfin, après de longues pérégrinations, la croyance pour l'esprit et la discipline catholique pour les mœurs et pour la volonté. Qu'est cette vie sans la foi? cette vie où rien n'est immortel, ni l'amitié, ni la politique, ni les affaires, ni la fortune, ni le succès, ni la santé et la force, ni le foyer de famille; où l'on ne se réunit que pour se blesser, où l'on ne s'aime que pour souffrir, où l'on ne se rencontre que pour se quitter. Est-ce devant vous, monsieur, que je dirai les lamentables indigences d'une volonté humaine qui n'éprouve pas, après les puérilités où l'on se leurre d'habitude, le besoin de travailler pour ce qui en vaut la peine? Vivre, est-ce pétrir de la boue? n'est-ce pas plutôt faire quelque chose qui reste? Allez, vieillards, hâtez-vous, profitez de ce vent d'en haut qui souffle si puissamment en ce temps, marquez au sceau de l'éternité votre voyage déjà fini; rattachez-vous à cette foi catholique qui féconde jusqu'à la dernière heure, à ces pratiques qui raniment l'espérance et la force quand le soir de la vie se fait, quand arrive le déclin des ans. Allez, jeunes hommes, vieux aussi peut-être et près de la mort qui vous prendra demain! le carême est fait pour vous encore. Sans

doute, nous trouvons un redoutable écueil, quand nous sommes jeunes, dans l'exubérante floraison de notre être ; mais le carême est un port où il fait bon aborder quand on se sent jeté à toutes les tempêtes de l'esprit et du cœur, quand on ne peut se dissimuler qu'on vient d'être meurtri dans les orages de la conscience. Le carême satisfait à ce *besoin de Dieu* qui est en nous, à cette nécessité plus ou moins analysée, mais sourde et positivement ressentie, de nous rapprocher de Dieu par l'idée et par l'action. On dirait comme d'une nuée qui, dans le monde moral, fait pleuvoir la grâce sur les villes et sur les campagnes.

Quant aux femmes, elles répondent assez généralement à la grâce du carême, on n'a qu'à leur demander peut-être plus d'esprit de suite et moins d'inconséquence. Que les jeunes filles continuent d'être assidues aux exercices religieux de ce temps, elles retiendront plus sûrement ainsi cette auréole de candeur, de dignité douce et de modestie sereine qui est le plus pur rayon de leur front. La femme, dans toutes les classes et dans toutes les situations, mère de famille, épouse, sœur, n'a qu'à gagner à suivre pendant ce temps les habitudes d'une religion plus pure et plus éclairée.

Je n'ai point à dire leurs devoirs aux pasteurs des âmes, la moisson est abondante ; donc c'est aux ouvriers de l'Évangile à rendre tous les accès faciles... Que la lumière se fasse par les prédications, par les instructions ; que les transformations individuelles s'accomplissent par les bonnes œuvres, par les efforts de l'âme, par la prière, la pénitence et le grand levier de la grâce. Je m'en rapporte au zèle des pieux conducteurs des paroisses. Je

sais tout ce qu'il y a d'édifiant dans leur manière de pourvoir au carême. Eh bien, *veuillons* tous ! *veuillons* seulement ! L'harmonie, la clarté, la paix, tous ces biens suprêmes reviendront aux âmes inquiètes ; les mieux portants se fortifieront, les malades retrouveront de l'air pour leur poitrine, du calme pour leur conscience, une lumière douce et amie pour leurs yeux fatigués.

Puissé-je, monsieur, dans cet humble écrit laisser à mes autres lecteurs ainsi qu'à vous, quelque bon conseil, quelque échappée de lumière, quelque jalon pour s'orienter dans la nouvelle route qu'ils veulent parcourir ! Heureux quand on veut en finir avec ces frivoles illusions que dissipe un court instant de réveil ! Heureux quand, las de promener son inutilité comme un oisif marin de rivage en rivage, on veut enfin adopter une marche régulière, savoir où l'on va, mettre un abîme de distance entre son passé et son avenir, et confier à de nouveaux astres sa course désormais calme et sereine ! Mon projet est de tenter d'aider un peu à ce résultat ; quant à réussir ce n'est pas mon affaire, il me suffit de l'essayer.

En disant un mot sur chacun des points qu'éveille une vue d'ensemble sur le carême, je suis sûr, monsieur, de passer par des chemins où est passé souvent l'homme vénérable que nous connaissons et estimons tous deux ; et je toucherai des sujets plusieurs fois et largement traités par lui ; ainsi nous nous rencontrerons, mon intelligence et la sienne, sur l'océan immense des vérités évangéliques et pratiques, lui avec sa manière bossuétique, moi avec un appareil plus modeste et plus doux ; je serai l'une de ces petites embarcations qui, sans pou-

voir tenir la pleine mer comme les vaisseaux de haut bord, se trouvent quelquefois néanmoins appelées à rendre service à quelque naufragé. Si donc j'en rencontrais quelqu'un errant et jeté à la côte par les tempêtes de l'idée ou par les bourrasques des passions, je l'accueillerais avec amour dans mon frêle esquif. Voilà pourquoi, monsieur, la publicité donnée aux réponses que vous sollicitiez de moi.

J'aurai à raconter, monsieur, dans les lettres qui vont suivre, l'ensemble des éléments, des actes et des caractères qui doivent constituer le succès d'une bonne saison d'hiver, telle que nous l'entendons dans les idées chrétiennes. Plaise à Dieu de mettre sous ma plume et sous mon pinceau les traits et les couleurs utiles à mon sujet! Je me borne, dans cette lettre, à prévenir que, dans le cours de ces pages, les expressions *carême* ou *saison d'hiver* sont équivalentes et prises l'une pour l'autre.

DEUXIÈME LETTRE.

Ce que c'est que le lieu des choses religieuses : l'Église.

On pourrait se demander s'il faut que l'homme privé cherche à grand'peine un endroit propice pour traiter ses affaires intimes avec Dieu. Un endroit existe, abordable pour tous ; nous n'avons pas à gagner péniblement le sommet des montagnes. Nos églises sont un des meilleurs terrains pour prier, rêver du ciel, implorer le céleste secours, gémir sur les misères de sa pauvre âme et trouver la régénération. Ceux qui ont parlé du temple de la nature, exclusivement à nos édifices matériels réservés au culte, n'y avaient pas bien pensé. Non-seulement nous avons besoin de nous abriter contre les pluies, de nous échapper de nos maisons et de fuir les bruits de la rue, pour répandre à l'aise notre âme aux pieds du Seigneur ; mais nous sommes appelés aussi à venir adorer Dieu, dans la société de nos semblables, avec les mêmes croyances et le même culte.

Combien de gens, et vous en connaissez, monsieur, qui ont déclamé contre les temples, en se plaçant au point de vue déiste ; je vous ai entendu détruire leurs arguments avec tout l'éclat d'une raison émue et triomphante.

Je ne me propose, dans cette lettre, avant de nous engager dans le cœur des questions que vous m'avez

posées sur la saison d'hiver à Paris, je ne me propose, dis-je, que d'insister sur la parfaite adaptation de nos pieuses églises aux besoins religieux de notre âme. Elles ont, à un haut degré, la propriété de nous parler *sainteté*, de donner ou de réveiller le sentiment de l'infini, de porter l'homme à de salutaires retours sur lui-même ; et n'est-ce point là l'idéal d'un édifice consacré aux réunions religieuses?

Entre autres symptômes éclatants de la haute sainteté qui distingue nos églises, et du respect profond qu'elles commandent, il est bon de rappeler la manière trop peu connue dont on les consacre. En dehors de l'édifice construit pour le culte, se trouve une table pompeusement décorée. Là reposent des reliques de saints dans un vase scellé ; elles seront mises dans l'intérieur de l'autel principal du nouveau temple, car point d'autel sans reliques. L'évêque consécrateur arrive de grand matin, il fait allumer douze cierges, six de chaque côté des murailles ou piliers, devant les douze croix qu'on y a peintes : peintures qui rappellent avec les douze flambeaux ces hommes étonnants qui ont propagé dans le monde l'Évangile et la croix.

On pourrait composer un drame éloquent et beau pour l'imagination, édifiant pour l'âme, en racontant une à une les cérémonies que fait l'évêque, et qui s'enchaînent dans une progression sublime ; nous aurions, monsieur, vous et moi, une occasion nouvelle de regretter que le catholicisme soit si peu connu des catholiques. Ainsi la première partie de la cérémonie se passe en dehors du temple, dont les portes sont fermées et dans lequel est resté seulement un diacre. Ce sont des

prières, ce sont les *sept Psaumes de la pénitence* et les *Litanies des saints* qu'on récite, formules qui expriment énergiquement les sentiments de l'imploration. Du reste, tout parle, tout est significatif dans les cérémonies catholiques. On consacre un temple qui ne date que d'hier, et déjà le spectateur est ramené à d'anciens et graves souvenirs. Je vois l'évêque faisant sortir tout le monde du temple avant la consécration ; cela ne rappelle que trop Adam et sa triste postérité chassés du paradis. On prie en dehors du temple, devant les saintes reliques ; je commence à parcourir un poëme, c'est l'homme exilé du ciel, qui prie, qui espère encore conséquemment, et je le reverrai entrer au temple, dès que les portes seront ouvertes, symbole de la rentrée du genre humain dans son héritage.

Nous ne pouvons qu'applaudir à cette série compliquée d'aspersions, d'inscriptions, d'onctions, d'illuminations, de bénédictions qu'on emploie pour consacrer une église nouvelle ; elles attestent le génie de la sainteté vivant dans la religion. Un moment saisissant est de voir l'évêque asperger trois fois, avec de l'eau bénite, les murs extérieurs de l'église, et, à chaque fois, frapper avec sa crosse à la porte principale, en disant : *Ouvrez vos portes, ô princes ! et que les portes éternelles se lèvent, afin de laisser entrer le Roi de gloire* (psaume XXIII). *Attollite portas, principes, vestras, et elevamini, portæ æternales, et introibit Rex gloriæ.* — Le diacre, qui est resté seul dans l'église, répond à l'évêque par ces paroles du même psaume : *Qui est ce Roi de gloire?* L'évêque réplique : *C'est le Dieu fort et puissant, le Dieu fort dans les combats.* La

première et la deuxième fois que l'évêque frappe, en interpellant ainsi, la porte de l'église ne s'ouvre pas ; ce n'est qu'à la troisième fois, lorsqu'à la question : *Quel est ce Roi ?* l'évêque et le clergé ont répondu : *Le Dieu des vertus est lui-même ce Roi de gloire.*

Je n'ai jamais pu assister à la cérémonie, je l'ai lue seulement dans les auteurs ; mais je comprends qu'en cet instant j'aurais éprouvé, comme tout fidèle, une sainte impression. Cet évêque vénérable, vêtu d'une chape blanche, qui frappe, qui insiste au nom de l'humanité errante et exilée ; ce dialogue qui s'établit avec les paroles des saintes Écritures , ce Roi de gloire qui veut entrer ; cette lenteur à lui ouvrir qui rappelle que le démon n'a pu être dépouillé sans résistance par Jésus-Christ...; puis cette porte qui s'ouvre enfin, au moment où l'évêque fait le signe de la croix avec le bout de sa crosse sur le seuil de l'église, et qui nous montre que le ciel, fermé à l'homme pendant son pèlerinage, ne lui est ouvert que par la mort de Jésus-Christ sur la croix... J'avoue que tout cela parle à l'imagination, aux yeux, à la sensibilité, à la piété. Je pense à la sainte Trinité, en voyant le triple voyage autour de l'église, et les trois percussions de la porte me rappellent la triple puissance de Jésus - Christ , les peines qu'a coûté la conquête de son héritage : la création, la rédemption, la glorification.

Les cérémonies qui suivent s'enchaînent dans une progression admirable de significations et de réalités touchantes. Les portes du temple s'ouvrent enfin devant l'évêque, mais la foule des fidèles n'entre pas encore : particularité, disent les auteurs, qui rappelle que le Seigneur entrant au ciel le jour de l'Ascension, n'y fit en-

trer qu'un petit nombre de saints, et que les autres y entreront successivement dans la suite des âges. On chante l'hymne *Veni Creator,* pendant laquelle un des assistants de l'évêque répand de la cendre sur le pavé de l'église, d'un bout à l'autre, en forme de croix, afin que l'évêque puisse y écrire plus tard les lettres de l'alphabet. On fait avec deux longues traînées de cendre une croix de saint André (×). — Après l'hymne, on récite de nouveau les *Litanies des saints,* pour attirer la bénédiction de Dieu sur la nouvelle église et sur la consécration qui va en être faite. On chante ensuite le cantique *Benedictus*, pendant lequel l'évêque écrit avec le bout de sa crosse l'*alphabet grec* sur une des lignes de cendres, et l'*alphabet latin* sur l'autre ligne. Ce qui signifie que Jésus-Christ a réuni dans le sein de l'Église, par la vertu de la croix, tous les peuples de la terre, divisés auparavant de langue et de religion. C'est pour cela que les deux alphabets sont tracés en forme de croix, et que, pendant cette cérémonie, on chante le cantique *Benedictus,* qui est une action de grâces de l'incarnation de Jésus-Christ. Ainsi la religion n'a pas attendu les révolutions de 1789 et 1848, pour parler d'unité des peuples, de charité, de fraternité. Il y a 2,000 ans qu'elle fait s'embrasser tous les peuples dans les embrassements réconciliateurs de la croix.

Je ne sais, monsieur, si je me trompe, mais je trouve que le catholicisme a divinement dramatisé la cérémonie de la consécration des églises, et les gens du monde devraient en lire la description, ne serait-ce que par la curiosité de s'initier à un cérémonial grandiose et saint.

Le *Benedictus* étant achevé, le pontife procède à la

consécration de l'autel ou des autels. Il bénit d'abord de l'eau, à laquelle il mêle du sel, de la cendre et du vin ; puis il asperge de cette eau, non-seulement l'*autel* principal, mais chacun des autels placés dans l'église, aussi bien que le *pavé* et les murs intérieurs. Il y aurait à s'arrêter, méditer et admirer à chaque pas. Ils se sont singulièrement trompés, ces sophistes modernes qui ont accusé l'Église de maudire la nature matérielle, de maudire la matière, d'être sèche et sans *entrailles*. Voyez, à propos d'une cérémonie, se révéler l'esprit contraire ; l'Église ne repousse pas les éléments, elle les appelle à ses splendeurs, les emploie, les divinise à sa grande manière! Elle marie les magnificences de l'esprit aux magnificences de la matière, dans un symbolisme profond, instructif, pieusement éloquent! L'*eau* que l'évêque emploie ici figure l'humanité de Jésus-Christ, et le *vin* sa divinité ; la *cendre* est le symbole de la mort, et le *sel*, de l'incorruptibilité. Ces quatre choses mêlées ensemble sont la figure de Jésus-Christ, Dieu et homme tout ensemble, mort et ressuscité pour nous purifier et nous faire devenir les temples de Dieu... Ainsi, dans la religion, rien n'est donné, en ce qui concerne le culte, à l'inutilité, aux vaines parades, aux inutiles exhibitions ; tout a un but, un sens grave, expressif, un objet d'utilité pieuse. Car cette mixtion d'éléments, au point de vue individuel et pratique, a une autre signification : l'eau représente la *pureté;* le sel, la *sagesse;* la cendre, la *mortification,* et le vin, la *force*. La religion saisit de la sorte toute occasion ; elle nous enseigne que dans nos temples nous devons aller puiser l'esprit de pureté, de sagesse, de mortification et de force.

J'irai jusqu'au bout de la cérémonie, monsieur ; nous touchons au point culminant.

Après l'aspersion des autels, l'évêque se rend processionnellement avec le clergé à l'endroit où les reliques sont déposées, pour les transporter solennellement à l'église. C'est maintenant que tout le monde va entrer dans le temple. Des prêtres emportent les saintes reliques sur leurs épaules ; le clergé chante des psaumes ; on fait le tour extérieur de l'église ; les fidèles répètent *Kyrie eleison ;* on marque la porte avec du saint chrême ; c'est une marche triomphale qui remplit d'une sainte émotion ; beau spectacle, de voir la foule marchant sur les pas des restes précieux d'un martyr, d'un soldat de Jésus-Christ ! Ainsi, vers la fin des temps, la société des élus s'élèvera vers le ciel, à la suite de son divin Chef.

Après la procession, l'évêque consacre avec le saint chrême la partie de l'autel où doivent être déposées les reliques, et que l'on nomme pour cette raison le *sépulcre.* Lorsqu'il les y a placées, il ferme l'entrée du sépulcre avec une pierre également consacrée par l'onction du saint chrême ; il fixe cette pierre avec un ciment qu'il a fait et béni lui-même précédemment (c'est de l'eau bénite, de la chaux et du sable). Il fait ensuite, avec l'huile des catéchumènes et avec le saint chrême, plusieurs onctions en forme de croix, sur *chacune des cinq croix* gravées sur la table de l'autel. — Toutes ces onctions sont entremêlées de plusieurs encensements de l'autel, faits d'abord par l'évêque lui-même, et continués ensuite *sans interruption* par un prêtre, jusqu'à ce que les prières et les cérémonies de la consécration de l'autel soient terminées.

Nous devons remarquer cet instinct caractéristique de l'Église catholique : dans son incessante préoccupation, elle peut toucher à une infinie variété de détails ; mais toujours et partout elle ramène les pensées, les cérémonies, les prières, à de graves images, à de majestueux souvenirs, à une grande et adorable personnalité. Notre Seigneur Jésus-Christ revient partout ; c'est comme *Madeleine* demandant : — L'avez-vous pris ? Où est-il ? Cet *il,* qu'elle suppose connu de tous, est beau. Ainsi, les prières et cérémonies de la consécration de l'autel disent, répètent et rappellent un seul nom, doux et grand entre tous les noms : *Jésus-Christ.* Les cinq croix gravées sur chaque autel sont l'image des cinq plaies du Sauveur ; les onctions employées dans cette consécration représentent l'onction du Saint-Esprit dont Jésus-Christ est tout pénétré, et qui lui fait donner par excellence le nom de *Christ.* Enfin, les encensements sont une vive expression des hommages dus à Jésus-Christ et des prières que l'Église du ciel et celle de la terre ne cessent de lui offrir comme un encens d'agréable odeur.

J'achève, monsieur, le récit de cette imposante cérémonie de la consécration. L'évêque s'approche des piliers pour les consacrer à leur tour ; il fait une onction avec le saint chrême sur chacune des douze croix peintes sur les murailles ou piliers. Après cette onction, il encense trois fois chacune des croix. Ces croix aux murs, ce sont les drapeaux du vainqueur qui flottent sur le monument conquis. L'évêque revient ensuite à l'autel principal, qu'il encense de nouveau ; place cinq grains d'encens surmontés d'une croix faite en petite bougie sur chacune des cinq croix de l'autel qu'il vient de

consacrer, et allume ces bougies afin qu'elles brûlent avec l'encens. Dans les prières qui accompagnent ces cérémonies, l'évêque demande à Dieu qu'il regarde favorablement l'encens mystérieux qui brûle sur cet autel, afin que les prières des fidèles, figurées par cet encens s'élevant jusqu'à son trône, leur obtiennent la grâce de participer dignement au sacrifice eucharistique qui sera offert sur cet autel pour leur procurer la vie éternelle.

Ces prières étant achevées, l'évêque bénit les nappes, les linges, les vases et les ornements qui doivent servir à l'autel, et il célèbre lui-même ou fait célébrer en sa présence le saint sacrifice de la messe, à l'honneur duquel se rapportent toutes les prières et les cérémonies que nous venons d'exposer.

Telles sont les cérémonies de la consécration des églises. Elles donnent incontestablement une haute idée de la sainteté de ces édifices consacrés à la prière. Et puisqu'il s'agissait d'un endroit propice pour les évolutions de l'âme devant son Dieu, cet endroit est trouvé. Il faut que ces murs soient appelés à abriter une grande, mystérieuse et adorable personnalité, pour que le catholicisme déploie un si majestueux appareil à leur inauguration.

La cérémonie de la réconciliation des temples profanés par quelques grands scandales, fait le pendant de celle que je viens de décrire ; tout y est expressif, tout y parle sainteté. Quand une église a été souillée et qu'elle a perdu sa consécration, on dirait une personne morte : tout cesse, le deuil enveloppe ses murailles, il n'est plus permis d'y célébrer la sainte messe ; on ferme les portes ; les cloches ne résonnent plus..., c'est le silence

de la désolation. Ce temple n'est plus qu'un lieu profane, un sombre désert. — Il faut donc redonner la vie à cette église ; il faut une cérémonie d'expiation, il faut l'évêque, il faut la cérémonie de la réconciliation, et c'est beau à voir.

On a dit que l'architecture de nos temples n'avait pu être inspirée que par le génie chrétien ; que c'était la *pensée chrétienne bâtie*, le symbole écrit en granit, un catéchisme rédigé en pierre. Mais tout cela n'est que l'écorce, et quand je pénètre dans les profondeurs morales et spirituelles, je vois que l'Eglise sait être grande et saisissante, soit quand elle consacre, soit quand elle réconcilie les temples profanés. Elle sait arriver à nous par toutes nos facultés, par tous nos sens, par tous nos pores ; elle nous dit sous mille formes : Dieu, Jésus-Christ, miséricorde, grandeur suprême, pureté, sainteté, dignité, splendeur éternelle, se reflétant dans le culte catholique. — « J'ai connu, disait un impie célèbre, un peintre protestant qui avait fait un long séjour à Rome, et qui convenait qu'il n'avait jamais vu le souverain pontife officier dans Saint-Pierre de Rome, sans devenir catholique. » Touchant hommage rendu à la pieuse efficacité de nos cérémonies saintes. Et celles de la consécration ou dédicace ne sont pas des moins saisissantes. Vous avez là toutes les majestés : Dieu, l'antiquité, les souvenirs, les liens de la terre et du ciel, la mort et l'immortalité, Jésus immolé sur les ossements d'un martyr.

La religion fait bien : il fallait rendre *saint* un lieu où il y a tant d'objets qui nous font avoisiner Dieu et qui nous rappellent les meilleures choses de notre vie : là, le bénitier, les fonts baptismaux, les chapelles des

saints anges, de Notre-Dame, le confessionnal, la chaire, la chapelle des catéchismes, la balustrade avec sa nappe de fin lin ou la table sainte ; là, ces dalles, ces recoins à demi éclairés, où d'innombrables générations d'êtres viendront se prosterner, prier, gémir, chanter, aspirer, se régénérer, puiser des forces pour vivre et pour mourir. — Aimons le temple ; nous fleurirons, dit l'Écriture, comme le palmier dans la maison de Dieu.

TROISIÈME LETTRE.

Qu'il existe une distribution de l'année admirablement faite : calendrier spirituel.

Monsieur, il était naturel que le catholicisme mît à contribution le *temps* et l'*espace*, afin que tout serve ici-bas à l'âme humaine pour la soutenir dans sa progressive ascension vers Dieu. Dans la précédente lettre, nous avons vu la religion disant à l'espace et à la matière : *Soyez les serviteurs* de l'homme, de cet aîné des fils de Dieu : cet appel nous a donné le temple catholique, la maison de la prière. Après avoir convoqué l'espace et la matière, le catholicisme s'adressera au *temps*, pour suspendre à chacun de ses mois, à chacune de ses semaines, la série harmonique et périodique de ses solennités. Vous m'accuseriez, monsieur, de laisser une regrettable lacune, si je n'esquissais pas, au moins à grands traits, le tableau de l'année liturgique dans l'Église, ainsi que cette admirable manière dont le culte a espacé, dans un but de miséricorde et d'amour, les dimanches et les fêtes sur la longue et âpre route de notre vie. J'ai promis de vous initier à ce qui constitue l'hiver chrétien, et je veux tenir parole. Trois stations principales me semblent pouvoir être distinguées dans l'ensemble de l'année liturgique ou ecclésiastique et embrasser son cycle complet : 1° la station de début ; 2° la station des accomplissements ; 3° la station finale ; ce

qui correspond aux trois époques de l'avent, du carême et de la Toussaint.

N'est-ce pas, monsieur, on ignore trop les intimes rapports qui existent entre la succession des mystères chrétiens dans l'année liturgique et le développement de nos âmes : il serait difficile de trouver une pompe plus pieuse que dans cette riche église qui est votre paroisse tant aimée ; mais il est hors de doute que, dans le plus modeste des temples, si l'on veut bien s'identifier au culte du catholicisme, se pénétrer de son esprit, adopter la distribution annuelle du temps, comme il le distribue, il est hors de doute, dis-je, que, sans avoir le tort d'attacher plus d'importance aux pratiques religieuses qu'aux devoirs de la morale, on trouverait dans ce culte béni un puissant aliment pour l'activité de l'âme ; on y puiserait, avec les meilleures leçons morales, avec l'arome des meilleurs sentiments, l'élévation du cœur ; et la vie, au lieu d'être vide et monotone comme le désert, prendrait de l'animation et serait remplie.

La station de début, qui est l'époque de *Noël*, est convenablement préparée et amenée par le temps de l'*avent* qui y conduit, comme des avenues conduisent à des palais. L'avent ouvre en décembre l'année des âmes. On est dans la saison d'hiver, et l'espérance de l'âme chrétienne va germer sous le linceul des neiges ; on se ressent déjà, dans ses sentiments, du voisinage et de l'anniversaire de Bethléem. L'attente, les soupirs, les gémissements de la race humaine résument les longs siècles qui précédèrent la venue du Sauveur. On était malade, bien malade avant Jésus-Christ : misères dans

la société et dans la conscience de chacun! L'avent annonce à l'homme la délivrance des langueurs de son âme. Un bras puissant va se lever; c'est Dieu qui va venir : voilà Isaïe, l'historien de l'avenir; voilà saint Jean-Baptiste, l'austère habitant des solitudes et le préparateur immédiat du Messie. Les offices de l'avent voient intervenir fréquemment ces deux saints personnages; tout annonce le secours, comme tout exprime le besoin de nos âmes. Je ne puis jamais, monsieur, entendre sous les voûtes de notre église ce beau chant du *Rorate cœli desuper,* sans ressentir dans ce poétique cantique toute la mélancolie de l'humanité exilée en ce monde, souffrante et déchue.

Noël (25 décembre) est le point central, culminant de la station liturgique du début; la majesté des souvenirs, la pompe de la solennité, l'abondance des émotions pieuses sont en rapport avec l'importance des faits et des dogmes dont un pareil jour célèbre la commémoration. Le temple, malgré les neiges et les frimas, s'illumine de lumières et de fleurs; on voit un berceau, un enfant qui vient prêcher dans une étable et commencer une suite de leçons de dévouement et de sacrifices qui aboutiront au supplice volontairement accepté; comment rendre l'ineffable et sainte puissance des divins mystères au jour de Noël? Ces offices solennels, ces chants d'une particulière harmonie, cette allégresse de l'Église qui ressemble au sourire d'une jeune mère devant son premier-né, la particularité de la saison des neiges pendant que le Dieu fait homme vient réchauffer nos âmes glacées par le péché, ce significatif anniversaire du jour où la sainte Mère de Dieu mit au monde

l'enfant désiré des nations, pendant un voyage, accident mystérieux qui rappelle à l'humanité son état de pèlerin ici-bas, enfin, ce pieux et universel empressement qui réunit en ce grand jour les foules au pied des autels, comme par une sorte d'instinct chrétien, afin de venir y ressentir comme un doux souffle de la voix du Verbe incarné, tout ce divin mélange d'images et de sentiments, d'actualités et de souvenirs, ce charme saint de la Messe de minuit et ce chant des vieux noëls dans les villes et les campagnes, toutes ces choses subjuguent la piété, l'imagination et le cœur. On se penche, en esprit, sur le divin berceau ; on jette le fardeau de ses repentirs dans le sein de l'Enfant-Dieu, décidé que l'on est à vivre mieux, à mieux profiter de l'incarnation du Verbe. On se lève à cet appel de l'Église : « *Adeste, fideles.* »

Après Noël viennent trois fêtes, qui complètent la station du début. C'est d'abord la *Circoncision* qui coïncide avec le *Premier jour de l'an*. L'année qui s'éteint pour faire place à un an nouveau, trouve trois catégories de personnes : les *mélancoliques,* regrettant avec le temps qui s'enfuit le trésor évanoui de leurs belles années et se plaignant que le crépuscule de leur vie devienne décoloré et fastidieux ; les *forts*, qui sont dans la fleur de leur santé et qui en recommençant l'année n'ont pas d'autre ambition que de recommencer leurs folies, personnes tellement à la recherche des émotions qu'elles préfèrent les agitations à l'uniformité d'une vie tranquille ; enfin, les *affairés*, enchaînés au char éternel des industries et des spéculations, n'ayant pas même le temps de remarquer les années qui fuient et de saluer l'an nouveau. — Mais le chrétien est sommé par le

catholicisme de penser au temps, au nom de l'éternité : mon Dieu, je me rends au conseil si sage des saintes Écritures; *redimentes tempus!* le temps passe; nous passons, hélas! rapides *passants* que nous sommes, en attendant de rejoindre les très-passés. On voudrait racheter les années profanées, mortifier le vieil homme et les sens. On a enfin ouvert les yeux sur cette *malice* du temps, dont parle Bossuet, qui nous fait chaque année des larcins insensibles. — A la fête de la Circoncision succède (le 6 janvier) celle de l'*Épiphanie,* qui est la fête de la manifestation du Verbe incarné auprès des hommes. Or, dans le jour qui rappelle la convocation générale des nations à la foi chrétienne, avec les mages qui, sur la foi d'une étoile, portèrent au divin Enfant l'or, l'encens et la myrrhe, le catholicisme invite chaque fidèle à célébrer aussi l'Épiphanie, au point de vue individuel. Il y eut parmi nos jours, notamment un jour, où un astre, une fougueuse comète projeta sa clarté sur nos ténébreuses illusions et nous terrassa de son éclat vainqueur. Qui de nous n'en est là plus ou moins? Un météore parut, une céleste idée nous frappa. Ah! notre divine religion est bien celle des perpétuités de toutes choses en souvenir, en gratitude, en manifestations! Combien c'est beau et doux d'obliger chaque homme, dont ici-bas la vie finit par être un poëme en l'honneur de la Providence, à fêter cette mystérieuse étoile qui change fondamentalement le cours de nos idées et de nos mœurs! — Vient ensuite en février la *Purification* de la sainte Vierge et la *Présentation* de Jésus-Christ au temple. Nous sommes à la station liturgique du début : c'est encore le commencement de l'année ec-

clésiastique, et la religion rappelle déjà le caractère général de la vie de ce monde, qui est l'épreuve et la douleur symbolisées par le glaive prédit par Siméon. Dès les premiers pas, il faut apprendre que la croix sera rencontrée partout, dans les choses et dans les personnes.

On reconnaîtra, dès ce premier aperçu, le génie profond et pratique du catholicisme ; il a su échelonner le culte selon l'échelle de notre temps mortel. Que seraient ces jours rapides qui s'ajoutent vainement au chiffre de nos jours et qui s'appellent la vie, s'ils n'étaient marqués de distance en distance par des dates religieuses qui, tout en s'étendant à l'universalité des hommes, ne s'en résument pas moins en rites symboliques d'un attrait personnel? Chaque année, avec le cours du temps, nous décrivons une révolution complète de saints mystères qui s'enchaînent dans une progression sublime ; le culte suit la périodicité de nos jours, de nos semaines, de nos années, pour diviniser notre temps, pour bénir notre existence et sanctifier tous les battements de notre poitrine [1].

Je continue, monsieur, l'année religieuse dans son évolution liturgique, en abordant la deuxième station que j'ai appelée celle des *accomplissements*. Elle s'ouvre

[1] Nous sommes loin des manières de voir de certains Américains sur les choses sérieuses ; un publiciste anglais caractérise ainsi ces manières de voir : — Qu'est-ce que la vie? Un temps fixé pour gagner de l'argent. — L'argent? Le but de la vie. — L'homme? Une machine à gagner de l'argent. — La femme? Une machine à dépenser de l'argent. — Les enfants? Une semence qui produit des machines de l'une ou de l'autre espèce.

par le temps du *carême*. Nous sommes en mars : il est à peine besoin de rappeler la physionomie et l'objet du carême, tant on est familiarisé, tous les ans, à en remarquer l'esprit tranché. Quand ce temps est venu, tous savent qu'enfin il faut faire l'*ordre dans ses pensées ;* le lendemain des festins et des fêtes, quand tout cela a passé comme un rêve et qu'il n'y a plus que des fleurs flétries, l'Église vous jette de la cendre sur le front. Mon Dieu ! enseignez-nous à faire dans les choses humaines une bonne classification théorique et pratique, enseignez-nous à discerner ce qui est poussière, cendre que le vent dissipe et ce qui ne l'est pas, c'est-à-dire ce qui reste, ce qui est immortel. — Par l'ordre dans les pensées, on doit arriver à l'*ordre de la conduite ;* il vient des époques mystérieuses où tout en vous et autour de vous vous excite à devenir meilleur. Je n'ai qu'à me rappeler l'aspect général du carême, les églises plus fréquentées, le chant des Psaumes, les prédications multipliées, la frugalité introduite dans les repas, la nécessité particulièrement proclamée de purifier nos consciences. Convenons, monsieur, qu'il y a comme une sorte d'entrain sacré dans ce chant de pénitence et de repentir : « *Attende, Domine, et miserere, quia peccavimus ;* Seigneur, abaissez vos regards sur nous, ayez pitié de nous, car nous avons péché, » qui retentit en temps de carême sous les voûtes du temple. Oh ! combien alors, sous l'impression de la grâce divine, on est, pour ainsi dire, à l'aise pour relire les années écoulées de sa vie ; on repassera dans son cœur tout ce qui n'est plus, jeunesse, aube de la pensée, espérances déçues, repentirs, déchirements, égarements d'adolescence,

fautes, écroulements, passions d'un autre âge, vains projets, fatigues stériles, résolutions reprises et abandonnées; alors aussi, caché dans un recoin du saint lieu, la tête dans les deux mains, les yeux en larmes, alors, du fond du cœur, pauvre, brisé, meurtri, sans qu'on ait fait un seul pas dans la vraie carrière de la destinée, sortira un cri, une résolution, un besoin de vivre, après avoir si peu vécu. Vient la *Semaine sainte,* époque centrale de la station des accomplissements. Le *Vendredi saint* convoque tous les ans les chrétiens à une cérémonie de funérailles; cette fois nous n'assistons plus au convoi et à l'enterrement d'un mortel : il s'agit des obsèques de l'Homme-Dieu. Ce jour-là, il y a, sur toutes choses, je ne sais quoi de surnaturel, et tout être vivant se sent saisi d'une mystérieuse émotion. Tout s'efface, en effet, devant la croix qu'on voit se dresser, nue, sanglante, au-dessus des autels. Hélas! comment n'irai-je pas m'agenouiller, l'œil en pleurs, devant cette grande mort? Je n'ai pas à raconter l'histoire de cette croix, de ce supplice, de cette agonie, de ce trépas : il me suffit d'entrer dans le saint lieu. Ce qui se fait et se dit parle assez éloquemment : vous vous sentez enveloppé de toutes les tristesses du ciel. J'entends des voix qui s'interpellent : — *Popule meus, quid fecisti?.... Agios, athanatos!!!* — Touchant dialogue entre la victime du Calvaire et l'âme qui se repent! Non : l'œil humain n'aura jamais de larmes, si le Vendredi saint on ne pleure pas sur les péchés de sa propre vie; si on ne compatit pas à la triste et affligée Mère de Dieu, à la *Mater dolorosa,* dans ce chant si populaire du *Stabat,* « incomparable poëme de larmes et de mélan-

colie. » *Pâques* forme, avec le Vendredi saint, le point culminant de la station des accomplissements. Les deux aspects de toutes choses sont résumés, douleur et joie, mort et résurrection. L'Église, en ce beau jour, n'a qu'une émotion, un chant; « Voici le jour que le Seigneur a fait : Jésus est ressuscité ; réjouissons-nous ; alleluia ! » — C'est la fête générale des âmes militantes : chrysalide immortelle, on a dépouillé l'enveloppe du péché pour se transformer en un homme nouveau ; on a été se régénérer dans les eaux de ce sacrement qui renouvelle la jeunesse de l'âme. Pâques est ainsi la fête des renaissances, des grâces reçues, des lumières nouvelles, de la force et de l'énergie retrouvées. Les saintes joies de Pâques sont pour les âmes converties, pour les existences jusque-là plus ou moins indifférentes et malheureuses : elles viennent, avec les saintes femmes, au sépulcre de Jésus-Christ ; elles apportent enfin des aromates au Sauveur, savoir : le parfum de leurs bons désirs, les promesses d'une vie nouvelle. Les joies de cette glorieuse solennité sont aussi et surtout pour les chrétiens qui persévèrent dans le bien et consomment leur sacrifice ; âmes d'élite qui ont compris depuis longtemps qu'il n'y a de véritable grandeur que dans la conscience de notre misère, de force que par l'humilité, de paix que dans la crainte de Dieu, de vertu que par la croix, de vérité que par la foi aux mystères, de vie que par la mort.

Dirai-je maintenant comment l'Église catholique a su compléter cette partie du cycle liturgique? Dirai-je la *Procession des rogations,* cérémonie qui correspond si bien aux instincts de la foi, en même temps qu'elle

est remplie d'un charme pieux : l'*Ascension*, retour de Jésus-Christ au ciel, et qui provoque les soupirs de l'âme que la terre fatigue ; la grande fête de la *Pentecôte*, où l'on célèbre l'anniversaire de la révolution opérée par l'Esprit saint dans les apôtres, et où l'on conjure l'Esprit divin de passer comme un souffle sur nos âmes flétries, afin d'en arroser l'aridité? Je voudrais, monsieur, qu'une voix puissante racontât avec détail la série des dimanches et des fêtes chrétiennes dans toute la suite de l'année; je suis sûr qu'un vrai talent vivifié par la foi tirerait de ce sujet une mine de discours à la fois splendides, édifiants et instructifs. Je voudrais entendre une virile éloquence raconter le *Mois de mai* avec les nouveaux reflets qu'il a dans la chrétienté, ces harmonies de la nature renaissante et souriante avec le Mois de Marie, avec la piété, avec les saintes exhortations, avec le récit des vertus et de la vie de Marie, fleurs répandues devant ses autels ; on trouverait, à cet égard, de suaves et pathétiques accents. Au mois d'août, l'*Assomption* viendrait également animer les transports d'une sainte éloquence. Cette fête de l'Assomption est si bien placée, là, au milieu des ardeurs de l'été; on dirait une oasis, une source cachée où l'âme fidèle s'abreuve, dans la pensée de la Mère de Dieu, de fraîcheur, d'ombre, de piété, de repos. Cependant, de spéciales solennités ont marqué le mois (juin) qui inaugure la saison d'été ; la *Fête-Dieu* vient dans le mois des roses; qui n'aime la solennité si brillante, si pieuse et si douce du saint sacrement? N'est-ce pas en cette époque que le chrétien acquiert une preuve nouvelle, un témoignage nouveau, c'est-à-dire le sentiment perçu de Dieu présent au milieu

des hommes? Quelle grande poésie que celle du christianisme, qui nous montre le Créateur venant traverser mystérieusement et bénignement les rues de nos villes et de nos bourgades! Quelles leçons morales! Quelles excitations au bien! On adore Jésus-Christ présent dans l'hostie sainte; et il est touchant de voir les mères présenter leurs petits enfants qui mettent leurs petites têtes sous l'ostensoir sacré. Ainsi l'Église, dans sa sagesse, a attaché une pensée, un dogme, un souvenir à l'aile de chaque semaine, de chaque mois. Ainsi le culte réveille périodiquement chacune des fibres qui composent le sentiment religieux dans sa vaste et chrétienne universalité. Décembre, janvier, février, mars, etc., etc., ne se succèdent pas indifféremment, la religion divinise le temps; sous sa main il devient un rhythme sublime et salutaire qui, aux mêmes périodes de la durée, ramène annuellement sous les regards des frêles mortels des souvenirs de divine puissance ou de divine bonté, et leur rappelle en même temps leurs humbles droits et leurs constants devoirs; cercle miséricordieux et vivant où l'humanité est appelée chaque année à relire, page par page, ligne à ligne, mois à mois, au moyen des symboles et des rites religieux, l'exposé des croyances et des devoirs qui l'élèvent au-dessus de la matière et du monde visible.

J'achève, monsieur, mon imparfaite esquisse par la *Station finale*, qui comprend la *Toussaint,* la *Fête des morts* et la *Dédicace des églises*. Cela se passe en *novembre,* dernier mois de l'année ecclésiastique, puisque l'avent, qui recommence l'année, vient en décembre. Or, j'admire, chaque fois qu'arrive la fête de la Toussaint, combien le catholicisme a bien distribué ses

mystères avec les époques; l'avent ouvrait une année que la Toussaint va clore; mais l'avent signifie labeur, attente, difficile carrière à fournir : et c'est pourquoi, quand on est dans les derniers brouillards d'automne, quand les feuilles tombent des arbres, la Toussaint vient parler de récompense après le travail, l'âme revient à des pensées éternelles, et, en compensation, l'assemblée des Bienheureux s'offre à nous. Oh! si l'on entrait bien dans l'économie des choses de la foi, combien la logique, la constance, les hautes vertus, le courage moral, soutiendraient les individus, les familles et les nations! Le jour de la Toussaint, la terre glorifie ces anciens compagnons d'exil qui sont devenus les habitants du ciel; cela est juste et salutaire à notre point de vue. Dans cette première vie, nous ne voyons que le travail, la fatigue; la Toussaint est la pieuse et annuelle exposition des résultats obtenus par une vie de foi, d'honnêteté, de dévouement au devoir; ainsi le monde futur excite sur la terre l'émulation de la vertu et de l'espérance. Ceux que les tristesses de ce monde fatiguent, ceux que blessent les liens d'une société factice, oublient un instant leurs peines par la contemplation anticipée du ciel. Hélas! monsieur, cette vie n'est-elle pas pour tous « l'art diversifié de fuir l'ennui, et le talent malheureux de le rencontrer toujours? » Qu'on le demande à Massillon.

Le lendemain de la Toussaint, le *deux novembre,* a lieu la *Commémoration générale des trépassés.* Ceux qui ont l'expérience, qui ont vécu, aimé, pleuré, perdu, béniront la religion d'avoir institué l'hospitalité d'un pieux souvenir pour les âmes de ceux qui sont morts.

Surtout quand on s'enfonce dans le point de vue théologique du purgatoire si délicatement traité par l'illustre Fénelon, on comprend alors la solennité du 2 novembre. Hélas! notre grande plaie dans le monde moral, c'est la possibilité de l'oubli que le temps, à la longue, étend sur toutes choses; l'absence est l'écueil du souvenir, et ne faut-il pas compter la mort dans les absences? On versa bien, au jour des funérailles, des pleurs, des prières et des aumônes; on promit au défunt l'immortalité d'une pensée amie; ce n'est trop souvent que la vaine promesse d'une immortalité d'un jour! Le christianisme demande autre chose. Il ne s'agit donc pas en ce jour d'aller dans ces champs couverts de gazon et d'ifs funéraires uniquement pour y recueillir, auprès des tombes de nos frères trépassés, quelques idées mélancoliques et repasser stérilement les affectueuses relations d'autrefois. Il faut plus que cela : il faut relever ces figures touchées par la mort, il faut les relever dans les clartés véridiques de la foi; il faut leur prouver qu'il est resté d'elles sur la terre plus qu'un nom; qu'elles y excitent encore de positives et significatives émotions; il faut leur être utile, saintement utile; au lieu de garder d'elles je ne sais quel vague souvenir, je ne sais quel pâle reflet dans la mémoire. C'est pourquoi, aujourd'hui, l'Église, cette mère, comme dit saint Augustin, de ceux qui n'ont plus de mère, l'amie de ceux qui n'ont plus d'amis, offre des prières universelles pour les morts; elle remet sous nos yeux la longue liste de ceux qui n'ont plus sur la terre qu'un nom, et souvent pas même un nom.

Je termine, monsieur, en indiquant la solennité reli-

gieuse qui clôt l'année et le calendrier liturgique. C'est la *Dédicace* ou anniversaire de la Dédicace. On honore ce jour-là, on remercie ce temple matériel, où l'on vient si souvent prier, gémir, se repentir, se régénérer et espérer. Et quelles secrètes et puissantes affinités n'a point avec notre cœur l'*église paroissiale,* celle où nous retrouvons ces solennités saintes, ces souvenirs d'enfance, ces fêtes, ces chants pieux, cet enthousiasme du jeune âge, et le premier pas vers le confessionnal, et la première communion, et puis toutes ces impressions, toutes ces époques mêlées de religion et de sentiment, dont le souvenir ineffaçable remplit l'âme de je ne sais quelle délectable harmonie? On tient à l'église paroissiale, à ses autels, à ses chapelles, à ses dalles, à son clocher, comme on tient à son pays, à sa maison; l'église paroissiale est le *lieu natal* des âmes; on y a été baptisé, confirmé, confessé, marié, etc. Ainsi, monsieur, l'année commence par un *soupir d'attente* ou l'avent; elle finit par un *remerciement* ou la Dédicace. Donc, quand la vie de la terre s'éclipse et semble abandonner l'homme, l'homme pourra toujours retrouver une vitalité puissante, en s'identifiant pieusement au cours des semaines religieuses; qu'il aille, au moyen du culte catholique, le plus sublime ordonnateur du temps, allumer son âme à l'âme toujours éblouissante, toujours animée, toujours palpitante de l'Église.

DEUXIÈME GROUPE DE LETTRES

Ou vue générale de l'hiver spirituel dans ses rapports avec l'agriculture des âmes.

QUATRIÈME LETTRE.

Insuffisance de la littérature religieuse.

Avant d'énumérer, dans leur ordre, les éléments intellectuels et moraux, ainsi que les moyens pratiques qui doivent occuper l'âme, en ce temps de rénovation annuelle et individuelle, appelé le carême, laissez-moi, monsieur, en réponse à vos interrogations sur les livres catholiques, me plaindre soit de l'insuffisance de la littérature religieuse, en général, soit, en particulier, de nos livres de mysticité. Ce que j'aurais dû faire dans une lettre de préface, j'y supplée à cet endroit. Je serai obligé à des retours personnels sur moi-même ; vous me le pardonnerez. Il est bon que j'explique l'apparition de mon grand ouvrage : *Le Christianisme et la Vie pratique*[1], ouvrage d'exposition à la fois pieuse et scientifique ; et on aura aussi, monsieur, l'occasion de voir pourquoi j'ai donné de la publicité à ce volume de lettres, que j'avais composées pour vous à un point de vue exclusivement pratique. Et pour commencer par les livres qui touchent à l'exposition doctrinale, à l'enseignement du christianisme, j'acquiers de plus en plus la conviction qu'aujourd'hui, en France, il y a insuffisance, quant aux livres existants. Si je me suis décidé à faire

[1] 4 volumes in-12, chez l'auteur, chez les libraires du quartier de la Madeleine, et chez Sarlit, éditeur, 25, rue Saint-Sulpice, Paris.

gémir, à mon tour, la presse, c'est que j'ai voulu, monsieur, essayer quelque chose en vue de cette disette. Nous n'avons pas, pour suffire à la haute consommation intellectuelle, des livres d'exposition moderne qui répondent assez à certains besoins très-répandus chez nos contemporains.

Je regrette que le clergé, en général, et certains laïques catholiques ne sentent pas autant que moi la nécessité de populariser et de vulgariser le sentiment des *beautés intimes* du catholicisme. La faculté de popularisation demande des ressources puissantes ; elle ne veut pas dire qu'il faille produire des livres communs. Je veux, au contraire, de la distinction dans les livres du catholicisme ; mais je demande des écrits qui soient sympathiques par le ton, par l'esprit, par un genre profond, méditatif, et en même temps abordables, qui soient, non rêveurs à la manière allemande, mais tout à fait réalistes et poétiques. Vous connaissez, monsieur, mon idée fixe, je trouve que notre littérature théologique manque de variété et d'amabilité. Ne pensez-vous pas comme moi, monsieur ? Un écrivain critique semblait, dans un journal, trouver de l'exagération à ce qui me préoccupe. Le temps et la réflexion ne m'ont pas guéri. J'ai déjà déduit, dans la *Préface* de mon ouvrage le *Christianisme*, les faits de notre situation qui laisse tant à dire pour le règne de l'idée chrétienne, et les causes immédiates qui me paraissent l'avoir engendrée. Des faits nouveaux m'ont confirmé dans l'opinion qu'aujourd'hui nous ne pouvons guère réussir à faire lire des livres instructifs et austères, qu'à la condition de faire des livres agréables. Et pourquoi trouverais-je de la résis-

tance dans cette croisade que je prêche pour la popularisation poétique du christianisme? — On ne partage pas, dit-on, mes manières de voir à cet endroit ; mais comment ne les partagerait-on pas, car tout se réduit à quelques points simples? Oui ou non, ne sommes-nous pas aujourd'hui en face de deux difficultés? Premièrement, n'avons-nous pas devant nous une masse de personnes à origines diverses, à éducation et à tempérament intellectuel très-dissemblables, et qui, toutes, se rencontrent dans *la terreur que leur inspire le sérieux du christianisme?* Secondement, peut-on nier l'existence de cette prévention qui fait croire : que le christianisme, si nécessaire, si beau, si consolant, ne saurait en tout point se justifier aux yeux de la raison? — Or, c'est sous l'impulsion de ces deux faits de notre temps, que j'ai entrepris, théoriquement et pratiquement, une exposition des croyances chrétiennes. Mon grand ouvrage, *Le Christianisme et la Vie pratique,* n'a pas été conçu dans un autre but que de présenter notre religion sainte sous son vrai jour, en la dégageant du voile épais que jettent injustement sur elle les deux grandes préventions du temps présent, que je viens de mentionner. Certes, je n'ai pas voulu lever la première difficulté, en *diminuant quelque chose du sérieux de l'Évangile :* j'ai cherché, au contraire, les belles et utiles harmonies de ce *sérieux* avec les intimes besoins du cœur. Quant à la deuxième difficulté, j'ai cherché à y donner une réponse, soit par mes investigations personnelles, soit en généralisant les immenses travaux scientifiques, dont nous ont dotés les penseurs et les érudits catholiques. J'ai voulu, 'par mes propres études

sur les dogmes et sur les pratiques religieuses, mener du naturel au surnaturel, et faire comprendre que le christianisme n'est ni uniquement foi ni uniquement raison, mais qu'il est l'une et l'autre ; qu'il occupe tout à la fois et excellemment la pensée et le sentiment.

Y ai-je complétement réussi ? Il n'y a aucune modestie à répondre négativement, quand il s'agit d'une entreprise si vaste. Ai-je cependant un peu ébauché cette œuvre par mes quatre volumes? Le temps et le public en décideront : ma construction n'est que d'hier, et déjà je découvre les meilleurs symptômes en faveur de l'édifice dont j'ai laborieusement entassé et cimenté les pierres, et conduit le plan. Il ne faudrait pas, monsieur, qu'en général la critique n'accueillît des livres nouveaux et de longue haleine sur le christianisme qu'avec un parti pris d'hostilité. Singulière hospitalité que celle qui recevrait un nouveau livre catholique avec une prédisposition malveillante, et semblerait lui dire : *Nous n'avons pas besoin de vous!* Faut-il l'avouer, monsieur, quand un ouvrage nouveau paraît, ce n'est pas la mansuétude qu'il rencontre, c'est plutôt un esprit de dénigrement général ; les plus ardents à le démolir sont ceux qui n'en comprennent pas le premier mot. Quant aux années que l'auteur a consacrées à son œuvre, quant aux généreuses intentions qui l'animent, on n'y prend même pas garde. Du reste, pour en revenir à ma thèse de l'insuffisance des livres existants, qui explique la théorie et la pratique de mon propre ouvrage, je demande que l'on discute mon affirmation, car c'est sur elle que tout porte. Je soutiens que ce qui stérilise nos publications, c'est, sans nier d'autres causes, le manque

d'intérêt, ou qu'il y contribue du moins considérablement. Et je ne suis pas le seul à expliquer ainsi le phénomène d'une religion ignorée et indignement interprétée chez des nations qui possèdent d'immenses matériaux pour une complète apologie du christianisme. Mgr Wiseman est de mon avis ; la preuve en est dans sa *Fabiola*. L'illustre Newman est pour moi ; il a fait une tentative semblable à celle de l'archevêque de Westminster. Il a fait appel à la forme du roman, pour faire agréer un enseignement théologique. Je pourrais m'autoriser de quelques Pères de l'Église, qui ont agité la question des méthodes d'exposition adaptées aux besoins variables des époques et des pays divers [1]. Mais, pour me restreindre aux temps modernes, je puis invoquer pour moi le grave Nicole [2] ; et sans parler d'un publiciste célèbre de ces dernières années [3], je trouve surtout un solide auxiliaire dans le grand écrivain qui a créé la littérature de ce siècle [4]. Mais, comme singularité piquante, je produirai un extrait d'une *Revue protestante de Genève*, qui, dans son impartialité, ne craint pas de recommander un livre consacré au catholicisme. Cette Revue, publiée par M. Joël Cherbuliez, dit au n° de septembre 1858 : « L'objet de ce livre (*le Christianisme et la Vie pratique*) est de prouver que le christianisme s'accorde mieux que nulle autre doctrine avec la vie pratique, et

[1] L'apologie poétique de la religion s'honore de saint Augustin, de saint Grégoire de Nazianze, de saint François de Sales, de Fénelon.

[2] Dans ses *Réflexions morales*.

[3] M. Cormenin.

[4] Chateaubriand disait : « Ce dont vous avez besoin d'abord, c'est d'un ouvrage religieux qui soit pour ainsi dire populaire. »

que seul il peut satisfaire à toutes les exigences de notre nature, expliquer les mystères, et résoudre les grands problèmes qui nous tourmentent. Le rôle du sentiment religieux s'y trouve apprécié de la manière la plus propre à faire comprendre toute son importance. L'auteur est certainement un habile apologiste. Il a su réunir à l'appui de sa thèse tous les meilleurs arguments, et leur donner beaucoup d'intérêt par la forme ingénieuse ou piquante sous laquelle souvent il les présente... Voulant captiver l'intelligence, pour mieux soumettre le cœur, M. l'abbé Duclos a senti la nécessité de rendre, autant que possible, attrayante la lecture d'un ouvrage qui, sans cela, risquerait de ne point arriver jusqu'à ceux auxquels surtout il s'adresse... Son livre offre un certain charme qu'on ne rencontre guère dans la plupart des traités de ce genre. Il est seulement à regretter que le point de vue catholique y domine trop... Mais, sauf les chapitres consacrés, soit à la controverse, soit aux croyances et pratiques particulières de l'Église romaine, l'ensemble de ce travail nous paraît digne d'être recommandé. On y remarque une piété sincère, de l'instruction, de l'esprit, du tact et beaucoup d'expérience des choses de la vie. »

Certes, monsieur, j'ai lu dans des feuilles catholiques des appréciations de mon ouvrage et de ma théorie d'apologie chrétienne; mais j'avoue n'avoir rencontré encore ni plus ni autant de bienveillance, de largeur de jugement et de pénétration précise du but que je poursuis. Laissons de côté les nombreux éloges que cet article renferme, et constatons seulement que voilà un écrivain protestant pénétré comme moi de la grande

condition nécessaire pour l'adoption des livres religieux par les générations nouvelles. Il sent tellement cette nécessité d'un certain attrait littéraire, que, dans ce même article, il m'approuve « de mettre à contribution les poëtes, les historiens, les romanciers mêmes; » il reconnaît que mes citations « viennent à la fois répandre de la variété dans le style, et fournir des témoignages inattendus en faveur de la révélation chrétienne. »

Le vulgaire me dit : « Mais où sont vos arguments nouveaux? » Et j'entends quelques jeunes théologiens de l'école moderne s'écriant avec un air de désappointement : « Cette exposition du christianisme n'a rien de neuf. » Je ne voudrais pas ici être trop l'avocat dans ma propre cause; c'est pourquoi je puis, n'est-ce pas, monsieur? résumer les réflexions d'un critique qui m'a fait l'honneur d'assigner mon humble place après quatre noms haut placés dans l'estime de ce siècle : MM. Chateaubriand, Frayssinous, Lacordaire, Auguste Nicolas. L'écrivain critique convient que mon point de vue sur la religion chrétienne a sa raison d'être, et surtout son opportunité, comme son utilité. Voici comment il s'exprime : « Parmi les apologistes chrétiens du XIX[e] siècle qui ont utilement servi l'Église par la solidité de leurs écrits, il en est un qui nous semble mériter une mention spéciale, et par la singularité du point de vue où il s'est placé, et par l'utilité pratique qui doit résulter pour les personnes du monde de la lecture de son ouvrage. Cet apologiste, le plus récent de tous, est M. l'abbé Duclos, du clergé de Paris..... Ce qui donne à M. l'abbé Duclos une incontestable supériorité dans la manière dont il traite son sujet, c'est la connaissance qu'il a du cœur

humain, et la fidélité avec laquelle il nous retrace ses besoins et ses misères..... L'auteur du *Christianisme et Vie pratique* possède un autre avantage, qui le sert merveilleusement dans le dévoloppement de son sujet, c'est qu'il a fait une étude approfondie des moralistes, des philosophes et des économistes modernes[1]... »

On me demande mes arguments nouveaux et la nouveauté de mon œuvre. Mais quelle exigence ! Voulez-vous que j'invente des preuves de l'existence de Dieu, de l'immortalité de l'âme, de la certitude et du caractère révélé du christianisme, de la résurrection des corps, de l'intercession des saints ? Le puis-je après Platon, Aristote, Cicéron, Descartes, Fénelon ? Le puis-je après S. Paul, S. Augustin, S. Thomas, Bossuet, Bellarmin, Suarez, Benoît XIV ? Si, d'ailleurs vous exigez avec tant d'opiniâtreté des choses nouvelles, je vous renvoie au tome quatrième de mon ouvrage sur le christianisme, et quand vous aurez lu attentivement les longs chapitres sur la théorie chrétienne de la souffrance, je vous demanderai si je n'ai pas déduit dans ces pages une sorte de preuve et de démonstration nouvelle de la divinité de notre religion par la solution du problème immense de la souffrance. J'ai pour moi une certaine expérience faite. Il m'est revenu qu'on donnait lecture, récemment, du tome quatrième de mon livre, à quelques hommes d'une administration parisienne, hommes rationalistes et incroyants d'une manière décidée, et le résultat a été que nos déistes libres-penseurs ont été sensiblement remués et ébranlés par ma démonstration du christia-

[1] Un article de Revue, par M. Frogerays.

nisme à l'aide de la doctrine de la douleur. Est-ce que le seul caractère de la nouveauté, et le seul indice du mérite intellectuel, consistent uniquement dans l'alignement de quelques maigres syllogismes, ou dans une mixtion de métaphysique et de mysticisme qu'on décore du mot de système catholique? Pour moi, le mérite et l'originalité d'un ouvrage résident plutôt tout entiers dans la manière de rendre les idées et les sentiments, dans une certaine manière délicate de sentir et d'envisager les questions. Or, à mon tour, je reprends l'offensive, et j'incrimine la sécheresse et l'insuffisance déplorable des livres catholiques actuels; ôtez le P. Lacordaire, Mgr Gerbet, Mgr Cœur, Mgr Berteaud de Tulle et quelques autres, je dis avec M. de Cormenin, de la plupart de nos écrits religieux, que : « les uns sont plâtrés de pâleur, que les autres louvoient dans les basses eaux de la logomachie, que presque tous se distinguent par l'aridité, la monotonie, le ton déclamatoire, les lieux communs, etc., etc. »

Quand enfin trouverons-nous chez les enfants de lumière cet esprit de corps, cet instinct de sympathie qui se remarque tant parmi les enfants de ténèbres? Lorsqu'un livre s'annonce dans le sens de leur cause voltairienne, oh! comme ils saluent sa bienvenue, si mince que soit son mérite! Ils demandent seulement si le livre a de la chaleur, de la flamme, de la moelle, comme parle Montaigne, et après cela, on ne les voit pas disséquant misérablement le cadavre de cet ouvrage pour y éplucher quelque défaut et y signaler des vétilles. Sincèrement animés de l'esprit de propagande, ils ouvrent à ce nouveau venu les grandes portes de la publicité à pleins

battants. Or, monsieur, qu'on ôte les livres de Mgr Frayssinous, de Chateaubriand, de M. de Bonald, de M. de Maistre, de Auguste Nicolas, du P. Lacordaire, de l'abbé Maret, du P. Gratry et de quelques autres écrivains, que reste-t-il? Et encore, quant aux écrivains éminents que je viens de nommer, leurs ouvrages sont loin de répondre, totalement, à ces conditions impérieuses qui rendent une lecture de choses sérieuses, *possible*, *intéressante* et *facile*. Ces hauts écrivains ne s'adressent évidemment qu'à un public très-restreint, à une véritable aristocratie de penseurs. Chateaubriand est le plus populaire de tous, parce que, tout à la fois, il est poétique et facilement intelligible; mais il ne ramène pas à la foi, il y prépare; il n'instruit pas sur les choses de l'intérieur du temple; il reste sous le portique qu'il fait admirer. Donc, quand un livre nouveau paraît avec le désir de populariser l'idée catholique, que notre premier mouvement soit, non la répulsion, mais un cordial accueil.

Quelle misère de voir des critiques à cerveau étroit et dépourvus de sens commun se circonscrire dans la contemplation de quelques innovations et néologismes qui les déconcertent, dans la phraséologie d'un auteur, et prendre de là texte et occasion pour méconnaître les intrinsèques mérites d'une production distinguée et d'une réelle élévation! Vous, auteur, vous vous préoccupez de ces foules qui s'éloignent dans l'indifférence pour nos dogmes, vous vous désolez d'entendre les cloches qui se lamentent inutilement dans les airs, vous cherchez le moyen de ramener les populations au pied des autels; vous vous exercez à la langue et à la logique de votre siècle,

pour gagner ce siècle à Jésus-Christ; mais, le croirait-on? des critiques maladifs ne viennent rien examiner dans vos pages, excepté s'il y a des inexactitudes de grammaire, s'il y a des formules de langage où les rapports ne seraient pas mathématiquement exacts entre quelques idées et quelques mots, si l'on s'est éloigné des habitudes traditionnelles de quelques traités de théologie, et autres investigations mesquines et vétilleuses de cette force. Pour moi, monsieur, je préfère cent fois une bonne page intime, sympathique, où respire l'accent d'un honnête homme, où l'on rend avec délicatesse les rapports de quelque croyance religieuse avec les réalités de cette vie, je préfère cela à tant d'ouvrages, irréprochables comme facture, mais froids et sans vie, bien symétriques de composition littéraire, bien flamboyants, bien nivelés, bien arrangés sous le harnais littéraire, mais après lesquels le lecteur vous dit avec Nicole :

Prêchez, patrocinez jusqu'à la Pentecôte ;
Vous serez étonné, quand vous serez au bout,
Que vous ne m'aurez rien persuadé du tout.

Persuader, monsieur! Ah! de la façon dont sont rédigés beaucoup de livres religieux, l'on peut induire que le sens de ce mot *persuader* est presque perdu de nos jours. Vraiment! allez persuader de nos dogmes et de nos pratiques les esprits et les cœurs rebelles, quand vous ne leur offrez que des lectures âpres, des pages incolores, des écrits sans chaleur et sans parfum. Ils vous demandent du pain, et vous leur donnez des pierres et des scorpions. Quelqu'un a dit une délicieuse parole :

« Dieu a voulu qu'aucun bien ne se fît à l'homme qu'en l'aimant[1]. » Pénétrons-nous de ces grandes et saintes maximes ; les indignations des gens de goût, les nobles colères de l'art offensé par les platitudes en matière littéraire, viendront après. Qui ne sait qu'il est des règles fondamentales de vraisemblance, de suite, d'unité d'idée, de doctrine, de composition, dont personne ne peut s'écarter, et contre lesquelles tout ce qui se fait est nul de soi, pour parler avec Bossuet? La bonté, la mansuétude, une douce tolérance : voilà le premier arome qui doit s'exhaler de nos ouvrages. Il faut que le lecteur sente qu'on lui veut du bien et qu'on l'aime! Ce sera bien assez, après, le tour des criailleries académiques.

[1] Le P. Lacordaire, à Sorèze.

CINQUIÈME LETTRE.

Lacunes des livres de mysticité et de dévotion.

Je vous parlais, monsieur, dans ma dernière lettre, de l'insuffisance des livres existants qui s'occupent d'exposition doctrinale ; or, j'appliquerai maintenant à peu près les mêmes réflexions *aux livres qui touchent à la piété et à la mysticité*. Il y a une égale insuffisance, et pour les mêmes raisons précédemment déduites. Je rends hommage aux P. Faber, P. Ventura, à Mgrs de Ségur, de la Bouillerie, Gerbet, à MM. Hamon, Lecourtier, Bautain, Darbois, Martin de Noirlieu, Paul Carron, Mullois, Joiron, Dumax, etc., etc.; je pourrais grossir cette liste d'autres noms qui ont de la valeur, et je n'apprends pas du nouveau, en annonçant qu'on trouve dans les livres pieux de ces écrivains ascétiques substance, lumière, onction, aliment pour l'âme. Ils ont rédigé des ouvrages spéciaux pour les jeunes gens, pour l'enfance, pour le peuple, pour les hommes faits, pour les personnes affligées. Mais, sortons de ce cadre restreint pour embrasser l'immense horizon des livres de piété que chaque jour les presses catholiques enfantent [1], et nous

[1] Une Revue publiait, il y a quelques années, une statistique du mouvement de la librairie religieuse. Pour la France, depuis 1835, on assignait le chiffre de 508 *publications* nouvelles chaque année, comme terme moyen. Or, là se trouvent seulement les livres d'apologie, de mystique, de philosophie, d'histoire ecclésiastique, d'érudition, de

serons alors douloureusement frappés de la fécondité fastidieuse et de la stérile abondance de la librairie mystique. Quand j'ouvre ces catalogues innombrables de nos éditeurs catholiques, je suis à la fois honteux et triste : vous voyez là d'immenses cargaisons de « *Trésor des âmes,* » et je vous assure que ce n'est rien moins que des trésors ; il y a des « *Codes de la vie spirituelle,* » et quels codes ! D'autres s'intitulent : « *l'Ame éclairée, l'Ame embrasée ;* » d'autres : « *le Pain vivant, Délices des âmes pieuses, Petites fleurs, Bouquet de myrrhe, Bouquet de roses*, etc., etc. » Hélas ! ces étiquettes sont souvent trompeuses : à part quelques bluettes, vous ne trouvez, dans cette immensité de manuels, de livres de dévotion, ni *délices* ni *parfums.* C'est d'une pauvreté désolante ; c'est d'une mysticité vide et creuse ; c'est mal écrit, sans style ; bien plus, c'est sans doctrine, sans idée et dénué de corps ; vous n'y trouvez ni nouveauté ni conception ; des vieilleries qui ennuient, un verbiage qui fatigue : voilà la physionomie de ces petites choses que chaque jour voit éclore en menus volumes. Il faut en remuer par centaines avant de trouver quelques miettes pour l'esprit et pour le cœur.

A quoi tient, monsieur, cette situation ? Je le dirai sans détour : souvent ces compositeurs de petits livres n'ont pas assez de talent ; ils manquent complétement de cette

commentaires sur la Bible, etc., — là ne sont pas compris les livres de prière à l'usage du culte, qui donnent, pour les tirages à grand nombre, une masse d'exemplaires beaucoup plus considérable que les autres branches de la librairie. (*Revue des deux mondes.*)

originalité qui constitue une individualité intellectuelle bien tranchée ; mais bien souvent aussi ils n'ont pas une faculté, qui est une des plus importantes, selon moi, savoir : le *génie de l'onction et du cœur*. M. Alfred Nettement nous a donné un petit livre sur la *Semaine sainte;* qu'on lise cet intéressant opuscule, et l'on comprendra sur quoi portent mes observations : M. Nettement a su donner une forme agréable à son pieux ouvrage ; c'est qu'il est homme de talent, il est poëte. Voilà les « *Heures sérieuses,* les *Heures pieuses, d'un jeune homme et d'une jeune femme,* » par M. Charles Sainte-Foi; les *Lettres sur la vie chrétienne*, par le P. Lacordaire; *l'Eucharistie*, de Mgr Gerbet. A la bonne heure! ces petits livres sont substantiels ; le goût y trouve du style, et il n'y a pas seulement un cliquetis de mots; il y a des pensées et des sentiments élevés. J'en dirai autant de quelques autres livres qui en valent la peine, et dans lesquels l'onction est jointe à l'idée. Ah! monsieur, appelons de nos vœux une réforme dans cette voie des publications mystiques : le catholicisme y gagnera; car trop souvent les fiers rationalistes indiquent avec ironie la pauvreté de nos livres de dévotion, comme un thermomètre du développement moral des populations catholiques. Ne laissons pas croire au monde que nous n'avons à offrir à nos troupeaux que d'insipides et maigres pâturages. Ayons des livres à la fois plus nourris, plus profonds, plus véhéments, plus doux : tout cela se peut sans qu'il soit nécessaire d'être tous « des poëtes des idées de l'infini. » Il y va d'ailleurs de l'hygiène des âmes; il s'agit de leur dépérissement ou de leur florissante santé. — Mais une objection se présente

naturellement ; il semble que les ouvrages de religion pratique ne sont pas susceptibles d'ornements littéraires, et l'on revient à la sentence du législateur du Parnasse :

> De la Religion les mystères terribles
> D'o nements égayés ne sont pas susceptibles.

On fait de ceci une question de convenance, et l'on a raison, monsieur, mais il n'y a qu'à s'entendre. L'intérêt ou l'attrait que je réclame pour nos livres mystiques, ne doit pas consister, selon moi, dans un simple artifice de surface, dans une tournure cicéronienne donnée aux phrases. Je ne demande pas non plus que l'on sacrifie aux idoles profanes, aux contorsions des romanciers, aux fadaises de cette littérature emmiellée de patchouly ; non, je sais le mot de David et de saint Paul : *Omnes dii gentium dæmonia,* les statues des mondains sont des démons. Non ! ce que je réclame à grands cris est tout *intime* et *profond ;* je veux dans les livres pieux un certain feu, un accent d'honnête chrétien, un ton ému et pénétré ; je veux qu'on y sente un homme qui a beaucoup exploré, observé, qui a touché à beaucoup de rives, et qui, dans son livre, laisse son âme gémir, chanter, prier, pleurer, espérer en Dieu. Quant à ce qui est purement *forme de style*, je ne veux « ni trop de fleurs ni trop de sable, » je demande un langage élégant et sobre. Je citerai, en exemple, la manière de dom Guérenger dans ses livres sur la liturgie.

Hélas ! monsieur, il faut le dire, une masse de petits livres se glissent dans la circulation justement à la faveur de leur médiocrité. Le public sérieux n'y prend

pas garde, et grâce au silence, ces publications insignifiantes font leur chemin. C'est là une triste situation, qu'un tribunal du talent et un système de douanes pour l'esprit devraient empêcher. Mais allez établir, si vous le pouvez, un tribunal du talent. Sans compter encore que les livres absurdes trouvent de la complicité dans une certaine classe de lecteurs, vous le dirai-je, monsieur? nous convenions avec un homme de sens des trois conditions de succès lucratif en matière de publications. Il faut, disions-nous, pour faire une bonne affaire d'argent et de vogue, 1° des livres bêtes; 2° des livres courts; 3° des livres à bon marché; recette infaillible, attendu que malgré la civilisation les esprits pesants ont été et seront en majorité. Monsieur, une situation est bien déplorable quand on peut la formuler de la sorte. On étonnerait bien des gens s'ils savaient à quel nombre fabuleux d'exemplaires ont été débitées telles productions incontestablement médiocres et plates. Sans doute que la platitude rencontre du niveau et de l'écho.

Mais revenons au résultat de mes propres tentatives, puisque j'ai prévenu devoir dans ces lettres user de la liberté de parler de mes œuvres intellectuelles; j'ai eu le bonheur de provoquer, sur mes propres livres, des appréciations qui me sont chères à bien des titres; quoique je ne sois, sous le rapport de la renommée, qu'un homme du lendemain, un inconnu, perdu « dans un recoin ignoré de toutes les géographies, » de douces et nobles paroles sont venues m'apporter tout à la fois des sympathies flatteuses et d'utiles leçons dans ce pauvre petit recoin. Je termine en vous demandant la permission de reproduire quelques extraits de ces apprécia-

tions qui me regardent personnellement : la paternité d'auteur a ses faibles et son amour-propre comme les paternités du sang.

Un de mes collègues, monsieur, et qui est mon ami, me demandait des nouvelles de mon grand ouvrage, *Le Christianisme et la Vie pratique*, paru il y a quelques mois. Ardent et impétueux, il aurait voulu que ce livre fût déjà acclimaté dans le public et qu'il eût une grande place au soleil. Ce collègue voyait les choses à travers le prisme de son amitié impatiente ; car je n'ai pas à me plaindre des retardements de la publicité ; les ouvrages sérieux ne s'infiltrent que lentement dans la circulation populaire. Mais enfin, mon ami n'en persistait pas moins dans ses pieuses et amicales objurgations ; il semblait m'accuser de ne pas avancer en chemin, sous le rapport du positivisme d'auteur ; il trouvait que j'étais un flâneur intellectuel, que je me balançais entre ciel et terre, comme l'hirondelle, sans gagner du terrain : il m'appelait presque un talent méconnu, une renommée ébauchée, une intelligence gaspillée, un génie incompris. Prenez garde, me disait-il d'un ton plaintif, n'allez pas manquer de mettre la main sur cette chose fantasque et fragile appelée l'*avenir ;* les années marchent, l'âge vient, et on laisse passer cette époque solennelle de l'existence où un homme doit quitter le port et aborder le grand océan des choses et des renommées littéraires. Si l'on manque d'à-propos, il n'est plus temps, vous devez vous résigner, loin des élévations sociales, à naviguer humblement le long des côtes comme une petite barque de pêcheur.

Je remercie cet ami de me tendre sa main et de me

donner ses conseils pour me préserver du naufrage de mon avenir prétendu ; mais, dans mes humbles aspirations, mon avenir ne dépasse pas de beaucoup un présent qui est assez satisfaisant pour mes mérites, si j'en ai. A travers les ronces et les épines de la carrière d'auteur que je commence, il m'est venu déjà assez de regards reconnaissants et sympathiques, pour m'encourager à continuer ma course et mon entreprise. M. Guizot m'a écrit, à sa manière haute et digne, des choses qui me flattent et me touchent : « Nous nous sommes rencontrés, dit-il, dans cette hauteur où les rapports touchent plus que les dissidences [1]. »

J'ai été très-sensible aussi au jugement porté d'une manière identique par deux publicistes, l'un à Paris, l'autre à Lyon. Un des anciens collaborateurs de M. Proudhon écrivait dans un journal de Paris [2] : « Si nous voulions caractériser le fond et la forme de l'ouvrage de M. l'abbé Duclos nous dirions, en empruntant l'expression de Pascal, que c'est « la religion rendue

[1] Je ne m'attendais pas à ce que M. Guizot, dont nous sommes séparé par la distance du catholicisme au protestantisme, se prononçât sur les conclusions d'un livre d'exposition catholique. Mais il est remarquable que, malgré que l'on diffère sur bien des points, les esprits élevés savent trouver un terrain pour être justes, polis et bienveillants. — M. Guizot nous écrivait du Val-Richer une gracieuse lettre; sa théorie du développement parallèle des religions revenait là; il me parlait d'un arbre de son jardin, à *plusieurs tiges* sur une *seule racine*. J'ai compris son apologue sans en admettre la légitimité. Ses tiges, sans se confondre, vivent sur le même tronc; elles ne doivent pas oublier leur origine commune ni leur parenté. — Hélas! il reste si peu de choses communes aux deux tiges!

[2] M. C.-F. Chevé, dans *la Vérité*.

sensible au cœur, dans une parole simple, vraie, lumineuse sans sécheresse, imagée sans recherche, vivante sans effort, nourrie d'une science forte, et surtout d'une onction douce, pure et pénétrante. Nous ne connaissons aucun écrit plus propre à ramener au christianisme la foule des esprits imbus de préventions anti-religieuses... Rattacher la religion à tout, la montrer partout, telle est la nature propre du talent de M. Duclos, et comme le cachet de son seing intellectuel. » L'écrivain lyonnais commence par classer ma méthode : « Ce que Chateaubriand avait fait pour l'imagination, ce que tant d'illustres écrivains ont fait pour la raison, M. Duclos le fait pour le cœur. Cependant, qu'on ne s'y trompe pas, la raison et l'imagination ont ici une ample moisson à recueillir. » Le critique expose ensuite l'objet et le but de mon livre, et il ajoute : « Il fallait, pour atteindre ce but, une grande connaissance du cœur humain et de la religion divine, afin d'établir entre ces deux objets comme une sublime équation. L'auteur le fait toujours avec ce talent qui vient du cœur... Nul doute que cet ouvrage ne prenne rang parmi les meilleures apologies de la foi à notre époque. »

Il est des coïncidences et des unanimités de suffrage qui donnent le courage et la patience d'attendre que la glace de certaines indifférences soit fondue. Je me méfierais de quelques encouragements s'ils étaient solitaires, je pourrais les attribuer à une bienveillance fortuite ; mais un heureux accord me rassure et me fait compter sur le temps. J'ai eu des lignes approbatives

[1] *Gazette de Lyon*, 17 juin 1858, article de M. A. Rivet.

du baron de Fontête dans *le Correspondant,* de M. de Laurentie dans l'*Union*, et j'ai lu dans un journal universitaire, l'*Athenœum français*, qu'on y désignait mon ouvrage par ces mots : « C'est un des meilleurs guides qui puissent nous apprendre à régler notre vie et à la conduire au but que lui assigne non-seulement la religion, mais la philosophie[1]. » Je peux dire aussi que plus d'un évêque m'a tendu la main, et à côté des évêques, des laïques de cœur et d'esprit ont salué mon œuvre, ils y ont reconnu « une forme attachante, un style souple, parfois un doux reflet de poésie, quelque chose de sympathiquement mélancolique ; » ils ont dit que « je mets la sublime doctrine aux prises avec les faits, avec le cœur de l'homme ; » ils ont ajouté que « mon livre est essentiellement *actuel,* » qu'il n'y a point « d'ouvrage religieux plus *au courant*[2]. »

Il est temps, monsieur, d'en finir avec ces apothéoses de moi-même par moi-même ; mais je vous condamne encore à subir la confidence du sentiment du P. Lacordaire, bien que son opinion ne soit qu'un regard jeté furtivement sur mon ouvrage. L'illustre dominicain me donne des conseils, et je lui reconnais trois fois le droit de m'en donner, au nom de son talent, de son expérience et de sa sainteté. « Je ne puis dire avoir lu tout votre livre, me dit-il, à cause de mes occupations qui sont très-diverses et très-pressantes. Cependant je l'ai

[1] *L'Athenæum*, revue universelle de la littérature, de la science et des beaux-arts.

[2] Article de M. Imbert, avocat à la Cour impériale de Paris, *la Voix de la Vérité*, 24 mai 1858.

pratiqué, et sans le juger dans son ensemble, il m'a paru écrit avec feu, ingénieux dans ses aperçus, très-divers et très-ondoyant de style, ce qui veut dire que vous ne suivez pas une argumentation de longue haleine, mais que vous allez un peu par bond ou soubresaut, en promenant votre lecteur dans mille sentiers qui s'entrelacent les uns aux autres. » — Suivent après cela quelques observations critiques, et le P. Lacordaire qui ne me connaît aucunement condescent à me dire : « Je penche à croire que vous avez du talent[1]. » Vous voyez, monsieur, que le P. Lacordaire n'est pas seulement éloquent ; il est fin aussi, et il mêle à l'encens de ses jugements quelques grains de prudence pour ne pas compromettre, dans une appréciation hâtée, la majesté de son génie. Remercions-le toujours du regard qu'il a laissé tomber sur les feuillets du *Christianisme et Vie pratique*, et vous, monsieur, pardonnez-moi d'avoir toujours tenu en scène ma personnalité tout le long de cette lettre. Je me borne, en terminant, à renouveler une observation qui me paraît importante, c'est la discrétion à mettre dans la critique des livres nouveaux. Cela demande un esprit large et une plume prudente. Sans cela on risque de placer la question d'art avant la question de morale. Un livre ne doit pas seulement se

[1] Lettre écrite à l'auteur, et datée de Sorèze, 30 août 1858. - *L'Univers* du 3 octobre 1858 a donné un article assez étendu, mêlé d'éloges et de restrictions. *L'Univers* disait : « Le livre de l'abbé Duclos est de ceux qu'on peut consulter utilement pour être au *courant des erreurs actuelles... il cite les auteurs modernes et les réfute, ce qui est un des grands mérites de son livre.* »

juger au point de vue d'un strict puritanisme en matière littéraire, il faut voir, avant tout si un livre, dans l'ensemble de ses lignes principales, est apte à servir la bonne cause. Empêcher de naître un bon livre serait commettre une mauvaise action.

—<>—

SIXIÈME LETTRE.

L'âme humaine est une agriculture, d'après l'Évangile. Comment, d'une manière générale, se passe la saison d'hiver (le carême).

Maintenant que j'arrive à notre tableau d'hiver, je dois, monsieur, dresser pour ainsi dire ma carte géographique, embrasser d'un coup d'œil général ce qui se déroulera successivement et en détail dans les lettres suivantes. Quelle est l'âme un peu sérieuse qui n'aspire comme vous, monsieur, à bien passer son hiver? Quel est celui qui ne désire point en faire une saison utile, si on lui indique les moyens pratiques efficaces, facilement applicables, pour tirer un bon parti de cette période initiale de l'année?

Je prends leçon, monsieur, auprès de l'homme des champs, auprès du laboureur; car il faut revenir à la vie agricole, non-seulement pour trouver ces images et ces paraboles populaires et profondes, dont le divin Sauveur aimait à parer les enseignements évangéliques, mais encore pour y puiser les idées et les vrais lois de l'économie de l'âme. C'est ainsi, qu'au milieu des règles que l'expérience appliquée à la nature a révélées, nous pouvons découvrir notre *système du monde de la spiritualité*. L'hiver, dit l'astronome, est une des quatre saisons de l'année qui s'étend depuis l'arrivée du

soleil à l'un des tropiques jusqu'à son retour à l'équateur. A cette époque, le soleil nous envoie ses rayons obliquement; une grande partie de sa chaleur nous est ainsi dérobée, et voilà pourquoi les grands froids qu'on ressent dans les régions tempérées et glaciales. L'hiver, dit l'homme des champs, qui est naturaliste par instinct, est l'époque des fécondes préparations. On remue la terre, on sème le blé, et le grain, attente de l'homme, va germer sous la neige. Ainsi en est-il de l'hiver spirituel, qui se concentre dans la période du carême : les âmes sont une agriculture; vous êtes l'agriculture de Dieu, le champ de Dieu, dit l'Apôtre : *Dei agricultura estis* (I Cor. 3-9). Je suis la vigne et vous êtes les branches, disait le divin Rédempteur, je suis la véritable vigne, et mon Père est le grand agriculteur : *Ego sum vitis, vos palmites... ego sum vitis vera, et Pater meus agricola est* (Joann., XV, 1 et 5). Prenons donc des analogies chez les agriculteurs, et découvrons les secrets qui feront porter les terres au centuple, quand viendra la saison d'été. Je consacre donc cette lettre, monsieur, à l'énumération rapide des moyens pour passer chrétiennement l'hiver de l'Église ou le carême. Dans l'esprit et dans les intentions de notre Mère à tous, cette saison miséricordieuse qui recommence l'année nouvelle n'a et ne peut avoir pour objet que d'amener en nous la renaissance de l'homme véritable, c'est-à-dire de l'*homme bon*. Voici brièvement l'énumération de ces moyens pratiques et le plan du reste de ce volume.

1° L'agriculteur qui ne fait que suivre la marche de la nature comprend la solennité de l'hiver, phase mys-

térieuse de silence et de repos actif, dans lequel entre la terre. Il jette son grain dans les sillons, et puis il respecte le froid des hivers; il comprend le silence de la nature; il s'associe à ce repos fécond; il rentre dans sa chaumière et il *attend*. Il sait que ce moment de halte apparente est un prélude d'abondance et que le froid de l'hiver, avec le calme de la couche végétale, rend plus fertile cette terre qui recèle le grain dont il se nourrira. Voyez aussi l'Église qui, pour condition préalable, demande aux âmes le *recueillement*. Le recueillement est la reprise de possession des forces vives de l'âme. Par la vie, par les relations, par les nécessités de l'existence, nous nous dépensons, nous nous éparpillons; notre être, comme intelligence, comme conscience, comme personnalité s'évapore en quelque sorte. Parfum mal gardé, notre âme s'échappe par la moindre fissure de notre être. Nous dirons comment s'obtient le recueillement, à quels moyens pratiques l'expérience et la spiritualité nous le montrent attaché. Il est bien nécessaire, ce recueillement; il nous le faut au moral comme au physique. C'est de l'hygiène : ce n'est pas de la mélancolie, c'est de la sérénité. Ce n'est pas une gymnastique mystique, qui se borne exclusivement à certaines heures du jour et à quelques actions déterminées, elle s'étend à l'ensemble de la vie. Le recueillement doit se mêler à tout; il doit se produire comme la résultante de tout. Les livres sacrés disent que c'est *dans la solitude que Dieu parle au cœur*. Nous indiquerons simplement les nombreux moyens qui s'offrent dans la vie pratique pour atteindre à ce silence intime et suave, qui tour à tour conduit à l'équilibre de l'âme et en est la consé-

quence. L'homme est une intelligence et un corps. C'est au moyen du recueillement, grande condition préalable, que nous pouvons nous régénérer dans nos idées et dans nos mœurs.

2° Les gens de la campagne vous disent qu'il y a un temps des semailles et qu'il faut bien ensemencer la terre. On sème quand l'hiver approche, et tout bon agriculteur comprend l'importance de l'opération des semailles, le soin et l'attention qu'il y faut apporter. On s'abstient de semer quand il fait du vent, ou si l'on y est forcé, on baisse la main pour que le grain ne soit pas emporté. Puis il y a la question des engrais et les pluies de l'hiver qui pénétreront la terre et pénétreront jusqu'aux racines de toutes choses. Les âmes aussi, vous le savez, monsieur, ont leurs semailles : c'est le *temps de la prière,* c'est tout commerce positif et efficace avec Dieu, c'est toute grâce, toute graine d'en haut qui tombe dans l'âme et qui y germera en saintes pensées, en bonne volonté.

Je signale donc en second lieu la *méditation et la prière* comme un des éléments fondamentaux du carême. Comment l'Église ne nous recommanderait-elle pas spécialement la pratique de la prière, dans un temps qui est par excellence le temps de prier? Nous aurons à énumérer tout ce qui porte nos âmes à prier, à méditer, et toutes les ressources qui se déploient devant nous à cette époque bénie, soit pour nous engager à prier, soit pour nous aider à prier. Prier chez soi, prier chaque jour, aller se prosterner au pied des autels où s'immole la sainte victime, tout cela forme un de nos devoirs importants. La prière, c'est tout l'homme, et il faudrait

une organisation bien mal faite pour ne pas comprendre l'appel et les instances du christianisme à cet égard. Passer ce saint temps de bénédiction et de rénovation sans jamais implorer Dieu, sans que la pensée prenne fréquemment le chemin du ciel, et après cela, prétendre être chrétien, soutenir qu'on porte en soi le sentiment religieux, ce serait se faire une énorme illusion.

3° Les circonstances qui viennent seconder les semailles sont complexes ; le cultivateur n'en néglige aucune, il bénit la Providence pour toutes celles qu'elle lui envoie. Dieu donne souvent, en effet, pour garantir le blé pendant l'hiver, une couche de neige ; il ne se pouvait de meilleur complément des semailles, et de meilleur abri pour la moisson en espérance. J'ai vu plus d'une fois l'homme des champs regardant tomber avec un vrai bonheur ces flocons de neige, douce laine qui, se répandant sur la terre, y conservera une chaleur utile, et défendra ce que renferment ses entrailles contre les rigueurs de la gelée et les vents piquants de l'hiver. Il y a dans le monde des âmes aussi quelque chose qui, au temps des pieux ensemencements, vient préserver et conserver dans chaque fidèle la douce chaleur des croyances et des vertus chrétiennes : c'est la *prédication. L'audition de la parole de Dieu* peut être indiquée comme un des excellents moyens d'utiliser la saison d'hiver. La neige a pour effet de fermer les pores de la terre, de prévenir l'évaporation des sucs qui se feraient en pure perte. Les sucs ayant ainsi le temps de s'accumuler et de se perfectionner, les plantes, dit un naturaliste, font, sous l'abri salutaire des neiges, des provisions pour leur accroissement futur. L'Église sait

que l'audition de la parole sainte retient, entretient et développe les célestes séves, et c'est pourquoi elle a voulu qu'en carême la prédication descendît à flots sur les populations, comme la neige sur les plaines. Elle a établi ses intelligentes et salutaires coutumes, avec ce caractère de divine sagesse qui la distingue. Voilà comment la saison d'hiver est, par excellence, le temps de la prédication. Le rôle de la prédication est immense en bienfaits de lumière et de grâce, et je n'oublie pas devant qui je formule les résultats bénis de la parole sainte. C'est d'une haute prévision d'avoir voulu qu'il y ait chaque année une époque de recommencement, pendant laquelle la prédication est abondante et fréquente. Ah! que les dispensateurs de la sainte parole se remplissent de la vérité, qu'ils la puisent aux sources pures, aux sources évangéliques, et qu'ils aillent ainsi *des saintes Écritures aux âmes*, comme me disait un prédicateur illustre de ce temps. Il est des intelligences malades par le manque ressenti de la foi, par l'allanguissement de la foi ; la prédication, Dieu aidant, produira en elles d'heureuses métamorphoses. J'aurai à dire en passant nos usages en matière de prédication, ce qui se fait, ce qui doit être, et les saintes utilités que la Providence nous ménage, en ouvrant devant notre pieuse soif des torrents de prédication, de sainte doctrine, de pieuses exhortations. Du reste, la dispensation de la parole de Dieu devait se faire sous toutes formes, selon les besoins variables des populations. Heureux si on sait écouter, entendre et conserver, comme il convient dans un cœur fidèle, la sainte parole avec ses enseignements et ses excitations puissantes !

4° La bonne végétation de l'âme est comme celle du blé; le cultivateur n'abandonne pas sa chère semence aux envahissements des plantes étrangères : sa sollicitude accompagne toujours les phases successives du grain ; il arrache les plantes inutiles et préjudiciables ; il suit avec amour les métamorphoses progressives de ce grain, qui finira par donner une quantité abondante de cette substance farineuse qui nourrit l'homme. Ainsi la plante commence à végéter, et le laboureur s'inquiète d'une légitime et calme inquiétude ; il voit la tige s'élever, des feuilles se former, qui préparent le suc nourricier de l'épi. Avec la croissance de la tige, paraît ensuite l'épi, orné de la fleur destinée, par ses poussières, à féconder le fruit. La religion a aussi ses sollicitudes, et elle impose des privations qui produisent une spirituelle abondance. On comprend que je touche ici au quatrième moyen, recommandé par l'Église, savoir : *la fidélité aux prescriptions du carême, qui est le temps du jeûne et de l'abstinence.* Il ne s'agit point de se permettre des critiques sur ces usages vénérables, qui viennent faire la loi dans la quantité et dans la qualité de nos repas. Il se dit à ce sujet, dans le courant des conversations séculières, de ces ignorances que nous appelons de *grosses bêtises*, faute d'autres formules de langage qui soit assez énergique pour les caractériser. Il faut que les austérités corporelles aient leur raison d'être, quand le catholicisme les pratique depuis 1,800 ans, et y attache toujours une grande importance. Si le christianisme maintient les abstinences et les jeûnes, c'est qu'ils ont une connexion profonde sans doute avec les mystères de notre nature morale; ils sont fé-

conds. Dans la pratique, tout se simplifie; nul ne porte que ce qu'il peut porter. Mais on emploie ces nobles procédés de la politesse chrétienne, en vertu desquels l'enfant de Dieu, le fils de l'Église sait montrer sa déférence et son obéissance envers notre sainte Mère, même en demandant à être dispensé de ce qui serait trop lourd pour sa santé, pour son tempérament individuel. Un poëte de ce temps appelait le christianisme la *religion de la douleur;* il faudrait l'appeler plutôt la religion de la mortification et la religion de l'indulgence.

5° Le cultivateur constate qu'à une certaine période de la végétation du froment, aux fleurs succèdent des grains qui contiennent le germe, et qui sont formés longtemps avant que la substance farineuse paraisse. Peu à peu cette substance se multiplie, et le fruit mûrit dès qu'il atteint sa grosseur. On a vu, dit-on, par des engrais bien ménagés et une culture bien entendue, un seul grain de blé pousser sept ou huit tiges, dont chacune portait un épi garni de plus de cinquante grains. Mais Dieu a institué les choses de manière que, dans l'agriculture spirituelle, la végétation soit plus riche encore. En effet, quel moyen plus efficace pour se charger d'épis et de grains, que la *pratique de la confession et de la communion?* Nous parlerons de ce levier puissant et éminent dans l'agriculture des âmes, auquel on est convié de mettre la main dans le temps du carême, ne serait-ce que la confession annuelle et la communion pascale, levier divin auquel on doit de rapporter de belles et riches gerbes de vertu. Nous sommes ici sans doute sur le grand courant des choses surnaturelles, et dans les pratiques les plus chères au catholicisme.

L'homme ne peut pas se scinder en deux en ce qui tient au phénomène de son état vivant. Ou il est de Dieu, ou il ne l'est pas. S'il est de Dieu, il doit vivre de Dieu et avec Dieu ; et nous entrons en plein dans ces mystères de purification et de déification de l'âme, dont la religion a le secret. Il sera donc question dans ces lettres d'engager ceux qui tiennent encore aux devoirs religieux, à se faire de hautes et douces idées sur la confession et sur la communion. Surtout nous les presserons d'expérimenter par la pratique ce qu'il y a de vrai, de moralisateur, de fortifiant, dans ces deux pratiques, expression suprême de la religion positive.

6° Enfin, arrive le couronnement de l'œuvre de l'agriculteur. Quand le temps est venu, les sucs de la racine se portent tous au tendre nourrisson ; l'épi se balance dans les airs ; rafraîchi par des pluies bénignes, il a fleuri au temps marqué ; chaque jour lui a donné une vigueur nouvelle. Maintenant il courbe sa tête dorée, il appelle la faucille du moissonneur, qui va récolter ce qu'il a semé. Ici, monsieur, j'arriverai à ma conclusion, c'est-à-dire à cet ordre de pratiques qui doivent être la moisson et la conséquence des précédents efforts, en attendant que tout aille se consommer dans les moissons éternelles. Je parlerai donc de la pratique de la sociabilité et de l'aumône sous ses différents aspects. Quand l'âme est à sa maturité, elle aime à se déverser sur ses frères, en bénignité, en don de soi, en bons exemples. Ainsi le devoir de l'*aumône* vient clore cet ensemble de moyens et de pratiques, que l'âme militante doit mettre en œuvre pendant la quarantaine de sainte rénovation. C'est une maternelle pensée, une pensée éminemment chrétienne,

d'avoir, pour ainsi dire, centralisé et accumulé les libéralités du riche, dans cette saison initiale de l'année. Ainsi, pendant qu'on prépare une moisson plus ou moins abondante pour le pauvre, et des ressources pour des œuvres utiles qui ne se soutiennent que par l'assistance des bonnes âmes, ainsi est maintenue sur la terre la tradition de fraternité et de charité que nous a léguée Jésus-Christ. N'y a-t-il point dans cette organisation du carême quelque chose tout à la fois de savant, de divin, de sanctificateur et d'humanitaire ? Laissez, laissez tous les ans monter, monter encore le flot de l'égoïsme et de l'indifférence ; qu'arriverait-il ? Des catastrophes sans doute. Le christianisme oblige l'homme à être homme et humain. Voilà pourquoi ces quêtes, ces sermons de charité si multipliés en carême. L'aumône est le complément obligé du jeûne et de l'abstinence. Il est d'ailleurs théologique et libéral, que l'Église nous maintienne dans le sentiment et le souvenir de notre état de *débiteur* vis-à-vis le divin Créancier. Cette situation de débiteur nous vient par toutes nos misères morales, et il était opportun que la religion provoquât la générosité et la spontanéité de nos âmes, en leur faisant chercher un complément de la rédemption individuelle dans l'abandon d'une partie du *mien,* dans le sacrifice de cette fibre qui nous est la plus enracinée, l'attache à l'argent et aux biens.

Je vais reprendre, monsieur, dans les lettres suivantes, chacune des phases de l'importante agriculture des âmes, chacun des moyens que je viens d'indiquer, en y mêlant quelques détails explicatifs. Je serai pratique, je ne dois être que pratique ; le grand nombre n'a le

temps, en cette vie, ni de rêver, ni de discuter des théories, ni d'explorer de grandes expositions doctrinales; mais tous nous sommes faits pour agir, pour réaliser notre mission , pour arriver où Dieu veut qu'on arrive. — Garder son intelligence dans la foi et dans la pureté, au milieu du scepticisme rationaliste du temps; conserver et purifier de plus en plus son âme, au milieu des scories du siècle et des propres émanations de notre nature originellement corrompue ; porter des fruits pour les années éternelles : voilà l'œuvre inévitable à laquelle chacun doit donner sa coopération; c'est un devoir imprescriptible et exclusivement personnel. La religion, en établissant le carême, vient puissamment en aide pour l'accomplissement de ce devoir. Plaise à Celui qui est le seul véritable et efficace agriculteur, envoyer et les tièdes ondées qui humecteront la terre des âmes, et les douces chaleurs qui les féconderont !— Vous voyez donc, monsieur, déjà à quoi je résume votre manière de passer l'hiver à Paris, en ce qui regarde votre âme : 1° le recueillement; 2° la méditation et la prière; 3° l'audition de la parole de Dieu; 4° le jeûne et les abstinences du carême; 5° la confession et la communion; 6° l'aumône. Tout ceci va s'éclaircir dans les lettres subséquentes.

TROISIÈME GROUPE DE LETTRES

Le recueillement ou commencement de l'agriculture des intelligences.

SEPTIÈME LETTRE.

Comment on arrive à ramasser en soi les forces vives de l'âme, par le recueillement. Spectacles de la société : spectacle de soi-même.

J'aborde maintenant, monsieur, ma réponse directe à vos questions. Puisque la saison du carême perdrait de sa solennité et serait neutralisée dans son efficacité transformatrice sans le recueillement individuel, j'entends que vous me demandez tout d'abord la *manière de se recueillir*. La religion veut qu'on se pose, qu'on redevienne calme; elle veut que l'âme reprenne cette possession de soi-même, qui favorise les effusions de la grâce, qui permet aux douces et célestes clartés d'arriver jusqu'à nos esprits. Et, en effet, impossible d'être touché, éclairé, ému, impossible d'entendre la voix divine qui parle au cœur, si, pendant le carême, on ne se donne pas du recueillement, s'il n'y a pas, selon l'étymologie du mot (*re-colligere*) une récollection des forces vives de notre moi. Mais est-ce la faute de la religion, monsieur, si l'homme n'a pas toutes les facilités pour se recueillir? La sainte quarantaine s'ouvre par le *Mercredi des cendres ;* on vous met un peu de cendre sur le front, en disant : « Homme, souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière. » Voilà déjà de quoi réfléchir : cette cendre sur le front, cette image du terme où aboutissent nos folies, nos étourdis-

sements et nos affaires, ce frappant contraste entre les préoccupations de la veille et les préoccupations du lendemain; là, les festins, les joies excentriques, les plaisirs bruyants, les enivrements; ici, les jours de jeûne, de prière, de retraite et de mortification qui commencent... toutes ces choses sont des *moyens de recueillement* que la sainte Église met à notre disposition. Le carême commande une trêve avec beaucoup de choses : il impose certaines séparations; il veut qu'on fuie les tumultes; il ordonne la retraite qui donne la paix, la solitude qui favorise les pensées graves, éternelles, les fructueux retours sur soi. Ainsi, à voir la religion dans toute l'étendue de cette sainte quarantaine, on remarque qu'elle est toute secours, lumière, repos, pour l'âme humaine, qui fait halte sur la route de la vie et se demande où elle en est.

On demande *comment se recueillir* : je me bornerai, monsieur, dans cette lettre, à énumérer les occasions que le mouvement providentiel place sur le chemin de notre existence personnelle; il y a assez là de quoi s'arrêter, se mettre en face de soi et se demander : Qu'est-ce que je fais et qu'est-ce que je veux? Nous n'avons pas, en ce monde, à chercher péniblement les occasions et les moyens de recueillement : ces occasions sont nombreuses et viennent d'elles-mêmes frapper à nos portes. J'en trouve de variées et d'incessantes, soit dans les leçons de la vie, soit dans le spectacle social.

Bon gré, mal gré, la vie a ses leçons toujours utiles, quelquefois sévères, toujours saintement éloquentes. Bien aveugles et bien sourds sont ceux qui ne les saisissent pas! Qui n'a point rencontré et coudoyé, dans

ses connaissances, de pieuses natures, des cœurs honnêtes, de bons chrétiens, des gens de bien en un mot : eh bien, il y a là occasion à recueillement. Nous pouvons tous, en ramassant les traits épars de notre expérience, en nous rappelant les bonnes âmes que nous avons connues ou que nous connaissons, nous pouvons composer un *tableau de la vie et de la mort de l'homme de bien*, qui nous sera personnellement très-utile : il fixera notre pensée mobile ; il donnera à notre regard l'élévation et la bonne direction. Il y a dans un tel tableau des leçons et des encouragements efficaces. La vue d'un homme de bien est ce qu'il y a de plus enviable en ce monde ; c'est un drame agréable à Dieu, et tout à la fois beau et doux au point de vue humain. La mort d'un brave homme, d'un homme juste, est également un précieux spectacle. On voit ces êtres bénis s'éteindre, subir la loi commune, mais à quelles conditions ? Vous, monsieur, qui avez vu de si pieuses existences s'achever à votre foyer, vous pourriez nous dire tout ce que la mort d'un homme de bien a de grave et de poétique.

Quand on rencontre de ces gens de bien, de ces êtres qui, de leur vie, de leurs actes, de leurs exemples, de leur influence, protégent la justice, les foyers, la religion, le bien général et le bien individuel ; dont les sympathies sont certainement acquises à tout ce qui améliore, purifie, console l'humanité ; qui, dans leurs relations avec les petits et les grands, expriment les actes des plus pures vertus, de la charité et de la foi ; quand on les voit, sans espérer pouvoir rien changer à la marche du monde, conserver du moins, à travers la

diversité des vies et des pratiques qui les coudoyent, la liberté d'esprit, la droiture de cœur, l'espérance religieuse, le culte chrétien du beau et de l'honnête, la bonhomie des habitudes alliée à l'inflexibilité des principes, il me semble qu'alors il est bien difficile de n'être pas porté à rentrer en soi-même. Il n'est pas moins saintement curieux de voir comment l'homme vertueux se retire de ce monde et prend congé de cette misérable vie. La mort de ceux que nous connaissons, que nous aimons, est une expérience qui nous est offerte, hélas! tous les jours, en attendant que nous soyons nous-même, à notre tour, l'acteur et la victime dans cette expérience lugubre. Profitons de ces grâces de recueillement. On naît, on vit, on meurt, cela passe bien vite : heureux ceux qui, en laissant sur la route le fardeau des misères humaines, s'endorment dans le sein de Dieu, ayant à leurs côtés cet ange qui s'appelle la religion!

Qui dira par quelles nombreuses manières l'heure du recueillement vient à sonner? Une femme, connue en Allemagne par son talent et ses livres, hésitait encore dans une vie sans caractère prononcé pour le bien. Le cercle entier des émotions mondaines et des fébriles excitations de la poésie avait été parcouru... Elle n'était pas contente. La vie la refoulait en dedans d'elle-même; elle se plaignait. « Il y a dans mon existence, écrivait-elle, un vide qui me tue, parce que le désir ardent de le remplir ne peut s'apaiser un seul moment. Les hommes qui sont devenus de grands saints doivent s'être trouvés dans cette situation lorsqu'ils disaient : Levons-nous, et allons nous faire moines. » Elle disait encore : « Mon sein est un autel sur lequel brûle une flamme éternelle

pour rendre hommage au principe divin, mais non pas en l'honneur de Dieu. Viendra-t-il un moment où je reconnaîtrai que j'ai allumé la lampe devant les faux dieux? Dieu prendra-t-il un jour la place des idoles? » Ce moment vint. Le 1er janvier 1850, madame la comtesse Hahn-Hahn écrivait au prince-évêque de Breslau pour lui demander de lui ouvrir les portes de l'Église catholique. Cette femme a persévéré dans son premier dessein; elle s'est donnée tout entière à sa foi. Elle est entrée courageusement dans les œuvres les plus méritoires du catholicisme, en se faisant recevoir dans la congrégation du Bon-Pasteur. Les mystères de la vie et de la mort des gens de bien avaient achevé la transformation de madame Hahn-Hahn. Elle s'était enfin recueillie[1].

J'ai décrit ailleurs, monsieur, dans un ouvrage auquel j'ose vous renvoyer sans cesse, les déceptions qui arrivent par la voie du sentiment. Comme c'est dans le cœur et par le cœur que nous vivons tous principalement, c'est là aussi que Dieu nous a ménagé des excitations et des réveils. Quel est celui que, plus tôt, plus tard, les froissements de l'affection ne forcent à faire silence et à lever la tête vers le ciel? Il se passe, sous le toit paternel et sous le toit conjugal, des mystères qu'on craint de profaner en les divulguant, et la littérature contemporaine n'a pas été très-discrète à cet égard; elle a soufflé la révolte et la haine avec le mépris. Ce n'est pas ainsi qu'on guérit la blessure du cœur. Toute souffrance ici-bas est un message de Dieu.

[1] Voir dans *le Correspondant* l'article : *De l'idéal dans la littérature moderne.*

Sachons l'interpréter et le comprendre. En contemplant les individualités humaines, on ne voit que des destinées manquées au point de vue affectueux ; celui-ci aime, mais n'est plus aimé ; celui-là est aimé, mais n'aime pas ; tous ces autres, et le nombre en est immense, sont engagés dans une affection irrévocable, et ils se voient *négligés* ou *trahis*. On conviendra qu'il y a ici une leçon : quand se recueillera-t-on, si on ne se recueille pas devant ces phénomènes journaliers, intimes, attachés au foyer, devant ces sortes de fatalités sentimentales, en vertu desquelles on se choque, on se blesse, on se fait souffrir mutuellement, et qu'on appelle les mécomptes des affections les plus sacrées ? Comment ! il n'y a que souffrance, même dans ce que nous avons de meilleur en ce monde ! Évidemment, il y a ici un enseignement divin : je dois tâcher de le comprendre ; nous avons un tribut à payer, ai-je dit (*Christian.*, tom. IV) : il faut qu'une certaine quantité de larmes tombent régulièrement de nos yeux et de nos cœurs, comme une certaine quantité de pluie tombe des nuages tous les ans. A travers tout ceci se réveille donc la sainte philosophie des souffrances ; je vois, dans les brisements de l'affection, des maîtres austères, mais qui nous instruisent, en faisant briller autour de nous la preuve du néant des meilleures choses. Je pense involontairement à ce drame tristement commencé à Versailles et saintement fini aux Carmélites ; les lois de Dieu avaient d'abord été violées ; mais la pénitence efface tout. Abreuvé de dégoûts, on demande enfin à Dieu un *cœur nouveau*. On abandonna tout ce qu'on aimait, dit Bossuet, on ne se réserva que Dieu seul. Pourquoi ne pas nommer cette pénitente il-

lustre du XVIIe siècle, La Vallière? Coupable, elle se réhabilita; héroïque, elle brisa ses fers qu'avait forgés un amour sincère; cœur déchiré, elle fut consolée.

Une autre expérience inévitable attend tout homme vivant en ce monde; c'est le changement de ce qui nous entoure et notre propre changement produit par les années: on n'a pas toujours *vingt ans;* or, il y a inévitablement crise dans le passage inquiet d'un âge écoulé à un autre qui commence; on prend son parti de la nécessité de vieillir; mais ce n'est pas sans plainte. Surtout, quand on a dépassé la quarantième année, l'épreuve est plus austère;... oh! quels éclats de lumière arrivent alors à l'âme! N'accusons pas Dieu de nous avoir trompés; ni Dieu ni la vie ne nous trompent, ils nous éprouvent. Profitons du vent nouveau qui souffle, laissons-nous emporter par ses rapides tourbillons sous d'autres cieux. En voyant que nos illusions n'existent plus, et que tout est chétif, recueillons-nous. Le duc de Saint-Simon rapporte qu'une femme célèbre de son siècle croyait, à la fin de sa vie, sans être malade, l'être toujours; elle croyait toujours aller mourir. Pourquoi ces pusillanimités? Vivons pour le devoir et pour l'immortalité, et nous n'aurons pas chagrin de vieillir; il y aura toujours en nous le *petit enfant tout pétri de l'espérance en Dieu.* Je ne veux pas ôter au déclin de la vie sa mélancolie terrestre; je trouve sombres « ces années qui se précipitent, comme un triste avant-coureur dont la nature fait précéder la mort; » je sens ce qu'il y a de pénible dans cet isolement progressif qui se fait autour de nous; vous cherchez les anciens témoins de votre vie, ceux qui connurent vos florissantes années;

personne ne répond à l'appel : ils sont tous morts. Vous sentez que vos idées, vos goûts, vos habitudes ne sont plus en harmonie avec la nouvelle génération qui s'élève. N'est-ce pas, monsieur, ce serait ici, dans les idées mondaines, le signal du désespoir; mais je vois plutôt une sommation divine et miséricordieuse dans « cet ordre d'exister sans bonheur et d'abdiquer, chaque jour, fleur par fleur, la couronne de la vie. »

Je n'ai pas encore parlé, monsieur, du spectacle social, j'ai considéré les leçons de la vie sous le rapport purement individuel; or, de nouvelles et nombreuses occasions de recueillement et de religieux retour sur soi vont apparaître, à propos des mœurs et des coutumes de nos semblables. N'avez-vous pas remarqué, monsieur, un train des choses humaines, fantasque, injuste et cruel, élevant les uns, délaissant les autres, mettant une individualité en relief et en oubliant des milliers? Or, quand on s'aperçoit de ce travers, on se sent profondément froissé au-dedans de soi-même; les succès en tout genre dans les affaires, dans les carrières, dans la fortune, dans la popularité, tiennent assez souvent à d'autres causes que le mérite intrinsèque de la personne. Il arrive que des hommes ne sont pas les enfants chéris des circonstances : ils ne peuvent pas disposer du mécanisme tout-puissant des hautes influences. Je connais en différentes parties des carrières sociales des hommes de valeur, d'humbles et vrais mérites, à la fois fiers et modestes; ils n'ont pas un certain *savoir-faire* qui tient à la fois de l'adresse, de la souplesse et de l'opiniâtreté, et aussi on les voit végéter malgré leur capacité dans l'infériorité d'uue situation subalterne. A d'autres

le succès, à d'autres la vogue, à d'autres la finance. Je crois, monsieur, qu'il y a là aussi dans les *dégoûts particuliers* qu'inspire le spectacle social une grâce de Dieu, un appel à des pensées meilleures. Vous savez, comme moi, la fameuse distinction dont on abuse tant dans les sections et les corps divers de la nation, entre les poëtes et les hommes pratiques, les théoriciens et les administrateurs, les hommes de cabinet et les réalistes. Cette distinction, quelquefois légitime, est souvent un leurre. J'admets un talent et des aptitudes tournées à l'administration ; mais l'idéal et le réel se mêlent plus ou moins dans tout homme. Souvent on traite de poëte et de rêveur un homme à qui l'on n'a jamais fourni l'occasion d'administrer et d'aligner des chiffres. N'importe ; la société, qui est un inconcevable assemblage, où la diversité des mérites et des aptitudes est confondue, trouve commode de démolir un homme en l'appelant poëte, et les intéressés se débarrassent ainsi d'un concurrent.

Quelle immensité d'injustices, de malentendus terribles ne faudrait-il pas énumérer, si l'on voulait tout dire ! Je n'ai pas à composer ici un sombre tableau et à aiguillonner la plainte humaine. Je pourrais citer bien d'autres spectacles qui font saigner le cœur ; je pourrais mentionner des circonstances fréquentes, journalières, dans lesquelles la société est loin de protéger les plus intéressantes des victimes : que voyons-nous, en effet ? L'or et le fumier pèsent plus dans la balance que les saints intérêts de la morale qu'on outrage, de la faiblesse qu'on foule aux pieds. Temps perdu que de se livrer à d'inutiles lamentations ; mais l'homme doit se servir de la contemplation instructive des mystères de la

société, pour reporter sa pensée vers la sphère religieuse et divine. Nous professons le grand dogme de la Providence, qui, ayant voulu l'inégalité des conditions, tire le bien de tous des bizarreries apparentes de l'agrégation sociale. Mais, quand on considère la société par les surfaces, combien cela fait rentrer en soi-même ! *Loterie des affaires :* vingt réussissent et cinquante n'ont pas de chances propices ! *Loterie des charges et des emplois :* tout est distribué souvent, dit Bossuet, non selon le talent et le mérite, mais au hasard ! *Loterie des affections et des mariages :* c'est une affaire d'horloge, de géographie, de latitude, de rencontre dans les salons; quelques jours, quelques années plus tard, les affections auraient pris une autre direction, tantôt pour gagner, tantôt pour perdre. Loterie partout !

Je passe, monsieur, à une autre occasion digne de produire le recueillement intérieur de l'âme ; je l'emprunte à un détail de la vie matérielle, de cette vie si tyrannique, si difficile à entretenir, de cette vie qui met la sueur à tant de fronts, et pour laquelle les deux tiers du genre humain s'exténuent. J'ai parlé ailleurs de cette anomalie sociale, en vertu de laquelle plus on est dans la misère, moins on est en état d'en sortir ; et, au contraire, plus on est riche, plus on est à même de s'enrichir et d'accaparer les profits de toute espèce. Il faut en convenir : il y a de nos jours un travail sérieux dans le sens philanthropique ; on voudrait venir en aide à la pauvre humanité, si rudement traitée par les nécessités de la vie. Mais à côté de ces efforts louables, on ne peut s'empêcher de penser à ce qui fait ombre

et tache au tableau, et qui neutralise beaucoup de nos progrès.

Le spectacle de tous les appétits tournés avec fièvre vers le besoin de faire rapidement fortune, l'accroissement prodigieux de l'ambition de tous et de chacun, le développement universel du luxe, tout cet appareil d'industrie, ces perfectionnements de machines, toute cette activité déployée dans les progrès de la matière, oh ! cela donne à penser. On se demande si l'homme n'est pas fait pour une destinée plus haute que cette terre, et on le voit n'agir exclusivement que pour la terre. Toutes les inventions, tous les travaux ont pour but la terre. Des millions de têtes méditent, cherchent, et leurs travaux convergent à la terre ; des millions de bras s'agitent, remuent, bravent la maladie, s'exterminent n'ayant d'autre but que la terre. L'absorption dans les choses matérielles, l'affaissement des caractères est un trait de nos mœurs. Or, vous qui avez une tête qui pense, un cœur qui sent, une âme qui aspire l'éternel et l'infini, réfléchissez à la direction des progrès et des travaux contemporains, cela fait du bien : on sent le besoin de protester ; cela vaut les saintes inspirations que nos pères cherchaient dans les solitudes de la Thébaïde. J'espère, disait Christophe-Colomb , que ce Dieu puissant , entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous fera bientôt trouver une terre : *Donde espero en aquel alto Dios en cuyas manos estan todas las victorias que muy presto nos dará tierra.* Nous aussi, en naviguant sur la face inconnue de la vie et dans cet océan des mystifications sociales, comptons que tout cela doit nous faire aborder à la terre du repos, de la logique divine, des idées

justes et positives. A la vue de ce réalisme matérialiste qui fait fausse route et qui s'égare, nous nous élèverons à un réalisme plus beau, plus positif et plus digne de nous, au réalisme spirituel et surnaturel.

Terminons cette lettre par l'amère déception renfermée dans la vie des salons, dans ces rapports de société qu'on a nécessairement soit dans les villes, soit dans les campagnes. Dieu nous attend partout, jusqu'à l'issue de ces relations qui attirent, ne serait-ce que par la seule raison que nous sommes faits pour vivre en société et communiquer avec nos semblables. Le monde, au premier abord, vous promet douceur, agrément, bienveillance, dilatation agréable du cœur, dans un échange loyal, fraternel des idées, des sentiments, des bons offices. Mais, chose étrange, qui est d'expérience universelle, le monde, vu de loin, promet beaucoup; vu de près, il ne tient point parole; vu de loin, « c'est un faisceau de fleurs; de près, c'est un âpre buisson d'épines. » Ses promesses sont mensonge, ses joies sont mensonge. Vous avez rêvé dans l'universelle sympathie cordiale l'abandon, l'élévation du cœur, la générosité, la franchise, et vous ne trouvez dans la société des hommes qu'une froide circonspection, pas même la justice, et bien souvent une succession interminable de jalousies, de soupçons, de guerres sourdes et meurtrières.

Il me semble, monsieur, que je vous ai entendu, plus d'une fois, dans vos relations du monde, flageller de votre mâle indignation cette situation et ces dénoûments odieux de l'existence sociale et de la vie du monde; vous auriez pu dire que le monde n'est que le vide, le néant, l'ennui, masqué sous un air de fête perpé-

tuel. Ah ! monsieur, je n'ai point voulu, dans cette lettre, composer une liste douloureuse pour porter votre âme à la misanthropie : à quoi bon ? Je me suis proposé de faire ressortir ce contraste : d'un côté, notre cœur est toujours dans une attente actuelle ; il se pose, il s'applique, il pense, il cherche, et croit avoir trouvé le vrai, le bon, le juste, l'équitable ; d'un autre côté, et c'est sur tout le chemin de la vie, notre cœur est perpétuellement obligé de reployer sa tente ; il n'est satisfait dans aucune de ses naïvetés : tout l'a trompé, le temps, la vie, les hommes, les affaires, les affections ! Jusqu'à ce besoin d'*intimité digne et affectueuse* qui est en nous, le monde n'y répond que par la tromperie et l'impuissance. Or, j'appelle tout cela, monsieur, des moyens de recueillement, des occasions providentielles de recueillement. N'est-ce pas ainsi que je dois nommer les choses ? Je le crois, ou sinon il ne faudrait pas chercher la philosophie des faits et la loi des phénomènes. Je vois que les intimités mondaines, expression suprême de tout ce que l'homme peut pour l'homme, ne sont que des intimités passagères, superficielles et menteuses ; je vois que ce n'est pas tout d'aller dans les grandes réunions, d'aller se ranger autour de l'hospitalière bouilloire à thé ; le besoin d'intimité est bien plus que cela. Comment voulez-vous que je reste calme et serein devant le spectacle des habituelles relations ? Eh ! quoi, « se chercher sans s'aimer, se voir sans se plaire, se perdre dans la foule sans se regretter, » serait-ce là l'idéal de la vie affectueuse, serait-ce là un spécimen engageant des ressources que la société offre à notre besoin d'intimité ? Ma conclusion finale, monsieur, est

qu'en voyant le monde, le brillant monde, rempli « de grands et d'illustres malheureux, » il faut accepter la leçon divine qui nous est donnée ; il y a ici un *sursum corda :* une voix mystérieuse nous appelle à cette *solitude intérieure* au-dedans de nous-mêmes, dans laquelle Dieu parle et peut être entendu de notre cœur.

HUITIÈME LETTRE.

Invitations pour assister à des mariages, convois, enterrements, baptêmes, etc., etc. Comment on doit y aller.

Monsieur, nous sommes tous d'accord que l'homme a besoin de méthode pour sa conduite; on l'a nommé un être d'habitude, et il importe qu'il comprenne bien le sens et la portée de certains actes qui se reproduisent fréquemment dans la vie, afin qu'il puisse les accomplir, en être raisonnable, avec l'élévation de pensée qu'exige le christianisme. Il devient de convenance, dans nos sociétés modernes, d'assister, en vertu de la sociabilité, à des cérémonies religieuses auxquelles on n'apporte pas toujours ni toute la foi ni toute l'attention désirables. Malheureusement, en effet, les choses dégénèrent quelquefois en pure politesse; on a perdu le sens profond et l'intelligence du symbolisme admirable des moindres détails du catholicisme; ou bien l'on n'a été instruit que superficiellement des croyances chrétiennes, ou bien on ne fait pas dans le moment présent cet acte de bonne volonté qui consiste à s'identifier, d'esprit et de cœur, à ce que la cérémonie sainte renferme à la fois de sérieux, de touchant, de moralisateur et de pieusement utile pour chaque membre de l'assistance. On donne peut-être une émotion fugitive, une larme dans un convoi, un sourire dans une fête nup-

tiale, cela ne suffit point : il faut se rappeler que le culte a deux aspects ; que d'un côté il est l'expression sensible, la manifestation des croyances et des sentiments de l'homme par rapport à Dieu ; et que, d'un autre côté, il est l'exercice de la fraternité sociale, c'est-à-dire la sociabilité mise en action dans des circonstances augustes.

On parle souvent, dans ce siècle agité, de la difficulté pour se recueillir ; la vie est si remplie par le bruit inévitable des affaires, par les nécessités de la subsistance matérielle, par le flot des relations qui ne cesse pas de vous envahir comme un torrent débordé ; on se trompe ; même dans les existences les plus ouvertes à l'évaporation mondaine, se placent des heures et des démarches éminemment favorables à la pieuse concentration en soi-même. Je vais en signaler quelques-unes. Je rappelle d'abord deux cérémonies imposantes, l'assistance, dans nos églises, à un mariage ou au convoi d'un ami, d'une connaissance, d'un parent, cérémonies *fréquentes,* où il est donné à l'homme de s'associer aux joies suprêmes et aux dernières douleurs de l'homme. Va-t-on dans ces circonstances accomplir vainement un vain devoir ? Cela ne doit pas être : profitons de ces moments accordés par nous à la sympathie et aux usages ; profitons de ce que nous voyons et de ce que nous entendons : il y a de quoi nous sentir portés à des modifications salutaires, à de bons sentiments. Un jour l'autel se pare de fleurs ; le ministre de la religion apparaît dans ses vêtements éclatants. Un fils et une fille d'Adam viennent entrelacer leur destinée en contractant un engagement éternel. Que va-t-on faire en assistant à un mariage ?... On vient s'associer au bonheur d'un frère,

s'intéresser à ce qui l'intéresse, sentir ses impressions comme un autre lui-même. On vient dans les lieux consacrés, bénis, loin de ces rues et de ces salons mondains où étouffe l'âme, loin de l'œil des indifférents et des importuns qui refoulent le cœur; on vient dans l'ombre de l'église, dans son silence, en présence du Dieu tendre, du Dieu des larmes, s'associer aux saintes et grandes sensations d'un frère et d'une sœur, sensations involontaires et tristes, parce qu'elles touchent à je ne sais quoi d'inconnu et d'irrévocable; on vient partager ces sensations et prier Dieu de les bénir. — Un autre jour, quand l'heure des douleurs est venue pour une famille, les murs de l'église, les autels, les colonnes se couvrent de voiles funèbres; au milieu de la nef, s'élève un cercueil qu'entourent des personnes au maintien grave et recueilli. Que vient-on faire en assistant à l'office religieux des funérailles?... On vient s'associer aux dernières douleurs de ceux qui restent et converser une dernière fois avec ceux, celui ou celle qui est partie. Le temple va bien pour ces rencontres. On s'est visité souvent durant la vie; on s'est dit adieu, à revoir; on vient encore se dire, au pied des autels, adieu, à revoir! A travers la mélancolie des larmes et de la mort, la religion fait resplendir la solennité de l'immortalité. On croit voir l'ombre de celui qu'on pleure se dessiner sur le drap funèbre; on croit voir l'âme de cette personne remplir le lieu saint, s'élever immortelle du sein des parfums brûlés, dans l'éclat des bougies; on croit entendre prier et respirer le défunt dans nos prières, dans nos regrets, dans nos sanglots! Ainsi, quand la religion nous invite à suivre de nos vœux

une destinée qui commence ou qui s'achève, qui entre sous le portique nuptial ou qui passe sous les voûtes de la mort, elle entend sans doute instituer un exemple, un symbole permanent de la fraternité qui doit régner entre les hommes ; mais nous trouvons aussi une réelle utilité personnelle dans ces assistances aux mariages ou aux convois qui sont une des relations les plus significatives de la vie sociale. Le ministère, les bons offices que nous venons remplir, dans ce moment intéressant, sont de nature à nous toucher nous-mêmes : nous entourons les nouveaux mariés, afin que, se voyant soutenus, ils se sentent plus forts pour prononcer leurs serments. Nous mêlons notre émotion à leur émotion ; nous faisons autour d'eux un rempart de prières, de soutiens, de sympathies, afin de porter leurs cœurs tremblants à croire à la félicité. Par la même raison, quand on conduit les restes inanimés d'une personne regrettée, les parents ont besoin qu'on leur parle de la prolongation de celui que Dieu a rappelé. Accompagner un mort dans la maison du culte, c'est une profession de foi. En acceptant les invitations mortuaires, en venant nous recueillir au pied des autels, nous proclamons que celui qu'on pleure, en quittant la vie, n'a fait que déplacer le séjour de son existence ; déclaration pratique qui est d'une suprême consolation pour les parents du mort chéri. Priez, lorsque vous assistez à un mariage, dit la religion, afin que trop d'aspérités ne naissent pas pour les nouveaux époux à la suite des tendresses humaines. Priez, quand vous êtes à une solennité de deuil, afin que ceux qui se sont endormis dans le cercueil, cet autre lit nuptial, soient accueillis avec miséricorde dans les embrasse-

ments du céleste Époux. Devant l'autel du mariage, on se dit : « Nos joies passent vite ; elles sont comme ce frêle tissu percé à jour, comme ce voile blanc de la nouvelle épouse. » Devant le cercueil, on dit : « Vous qui voyez maintenant de nouveaux horizons, reviendrez-vous visiter, par la sympathie du moins, les lieux où s'accomplit votre rapide voyage? Ne viendrez-vous pas y chercher le souvenir des joies et des douleurs qui ont passé si vite? Oh! parlez-nous des mystères de ce monde nouveau où vous êtes entré! »

L'assistance à la première communion des enfants est une autre de ces cérémonies bénies qui inspirent le recueillement et le silence de l'âme. Ces premières communions ne se font pas en hiver, et je ne pense pas qu'il prenne envie à aucun des parents qui y assistent d'en nier l'ineffable et sainte efficacité sur les spectateurs, aussi émus que les enfants : cérémonies incomparables, où tout est grâce, harmonie, joie pure, printemps de l'âme! cérémonies touchantes où l'on pleure, où plus d'un père, d'une mère, reviennent à des choses oubliées et se convertissent. Je demande seulement 1° que les parents veillent à ce que les enfants s'occupent plus de l'ornement spirituel de leurs âmes que des beaux habits et des toilettes nouvelles qu'on leur prépare ; 2° que les parents tâchent de mêler leur propre fête à celle de leurs enfants, en les accompagnant à la table sacrée où l'homme s'unit à son Dieu. Venons maintenant, monsieur, à une autre cérémonie religieuse, celle qui confère le titre de parrain et de marraine. Il y a là de pieuses influences et une douce occasion de recueillir de saintes pensées. N'assistons pas machinalement aux

baptêmes, et par simple routine, comme si c'était un spectacle vulgaire. On a dit que beaucoup d'hommes se refusent à être parrains, non-seulement à cause de la dépense matérielle que ce titre entraîne pour le présent et des obligations qu'il trace en quelque sorte pour l'avenir, mais encore à cause de l'*ignorance* de tout ce qu'ils auraient à faire à l'église. Cet aveu ne fait pas un grand honneur à l'instruction religieuse de beaucoup de nos messieurs. Je ne veux point rappeler ici les prières et les cérémonies simples que le parrain doit dire et faire; il est plus utile que je rappelle à ceux qui remplissent cette fonction la signification du baptême, prise dans l'ensemble de la cérémonie.

Le baptême ouvre la source des autres sacrements qui accompagneront les pas de l'homme en cette vie. Les sacrements sont la douce et pieuse manifestation de la force de Dieu mise au service des hommes; les sacrements sont les canaux creusés par une main divine, par où doivent s'écouler nos souillures, se réparer nos forces, en attendant le suprême achèvement de nos vertus qui s'opérera dans le ciel.

Pardonnez-moi, monsieur, de rappeler le catéchisme à mes autres lecteurs; ils y trouveront la plus sublime des philosophies. Les sacrements sont des mystères, sans doute, comme la force de Dieu est un mystère, comme la vie est un mystère, comme notre corps et notre âme sont des mystères. Mais les mystères sont les plus grandes réalités de ce monde, comme la mystérieuse action de l'âme sur le corps et du corps sur l'âme est une réalité incontestable. C'est à ce titre que la force de Dieu, dans les sacrements, la régénération de l'âme par le

baptême sont les plus positives réalités. Et quelle force que cette force qui est déployée au baptême, force qui transforme en régénéré, force qui pardonne, qui aime, qui protége, qui prépare aux luttes de la vie et aux triomphes de l'éternité !

Voir un enfant qui vient de naître, quel sujet de méditation ! Que sera cette destinée? Bonheur ou malheur? A qui sera donnée la préférence? Y aura-t-il des passions terribles ou des penchants domptés? Mais les années passeront plus ou moins vite : cette existence entrera dans l'éternité; quel lieu lui est-il réservé? Problèmes immenses! énigmes qui pèsent comme des montagnes! Venez, religion, avec vos mystérieux usages; mettez votre signe sur cet enfant; touchez-le; nous attendrons avec plus de sécurité le développement de cette destinée.

Sous ce petit amas de chair et de sang subsiste une âme; sensibilité, intelligence, volonté, amour, une responsabilité; quelque chose qui a été et qui sera. La première démarche donc qui nous accueille aux portes de ce monde est un acte de pitié : on nous pardonne! C'est un fait d'instinct universel, c'est la perpétuelle tradition, c'est le dogme de l'Église que les générations humaines naissent souillées. Mais dans le baptême Jésus-Christ nous dit : Je te pardonne.

La religion n'a rien négligé pour la solennité de notre berceau. Le petit enfant est déjà quelque chose de sérieux et de grand, puisqu'il est l'objet d'un mystère et que Jésus-Christ, dans le sacrement initial, lui confère la première de ses grâces et le met au rang des enfants de Dieu ; mais, avant de commencer la vie qu'il traversera au milieu des hommes, l'Église veut qu'un acte de

fraternité soit accompli à l'occasion du nouveau-né. De grandes personnes nous servent de parrain et de marraine; ils viennent prendre part à la joie de nos mères et nous servir de cautions devant les fonts sacrés. Il me semble, monsieur, qu'il y a là, pour les assistants, un sujet d'utiles pensées. Se préoccuper des cadeaux qu'on fera à sa commère n'est point le fond du baptême : les parrains et les marraines ont des prières et des vœux à adresser au ciel en faveur du nouveau-né. Ils doivent saluer cette jeune âme qui, après l'opération du sacrement, apparaît toute radieuse d'innocence, aussi brillante que les vêtements blancs qui couvrent son petit corps; on permet les roses blanches sur le front du nouveau-né; on autorise tout ce qui est symbole de l'innocence reconquise; mais on met aussi le sel de la sagesse sur les lèvres de l'enfant; on dépose un flambeau entre ses mains : ce qui est l'annonce des difficultés qui attendent cet enfant dans les ténèbres de cette vie. Aussi tout est grave et instructif pour le parrain et la marraine.

Quoique je reste en dessous de ma tâche, je crois cependant en avoir assez dit, monsieur, pour ma thèse; oui, tout parle dans le culte catholique : baptêmes, convois, mariages, tout ramène l'âme au calme, à la tranquille possession d'elle-même. Comment n'en serait-il pas ainsi? De toute manière, et à propos de tout, nous touchons aux deux extrémités de la vie. Naître et mourir, quels moments! L'homme commence et finit ici-bas par des manières d'être fort étranges : nous sommes d'abord petit enfant, corps chétif, membres délicats et frêles, langue qui ne parle pas encore, âme silencieuse... quel mystère! D'où venons-nous? Vient une autre époque : le

temps qu'on passe sur la terre, quelque long qu'il soit, est fort court. Quand nous avons fini notre carrière, les forces étant épuisées, la pâleur se répand sur notre visage; c'est assez marché dans les villes et les campagnes; la tête se penche, la poitrine cesse d'appeler l'air et la vie, le sang ne circule plus; un mystère inconcevable s'accomplit; nos yeux s'éteignent sous nos paupières; nous mourons; notre place n'est plus trouvée parmi les êtres vivants; nous avons disparu. Ainsi il ne faut pas demander le moyen de se recueillir; il faudrait plutôt demander comment pouvoir échapper à tout ce qui, dans la vie, nous reporte vers le recueillement.

NEUVIÈME LETTRE.

Les cercles et les assemblées. Particularités évangéliquement philanthropiques des catéchismes de Paris. Les discours.

Nous aimons en général les discours qui se prononcent de circonstance, dans une réunion convoquée pour un objet grave, confinant plus ou moins aux idées religieuses. Un discours de mariage, dans la solennité de l'Église, un discours devant les restes d'un homme dont le passage a été marquant parmi ses semblables, une allocution adressée par un citoyen courageux et bon, et parlant à ses concitoyens d'ordre, d'amour de la patrie, de religion et de constance, au milieu des grandes crises nationales, tout cela ne saurait nous trouver indifférent. Nous aimons ces réunions dans lesquelles s'offre à nous l'occasion d'entendre les merveilles dont la parole humaine est capable. Ce goût est bon ; mais vous me permettrez, monsieur, de demander que ce goût ne soit pas frappé de stérilité. On doit, pour le conduire à bonne fin, l'animer d'un esprit chrétien et d'intentions surnaturelles.

En France, il nous semblerait qu'il manque quelque chose à la cérémonie religieuse du mariage, si le prêtre n'y faisait pas un discours. Il m'est arrivé quelquefois de remplir ce pieux et grand office ; j'étais ému, et je voyais l'auditoire en pleurs : résultat inévitable, lorsque

à la mission du prêtre s'ajoute la légitime préoccupation de l'ami. Il est des membres du clergé appelés souvent à bénir les unions et à y porter la sainte parole ; généralement, ils le font dignement et cordialement ; leurs discours captivent, édifient et touchent ; quelques-uns même ont des renommées spéciales à cet égard. Et puis-je oublier, monsieur, que c'est là une des charges qui prennent une bonne place dans les nombreuses occupations de ce membre du clergé parisien dont le zèle excite tant vos sympathies ? Il est inutile que je caractérise devant vous la manière dont il porte la parole dans la cérémonie des mariages ; vous savez aussi bien que moi ce que sa sensibilité et sa foi lui dictent d'exhortations émouvantes devant les tremblants époux, quand il leur retrace les hautes leçons de l'Église dans le mariage, les résolutions spontanées, généreuses et en même temps réfléchies qu'on doit apporter au pied des autels, et enfin l'ineffaçable souvenir qu'on doit emporter de ce jour de bénédiction et de serment éternel. Vous comprenez, monsieur, quel instrument de bien peut devenir l'éloquence, quand, dans les circonstances intéressantes de la vie, elle est entre les mains d'un homme pieux comme celui dont je traçais le portrait dans une *Revue* : « M. X..., ce combattant d'autrefois, « ce soldat intrépide d'aujourd'hui, noble et fort en « saintes paroles, alliant l'éducation pastorale des âmes « à la profession sublime des Chrysostome, parole de « feu, mais surtout âme apostolique, nourrie, réchauffée « aux sources de l'amour du Christ, pour se déverser « en véhémentes et pathétiques exhortations sur des « auditoires émus et avides..... »

Il me paraît donc, monsieur, que l'audition d'un discours à l'église peut être d'un effet très-salutaire, non-seulement pour les jeunes mariés, mais aussi pour l'assistance. Ces cercles et ces assemblées, réunis dans la solennité d'un temple, loin des préoccupations banales, prête beaucoup aux saintes influences du discours sacré : le silence prépare l'âme aux bonnes impressions. On va chercher dans les assemblées et dans les cercles de la vie ordinaire, des conversations polies et spirituelles, on veut entendre des nouvelles ; on est tout yeux et tout oreilles, mais les déceptions y sont perpétuelles. Tout le monde veut avoir l'estime de tous, et l'expérience enseigne qu'on a beau avoir toute cette estime, on n'en a pas beaucoup. Et, en définitive, pauvres hommes, nos conversations, nos échanges de discours, nos harangues ne nous amènent qu'à d'éternelles puérilités, parce qu'elles ne franchissent pas l'étroite sphère des intérêts du moment et des petites intrigues de nos personnalités. Les discours à l'occasion de la célébration religieuse du mariage ont toujours, au contraire, quelque chose de grave ; ils font toujours appel du présent à l'avenir. En laissant aller notre âme aux pensées du sanctuaire, nous rapportons de ces rives éternelles du sérieux et du bons sens.

L'homme de ce temps, monsieur, qui a peut-être le plus remué d'idées nouvelles dans le journalisme, et qui recevait naguère, des mains du pasteur de la Madeleine, la seconde bénédiction nuptiale, a su reconnaître dans ses écrits que le mariage est *avant tout un acte religieux,* bien plutôt un *acte de la foi* qu'un *acte de la loi.* (M. Émile de Girardin.) Il est bien difficile,

monsieur, quand un prêtre parle devant les nouveaux époux, qu'il ne fasse point sentir la nécessité de l'élément religieux, pour donner de la grandeur et de la constance au sentiment qui nous intéresse le plus. Implicitement ou explicitement, l'orateur sacré traite la question du mariage, soit au point de vue de la solidité du lien conjugal, soit à celui aussi de ce qui constitue pour deux jeunes cœurs la pompe d'initiation, ce qui procure véritablement aux nouveaux époux des moments fleuris. Or, cela donne utilement à penser, quand on vous fait découvrir l'impuissance des formalités humaines et la pauvreté des institutions civiles, si l'élément religieux ne venait compléter ce qui leur manque. On a pu régler devant le magistrat les conséquences civiles du contrat, cela est grave ; mais vous n'atteignez pas à la racine du mariage, à l'association intime, morale, à l'identification de deux destinées. Les législations humaines sont, dans leur ordre, admirables de prévoyance et de sagesse, mais, dans cette circonstance suprême, utiles à régler certains côtés des affaires matrimoniales, elles se bornent a ce qui est du dehors. La loi s'occupe de ce qui est fortune, domicile, droits et devoirs civils ; mais il faut plus que la loi humaine pour le lien affectueux. Ce qui est le plus délicat dans le mariage, la dignité des affections, l'honorabilité de l'homme et de la femme, la sainteté des serments et du lien conjugal, en un mot, tout ce qui regarde le for intérieur... la loi n'y peut rien ; c'est le domaine mystérieux du sacrement. Le mariage est une communauté de douleurs et de joies entre deux personnes qui se sont préférées à mille autres. La loi civile ne peut rien dans

cette communauté. Les solennités du mariage ont pour objet de conférer aux époux je ne sais quelle dignité juridique et religieuse ; c'est pourquoi les familles des conjoints et la société tout entière y interviennent. La loi civile n'atteint pas à l'élévation du sacrement conjugal pour conférer cette dignité dans toute son ampleur et dans toute sa radicale indissolubilité. — L'homme étant appelé à la sociabilité, le mariage, ce tout juridique et solidaire, est pour l'individu la mise en application la plus haute et la plus tendre de cette vocation. Or, la loi civile est impuissante à créer cette exquise sociabilité et cette conscience commune qui doit gouverner les époux.

Je me plais, monsieur, à rappeler ici d'autres cercles, d'autres assemblées, qui se réunissent d'une manière plus régulière, et qui ont de saintes utilités, soit pour les générations nouvelles, soit pour les parents qui viennent quelquefois s'associer aux démarches de leurs jeunes fils. Je veux parler des *catéchismes de persévérance* de la rive droite et de la rive gauche de la Seine. Je reviendrai dans une autre lettre, sous le rapport scientifique, à ce cher sujet des *catéchismes*, qui méritent tant nos affectueux égards. Mais comment ne pas mentionner l'utilité capitale de ces réunions à la fois pieuses et instructives, de ces catéchismes appelés « notre Conservatoire à nous autres catholiques, établissements inaperçus, dont les élèves n'apprennent ni à déclamer, ni à chanter, ni à danser, mais à devenir hommes, résultat bien autrement précieux, à une époque où l'artiste est si abondant, et l'homme si rare ! » J'ai vieilli, humble et obscur catéchiste, au milieu de

cette intéressante jeunesse des catéchismes parisiens, et tout prêtre se sent heureux de se dépenser dans un ministère si doux et si fécond. Mais ce que je veux signaler en ce moment, ce sont les heures d'émotion sainte, que les catéchismes de persévérance procurent dans certains jours, soit à la jeunesse qui les fréquente, soit aux parents qui les accompagnent : je veux dire le complément qu'ils ajoutent à l'éducation chrétienne, sans cela si tronquée pour le jeune âge. Les jeunes gens et les jeunes filles se forment aux bonnes œuvres, ils apprennent à rechercher par eux-mêmes les malheureux et à les secourir. Cela vaut infiniment mieux, j'espère, pour la civilisation et pour le tempérament futur du pays, que l'assiduité à ces établissements gigantesques, créés par la spéculation moderne, à ces palais du *far-niente*, appelés des estaminets, où l'on voit à la fois des milliers de jeunes gens en guenilles, des milliers d'hommes en costume d'atelier, jouant, buvant, fumant, *vautrant leur désœuvrement sur des siéges aristocratiques*. N'est-il pas triste de penser qu'on a remarqué dans ces établissements des *enfants* en assez grand nombre, qui vont là se griser et s'abêtir? Qu'en pensez-vous, vous, monsieur, père de famille?

Ah! monsieur, je reviens à de plus doux horizons, à ceux de nos catéchismes de persévérance. Dans ceux des filles, nous avons de jeunes personnes qui, d'elles-mêmes, créent spontanément des œuvres, fondent des maisons où elles entretiennent à leurs frais vingt, trente orphelines. Quel édifiant spectacle de voir ces jeunes filles chercher dans le génie de leur charité les moyens

de faire arriver chaque année des ressources pour subvenir aux dépenses des jeunes filles pauvres qu'elles ont adoptées ! Tandis que, de toutes parts, s'étalent les désastreuses créations du sensualisme, on aime à voir de jeunes personnes de dix-huit et de vingt ans, oubliant les délicatesses de leur rang et de leur condition, s'occuper avec un pieux amour du soulagement des pauvres. — Quant aux catéchismes de persévérance des jeunes gens, ils sont une continuation et une progression du petit catéchisme. « Ils guident la naissante sagesse des enfants, après le grand acte qui les a faits chevaliers chrétiens ; ils les gardent dans une discipline tout affectueuse, qu'égayent des travaux agréables, des luttes littéraires même. » Mais il faut ajouter qu'en général ces catéchismes de persévérance des garçons se déversent dans une institution qu'on appelle la *Petite Conférence de Saint-Vincent de Paul,* et dont ils sont la pépinière exclusive. Or, une famille pauvre est confiée à chaque sociétaire qui la visite souvent, qui lui attribue des bons de pain, de viande, de denrées, de linge, d'habits, et qui bientôt, affermissant son initiative, finit par entraîner ses plus proches dans la voie généreuse où il expérimente la vie. Mais je veux laisser parler un journaliste qui avait vu une séance de catéchisme. « Dimanche, il y avait une fête religieuse dans une chapelle basse de notre paroisse. Une fête sans bruit, sans pompe, sans orchestre. MM. nos confrères qui ont perdu la clef du palais féerique où siége la poésie chrétienne, eussent trouvé cela bien fade ! C'était la rentrée du catéchisme de persévérance ; oh ! c'était bien simple. Les jeunes prêtres donnaient des

poignées de main à leurs élèves ; les parents, disséminés par derrière, le long des murs, dans les coins, tâchaient de conquérir assez de place pour se mettre de temps à autre la main sur les yeux un peu commodément, quand les larmes montent et qu'on ne veut pas les laisser voir. Nous avons remarqué des dames qui, tout à coup, baissaient leur voile avec bien du soin ; elles le relevaient ensuite fort tranquillement, comme si on n'avait pas deviné ! C'est qu'une pensée profonde nous agitait tous ! Disons-la bien vite, cette pensée.

« Dans la foule des enfants, il y avait le groupe nombreux des sociétaires de la Petite Conférence de Saint-Vincent de Paul. Ceux-là, presque tous, ont atteint l'âge des entraînements, l'âge des passions. Ils sont artisans, ouvriers, élèves de l'École de droit, de l'École normale, de l'École de médecine ; le travail les appelle chaque jour dans les ateliers, dans les cabinets d'affaires, dans les hôpitaux, dans les amphithéâtres de dissection, autour des professeurs de jurisprudence, de mécanique, de belles-lettres, d'anatomie ; la liberté aussi les attire sur tous les chemins où le désordre social entasse ses épaves ; mais la piété les éclaire et la raison les gouverne : ils mesurent à leur prix exact le vice comme le plaisir ; leurs dix-huit ans marchent le front pur dans la virilité chrétienne, et on les voit franchir, fermes et dédaigneux, les piéges sans nombre où sont tombés leurs pères.

« Les pères regardaient la fête de leurs enfants ! Comprenez-vous ? Des hommes du monde qui savent ce que fait la jeunesse quand elle a échappé à l'influence, nous ne voulons pas dire au frein de la religion ! Et ces hom-

mes du monde se disaient : Nos fils vaudront mieux que nous ; ils sont intelligents et pieux, la liberté que nous leu laissons tout entière ne profite qu'au devoir. S'il est quelqu'un qui ne comprenne pas les fougues du sentiment paternel lorsque de semblables pensées surgissent dans le lieu même où se prépare une œuvre telle et si haute, les jeunes prêtres étant là bien modestes, les enfants bien gais, les fils aînés tout radieux sous l'œil de leurs mères ; c'est que ce quelqu'un a étudié son siècle dans les romans, la famille dans Molière, les obligations sociales dans les vaudevilles, et l'Église dans la *Presse.* » (M. Venet.)

Il est bien regrettable, monsieur, que l'universalité des familles, dans la classe moyenne, ne comprenne pas toujours l'importance des catéchismes pour l'avenir de la France. Tout est là cependant. On a vanté récemment la puissance moralisatrice du cabaret ; il me sera permis de croire un peu plus à celle du catéchisme, et les souvenirs qu'on en garde toute la vie sont tout autrement embaumés et salutaires. Le *prince de la parole,* M. Berryer, n'a pas oublié les Oratoriens qui furent ses catéchistes au collége de Juilly, au moment où le premier consul se couvrait de gloire, et un vétéran de l'art médical, M. *Gueneau de Mussy,* dont M. Dubois, d'Amiens, redisait naguère la vie honorable, au sein de l'Académie impériale de médecine, a dû à une éducation chrétienne, quoique élémentaire, cette force de persistance dans la foi religieuse qui l'a suivi jusqu'au tombeau.

Je ne puis terminer ma lettre, monsieur, sans toucher aux discours qui se prononcent devant le cercueil d'une

personne honorée et aimée. Ils empruntent du voisinage du défunt une éloquence qui pénètre facilement. J'étais très-jeune quand je fus prié de parler sur la tombe d'un camarade : ceci me reporte à un temps qui est, hélas! bien loin de moi, car il s'agit de mes dernières années d'étudiant. J'ai perdu, dans les nombreux transvasements de mes pénates, le discours que l'amitié avait inspiré à ma douleur; il ne m'en est resté que des lambeaux et quelques réflexions dictées par cet événement à ma pensée, réflexions que je ne désavoue pas dans l'âge mûr. Je ne voudrais pas, monsieur, en revenant sur des sujets funéraires, qu'on m'accusât de répandre du sérieux sur l'esprit de mes lecteurs. Mais est-il rien de bon comme le sérieux? Il n'est pas nécessaire que tout le monde soit puéril; quand on aura parlé de la *poésie poitrinaire*, qui fut un moment tant en vogue; quand on aura rappelé le temps où, par mode, les femmes s'étaient éprises de la maigreur et de la pâleur, qu'aura-t-on gagné? La vie, contemplée quelquefois à travers un voile de larmes, nous ramène mieux au vrai. Voici donc les réflexions que je retrouve dans mes manuscrits de jeunesse; elles sont placées entre une cérémonie de funérailles et la splendide fête d'une distribution de prix au collége.

« Le temps, en creusant devant nous le monotone sentier de la vie, en fait jaillir bien des événements instructifs qui, au sein de ce flux et reflux d'indifférence et d'attachements, de conversations et d'éloignements, nous font sentir profondément le besoin de jeter notre ancre ailleurs que dans ce sable mouvant, de maintenir en d'autres régions notre point d'appui. Quoique je sois

sous l'impression récente du bruit des applaudissements, de l'éclat des lauriers, et à cet âge où tout cela produit une forte impression, je n'éprouve plus cette joie enivrante qui fait vibrer un cœur où la gloire a des échos retentissants. C'est que ma position est loin de mon âge, mes études ont devancé mes jours, et j'ai trop vite atteint le terme précoce qui, plus tard, eût été pour moi un état définitif. Y a-t-il heur ou malheur en cela ? Je ne sais. J'ai lu dans le livre de l'avenir sans en pénétrer le sens mystérieux ; cette étude ne m'a rien appris, et je n'ai plus les douceurs de l'ignorance. L'illusion a disparu sans faire place à la réalité. Aussi ne répandrai-je sur ces lignes que la clarté douteuse de ce crépuscule de la pensée et du sentiment.

« Ce jour des prix (beau jour quand on est jeune), il y eut, comme à l'ordinaire, des heureux et des mécontents, de la joie et des regrets, des larmes de honte et des larmes de bonheur ; pour moi, au milieu de ces sentiments contraires, de ces émotions opposées, une pensée triste m'occupait tout entier... La veille, j'avais suivi le convoi funèbre d'un jeune camarade, mon ami P... Il y avait à peine un an que des applaudissements avaient aussi accueilli ses triomphes. Des amis sincères, il faut le croire, l'avaient serré dans leurs bras avec des félicitations et des transports de joie, son cœur était plein d'avenir et d'allégresse... Et hier, quand tout fut fini, la terre et l'oubli l'enveloppèrent d'un double linceul ; nos chants d'adieu se perdirent bientôt dans les airs, et ce fut bientôt comme s'il n'avait jamais été. Parmi ceux qui étaient rangés autour de sa tombe, plusieurs avaient été ses amis, et, en quittant la lugubre

enceinte où la mort venait de fixer sa froide demeure... ceux-là parlaient... de l'air chargé de brouillards, de la matinée froide et pluvieuse, du temps qu'il ferait demain! Quand l'homme n'est plus sous les yeux, il passe bien vite de l'esprit. Que de réflexions amères me vinrent alors! Pauvre P...! il avait à peine vingt ans! mais il y avait dans cette âme tant de douceur et de bonté, il avait fait preuve d'une si touchante piété! Quelle héroïque et pieuse résignation! il se voyait mourir et mourait avec joie. Quand sa famille, rassemblée autour de son lit de mort, versait sur lui des larmes et des prières, il supplia son père de lui pardonner et de le bénir, au nom de ce Dieu devant qui il allait paraître. Comme on lui demandait un peu après ce qu'il désirait encore : — *Le ciel!!* — Et son âme s'était envolée dans ce pieux et dernier élan... Il y a dans cette parole des trésors célestes de consolations et de bonheur. Oh! que la vie me semble peu de chose, que nos projets me paraissent téméraires, nos espérances fragiles, nos pompes vaines, nos joies éphémères et périssables en présence d'une telle mort! »

J'ai fini, monsieur, pour cette lettre; mais je prendrai encore la liberté, dans la suivante, de revenir à cet austère sujet des funérailles. Bon nombre de lecteurs ne sont pas très-friands de cette littérature qui aime à se promener à travers l'herbe des tombeaux, mais, encore une fois, on ne peut m'imposer d'ouvrir mes pages aux « hautes luttes de la galanterie et de l'élégance, » ni aux « olympes éclatants de fleurs, de bijoux, de dentelles et de diamants. » D'ailleurs, monsieur, il serait temps que les gens du monde comprissent la mort,

comme la comprend l'Église, et, à ce point de vue, la fin de la vie humaine n'a rien de terrible ; de là ce mot de saint Jérôme à la mort : « O mort ! tu es noire, mais tu es belle. »

DIXIÈME LETTRE.

Les derniers devoirs rendus aux hommes célèbres : Victor Hugo, Alexandre Dumas, J. Janin, Balzac, assistant à l'oraison funèbre d'une idole de la littérature.

Je reviens, monsieur, une dernière fois, sur l'assistance aux cérémonies funèbres et aux discours prononcés sur les tombeaux. On n'a que trop, à Paris, l'occasion d'être présent à l'enterrement des renommées en tout genre. Alors maint individu pense, si peu qu'il ait une tête qui pense : il rentre dans son cœur, si peu qu'il ait un cœur qui sente. Oh ! quand on voit, non dans le lointain, mais sous ses yeux, la mort qui vient de poser son doigt destructeur sur un talent qui occupait les conversations et les admirations, combien l'on fait de réflexions sages et pratiques sur le peu de valeur des choses qui nous enchantent le plus ! J'ai vu mourir Jouffroy, Chateaubriand, Béranger, Hégésippe Moreau, Armand Carrel, etc., etc. Paris est vraiment une grande école de christianisme pratique : s'il instruit par la vie, il enseigne non moins par ses enterrements et par la mort. Il donne de terribles et concluantes leçons sur l'inanité et la misère de la pauvre *ambition* humaine, qui tourne tant de têtes, agite le monde, et tour-

mente les individus dont elle est le mauvais génie.

Je vais ressusciter, monsieur, un de mes vieux discours en présence d'un cercueil ; vous ne me taxerez, j'espère, ni d'orateur de la mort, ni de prétention à la pédagogie sur le chapitre des discours funèbres : Bossuet a créé lui-même le modèle des harangues sacrées devant les dépouilles des défunts ; mais il a brisé lui-même son moule, après avoir doté l'éloquence chrétienne de ces chefs-d'œuvre appelés les *Oraisons funèbres du prince de Condé, de la duchesse d'Orléans, de Michel Le Tellier,* etc. Nous laissons cet homme à part, qui a su faire briller la prédominance du christianisme dans l'éloquence, et dont le génie sut créer une magnificence de langage égale aux mélancolies et aux ravages du tombeau. Il est possible d'être utile en se plaçant à des horizons modestes, bien au-dessous des aigles, et par cela même plus à portée du regard de la foule.

Par une chaude journée de juillet, l'église des Missions-Étrangères, rue du Bac, se remplissait de toutes les notabilités des lettres, de la politique, des sciences. Que faisaient là Victor Hugo, Béranger, Villemain, Sainte-Beuve, Saint-Marc Girardin, Balzac, Eugène Sue, Alexandre Dumas, Jules Janin, etc. ? pourquoi ce rassemblement de célébrités ? Ils venaient rendre un dernier devoir au prince de la littérature, à celui qui était leur *maître à tous.* Moi qui, quinze ans auparavant, avais prononcé un mot d'éloge funèbre sur la tombe d'un jeune homme obscur, j'eus la subite pensée d'ensevelir dans quelques paroles de chrétien adieu un des grands noms de la France. Je fis donc un discours

pour les funérailles de Chateaubriand, discours qui, au moment important, ne put être prononcé. Ce jour s'éloigne de plus en plus de nous, et je tiens à reproduire devant le lecteur un éloge funèbre qui m'a été plusieurs fois redemandé par le public et que j'avais composé en l'honneur d'un homme dont la plume a considérablement servi la cause de la religion et des lettres dans notre pays. Je n'ai pas fréquenté Chateaubriand autant que j'aurais pu et dû le faire, monsieur ; mais j'avais assez abordé le grand écrivain pour que, étant alors vicaire de la paroisse où il est mort, rue du Bac, je me crusse, dans un élan spontané, obligé de prononcer quelques paroles sur cette tombe qui venait de s'ouvrir. Nous étions encore en pleine stupeur des journées de juin. Quelque chose manqua, selon moi, à la solennité de ces funérailles, et j'aurais voulu en parer la nudité avec quelques lambeaux d'une éloquence indigente peut-être, mais chrétienne et reconnaissante. Des obstacles imprévus survinrent. Il y avait des voix plus autorisées que la mienne qui restèrent muettes ; ni l'estimable curé de la paroisse, ni son premier vicaire, homme si apprécié, ni M. de Ravignan, venu en ami, ne voulurent rompre le silence. M. le curé actuel de la Madeleine était là aussi, sans prendre la parole. Je dus m'effacer et garder mon discours pour le faire imprimer. Les lecteurs ne seront pas fâchés de le retrouver ici, comme un hommage permanent au courageux écrivain qui, en 1802, savait parler noblement du christianisme devant les débris du XVIIIe siècle. Ils trouveront peut-être quelque pieuse utilité à lire un *éloge funèbre* auquel M. de Ravignan et l'éloquent évêque de Troyes,

Mgr Cœur[1], ont trouvé quelque mérite. L'auditoire que j'espérais pour cette cérémonie fut tel que je l'avais prévu ; c'est ce qui explique l'ordre d'idées dans lequel j'étais entré pour mon discours.

« Messieurs, nous avons été nous recueillir une dernière fois devant la dépouille mortelle de celui dont nous pleurons la perte ; et c'est parce que son front brille de la double auréole du grand homme et du véritable chrétien, c'est parce que sa destinée est méritoire et glorieuse au point de vue de la défense de l'Église, que nous venons prononcer quelques paroles sur sa tombe vénérée. D'autres diront les brillants travaux littéraires, la carrière politique et les qualités privées de l'homme illustre qui nous rassemble par sa mort ; nous avons pensé, quant à nous, que la meilleure manière de mêler de fructueux regrets à tant de regrets, et de payer au nom de la religion le doux tribut de notre reconnaissance, était de tirer de cette solennité funéraire de graves, d'utiles instructions.

« Il n'entre pas dans notre dessein de retracer, même à grands traits, cette vie qui fut si agitée, si remplie, si militante ; suivez-moi seulement, messieurs, dans l'exposition de ces deux idées : d'abord, comment Chateaubriand a servi la cause catholique ; en second lieu, comment la religion a servi Chateaubriand ; noble échange de services entre un fils illustre et une mère plus illustre encore ; beau cercle d'amour, d'où s'échap-

[1] Mgr Cœur nous écrivait le 21 juillet 1848 : « Quoique très-occupé ces jours-ci, j'ai voulu voir votre beau discours, et après en avoir commencé la lecture, je ne me suis plus arrêté. C'est vous dire assez l'impression qu'il m'a fait éprouver. »

pent des rayons lumineux pour nos esprits, et des traits brûlants pour nos âmes.

« I. Nous étions donc devant son lit de mort, encore tout chaud de son dernier passage; mais la vie n'habitait plus son enveloppe corporelle; son intelligence s'était enfuie vers la céleste patrie; la volonté avait vu finir son empire; il n'y avait plus là, sous nos yeux, que quelques brins d'une poussière organisée que le temps va défigurer bientôt. Solennel tête-à-tête pour nous, d'être seul avec Chateaubriand mort! Dialogue muet, où nous avons échangé des paroles infinies, qui ne se traduisent pas dans le langage terrestre! Il était là, immobile, l'œil éteint, tout garrotté dans les bandelettes du néant, celui en qui avait bouillonné tant de puissance et de vie, qui avait tant remué son siècle, tant fait de choses, tant exploré d'horizons, tant contemplé de rivages divers, de civilisations différentes; il était là, bien rétréci par son dernier soupir!...

« Et, au milieu des tristes réflexions qui oppressaient notre âme, nous nous disions : « Pourquoi ne pas consacrer à Dieu seul l'étincelle de notre intelligence, et ce feu du cœur qu'il a allumé dans le centre de nous-même? Seul, il communique l'immortalité à nos écrits, la durée à nos sentiments, et à nos travaux une récompense qui ne passe pas! » Messieurs, rien d'absolu comme la loi de destruction qui moissonne ici-bas toute vie d'homme avec une terrible égalité. Nous mourons tous, disent les saintes Écritures, et nous allons sans cesse au tombeau, ainsi que des eaux qui se perdent sans retour. Cependant, quoique mort, il vit encore pour nous, celui à qui nous faisons une dernière visite d'adieu; il ne sera

pas vrai que la terre et l'oubli l'envelopperont d'un double linceul. D'où vient cela?... D'où vient que nous lui garderons une place, non-seulement dans la mémoire de notre admiration, mais aussi dans la mémoire de notre amour? — C'est qu'il y a dans son talent un caractère spécial, et, pour ainsi parler, quelque chose de religieux. La gloire de la religion y vibre autant que sa propre gloire; on sent dans le poëte l'apôtre qui éleva la littérature à la hauteur d'un sacerdoce; et voilà pourquoi la religion le paye, comme elle paye tous ses immortels travailleurs; quoique morts, par elle ils vivent toujours : *Defunctus adhuc loquitur*. Heureux ceux qui lui consacrent directement ou indirectement les labeurs de leur pensée et les productions de leur plume! Heureux s'ils comprennent que tout écrivain ne reçoit du ciel une portion quelconque de talent, qu'afin d'être le missionnaire des foules sympathiques à ses accents, qu'afin d'être le sauveur pieux de ses contemporains!

« Chateaubriand, messieurs, a exercé sur son siècle une action visible, incontestable; il n'enseigna pas sans doute le christianisme avec une grande puissance de conception et d'ordonnance métaphysique : il n'eut pas de vastes formules dogmatiques; il ne procéda pas par ces larges argumentations qui saisissent, subjuguent, terrassent l'âme en peine de la vérité. — Mais il a parlé de la religion chrétienne, que la veille encore l'impiété du XVIIIe siècle outrageait au nom de la philosophie et des arts, il en a parlé dans une langue qu'on ne connaissait pas; il l'a montrée grande, sérieuse, poétique, éminemment favorable aux beaux-arts, au bon goût et au génie; il a offert aux âmes inquiètes une direction

nouvelle; il a pris dans ses mains le flambeau de la foi, et il a prouvé que cette foi, antique héritage de nos pères, ne saurait périr, parce qu'il en jaillit d'éternelles étincelles. Voilà ce que Chateaubriand a fait; il a enseigné, dans la mesure de sa position laïque, le christianisme que tant d'hommes avaient oublié, ou qu'ils n'avaient appris que pour le blasphémer; et la France, l'oreille pieusement tournée vers son poëte catholique, l'a écouté longtemps. Sa mission maintenant est remplie; d'autres sont venus, et viendront après lui, et feront retentir le tonnerre de la vérité religieuse dans tout l'éclat d'une démonstration directe, et avec l'autorité d'une logique triomphante!... Pour lui, il a assez combattu; son nom est inscrit parmi tous ces laïques des premiers siècles de l'Église, les Justin, les Athénagore, les Lactance, apologistes séculiers qui fleurirent dans ces grandes époques de controverse ardente. Que le poëte breton dépose sa cuirasse de combat et sa plume infatigable! qu'il se repose maintenant dans l'hospitalité éternelle!

« Il faut se reporter à l'époque de son apparition, pour bien apprécier en Chateaubriand sa mission restauratrice d'apologiste religieux; toutes les anciennes institutions étaient couchées sur le sol; mais rien n'avait souffert comme la religion; l'ironie sacrilége enveloppait ses dogmes; ses prêtres étaient égorgés; l'herbe croissait sur l'emplacement de ses autels. Un homme parut; un livre nouveau, le *Génie du Christianisme*, courut de main en main; j'ai entendu les hommes du temps parler de la sensation immense qu'il produisit, j'ai lu les écrits publics de l'époque; le pieux manifeste qui inaugura la renaissance du XIXe siècle, courut d'un

bout de la France à l'autre comme un feu électrique, et vint réchauffer tant d'intelligences que le vent du doute ou de l'incroyance avait glacées. O poëte, qui eût pu vous dire, quand vous erriez quelques mois auparavant dans les forêts américaines, que la divine Providence vous préparait une si grande mission dans la vieille Europe! Vous êtes un peu le David des temps modernes! vous avez terrassé ce colosse du XVIIIe siècle, vous avez souffleté avec courage ce Goliath qui vomissait sur la religion le mensonge et la haine!

« Ainsi, messieurs, Chateaubriand a été le plénipotentiaire auguste qui devait opérer une réconciliation éclatante entre le Christianisme et les nations; il a servi la religion par ses écrits rénovateurs. Et qui ne reconnaîtrait cette grande action de Chateaubriand sur son siècle? Ceux qui ont moins vécu, qui n'ont pas vu les premières années de l'Empire, qu'ils s'interrogent eux-mêmes, qu'ils en appellent à leurs impressions... Évidemment, l'auteur du *Génie* a agi sur nous tous; il a su trouver le chemin de nos âmes, à nous, générations nouvelles. Quel style coloré! quelle manière resplendissante d'images! quelle profondeur nouvelle dans l'analyse des sentiments! Heures de lectures, de sublime entretien avec cette âme d'élite, que vous étiez suaves! Lignes tout imbibées de christianisme, toutes parfumées de célestes senteurs, comme vous parliez vivement à nos âmes naissantes! Le chantre des *Martyrs* ressemble à ces conducteurs du peuple antique d'Israël, qui, retournant de la captivité, contribuèrent à rebâtir le temple. En effet, le barde chrétien a dû se dire : « Je sens que Dieu m'a mis là, dans la poitrine, des flots de poésie; il faut que ces flots roulent des tor-

rents d'harmonie pour le Dieu outragé ; je sens que le vase déborde d'imagination et d'enthousiasme, il faut que les travaux de ma vie soient une amende honorable au Dieu inconnu. » Eh bien, nous avons écouté le poëte, et il a tenu parole : il a eu, à la glorification du culte chrétien, de ces harmonies qu'on dirait des coups d'archet des anges ! Et nous aurions eu envie, après l'avoir lu, de ne plus nous occuper que de lire, méditer, prier et mourir ! Et, comme nos premiers aïeux, sur les parvis de Reims, nous sommes tombés à genoux devant ce que nos derniers pères avaient maudit , nous avons brûlé ce qu'ils avaient adoré.

« Chateaubriand n'agit pas seulement par ses écrits sur les contemporains ; il rayonna autour de lui par le seul pouvoir de sa personnalité et de son exemple ; il était chrétien en spéculation et en pratique ; et on se disait, en voyant ce grand esprit croire et pratiquer : « Donc il y a dans cette religion, suivie avec amour par un tel homme, de la force attractive ; un génie si indépendant ne resterait pas une heure dans un culte agonisant ou mort. » Il n'était pas de ces êtres follement présomptueux, qui prétendent s'approcher de Dieu sans médiateur, qui se font leur propre révélateur, leur propre messie ; il n'imitait pas une aussi calamiteuse confiance ; il ne pensait pas pouvoir s'élever jusqu'au ciel par le seul effort de ses propres mérites ; le Christ, voilà la colonne sur laquelle il appuya toujours son pèlerinage, ses labeurs, son espoir ! Il croyait comme le plus humble des chrétiens. Eh ! quoi de plus absurde que de ne pas croire dans la parole d'un témoin, dont notre âme a pénétré l'âme et reconnu l'autorité ? La foi, envisagée sous

un aspect, ne se rattache-t-elle pas aux éléments les plus nobles de notre nature, à la sympathie, à la reconnaissance, à l'amour? Comment ne pas croire au Christ qui a parlé; aux apôtres, qui ont attesté sa parole par leur sang? Chateaubriand croyait simplement, fermement; il fallait le questionner sur sa foi, et il vous aurait répondu dans sa langue à part : que la foi, c'est l'esquif divin qui soulève et soutient l'homme à travers les tempêtes du doute, jusqu'au port de la tranquille certitude. Chateaubriand croyait, et ce fait vivant de sa croyance était saintement contagieux; il donnait à réfléchir à ses adversaires; il fixait les natures flottantes; il troublait ceux qui étaient assis à l'ombre de quelque négation.

« Voilà, messieurs, comment se pose la personnalité de Chateaubriand dans la défense de la cause catholique; il a servi la religion par ses écrits et par l'éloquence vivante de ses exemples; il fut surtout d'un à-propos divin; son talent le rendait populaire, accessible à tous; il résuma en lui toute la verve, toute la richesse littéraire de notre époque; il est le Christophe Colomb du catholicisme; car il eut foi, malgré les tempêtes qui grondèrent autour des vieux autels, à la grande *inconnue* du temps, à la religion; il est le Hildebrand du XIXe siècle; il régénéra la religion, non en elle-même, mais dans l'estime des âmes; ou plutôt, il n'y eut que deux hommes, deux puissances organisatrices, à l'entrée de ce siècle, comme deux géants à l'entrée d'un nouvel univers: Napoléon et vous, Châteaubriand! L'un avec l'épée, l'autre avec la parole! La poudre à canon, la boussole, l'imprimerie, furent pour le XVIe siècle une incalculable puissance d'avenir; le *Génie du Christia-*

nisme ouvrit pour le XIX[e] siècle un monde nouveau, en ralliant les intelligences errantes et démoralisées. Oh ! que c'était un combat saintement beau à voir pour les anges et pour les hommes, que celui de notre illustre mort avec les puissances de l'impiété et du doute ! Il n'y avait que deux choses alors : la parole et des armées ; il n'y avait que deux conquérants, l'un dans les régions de la pensée, l'autre sur le champ de bataille. Et, tandis que Napoléon soulève des masses de populations énormes, écrase l'ennemi de sa promptitude et de ses forces gigantesques, précipite des torrents de soldats avec la rapidité de la foudre, notre conquérant pacifique ébranlait des masses de sainte harmonie dans sa prose inimitée, faisait crouler des montagnes de préjugés devant la mélodie de ses accents religieux, et prenait un superbe plaisir à passer le char de sa poésie, aux roues brûlantes, sur la morgue de ce XVIII[e] siècle si calomniateur. Spectacle vraiment sublime que cette lutte et cette victoire d'un homme sur un siècle ! Chose belle à penser que l'initiative de cette grande révolution morale, accomplie contre cette trombe d'esprits qui éclatèrent orageux, assaillants, sur le christianisme ; contre cette armée de démolisseurs qui s'étaient dit : « Moi, j'entrerai dans la brèche par la science ; moi, par l'histoire ; moi, par le roman ; tous nous emporterons un pan de muraille. » Et un homme se trouva qui osa se retourner contre le XVIII[e] siècle, et qui lui montra le *bouclier inattendu, éblouissant de lumière,* et *dont quelques parties étaient de vrai diamant* [1]. Non , messieurs ,

[1] M. Sainte-Beuve, *Critiques et Portraits littéraires.*

on ne peut voir au commencement de ce siècle que deux hommes, le premier consul, dont l'épée rouvrait les églises ; Châteaubriand, dont la parole y appelait les nouvelles générations. Levez-vous maintenant autour de votre père, noble essaim de défenseurs du christianisme, que nos cinquante dernières années ont vus éclore : levez-vous ! *votre maître* [1] a donné le signal ! Levez-vous, vous tous ses enfants intellectuels, génération spiritualiste, née de l'impulsion que donna le grand homme ! Vous, calme auteur des *Recherches philosophiques,* venez avec l'étincelant auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg !!* Que l'*Essai sur l'Indifférence* manifeste au monde une éloquence dominatrice ! Voilà la vieille église de Notre-Dame, dont les voûtes résonnent d'accents inaccoutumés ; Frayssinous y installe hardiment la controverse chrétienne, qui y sera reprise vingt ans plus tard, et continuée avec une parole de feu...

« Ce dut être consolant pour votre vieillesse, ô notre vénéré génie ! de voir se développer autour de vous toute cette famille de combattants ; ils défendaient, avec la pointe d'acier du raisonnement, la religion que vous aviez exposée en peintre immortel ; ils prouvaient, eux, que le catholicisme seul est vrai : vous, que seul il est beau..... Les chemins étaient divers ; vous aboutissiez au même terme : la beauté n'est-elle pas le rejaillissement de la vérité ? Une religion belle n'est-elle pas une religion vraie ? Chacun sa marche, sa méthode, son inspiration. Qu'ils furent beaux les premiers siècles,

[1] Expression de M. Victor Hugo, à l'Académie française.

quand les Basile, les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze, les Ambroise, les Jérôme, les Augustin, mêlaient, pour la défense du Christ, une savante exposition à une dialectique habile, quand ils inauguraient cette noble éloquence, dont quinze siècles n'ont pu affaiblir le rayonnement! Au XIIIe siècle, et dans tout le moyen âge, les docteurs et les fondateurs d'ordre parlaient au cœur de l'homme! Prédicateurs angéliques, naïfs et tendres, comme ils distribuaient avec amour aux foules avides la plus pure manne de l'Évangile! Alors vécut le grand saint Bernard, homme aux prédications entraînantes, dont les mères écartaient leurs fils, de peur qu'ils ne suivissent tous au monastère le moine de Clairvaux. Aux XVIe, XVIIe, XVIIIe siècles, les destinées de la religion ont été orageuses. Le protestantisme, le siècle de Louis XIV, et la philosophie du XVIIIe siècle, en soufflant sur le monde chrétien le génie des tempêtes, ont rallumé, dans l'enseignement de la religion, l'ardeur des controverses, et une interminable polémique avec l'incrédulité. Alors prit rang parmi les apologistes de la religion René Châteaubriand ; d'autres ont combattu sur le seuil du temple, ont discuté sur l'architecture extérieure de la vérité religieuse; l'auteur du *Génie* voulut pénétrer jusque dans le sanctuaire, faire admirer nos dogmes, nos sacrements, nos liturgies, et cette glorieuse langue de l'Église si inconnue de nos jours; il se proposa d'arracher de la poitrine de l'humanité ce cri spontané : « Que le christianisme est beau, par-« fait!!! » afin de pousser ce chant de victoire : « Donc « le christianisme est vrai et divin. » — Il y a réussi, messieurs ; à beaucoup, il nous a enfoncé la vérité avec

la pointe de son génie : — non pas qu'il y eût rien de rude dans cet athlète de la foi; un profond auteur a dit que la conduite de Dieu, qui dispose toutes choses avec douceur, est de mettre la religion dans l'esprit par la raison, et dans le cœur par la grâce. Chateaubriand, instrument de Dieu, a pu mettre la croyance dans les esprits égarés, par la musique de son style limpide, et par le ton si pénétré de son âme.

« Nous vous avons dit, messieurs, un des grands emplois de la vie dont nous honorons la mémoire; celui qui est arraché à notre reconnaissante admiration, est un défenseur des plus illustres de la cause catholique au XIXe siècle; il fut dévoué de cœur et d'âme à la vérité catholique; intelligence éminemment courageuse, malgré les négations qui grondèrent autour de lui! Oh! je vous salue, immortel athlète de ma foi; daignez agréer du fond de votre tombe les remerciements que nous vous adressons au nom de la religion! Il y eut en vous de l'Athanase et du Fénelon; le côté belliqueux et indomptable de l'un; le côté sensible et doux de l'autre. Emportez dans le monde de la sérénité et de la récompense le plus beau rayon de gloire humaine qui puisse illuminer un front; vous avez été au milieu des générations passagères de ce globe un avocat puissant de l'éternelle cause de la vérité. Qu'importent les alternatives de foi et de doute, dont vous vous plaignez dans les *Mémoires* de votre vie? Les flots du port, quoique un peu agités par les flots de la mer, n'en sont pas moins les flots du port! Dieu, qui veut que nous méritions ici-bas par le combat et la résistance, permit quelquefois à la tentation du doute de s'asseoir aux côtés de votre grande

intelligence, et de la traverser comme un froid acier : qu'importe?...... La foi fut le souffle, l'âme de votre vie ; le christianisme fut votre permanente affirmation.

« Il y a, messieurs, des affirmations qui résument toute une vie, et font les grandes existences, parce qu'elles contiennent de vastes intuitions. Moïse affirma la Terre promise ; cette affirmation, c'est Moïse tout entier ; c'est la clef de ce grand homme. Alexandre affirma la victoire sur l'univers ; il y marchait vite ; voilà pourquoi il fut grand. Saint Vincent de Paul affirma le soulagement des misères universelles, et des ressources magiques jaillissaient devant la foi de son cœur et l'héroïsme de sa charité. Napoléon affirmait, à coups de canon, la réduction de l'Europe en une monarchie unique. La grande affirmation de Chateaubriand porta sur l'éternelle jeunesse de la foi chrétienne ; voilà ce qu'il affirma au couchant comme à l'orient de sa vie ; jeune, il disait : « Celui qui a pu faire adorer une croix, celui « qui a offert, pour objet de culte aux hommes, l'humanité souffrante, la vertu persécutée, celui-là, nous « jurons, ne saurait être qu'un Dieu. » — Dans ses derniers jours, il répétait la même chose : « Tout compté, « il ne reste dans la vie, qu'une chose, la religion... « L'avenir du monde est dans le christianisme... Pour « jeter un nouvel éclat, le christianisme n'attend qu'un « génie supérieur, venu à son heure et dans sa place... « La religion chrétienne devient philosophique, sans « cesser d'être divine ; son cercle flexible s'étend avec « les lumières et les libertés, tandis que la croix marque à jamais son centre immobile. »

Nous nous étions proposé de dire comment Chateau-

briand a servi la cause catholique; disons en second lieu comment la religion a servi Chateaubriand.

« II. Messieurs, pour être juste envers les hommes et les choses, nous devons reconnaître que, si Chateaubriand est le chef du mouvement religieux de notre siècle, la religion à son tour est une des clefs du talent et de l'unité puissante de la vie de Chateaubriand. On ne peut remonter en effet le noble sentier de cette vie, si longue et si courte à la fois, sans retrouver la trace de cette énergie interne qui a fécondé saintement ses travaux; nous avons toujours admiré *cette foi forte et antique* qui anima les actions comme les écrits du premier écrivain de ce siècle... foi, hélas! qui a manqué à tant d'écrivains de notre temps. Chateaubriand, dès son début, eut le bonheur de rencontrer le roc inébranlable des vraies croyances; il découvrit dans l'héritage de sa mère, dans le catéchisme, cette chaîne mystérieuse qui unit cette vie si courte à la vie qui se prolonge sans fin; et voilà pourquoi, selon une expression heureuse, immobile dans la mobilité de ses situations diverses, il nous épargna le scandale de cette perpétuelle rotation d'opinions et de sentiments en matière religieuse et philosophique, à laquelle nous avons été contraints d'assister de nos jours. Oui, c'est sa foi qui écarta de sa vie de penseur ce vent délétère des variations. Il croyait, donc il se reposait calme et uniforme dans la tranquille possession du vrai.

« Chateaubriand s'avisa bien vite d'une chose; il se dit qu'il y avait nécessairement un plan de Dieu sur ce monde. Cela étant, il faut invinciblement en venir à croire, à s'incliner devant une religion traditionnelle;

car nos intelligences n'ont pu être faites pour le doute, et nos cœurs pour le désespoir. Il est de toute évidence pour le croyant que Dieu, étant antérieur à l'homme, a dû pourvoir aux besoins de sa nature élevée; donc, avant la naissance de l'homme, il a préparé son berceau; celui-ci a dû trouver la religion toute faite. Quelle absurdité qu'un enfant venant à la vie eût à composer lui-même son lait, à connaître son hygiène, à forger le système de sa nourriture ! Non, non, le christianisme tout fait, voilà le soin maternel d'une Providence qui n'est pas un vain mot envers l'éternelle enfance de l'esprit humain. L'auteur du *Génie* partit de là, de ces hauteurs chrétiennes; sur ces sommets sont les sources de cette majestueuse unité intellectuelle et morale dans laquelle s'écoula son existence, si belle de dignité, si remplie d'esprit de suite. Que de problèmes nous tourmentent aujourd'hui sur les choses de ce monde et de l'autre, sur la société, sur l'organisation du travail; et là-dessus des systèmes qui se heurtent et se croisent comme les vagues de la mer dans un jour de tempête, des systèmes qui n'ont qu'un jour, des théories qui n'auront pas de lendemain; Chateaubriand n'a offert dans sa vie de penseur aucune fluctuation doctrinale. Le secret en est simple, messieurs : notre concitoyen immortel croyait; et, conséquent avec sa foi, il comprit toujours que toute amélioration sociale, pour être vraie et praticable, doit sortir des flancs de l'Évangile. Tous nos rêveurs indépendants s'évanouiront dans la nuit et dans l'impuissance de leurs théories, quelque généreuses qu'elles soient. Chateaubriand a bravé le cours impétueux du torrent qui entraîne les doctrines humaines.

Pourquoi ?. . Son œil était fixé sur le phare éternel allumé dans le monde par le Christ. O grand homme! dont l'âme s'est envolée dans un dernier et pieux élan, si le génie est ce je ne sais quoi d'heureusement audacieux dans une destinée, cet instinct sublime qui porte quelques âmes à se lancer hardiment à la réhabilitation d'une grande chose calomniée par les insolences d'un siècle ; si l'on conçoit le génie sous la notion d'une poignée de convictions utiles, réparatrices, portant sur d'immuables réalités ; si le génie nous apparaît comme une masse d'idées providentiellement et soudainement apportées au milieu de la détresse universelle d'un temps ; si le génie consiste à égaler la longueur de sa constance à la sublimité de la cause qui passionna notre vie ; si le génie enfin est tout ce qui ouvre devant les hommes des horizons de doctrine, qui éclairent, consolent, sanctifient, rendent meilleur, oui, ô grand homme! vous avez porté en vous, plus que d'autres, l'étincelle divine du génie ; car vous avez, sinon précipité, du moins *attiré* dans la foi chrétienne le XIXe siècle qui nous porte tous ; car, une fois attaché au char du Christ, vous n'avez plus porté vos regards en arrière, soldat fidèle jusqu'à la mort !... Messieurs, encore un coup, c'est la foi profondément enracinée en Chateaubriand qui a réagi sur sa vie et l'a marquée ineffaçablement de cette continuité patiente qui fonde les grandes choses et les fait respecter.

« Aujourd'hui, devant l'impartialité de la mort, et en présence des restes de l'homme qui fut si franc de caractère, qu'une grande latitude me soit laissée pour relier les lois et les causes à certains phénomènes de la

nature humaine; aujourd'hui, en plein soleil, nous voyons toutes les théories et toutes les pratiques : mouvement perpétuel des idées, apostasie en permanence dans quelques âmes. Pourquoi cela? La foi a manqué... — Pourquoi la foi manque-t-elle?..... Entendons un homme bien réfléchi du XVIIe siècle : « Dieu n'a pas voulu que les vérités de la religion fussent destituées de preuves certaines et indubitables; mais il n'a pas voulu que ces preuves fussent si évidentes que la malice des hommes ne pût se les cacher, et qu'elles fussent incapables d'être obscurcies par leurs passions. Il a voulu que les hommes fussent discernés par leur cœur.—A cet égard, ceux qui cherchent la vérité et qui l'aiment, trouvent ces preuves claires et évidentes; ils ne les font pas claires, mais ils en reconnaissent la clarté. Ceux au contraire qui haïssent la vérité, qui tâchent de la combattre et qui sont bien aises de ne pas s'y rendre, trouvent de fausses lueurs qui favorisent la corruption de leur cœur, et ne manquent pas de voies et de moyens de se persuader à eux-mêmes, ou que les vérités qu'on leur propose sont des faussetés ou qu'elles ne sont pas assez claires pour mériter leur créance. Les hommes attribuent au défaut de lumière dans les objets ce qui vient du défaut de sincérité dans leur cœur; cependant c'est de ce fond de leur cœur qui leur est inconnu, ou plutôt qu'ils ne veulent pas connaître, que naît le discernement de ceux qui rejettent ou qui embrassent la vérité, des fidèles et des infidèles, des élus et des réprouvés, et c'est le fondement de la nécessité de la grâce pour la foi[1]. »

[1] Nicolle.

« Messieurs, n'oubliez jamais ces graves paroles qui furent couvées dans la solitude de Port-Royal, asile à la fois de tant de lumière et d'égarement! Le rapprochement de ces paroles avec la vie de l'illustre et ferme chrétien qui vient de mourir, nous explique de hauts mystères; la foi de Chateaubriand explique les grandes lignes de sa vie, et son cœur explique sa foi. Hélas! pourquoi de cruels déchirements étaient-ils réservés à ses vieilles années? Ils avaient longtemps marché dans la même foi, ils étaient nés sous le même ciel, le poëte et le prêtre éloquent [1] qui fit croire d'abord à la renaissance de Bossuet parmi nous. O mon Dieu! pourquoi cette noble intelligence est-elle tombée de son trône d'or? Pourquoi le prêtre a-t-il erré d'erreur en erreur, comme de rivage en rivage? On dit que le Rhin, en certains lieux de son cours, disparaît subitement au milieu des sables, sans qu'on sache où il a fui. Mais enfin le fleuve s'en va rejoindre l'Océan... Oh! si le compatriote illustre de celui qui est mort à la vie naturelle renaissait à la vie de la foi! Oh! si l'intelligence qui a disparu dans des sables arides retournait à l'océan de toute vérité et de tout amour! S'il savait que l'Église est ce père du Prodigue, qui fait une fête pour le retour de ses enfants! Mais revenons à Chateaubriand, messieurs. Je disais que la religion fonda cette unité doctrinale, cette suite pleine d'homogénéité que nous aimons à rencontrer; toutes les défections ont passé devant notre héros, comme des coups de vent à travers les arbres; elles n'ont rien emporté de lui; il crut toujours complète-

[1] L'abbé de Lamennais.

ment : cela est beau ! Autour de lui, la mobilité fut érigée en système, lui ne vacilla pas plus que le rocher de Saint-Malo, qui gardera sa cendre solitaire ; cela est beau, très-beau !

« La grande influence de la religion fut donc de faire une haute unité dans la vie de Chateaubriand ; et c'est là ce qui en fait la grandeur : il ne serait peut-être pas inutile de vous faire remarquer ici cette puissance de concentration en soi-même que les habitudes de foi chrétienne développèrent dans ce vaste esprit. « Deux choses nous manquent aujourd'hui en France, l'attention dans l'ordre intellectuel, et dans l'ordre moral le respect. » Voilà ce qu'a dit un homme grave, le restaurateur de la philosophie spiritualiste dans notre pays [1]. Les faits prouvent que Chateaubriand, organisation supérieure, se conserva dans tout le recueillement de ses forces internes, malgré le flux et reflux de sa vie ; mais où trouverez-vous l'explication de cette énigme ?... Vous honorerez sans doute ce luxe de facultés spirituelles qui animèrent ce corps maintenant sans vie ; vous direz que la nature l'avait doué d'une grande surabondance intellectuelle, qu'elle avait caché dans son cœur des trésors célestes de poésie et de sentiment, et qu'alors, bon gré, mal gré, cet esprit trop plein devait ruisseler à travers des ouvrages immenses comme des déserts, à travers des pages fleuries comme des campagnes. — Cela ne nous suffit pas, messieurs ; nous sommes contraint de vous affirmer pour notre part que les principes de la foi et l'esprit chrétien, ineffaçablement empreints

[1] Royer-Collard.

dans sa nature, ont eu pour effet heureux de spiritualiser la vie du poëte au profit de son intelligence; nous devons vous apprendre que c'est à des pratiques religieuses, dont d'autres redoutent l'humble simplicité, qu'il a dû de conserver sans intermittence le goût des plaisirs intellectuels. Voilà ce qui alimenta dans Chateaubriand cette vie sublime de l'esprit; nous ne comprenons pas comment certains hommes ont tant écrit dans une seule vie : les travaux d'Athanase, d'Origène, d'Augustin, de saint Thomas, de Bossuet, nous font pâlir d'étonnement. Comment trouver assez d'instants pour l'étude, au milieu d'une vie si pleine d'actions et de saints combats?... C'est qu'ils étaient, ceux-là comme celui-ci, des colosses d'attention! Grâce à ce que la religion a d'éminemment favorable aux aptitudes scientifiques, rien n'interrompt pour ces hommes leur éternelle réflexion.

« Notre illustre mort était de ces hommes-là; il croyait, il se confessait, il communiait; ainsi une sainte concentration neutralisait en lui cette force d'expansion qui tend sans cesse à éparpiller notre existence au dehors. Que de fois, en réfléchissant à cette vie si studieuse, si occupée par les travaux de l'intelligence, les temps du moyen âge nous sont revenus en mémoire, temps où un fougueux besoin de s'instruire précipitait des flots avides dans les universités de France, d'Espagne et d'Allemagne! On eût dit, à ces fortes époques, que l'esprit se dégageait de la matière; la patience y devenait fréquemment génie. Et pourtant de quoi se composaient ces vies d'alors?... La prière, la sanctification du dimanche, la confession, l'aumône et les privations, un

persévérant et indomptable travail, tout y trouvait sa légitime place. Chateaubriand, messeiurs, appartient à cette race de travailleurs. Dans ces derniers temps, il nous donnait un spectacle sublime; c'était beau de le voir, se relevant sur le bord de ses mourantes années, recueillant ses forces, s'armant de toute son énergie, lançant encore son coup de lance dans le saint combat des idées, et mourant enfin en vrai soldat du travail, la plume à la main !.... Et quelle plume? Elle valait plus qu'un sceptre.

« J'ai hâte d'arriver au troisième grand service que la foi rendit à celui qui, en nous quittant, s'est endormi dans les bras de la mort. Ne nous y trompons pas, c'est la religion qui soutint la fierté de Chateaubriand ; il aimait passionnément la liberté; la liberté, l'honneur, étaient ses deux idoles; on lui a rendu la justice de reconnaître qu'il travailla constamment à une réconciliation entre la liberté moderne et la légitimité royale ; nous parlons beaucoup de liberté, motsonore qui tombe trop souvent incompris de nos lèvres. Chateaubriand, chrétien de cœur et d'âme, pouvait en parler légitimement; nous oublions trop que la liberté véritable et l'esprit chrétien sont inséparables; la liberté, c'est avant tout le sentiment de notre dignité, de notre liberté d'homme. Or, c'est le Christ Jésus qui a dit : « On peut enchaîner votre corps, mais votre âme est libre; vous êtes le temple de l'Esprit saint. Comprenez-vous vous-même, respectez-vous tout le premier, alors vous pourrez rire de tous vos oppresseurs. » — Messieurs, les hommes qui ont pu suivre le mouvement des choses depuis cinquante ans, qui ont pu admirer l'âme inflexible

de notre écrivain, restant toujours debout devant nos oppressions politiques, ne se demandèrent peut-être jamais à quelle racine tenait cette dignité toujours soutenue, ce je ne sais quoi de fier et d'incorruptible qui l'arracha à tout tyrannique ascendant... — Croyez-m'en, Chateaubriand, à la noblesse de sa nature personnelle, joignait un christianisme profond. Il avait fait alliance avec l'autre vie, il avait entrevu les splendeurs de l'âme humaine, de cette partie de nous-mêmes qu'il appelait *la plus riche moitié de notre être;* et voilà pourquoi toute servitude, d'où qu'elle vînt, provoquait ses frémissements. O grand homme ! au milieu de l'affaissement des caractères que nous ont offert nos tempêtes sociales, au milieu de tant de natures incohérentes que nous avons vues s'alanguir dans mille circonvolutions, et se souiller à toutes les infidélités, vous reposez doucement notre regard ! La postérité ne se lassera pas d'admirer votre fidélité à d'augustes infortunes ! Cela est donc vrai, les natures fières sont les plus fidèles. Toute infidélité du cœur est avant tout une bassesse de l'âme ! Cela est donc vrai, il se passe des choses sublimes dans l'âme de l'homme, quand le christianisme élève ses sentiments et ses idées, quand il établit dans notre cœur une échelle d'ascension mystérieuse et tous les degrés du ciel. Le chrétien, voilà donc le seul *roi qu'on n'attelle à aucun char de triomphe !!!...*

« Enfin, messieurs, la suprême chose dans laquelle la religion a servi Chateaubriand, c'est à l'heure de sa mort. C'est un point immense d'avoir le respect des hommes durant sa vie, et nul ne l'eut plus que Chateaubriand, et d'une manière si continue. Mais il reste une

question plus immense encore : après avoir joui du respect public dans cette vie, il s'agit de s'assurer l'estime de Dieu dans l'autre vie. Chateaubriand est mort comme il avait désiré mourir, en bon chrétien [1]. Qu'est-il de plus enviable, au jugement des saintes Écritures? Heureux ceux qui meurent dans le Seigneur [2]! Ame pleine d'humble foi, de piété sincère, il s'est envolé de ce monde, soutenu entre les sacrements et la prière, appuyé par l'amitié et par le vif sentiment de notre immortalité. N'est-ce pas, messieurs, la grâce des grâces?

« C'est humainement flatteur que de voir cette parole : « Notre maître n'est plus, » allant se répercuter dans les rues de la cité, comme cette autre parole du XVIIe siècle : « Madame se meurt, Madame est morte! » C'est très-flatteur que cette parole de lugubre annonciation devienne le signal du deuil pour la capitale et pour la France entière! Mais savez-vous un fait suprême plus intimement heureux que celui-ci : *mourir en chrétien?...* Un prêtre était aux côtés de Chateaubriand, il lui a conféré ce touchant sacrement des malades qui nous soulage dans l'enfantement laborieux de notre immortalité. Ah! on a beau être un génie, avoir prêté à la philosophie une langue éloquente, avoir écrit des phrases ravissantes à miracle..... franchir la mort est terrible pour tout le monde, pour un écrivain surtout! Tout homme doit rendre à Dieu un compte sévère de l'exercice de ses facultés, le génie plus que les autres,

[1] « Je me prépare à mourir citoyen libre, royaliste fidèle et chrétien persuadé. » Extrait d'une lettre de Chateaubriand.

[2] *Beati mortui qui in Domino moriuntur!*

à proportion de ce qu'il a reçu. La vie et nos facultés brillantes ne nous appartiennent pas, elles nous sont *prêtées*. Malheur donc au génie qui abusa des dons de Dieu pour tromper ou pour pervertir son siècle; sa responsabilité est épouvantable, elle est plus infinie que l'univers, plus pesante que les montagnes, plus longue presque que l'éternité! Mais Chateaubriand a pu se dire, quand il était à demi penché sur les gouffres de l'éternité : « Je meurs content. Ce que Dieu m'avait concédé de plus qu'aux foules, je le lui ai dédié, rendu, consacré; si mes œuvres survivent sur la terre au naufrage de moi-même, je ne porterai pas éternellement le remords de me dire : — J'ai tourné contre Dieu ses propres dons! Je sais combien les masses sont des logiciennes terribles; les penseurs ne peuvent pas énoncer un plan, écrire une ligne, que les foules ne soient impatientes de les appliquer, de les convertir en action sur-le-champ; mais je n'ai jamais conseillé à personne que l'honneur, la fidélité à la vertu, à la religion, à la justice, à la patrie; je meurs content! » Ainsi la religion a servi Chateaubriand jusqu'au moment où s'est achevé le dernier battement de son cœur; elle est venue à son lit d'agonie consacrer, par une dernière bénédiction, la transition de son âme au monde futur. Heureux ceux dont la religion adoucit par la prière, par le pardon et par l'espoir, les derniers instants sur les chemins de cette vallée, à qui le Seigneur dit : « Je te donnerai le repos, car tu as trouvé grâce devant moi! »

« Et nous, messieurs, instruisons-nous devant cette illustre vie que nous avons perdue : nous avons payé la

dette de la religion envers cette plume chrétienne qui lui consacra la plus grande partie de ses veilles ; mais nous, qu'au sortir de cette cérémonie religieuse, et en présence d'une telle mort, nous emportions de saintes pensées. Répétons-nous à nous-mêmes ce que disait un membre de l'Université de Paris, il y a trois cents ans, alors que, soudainement arraché par la grâce à ses rêves d'ambition, il sentit la palpable évidence de cette maxime évangélique : « Que sert à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme? » Que sert à l'homme de tout savoir, et d'ignorer l'art de son éternel salut? Qu'est-ce qu'un superbe philosophe, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, qui, tout en considérant le cours des astres, se néglige lui-même....., à côté d'un humble paysan qui sert Dieu? A quoi sert, dit saint Augustin, d'être loué quelque temps sur la terre, quand nous n'y serons plus, et de souffrir toujours dans le lieu inévitable où nous serons? Ah! messieurs, un de vous, je ne sais qui, a dit, dans ses ferventes et lucides heures, ces bonnes paroles : « Quelle vanité de consumer ses jours pour apprendre à la postérité les deux ou trois syllabes muettes qui composent notre nom! » Éclatant aveu qui partait d'une âme naturellement chrétienne! Non, les caresses de nos contemporains ne franchissent pas la tombe avec nous; les seules actions faites au nom de Dieu nous accompagnent dans le monde éternel! Vous tous, hommes d'élite, qui entourez ce cercueil illustre, vous dont la France connaît et aime la gloire, il vous convient, selon le langage du grand apôtre, de marcher dans la vérité et de faire la vérité ; de déserter les autels de ces religions vagues, impalpables, tout individuelles,

que nous nous sommes criminellement forgées nous-mêmes, et de nous attacher à la seule religion positive qui soit au monde et que nous tenons de Dieu, à cette religion chrétienne qu'Augustin, Pascal, Bossuet, trouvèrent *assez divine* pour s'y abreuver de lumière et d'amour. Vous ouvrirez dignement ainsi, messieurs, cette ère nouvelle, inconnue, dans laquelle nous entrons.

« Et vous, grand homme, dont l'absence nous réunit ici devant Dieu, vous dont la mort est si instructive, homme de bien, noble intelligence littéraire dont l'orthodoxie religieuse seconda, au lieu de gêner l'essor, victime regrettable de cette grande loi survenue par le péché, qui veut que momentanément tout ici-bas prenne fin ; vous en qui la religion, aussi bien que la gloire, avait des échos si retentissants ; qui auriez pu vous familiariser au bruit des applaudissements et vous ennuyer de l'éclat des lauriers, si le cœur humain pouvait cesser d'être avide..... il nous est doux de penser que vous n'êtes pas perdu tout entier pour nous, que nous pouvons jeter un pont sur l'abîme de la mort, le franchir sur l'aile puissante de la prière chrétienne, et vous atteindre au haut de votre sérénité ; nous tous catholiques, qui avons trouvé des traces lumineuses dans vos écrits et des encouragements dans vos exemples, nous vous apportons le faible, mais collectif hommage de nos humbles prières ; et le sang du Christ Jésus qui va couler sur l'autel de l'auguste sacrifice, suppléera nos supplications imparfaites. Avant de redire notre suprême adieu, je rappellerai un de ces éclairs prophétiques qui traversèrent votre génie ; vous avez dit : « Un avenir sera, un avenir puissant, libre, dans toute la plénitude

de l'égalité évangélique. » Puisse-t-il ce dernier oracle de votre génie se réaliser! Puisse chacun de nous apporter sa pierre pour l'édifice de l'avenir, y coopérer par la pratique sincère de la prière et des sacrements! Puissions-nous tous être des croyants humbles et fermes, des citoyens libres dans la sainte acception du mot, des chrétiens pratiques et conséquents, afin que, lorsque nous quitterons les pâles lueurs de cette terre, il nous soit donné, comme à nos frères qui vécurent avant nous, d'aller contempler la lumière dans la lumière. »

Voilà, monsieur, l'éloge funèbre de Chateaubriand, que la reconnaissance m'avait inspiré.

J'ignore ce que *Eugène Sue,* qui écrivait le *Juif-Errant,* aurait pensé en entendant ce discours; mais il me semble, monsieur, que de telles réflexions, devant un tel mort, devant celui que l'on appelait une royauté du génie, n'auraient été ni déplacées ni inutiles. En toute hypothèse, il est de l'essence des discours qui se prononcent sur des tombes, de faire monter les graves pensées au cœur et à la tête.

ONZIÈME LETTRE.

La vie parisienne et les obstacles au recueillement.

Les femmes à imagination.

Le précepte fondamental du recueillement joue un rôle important dans la vie chrétienne, et c'est pourquoi, monsieur, on ne le viole pas impunément. Les personnes du siècle pourraient penser que le devoir de se recueillir n'est qu'une de ces observations auxquelles le théologisme et le mysticisme peuvent seuls attacher du prix. On se trompe profondément. Le recueillement exerce une grande influence sur la vie entière ; ses conséquences sont très-étendues. Il n'est pas seulement une condition nécessaire des intimes relations de l'âme avec le ciel ; mais il détermine la forme et l'emploi de l'existence dans la carrière terrestre. De même que le recueillement est le canal des richesses les plus précieuses pour l'âme humaine, de même la dissipation de la vie à l'état d'habitude devient l'occasion d'une infinité d'égarements et de chagrins. Lorsque l'on ne s'est pas formé à la chrétienne coutume de se recueillir, il est difficile de ne pas donner accès aux mirages, aux inspirations perfides, aux tristes conseils d'une imagination déréglée.

J'ai contemplé, monsieur, de ces vies tranquilles, où l'homme est attaché à son état, à sa vie et à sa famille ; on y respire je ne sais quel recueillement béni : le cœur, les pensées s'y dégagent dans une sincérité douce ; on y

a des plaisirs dont la vanité est bannie ; on n'y voit pas cent devoirs absurdes de société morceler le temps. Mais les choses changent, quand le recueillement n'exerce point son empire sur la direction de la vie individuelle, lorsqu'on ne remplit pas ses moments de ce qui doit occuper une noble et vertueuse carrière. Le recueillement apaise et bonifie. L'absence du recueillement ouvre le cœur à tous les tourbillons du vent extérieur ; l'imagination vagabonde, l'exaltation des vanités mondaines, prennent le gouvernement de l'existence ; et alors c'en est fait, on ne s'appartient plus, on va d'illusion en illusion, on marche de chute en chute ; les années fuient, et on dépense son temps de la manière la plus frivole, la plus improductive, la plus tourmentée qui se puisse concevoir. J'en suis donc, monsieur, à considérer dans cette lettre les obstacles qui se rencontrent au recueillement, en prenant la perspective du point de vue de la vie parisienne. Et tout ce que je veux vous dire des incompatibilités de la vie de la capitale avec le recueillement, je le reporte aux effets de l'imagination. Je prends mon type chez les femmes. J'aurais pu aussi bien chercher chez les hommes des exemples terribles de ces natures éparpillées et versatiles qu'enfante une imagination abandonnée à tous ses caprices, au sein des grandes villes. Mais, comme vous avez, monsieur, dans votre nombreuse famille plusieurs jeunes femmes, vous trouverez plus d'utilité au choix que j'ai fait. Écoutez mon récit.

Je voudrais pouvoir redire, ne fût-ce qu'à grands traits, une vie déjà descendue dans la tombe, qui s'est écoulée et éteinte sur le sol parisien. Elle pourrait gros-

sir les romans de Dickens ou de Balzac; mais on y doit déplorer plutôt un exemple, entre mille autres, des ravages de l'imagination chez les femmes, lorsqu'elles laissent prendre à cette faculté un trop exclusif et funeste ascendant. Les plus riches dons de la nature et une situation sociale des plus intéressantes y furent gaspillés par les irrégularités d'une tête exaltée, par le défaut d'unité de direction et de conséquence.

Fernanda C... avait donné beaucoup de sollicitude, étant toute jeune fille, par son développement et ses instincts précoces. Ses maîtresses de pension redoutaient les fougues de ce jeune caractère; elle eût pu par son influence soulever une émeute de demoiselles, et ce n'est qu'en tremblant qu'on rectifiait les écarts de cette âme ardente comme une créole, pétulante comme une méridionale.

Elle n'avait encore que dix-huit ans, et déjà quelques démêlés avec sa mère, nature bonne et faible, avaient troublé cette harmonie si douce qu'on rencontre naturellement entre deux êtres spécialement faits l'un pour l'autre, une mère et sa fille. Fernanda avait rêvé un mariage impossible à tous les points de vue. Ce mariage n'eût pas demandé moins que de faire violence à nos mœurs et à nos institutions sociales; il n'y avait pas le moindre sens commun à songer à une telle union; et quelle difficulté cependant on rencontra pour faire accepter le langage de la plus élémentaire raison!

Une occasion se présenta dans des conditions plus exécutables : mais ce fut le début pour les épreuves et les tourments de cette destinée agitée. Le jeune homme qu'elle devait épouser avait beaucoup de ces choses qui

rendent une femme heureuse, c'est-à-dire une véritable noblesse de cœur, un naturel doux et des principes éprouvés ; il était agréable, il avait de l'esprit ; surtout, mais surtout, on pouvait compter sur lui ; chose précieuse dans un temps où l'on peut si peu compter sur les promesses humaines !

Fernanda n'eut-elle pas la gaucherie fatale de rompre le projet d'union, la veille même de la cérémonie, lorsque tout était définitivement arrêté ? Un simple écrit anonyme tourna sa tête, ébranla son cœur, chargea son imagination de terreurs chimériques. Les parents, qui avaient commandé un grand repas et un bal splendide, défirent les apprêts de la fête et le public fut en rumeur.

Un jour enfin un carrosse emmenait de l'église deux jeunes têtes. Cette fois c'était sérieux. Le nouveau marié avait un million de fortune ; jeune élégant qu'on avait rencontré aux eaux, en Allemagne, qui montait supérieurement à cheval, et dansait à ravir. Les années s'écoulèrent, mais le bonheur n'habita pas longtemps sous le toit conjugal. Je ne veux pas dénigrer ce mari, ni les hommes en général, pas plus que je ne veux faire de l'histoire « la calomnie des morts » en racontant quelques traits de cette femme qui n'est plus.

Je dois dire néanmoins qu'un jour vint où cet homme n'aima plus sa femme ; il la prit en antipathie ; sans condescendance et sans longanimité, il ne comprenait ni cette nature poétique éternellement enfantine ni cette imagination fantasque. Au lieu d'apaiser il excita, il enflamma l'incendie. Ce ne furent plus que deux existences juxtaposées pour se faire souffrir mutuellement : et un homme mal organisé, ou méchant, a tant de

moyens de faire souffrir une femme, sans avoir à rendre aucun compte à la société ! Mais ne voyons ce tissu de peines que dans les relations de la vie, et dans ce qui en paraissait au dehors; bornons-nous à ce qui était le produit direct de l'imagination. On peut suivre le constant effet de cette faculté dominatrice dans l'existence de Fernanda C..., comme on suit le passage d'un torrent dans une campagne, par une trace de débris.

La vie calme, les situations tranquilles lui devinrent bientôt fatigantes; il lui fallait des exaltations, des éclats : on eût dit qu'elle fuyait la vie réelle, ce qui est simple et naturel, paisible comme le devoir, incomplet comme tout ce qui est créé. En tout elle recherchait l'*adorable,* selon le vocabulaire actuel : elle voulait des sentiments adorables, des musiques adorables, des promenades adorables; de telle sorte qu'on trouvait rarement son âme dans ces états modérés qui nous laissent la paisible possession de nous-mêmes. Elle ne connaissait pas les situations intermédiaires, étant sans cesse ballottée entre les grandes gaietés et les profondes tristesses.

Faut-il croire que Fernanda C..., devenue madame de Saint-K..., n'eut aucun goût simple? Loin de là; ceux qui la connaissaient intimement, disaient que, dans le fond de son être, elle conciliait les plus étranges contrastes; tout à la fois aimable et facile aux accès misanthropiques, populaire et amie de l'exceptionnel.

Mais il serait difficile de vanter son jugement; elle se prononçait sur les hommes et sur les choses d'après une impression, un préjugé; l'esprit de parti régnait souverainement sur madame de Saint-K..., et lui faisait

apprécier les événements du temps et ceux de la société avec une partialité pitoyable. Que d'illusions elle se faisait sur elle-même! Par exemple, nulle femme n'était exclusive et jalouse comme elle ; elle voulait dans un salon attirer à elle toutes les attentions et tous les hommages ; cette prétention était portée au dernier excès, et en même temps elle parlait sans cesse de son abnégation ; elle aimait, disait-elle, à s'effacer pour laisser les autres se produire ; bizarre aveuglement qui persuade à l'égoïsme de se poser en désintéressement. Qui médisait plus qu'elle du bois de Boulogne et des équestres étalages de Longchamps! et cependant elle payait le tribut le plus assidu aux caravanes de l'ostentation oisive et des vanités élégantes.

Ses affinités, ses préférences, le choix de ses amis, portaient l'empreinte de son organisation morale et de sa versatilité ; elle ne se liait qu'avec les gens qui flattaient les petites passions de son cœur, les petites misères de sa vanité ; sauf à s'en détacher promptement, quand cet intérêt de flatterie ne subsistait plus. Presque toute sa vie elle ambitionna d'être une *femme à la mode*, ambition qui se réalisa pendant de longues années, car elle avait les deux conditions qui suffisent, d'après madame Émile de Girardin, *un joli visage et une situation romanesque*. Était-elle heureuse? C'est là une question sévère ; son cœur devait inévitablement se trouver le théâtre de longues, secrètes et pénibles luttes ; car le sens du devoir ne s'était pas complétement oblitéré chez madame de Saint-K... Or, comment concevoir le bonheur dans une vie sans cesse tiraillée par des mouvements contradictoires?

Ses goûts artistiques et rêveurs ne lui donnèrent pas une grande réputation de femme économe auprès de sa belle-mère. Les rapports de belle-mère à belle-fille sont si délicats; il faut tant d'esprit de sacrifice et de prudence pour maintenir la concorde! Fernanda n'y réussit pas; elle eût été la dernière à y réussir, et combien de souffrances elle eut à dévorer!

Oh! si les femmes savaient combien nous devons nous prémunir contre l'imagination! Les excentricités, les manies ridicules et pédantesques de bas-bleus, les exagérations de toute nature tiennent à la prédominance de l'imagination. Madame de Saint-K... aimait les chiens, chose innocente assurément, mais quelles absurdités ne commettait-elle pas avec cette passion pour les animaux! Ayant perdu une levrette qu'elle aimait beaucoup, elle interdit pendant un an l'usage de son salon, parce que la levrette y avait rendu son dernier soupir. Même elle fit élever un mausolée dans son jardin, pour recueillir les ossements de l'animal adoré. Quelle idolâtrie bizarre!

L'imagination nous réserve de cruels châtiments : la critique s'attacha aux pas de Fernanda. Elle ne voyait pas facilement le mal dans les autres soit par indulgence naturelle, soit parce qu'elle avait besoin de s'absoudre elle-même. Mais la censure la traita avec plus d'ingratitude; on parlait d'elle tout bas. Un seul mot piquant, colporté à ses oreilles, la mettait hors d'elle-même; elle perdait l'appétit, et entrait plusieurs jours dans les humeurs noires.

Les femmes sensées se conforment aux conditions de leur âge, les femmes à imagination ne sont pas de même;

elles ne se consolent pas de vieillir ; cette circonstance contribua beaucoup à assombrir le caractère de madame de Saint-K... Au déclin de sa vie, elle écrivait constamment à une de ses vieilles amies : « Oh ! vous ne me reconnaîtriez pas : je suis si *changée !* » Et toujours de mélancoliques lamentations sur ses jolies couleurs qui s'en allaient, sur sa fraîcheur qui avait disparu.

Un contraste particulier était surtout frappant dans cette femme incroyable, c'était un caractère indécis et inconséquent, qui forme du reste la nuance commune à beaucoup de femmes de ce siècle, dans certaines classes de la société. Elle était tout à la fois bonne mère de famille, reine des bals, amoureuse de sermons, folle de musique et de concerts, quêtant pour les pauvres, poursuivant avec une prodigalité ruineuse les créations de la mode, s'intéressant avec une grande sensibilité au malheur, achetant à prix fou le pli d'une étoffe, la pose originale d'une plume, gravissant la mansarde de l'infortune, et mendiant partout des compliments sur sa toilette.

Les événements se précipitèrent à la fin de sa vie, ils eussent dû lui ouvrir les yeux. Ce fut en vain. L'imagination poursuivit son règne tyrannique. Son mari fut rapporté mort du bois de Boulogne, après un revirement de la Bourse. Cette perte de fortune fut comblée quelques années après par un héritage. Un scandale eut lieu dans un pays d'eaux thermales ; la malice publique, sans avoir de positives informations, voulut en rendre madame de Saint-K... complice ; ce qui fut pour elle un chagrin mortel.

Il est sûr que cette femme, avec des principes reli-

gieux, se conduisit au dehors comme si elle en eût été destituée. L'opinion la harcela de ses soupçons et de ses réprobations. Ses enfants, qu'elle éleva, il faut le dire, avec des soins qui semblent incompatibles avec des goûts romanesques, ne lui gardèrent pas cette totalité d'affection et de respect que d'autres formes lui auraient attirée.

Usée par ses propres déchirements, elle mourut triste et délaissée ; sa tombe est au Père-Lachaise. Si j'avais à graver une épitaphe sur le marbre de son sépulcre, je mettrais ces deux mots : « Ci-gît une victime de l'imagination. »

Fernanda C... dépensa toute son existence pour se rendre aimable et intéressante, et, en définitive, elle perdit son temps. Livrée à tous les penchants de la coquetterie, il lui fallait d'incroyables tours de force pour rester honnête femme ; et je ne comprends même pas comment cela peut être sans la grâce de Dieu !

Du bonheur, elle en cueillit peu. Il n'y en a pas beaucoup sur la terre ; et je doute qu'on en trouve avec une vie où domine une imagination sans règle et sans frein. — D'ailleurs, les habitudes parisiennes entraînent dans un tourbillon funeste ; si l'on n'y prend garde, il est à craindre qu'on ne s'éparpille et ne s'évapore dans le bruit ; la fréquentation des théâtres, l'entraînement des salons mondains, tendent à jeter les femmes dans une vie factice où le bonheur vrai trouve peu sa place.

Les nobles instincts, les côtés sublimes de la conscience font entendre leur voix de temps à autre ; de là un trouble qui empoisonne les journées. Madame de Saint-K... disait quelquefois : « J'ai l'air d'avoir mal fait

aux yeux du monde; Dieu, qui voit mon cœur, m'absoudra. » Symptômes d'où l'on peut juger qu'elle n'était pas parfaitement en repos.

Le mal sérieux est que dans ces envahissements de l'imagination, on voit s'effacer et s'obscurcir cette lumière intérieure qui est la lumière de Dieu, et qui nous dirige dans nos pensées et dans nos actions. Quel chaos! On passe sa vie sans savoir ce que l'on veut, dépendant de ses frivolités capricieuses, passant sans raison par les sentiments les plus opposés, allant avec une désespérante mobilité, du mépris à l'estime, de la haine à l'amour, de l'enthousiasme au dégoût.

Enfin, à quoi servent les frais d'une éducation qui fut religieuse? démêlez, à travers la vie de toutes les Fernanda, ce qui reste de sentiments pieux et l'influence qu'ils ont sur l'âme. Ah! tout se perd, tout est frappé de stérilité. Fernanda avait reçu une éducation chrétienne, et sa vie se passa dans la mondanité; elle était noble et fière, et elle ne recueillit que du dédain; elle avait un bon fonds et une bonne âme, et cependant elle ne fut pas comprise dans sa propre famille. L'aurore de sa vie avait semblé présager le bonheur, mais elle termina par l'ennui et la souffrance des jours marqués par les déceptions et les déboires [1].

Cette anecdote vous avait peut-être échappé, monsieur, dans mes précédents ouvrages; conseillez-en la lecture chez vous, si vous le croyez utile. Mais recommandez en même temps de parcourir les deux ou trois

[1] Passage que nous avons extrait du tome III, *Christianisme et Vie pratique*.

chapitres pratiques sur les méthodes de gouvernement de l'imagination (*Christian.*, tome III, chap. 7, 8, 9); car il importe surtout de connaître pratiquement ce que l'on doit faire pour régler et contenir cette faculté tour à tour si puissante, si fougueuse et si nuisible. On apprendra par là même à lever un des obstacles les plus sérieux à la réalisation du recueillement. Je ne sais pas me recueillir, je ne puis pas fixer mon esprit à une sérieuse pensée, vous dit-on quelquefois dans le monde. Je le crois bien : allez faire du calme avec la tempête, de la sérénité avec la poussière, du repos avec le tourbillon, de l'équilibre avec une imagination à laquelle on lâche la bride.

QUATRIEME GROUPE DE LETTRES

La prière, autre période de l'agriculture des intelligences.

DOUZIÈME LETTRE.

Universalité du devoir religieux ou de la prière. Utilité intime.

Je sais d'avance, monsieur, combien mes réflexions sur le sujet de cette lettre, comme sur beaucoup d'autres, sont celles de l'ecclésiastique éminent que vous admirez. La prière, c'est l'élément principal dans l'agriculture de l'âme ; la prière, c'est le grain céleste qui, descendant dans la terre du cœur, y produira au centuple. Ce que je me propose donc, c'est de rappeler, dans cette nouvelle période de l'agriculture spirituelle, que personne ne doit et ne peut manquer au devoir de prier, ni gens d'affaires ni jeunes gens.

Il faudrait être bien ingrat pour se refuser au devoir de la prière, un jour de dimanche, un jour de fête, et au lever ainsi qu'au coucher de chaque jour. Chaque instant de notre vie est une aumône qui nous vient de la main de Dieu ; n'aurons-nous pas pour lui une parole du cœur? J'engage les hommes du monde à comprendre qu'un *ennemi de soi-même* peut seul se refuser à prier Dieu. Si les sociétés humaines offrent le triste spectacle de créatures trop nombreuses, vivant sans jamais ouvrir leurs lèvres à la prière, c'est qu'elles ignorent, ou qu'elles ont fini d'oublier tout ce que cet acte saint renferme de fortifiant, de réparateur et de doux. J'en appelle à la constante expérience de ceux qui prient : n'est-il pas

vrai que la prière place notre âme dans un milieu tout *lumineux?* Si l'on a rencontré des aveugles sur ses pas, si l'on a connu des personnes qu'un accident a privées de la vue, on a certainement estimé comme le plus affreux malheur sur terre de perdre la faculté de voir, la faculté de jouir du visage de ses semblables et des aspects de la nature extérieure. La prière nous rend la vision, la faculté de voir que nous perdons trop souvent, dans l'ordre moral; elle dissipe les aveuglements funestes auxquels nous sommes sujets. Que l'on veuille se représenter ce que c'est que prier! On se met à l'écart, on dit aux choses humaines : « Faites silence; » on est à genoux, si cela est possible; alors, on parle à Dieu, on l'adore, on lui raconte ses états d'âme et de cœur. Étant ainsi rapproché de Dieu, le nuage de ténébreuse poussière qu'élèvent nos habituelles préoccupations, se dissipe et disparaît; la parole du prophète se réalise : « *In lumine vultus tui ambulabunt.* » Dans la prière, étant plus près de Dieu, il vient jusqu'à nous un peu de la lumière de l'incompréhensible visage de Dieu; c'est une lumière douce, persuasive, sereine. On comprend, sur la vérité, sur le devoir, sur les détails de sa propre conduite, ce que l'on ne comprenait pas en d'autres moments. Il semble qu'on a quitté l'enfoncement de la vallée, la région des illusions, des passions, des étourdissements, pour gagner l'air pur et le grand jour du sommet de la montagne. On est, pour ainsi dire, enveloppé des clartés qui s'échappent de l'auréole divine. Quand on se ramasse en soi-même pour prier, ces clartés n'offusquent pas; elles font voir mieux, pour mieux vivre, à l'opposé de celui qui ne veut pas com-

prendre, de peur d'être contraint de bien agir : « *Noluit intelligere ut bene ageret.* »

Non-seulement la prière nous place dans un milieu tout lumineux, et notablement contrastant avec l'atmosphère dense et obscure où s'écoule le reste de notre existence ; mais, de plus, je dois dire, monsieur, qu'elle *repose* notre âme dans toute l'exactitude et la bénignité du mot. A combien de fatigues ne sommes-nous pas exposés en cette vie, et nous avons principalement en vue les fatigues qui atteignent les profondeurs intimes de l'âme humaine ! Il y a un danger dans les affaires de la vie, si vives, si multipliées, et dans le seul écoulement des heures. Notre âme s'échappe, s'éparpille, s'évapore ; parfum mal gardé, elle fuit et s'écoule par la moindre fissure. Cette absence de nous-mêmes, qui nous fait perdre les rênes de notre propre gouvernement, est à la fois un danger et une fatigue, parce qu'elle détourne de Dieu, dessèche l'âme, et affaiblit la conscience. « Les hommes se tourmentent beaucoup, dit spirituellement saint Augustin, pour ne pas trouver ce qu'ils cherchent. » Heureusement, on se retrouve soi-même aux pieds de Dieu ! Pauvres fugitifs de nous-mêmes que nous sommes tous ! la prière nous ramène, elle nous rend la calme possession de nos facultés. Sorti de soi, elle fait rentrer en soi. Elle nous fait reprendre la partie la plus délicate et la plus sensible de notre être. La prière est pour nous le saint personnage qui disait aux antiques enfants d'Israël : « Hommes errants, hommes vagabonds, déserteurs de votre âme et fugitifs de vous-mêmes, prévaricateurs, retournez, retournez à votre cœur ; *redite, prævaricatores, ad cor* » (ISAIE, XLVI). Par la prière, nous

retournons à notre cœur, selon le conseil d'Isaïe; là, personne n'est plus entre Dieu et nous; nous nous rèappartenons; cela nous délasse et nous repose dans le Seigneur. O vous! êtres troublés que tout fatigue en ce monde, que tout accable, que tout brise, vous, affamés de nobles et efficaces délassements, mettez-vous à genoux, priez! ce sera votre délivrance! Notre fatigue vient beaucoup de ce que, violemment rejetés hors de nous-mêmes, nous cessons d'être à nous-mêmes. Revenir, s'aller jeter aux pieds de Dieu, consacrer quelques instants à répandre pieusement son âme devant le Tout-Puissant, c'est se retrouver et recommencer à s'appartenir.

N'en doutons pas, la prière, en élevant nos âmes vers le Seigneur, nous repose, nous refait; c'est une vérité pratique. Le malheur est qu'on va, dans ses mauvais jours, chercher loin ce qui est près. — Vous êtes triste! mais priez! la prière verse le nard sur les blessures de l'âme. Il y a, sur ce sujet, la déclaration précieuse d'un apôtre. Saint Jacques nous dit: Êtes-vous triste, priez; *Tristatur aliquis vestrum, oret!* » Vous êtes triste des choses les plus terrestres, les plus profanes; c'est le choc des intérêts, des affaires, des rivalités, des ambitions; c'est le poids des revers, des malheurs, des espérances trompées: quelle que soit la cause, priez! Se mettre avec Dieu dans un rapport de confiance, de soumission, d'amour, cela repose, cela refait, cela restaure; on sent une bienfaisante rosée descendre du ciel; on pense à une autre patrie, et le cœur flétri se ranime. De même que la prière rend plus suaves les jours heureux, de même elle rend l'affliction moins douloureuse, et

mêle à nos tristesses quelque chose de consolateur. Oh ! quel singulier maître nous avons dans l'Église, notre mère ! Elle nous ordonne la prière, aux dimanches et aux fêtes ; elle nous l'ordonne pour chacun des jours que nous passons dans cette vie mortelle. Nouvelle manière d'ordonner, l'Église nous impose notre consolation ! Inévitablement, il vient pour chacun des moments fréquents où l'on se trouve froissé par les choses humaines, blessé par les liens de la société ; mais les époques de la prière, étant échelonnées sur l'espace de notre vie, nous rencontrent nécessairement dans ces états de malaise ; alors, par la prière, nous entrons dans un autre monde, dans une atmosphère nouvelle, et un mystère de paix, de délivrance, de repos s'accomplit.

Je n'ai pas besoin, après cela, monsieur, de formuler quel est le résultat final de la prière par rapport à l'homme ; elle redouble les forces, les énergies de l'âme. Prier, c'est s'adresser à la force des forces, à la plénitude suprême qui ne demande pas mieux que de se déverser sur notre indigence. C'est dans la prière que nous exposons nos combats, nos rudes épreuves, nos misères spirituelles et temporelles ; et c'est de la prière aussi que Dieu se sert, dans sa sagesse, pour nous soutenir ou nous relever dans les voies du bien , pour nous exciter ou nous corriger. J'invoque l'expérience des siècles sur cette puissance de la prière pour tirer l'âme de ses défaillances : tantôt, l'amour, la foi, l'espérance, viennent à languir ; on a ses oublis, ses lenteurs, ses ralentissements, ses dépérissements ; la céleste étincelle se retire un instant ; amour, foi, espoir, c'est beau en ce monde, et, cependant, telle est notre misère

ici-bas, que souvent ces sublimes choses viennent à s'attiédir en nous ; tantôt, l'on chancelle, on succombe au piége des occasions : la volonté a manqué de fermeté ; la piété et la justice s'en vont en lambeaux ; devoir, conscience, saintes délicatesses d'une âme qui craint le Seigneur, tout cela a subi des échecs. Où s'opérera la première réparation de ces désastres ? C'est dans la prière. En s'agenouillant devant Dieu, on trouve tout ce qu'on avait perdu, vertus, croyance, idée de Dieu, du ciel et de tous les biens qui nous attendent dans un monde invisible. On ne sentait du goût à rien : emploi inutile de la vie, insouciance pour les saints objets, infractions sur des points graves de la loi, tout passait sur l'âme sans y éveiller de remords ; mais l'on fait une prière, et l'on revient changé ; gémissements, désirs, pieuses aspirations, regrets du passé, bonnes pensées de vie meilleure, tels sont les mouvements qui naissent dans l'âme. On a dit une belle parole de la prière considérée sous cet aspect touchant ; nous aimons à la reproduire ici : « La prière est le commencement de toute vertu ; elle est un soupir vers la bonne vie. Prier, c'est être prêt à bien vivre. » Mon Dieu ! nous n'apercevons pas avec quelle additionnelle puissance la prière, lorsqu'on la fréquente, attache l'homme à ses différents devoirs dans la vie. Prenons l'obligation d'aimer nos frères ; on ne soupçonne pas combien cette énergie de notre nature intellectuelle et sensible, la puissance d'aimer, se fortifie par la prière. L'éternelle et déshonorante misère de ceux qui se doivent consciencieusement une affection inaltérable, tels que les parents, les alliés, les membres de la famille, les amis, cette misère est dans

l'inconstance, dans la fragilité d'un sentiment qu'on n'a pas soin d'entretenir au degré de ses serments et de ses promesses. Mais assurément, on tomberait moins dans cette calamiteuse misère, si on mettait les choses de cœur sous l'hospitalier abri de la prière. Que les hommes veuillent prier plus souvent, les énergies sympathiques de leur âme seront rajeunies ; ils sentiront l'éternelle puissance d'aimer tendrement ceux que Dieu désigne à leur affection. L'amitié devient de plus en plus solide quand elle est visitée par la prière. Là : « Tout ce « qu'il y a d'humain (dans l'amitié) à ce feu s'évapore ; « tout ce qui reste est pur et immortel. »

S'agit-il du travail de sa propre sanctification, c'est l'objet direct de la prière de redoubler les énergies de l'âme ; tant qu'on ne prie pas, tandis qu'on est porté par le torrent des faits et des pensées journalières, les projets de réforme de soi-même ont toujours un caractère vague. On a des velléités de bien, et l'on s'arrête aux velléités ; ce n'est que lorsqu'on prie, lorsqu'on s'anéantit devant Dieu, que toute idée devient claire, que le désir vague se transforme en volonté positive. Au lieu de se balancer dans les nuages, on détermine avec précision les obstacles qu'on rencontre personnellement à la pratique d'un devoir connu, et on supplie Dieu de nous en faire triompher par sa grâce. Comment veut-on qu'au sortir de la prière on ne soit pas plus courageux, plus fort, plus vertueux, plus dévoué à son devoir ? Est-ce que la prière ne réchauffe pas l'âme, ne l'excite pas, ne la nourrit pas, ne l'abreuve pas d'une séve nouvelle ? La volonté ne s'y sent-elle pas librement inclinée au bien ? C'est le mystère du chemin d'Emmaüs qui se

renouvelle. « Notre cœur, disaient les disciples de Jésus, n'était-il pas brûlant au dedans de nous, pendant qu'il nous expliquait les Écritures? »

Raconter tous les faits d'assistance bienveillante, de puissance transformatrice de la prière, de sa féconde efficacité pour rendre à l'âme languissante ses énergies nécessaires, ce serait, monsieur, reprendre l'histoire des innombrables créatures qui, de siècle en siècle, ont porté dans leur cœur, avec le sentiment religieux, un peu de foi et d'espoir. Nous citerons la mémorable expérience du saint roi-prophète; il disait au Seigneur : « Répandez en moi l'allégresse, parce que j'ai élevé mon cœur vers vous. » Un autre jour, il était profondément triste quand il disait : « Mon âme n'a pas voulu être consolée; » mais il ajoutait : « J'ai pensé à Dieu, et je me suis réjoui; *Memor fui Dei, et delectatus sum.* » Un homme célèbre de ce pays nous a initiés aux heures pieuses de son excellente mère, femme en qui la religion était la base de ses vertus en même temps que le soutien de sa vie; il nous a dit qu'à certains moments sa mère vivait en Dieu seul, qu'elle allait chercher dans la prière ce rafraîchissement céleste dont l'âme souffrante et aimante a besoin pour reprendre les forces de souffrir et d'aimer toujours davantage. Il nous a dit aussi que, lorsque sa mère sortait de ce sanctuaire de son âme, son visage était plus serein et plus apaisé encore qu'à l'ordinaire, et qu'elle *marchait plus légèrement à ses devoirs* le reste de la journée.

Ne nous étonnons pas de cette merveille quotidienne par laquelle, après avoir prié, on marche plus légèrement à ses devoirs; ne nous étonnons pas si l'on ren-

contre dans l'action de prier et dans ses suites, des énergies, des redressements, des illuminations, des émotions d'une autre vie, des clartés inconnues, l'équilibre de son âme et de ses sens, le courage pour toujours recommencer ce qui n'est jamais fini. Si nous étions seuls dans la prière, il y aurait peut-être de quoi nous décourager avec notre néant. Que pourrions-nous espérer, pauvres atomes imperceptibles, perdus dans l'infinité des mondes? Mais si la prière est puissante, son énergie ne vient pas de nous, mais de Jésus-Christ : tout chrétien prie en Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, au nom de Jésus-Christ; et une parole retentira à jamais à travers les âges, une parole prononcée par Jésus-Christ : « Tout ce que vous demanderez en mon nom, vous sera accordé. » Il faut se souvenir enfin que, si notre âme trouve tant de ressourcee dans la prière, Notre-Seigneur a fondé sur la terre un corps dont nous sommes les membres, c'est-à-dire l'Église, et qu'unis à ce corps, nos pauvres petites imparfaites prières se fortifient, se purifient, se centuplent en efficacité, en s'associant à la prière universelle, animée et fécondée par Jésus-Christ lui-même. Permettez-moi, monsieur, de rappeler une belle page du philosophe Malebranche sur « la foi en Jésus-Christ qui est la véritable religion, » sur « l'accès auprès de Dieu par Jésus-Christ, qui est le vrai culte, la seule voie de mettre nos esprits dans une situation qui adore Dieu, et qui puisse, par conséquent, nous attirer les regards de complaisance et de bienveillance de l'auteur de la félicité que nous espérons. » Il faut la citer, parce qu'elle est une réponse solide à ceux qui voudraient suspendre, glacer la prière sur les lèvres

de l'homme, en lui représentant sa petitesse, en lui insinuant qu'à la distance immense qui le sépare de l'Être éternel, infini, sa prière ne peut qu'être frappée d'impuissance, de stérilité; que les faibles hommages d'insectes aussi petits que les humains ne peuvent rien obtenir de l'infinie grandeur. Malebranche dit : « Il n'y a point de rapport entre l'infini et le fini. Cela peut passer pour une notion commune. L'univers, comparé à Dieu, n'est rien, et doit être compté pour rien; mais il n'y a que les chrétiens, que ceux qui croient à la divinité de Jésus-Christ, qui comptent véritablement pour rien leur être propre, et le vaste univers que nous admirons. Peut-être que les philosophes portent ce jugement-là, mais ils ne le prononcent point; ils démentent, au contraire, ce jugement spéculatif par leurs actions; ils osent s'approcher de Dieu comme s'ils ne savaient plus que la distance de lui à nous est infinie; ils s'imaginent que Dieu se complaît dans le culte profane qu'ils lui rendent; ils ont l'insolence, ou, si vous voulez, la présomption de l'adorer. Qu'ils se taisent : leur silence respectueux prononcera mieux que leurs paroles le jugement spéculatif qu'ils forment de ce qu'ils sont par rapport à Dieu. Il n'y a que les chrétiens à qui il soit permis d'ouvrir la bouche et de louer divinement le Seigneur; il n'y a qu'eux qui ont accès auprès de sa souveraine majesté; c'est qu'ils se comptent véritablement pour rien, eux et tout le reste de l'univers, par rapport à Dieu, lorsqu'ils protestent que ce n'est que par Jésus-Christ qu'ils prétendent avoir avec lui quelque rapport. Cet anéantissement, où leur foi les réduit, leur donne, devant Dieu, une véritable réalité. Ce jugement, qu'ils

prononcent d'accord avec Dieu même, donne à tout leur culte un prix infini. Tout est profane par rapport à Dieu, et doit être consacré par la divinité du Fils pour être digne de la sainteté du Père, pour mériter sa complaisance et sa bienveillance. Voilà le fondement inébranlable de notre sainte religion. »

Tels étant les admirables effets de la prière, je plains bien, monsieur, ceux qui ne prient pas : ils sont les plus grands ennemis d'eux-mêmes. Les malheureux ! ils délaissent ce qui est toute la ressource de l'homme, toute la consolation de l'homme. Ils sont à plaindre ! L'absence de la prière prouve autant de médiocrité d'âme, de sécheresse d'âme, que de futilité et de légèreté d'intelligence. Un écrivain de l'antiquité païenne nous rapporte un beau mot de César traversant la mer un jour de tempête. L'illustre Romain, voyant le pilote du navire s'effrayer devant les flots soulevés et menaçants, lui dit : « Que crains-tu? tu portes César ! » Hélas ! la vie humaine est une perpétuelle tempête ; la comparaison qu'on en fait avec l'orageux océan est d'une exactitude parfaite. Nos soucis, nos misères, nos faiblesses, nos besoins sont aussi nombreux que les sables et les gouttes d'eau de la mer ; et, quand on a fini avec les peines, les périls et les anxiétés de la veille, le lendemain c'est encore à recommencer. Sollicitudes de la vie temporelle, peines du cœur, tentations délicates de l'âme : voilà ce que c'est que la traversée de la vie, et nul ne peut dire : « Que crains-tu ? tu portes César ! » Personne n'est un César pour les difficultés de la vie et pour celles de l'âme ! Il n'y a qu'un *seul esquif* sur lequel on échappe aux tristes réalités du naufrage, c'est la prière ! La prière

est la *seule cuirasse* qui préserve des balles ennemies. En vérité, il faut avoir un triple bandeau sur les yeux, pour ne point apercevoir les interminables besoins qui assiégent l'homme, soit du côté temporel, soit du côté moral et religieux, et pour ne point sentir, en conséquence, la nécessité de prier Dieu, nécessité autant fondée sur notre nature que sur les ordres positifs de Jésus-Christ et de l'Église. Mgr Gerbet a, sur la prière, une expression qui est charmante et juste. « La prière, dit-il, est l'humble aveu d'une indigence qui espère. » C'est bien cela, c'est bien pourquoi nous prions ; et mille fois tant mieux, si l'Église, au lieu de nous abandonner à la liberté de notre volonté, qui souvent, ayant beaucoup à faire, ne fait rien du tout, s'est conduite en mère prévoyante et sage, nous a tracé chaque jour et chaque dimanche notre devoir fondamental de prier, et s'est assurée ainsi, non pas seulement de nous proposer des conditions de soulagement, de secours, mais encore de nous les faire accepter.

Je pense en avoir assez dit, monsieur, pour vous confirmer dans le sentiment de la nécessité d'un devoir, auquel vous avez pu manquer dans quelques époques de votre vie, mais que vous remplissez désormais avec fidélité et avec bonheur.

TREIZIÈME LETTRE.

Série de bonnes occasions d'hiver : semer pour récolter : manifestations et expressions régulières des hautes fonctions de l'âme.

Entreprenons, monsieur, la série des bonnes occasions qui s'offrent en hiver pour l'ensemencement de l'âme. Il faut semer, dit-on, pour récolter. Je veux donc rappeler tout ce qui est moyen de rapport avec Dieu, tout ce qui est prière sous toute forme, tout ce qui est gain et profit pour l'âme, tout ce qui lui est occasion de s'emplir aux sources éternelles. Nous avons d'abord la prière vocale, c'est-à-dire la *prière du matin et du soir*. Je ne connais pas de vrai moyen de prier, si on ne s'attache pas aux prières composées par l'Église et usitées tous les jours par les chrétiens. Ces prières sont toutes faciles et excellemment faites ; nous n'avons qu'à consentir à ces prières, sans être obligés à faire aucun effort : nous prions ainsi vraiment bien. « Le Saint-Esprit nous fournit les mouvements, les pensées et les paroles, et nous n'avons qu'à suivre. » On n'en doit pas estimer ces prières moins, parce que tous les disent ; Dieu les écoute plus volontiers, parce qu'elles sont certainement l'ouvrage du Saint-Esprit, et qu'elles « ne contiennent rien qui ne soit divin. » Je demande seulement qu'on veuille se servir des prières usitées communément

dans l'Église, pour réchauffer de temps en temps le désir d'être à Dieu et de jouir de lui ; car ce désir s'affaiblit et s'éteint même tout à fait, si l'on n'a soin de l'entretenir et de l'accroître. Il y a des esprits dans le monde qui parlent religiosité, mais qui dédaignent l'exactitude à répéter chaque jour nos humbles formules de prière. S'ils parviennent un jour à voir clair en eux-mêmes, ils s'apercevront que le feu de l'amour divin est éteint en eux depuis qu'ils ont négligé de s'agenouiller et de faire les prières vocales.

Aller à la sainte messe. — L'assistance à la sainte messe est une de ces pieuses actions qui ne sont point particulières à la saison d'hiver, pas plus que la prière vocale quotidienne. Cependant, l'hiver on vient volontiers plus souvent à la sainte messe, pour des raisons qui ne sont pas à expliquer. J'aimerais, monsieur, et en cela j'exprime le désir de tout cœur sacerdotal, j'aimerais à voir les familles qui le peuvent, venir tout entières à la sainte messe : il n'y a pas de meilleur moyen de sanctifier le commencement des journées. Mais, en général, la sainte messe n'est pas bien comprise ; et vous me permettrez, monsieur, si ce n'est pour vous, du moins pour d'autres lecteurs, de rappeler quelques notions pratiques.

Lorsqu'on se rend à la sainte messe, on doit se figurer qu'on est du nombre de ces saintes femmes qui accompagnèrent Jésus-Christ allant au lieu de son supplice. Et quand on est arrivé dans le sanctuaire, c'est le moment de se ressouvenir de la mort et de la passion de Notre-Seigneur et des témoignages visibles qu'il nous a donnés de son amour, en même temps que ce même

Seigneur est là présent, rempli de charité pour nous; ce qui doit nous exciter puissamment à servir ce bon maître et à savoir souffrir comme lui et pour son amour. Hélas! on reste trop étranger au sens de ce sacrifice incomparable qui s'accomplit tous les jours sur l'autel : chose répétée souvent s'affadit! Pauvre nature que la nôtre! — Un homme revêtu du caractère sacré monte à l'autel; il récite les prières consacrées par la liturgie; et Jésus-Christ descend à sa voix; sous la parole de la consécration s'opère la mystique immolation de la victime. Je le répète, nous ignorons trop ce qui se passe à cette action de la sainte messe, où l'assistance devient comme machinale. Pourquoi ne comprenons-nous pas mieux l'importance de cette cérémonie si pleine de sang, et néanmoins non-sanglante, où la mort est partout, dit Bossuet, et où cependant la victime est vivante? Le prêtre consacre le corps et le sang de Jésus-Christ sous les espèces *séparées* du pain et du vin. Ainsi, le Sauveur est constitué à l'état de victime, sous les signes de son ancienne mort. Aller à la messe, qu'est-ce donc, mon cher lecteur? C'est assister à ce qu'on appelle un sacrifice où le Fils de Dieu nous sert de l'ineffable manière qu'il peut servir; il renouvelle chaque jour à la messe les sublimes mystères de sa mort. On ne peut douter, dit Bossuet, que l'oblation du corps et du sang de Jésus-Christ sur les autels ne soit d'elle-même agréable à Dieu et ne l'oblige à nous regarder d'un œil plus propice, parce qu'elle lui remet devant les yeux la mort volontaire que son Fils bien-aimé a soufferte pour les pécheurs.

Je vous invite, lecteur, à penser pendant la messe que

Jésus-Christ est le *chef-d'œuvre de Dieu,* le sanctuaire parfait du Saint-Esprit, rempli de tous les sentiments de religion par lesquels il rend un hommage infini à la sagesse divine. Les Écritures l'appellent *l'œuvre par excellence de Dieu son Père;* la *grande œuvre de Dieu,* c'est *Jésus-Christ* (Ps. cx, 3), dont l'intérieur est rempli de la louange et de la reconnaissance des grandeurs de son Père, qu'*il loue* lui seul plus pleinement que toute l'Église du ciel et de la terre, que tous les saints et les anges. Si ce mot : *louer Dieu,* ne dit rien en vous, il vous manque un sens : *confessio et magnificentia opus ejus.* Vous devez vous rappeler, en second lieu, que Notre-Seigneur n'est pas seulement la louange de son Père, il est encore l'*immense réservoir de la bonté* et de toute la magnificence de Dieu sur l'Église; en lui et par lui, Dieu le Père a versé sur nous toutes ses bénédictions; *benedixit nos in omni benedictione in Christo* (Ep. I, 3). Ainsi, le *feu* que l'Esprit-Saint a un jour allumé en Notre-Seigneur Jésus-Christ ne *s'éteint jamais,* et la même ferveur intérieure qui était en lui sur la croix, pour se sacrifier à la gloire de Dieu son Père et pour opérer notre salut, *continue encore en lui* dans le sacrifice de l'autel, et continuera jusqu'à la fin du monde. Vous devez, en troisième lieu, vous souvenir de la continuation de la *croix* par l'*autel,* c'est la même victime qui est offerte, c'est le même intérieur, ce sont les mêmes dispositions du cœur, c'est le même Jésus-Christ qui est présent au saint sacrifice de l'autel comme sur la croix. Ainsi, la messe n'est pas une cérémonie vide, un froid souvenir d'un événement passé; c'est le sacrifice de la croix *continué,* pour durer jusqu'à la fin

des siècles et nous en appliquer la vertu salutaire. (Concile de Trente, sess. XXII, c. 1.)

Que vous manque-t-il? Sur la croix, je vois Jésus-Christ versant son sang, priant à haute voix ; sur l'autel, il paraît en silence; sa personne est cachée sous les voiles du pain. Or, en Notre-Seigneur comme dans les chrétiens, le principal n'est pas l'*extérieur* des œuvres qui paraissent; ce qui doit être le plus considéré, est l'opération secrète et *intérieure* du Saint-Esprit, auteur et principe de toutes les bonnes œuvres. L'auguste intérieur de Jésus-Christ est le même sur la croix et sur l'autel, sous le voile du pain et sous le voile de la chair.

Demanderez-vous pourquoi la messe? — Je vous réponds : Péchons-nous? faisons-nous des fautes? Notre conscience ne se souille-t-elle jamais? Y a-t-il une justice divine? Or, louer Dieu, apaiser sa justice, lui demander des grâces par un intermédiaire plus puissant : voilà la sainte messe. — Un roi de Portugal traversait l'Océan. Une tempête se déclara, et il était évident que sa perte était imminente. Il élève un enfant innocent vers le ciel, par une inspiration soudaine qui lui était venue. Ce fut le subit apaisement des flots. — Notre histoire à la messe n'est pas autre. — Pourquoi la messe? Écoutez encore : Notre-Seigneur a voulu vivre à l'état continuel d'immolation et de mort parmi les vivants, afin d'être le grand centre de tous les morts et le moyen de communication entre ceux qui fournissent encore le pèlerinage terrestre et ceux qui sont décédés. Lorsque nous sommes recueillis, priant, plongés dans un océan de pensées pieuses, infinies, à deux pas de la sainte victime des autels, nous osons croire qu'il s'éta-

blit, par le moyen du divin mourant, une communication lointaine, je ne sais quelle communication entre nous et ceux qui ne sont plus sur la terre; nous sommes élevés dans un monde béni de confiance, et nous sommes persuadés, avec l'Église de tous les temps, que des secours sont portés aux morts par l'intermédiaire et par l'efficace du saint sacrifice. C'est la tradition des Pères des premiers siècles, de saint Cyprien, de Tertullien, de saint Augustin, de saint Chrysostome et de tous les autres. N'est-ce pas un touchant usage du christianisme primitif, de célébrer le saint sacrifice de la messe sur le tombeau même des morts, et d'indiquer ainsi, en superposant sur de frêles ossements les emblèmes de la vie et de l'immortalité, qu'il y a de saintes relations entre le sacrifice de la messe et le monde habité par les morts! Saint Augustin, qui était aussi tendre de cœur qu'il était sublime d'intelligence, ne manquait jamais de profiter des communications avec les morts, dont Jésus-Christ se fait à l'autel l'attendrissant rendez-vous. Il se procurait un doux et utile moyen de rapport avec l'âme de sa chère mère décédée ; et saint Augustin agissait de la sorte parce que la présence de Jésus faisant le fond du sacrifice, on se ressouvient tout à la fois, à la messe, et de la mort de Jésus-Christ, premier-né d'entre les morts, et de la mort de ceux qui nous ont précédés sur cette terre éphémère avec le signe de la croix.

Donc, nous avons à faire, pendant la sainte messe, les meilleures choses et les plus profitables, savoir : nous bien pénétrer de ce qui se passe dans les obscurités de ce mystère solennel; ramasser toute notre foi ; renouer,

à travers le temps, le présent au passé; se souvenir, s'abîmer dans son indigence, se noyer dans les flots de ce sang divin qui baigne mystiquement l'autel; prier, gémir, penser à des morts chéris; se retirer consolé, réconforté, animé de générosité et d'énergie pour les devoirs, pour les immolations et les sacrifices de chaque jour. — Quant à la manière d'y employer le temps et à la méthode qu'on peut suivre, servez-vous, si vous voulez, d'un livre pieux, allant du livre à votre cœur, et de votre cœur à ce qui se passe sur l'autel.

La lecture d'hiver.—On parle à Dieu dans la prière, et il nous parle dans la lecture. Nous n'entendons pas ici, évidemment, les lectures profanes. Il est bien à regretter, monsieur, qu'on ne fasse pas plus de réflexions sur la nécessité qu'il y a de nourrir l'âme, qui est encore plus grande que celle de nourrir le corps. Nous avons besoin, pour former de saintes pensées et de saints désirs, d'être aidés par quelques conseils et par quelques modèles, et que nous n'ayons ainsi « qu'à suivre les pensées et les désirs que nous trouvons déjà tout formés. »

L'action de la lecture est considérable et infaillible : lire, c'est manger, spirituellement parlant; manger, c'est s'assimiler des aliments; lire, c'est s'assimiler les idées et les sentiments du livre qu'on parcourt. Comme choix et discernement, la lecture demande de délicates précautions. Je me souviens de l'illustre et regrettable Lamennais. Jeune, il avait lu Jean-Jacques Rousseau; il le réfuta dans son *Essai sur l'Indifférence;* mais les impressions de lecture revinrent : Jean-Jacques avait inoculé à son jeune lecteur l'esprit de mobilité intellectuelle. Lamennais a changé. Un jour sa place

ne s'est plus trouvée dans le firmament du clergé. Ah! monsieur, de primitives et imprudentes lectures ne préparèrent-elles pas la chute de cet astre? Le vainqueur, qui avait noblement réfuté Rousseau, n'a-t-il pas subi l'ascendant du vaincu?

Les lectures spirituelles, quand le lecteur y est fidèle chaque jour, au milieu de ses devoirs extérieurs, entretiennent en lui son amour pour les biens éternels; ces lectures consolident la foi, raniment la patience, la confiance en Dieu. Ainsi, Dieu, pour nous parler, aime, dans les dispositions de sa providence, que quelqu'un nous parle de sa part. — Vous voulez, monsieur, que je réponde à vous-même et à tous ceux qui me demanderont quels livres il faut lire? Ah! durant ces bonnes heures silencieuses que l'hiver vous ménage, ayez sous la main, leur dirai-je, quelques-uns de ces bons et utiles livres consacrés chez les chrétiens; ne vous occupez pas de curiosité ni de vains ornements d'esprit; cherchez à vous édifier, à vous nourrir, à vous soutenir : les *Évangiles,* l'*Imitation de Jésus-Christ*, la *Vie des Saints*, des *Extraits de sainte Thérèse,* la *Vie de Mgr Chevarus* , *de saint Vincent de Paul,* etc., vous offriront de la substance. J'aurais quelques explications à donner sur le livre admirable de l'*Imitation,* mais je renvoie à l'une des lettres des derniers groupes de ce recueil.

Retraites spirituelles. — La saison d'hiver paraît propice à ces exercices de l'âme qui, durant quelques jours, s'abstrait de la vie ordinaire pour s'occuper uniquement des intérêts éternels. Pendant le carême, les pasteurs ont soin de ménager une semaine de prédica-

tions, d'exhortations spéciales pour ceux qui veulent passer quelque temps avec Dieu et Dieu seul. Je n'ai pas à dire, monsieur, les fruits abondants qu'on retire de ces retraites; quand on les suit avec bonne volonté, l'utilité en est immanquable. Le philosophe Jouffroy appelait les temps de maladie des époques de retraite spirituelle. Il avait raison : se ménager une retraite, une semaine de pieuses et sérieuses réflexions, c'est se procurer de ces états pendant lesquels on voit mieux, où les voiles des illusions et des tromperies tombent, comme lorsqu'on est malade. Je suis bien convaincu que si tout le monde et ceux qui dirigent l'opinion, les mœurs publiques, et ceux qui les égarent, si tous, dis-je, faisaient des retraites, la face de l'état social serait complétement changée. Deux hommes se rencontrèrent un jour dans une ville qui a toujours eu le monopole du bien et du mal, l'un professeur de philosophie, l'autre voué à Dieu après avoir quitté le monde. François Xavier rêvait comme on peut rêver quand on a devant soi un bel avenir de gloire humaine; mais un homme ayant d'autres idées lui parla un jour; il lui dit de grandes vérités à l'oreille du cœur : de là tout ce que nous avons vu. Ignace de Loyola donna une retraite à son compatriote Xavier, et François, qui aurait passé sa vie à se draper dans son pédantesque manteau de platonicien, est devenu un saint, un Alexandre de la charité, tandis qu'il n'eût été qu'un vain philosophe.

On prodigue les moyens de faire des retraites à Paris. M. de Ravignan en a prêché plusieurs à un auditoire de dames. (On en donne une tous les ans à la métropole qui est spéciale pour les hommes et les jeunes gens.)

J'invite de toutes mes forces à y assister. L'Église, d'ailleurs, s'efforce de rendre les retraites praticables pour tous. Chaque paroisse a un temps de retraite générale pendant une semaine du carême, et c'est là surtout que chaque paroissien doit se trouver. Apportons-y les conditions de succès, je veux dire une certaine séparation du monde, la fidélité à quelque méditation grave ; puis enfin ne nous contentons pas de former en général le dessein de nous corriger et d'être plus chrétiens ; proposons-nous quelque but particulier auquel nous rapportions toute la retraite, et qui tende à la réforme de notre âme.

A la prochaine lettre, monsieur, je continuerai la série des bonnes occasions d'hiver.

QUATORZIÈME LETTRE.

Suite de la série : les jours d'Adoration à Paris et dans les Provinces.

Monsieur, il faut mentionner comme une de nos belles et précieuses ressources, ces jours consacrés à Paris comme dans toute la France, à l'adoration solennelle du Dieu qui réside dans le plus auguste sacrement du christianisme. Dans ces jours bénis, toute la population se presse à l'envi autour de l'autel brillant d'or et de lumière ; on prie, on adore l'hôte céleste qui condescend à rester comme en permanence de réception intime et collective à la fois. Je ne puis oublier, monsieur, d'avoir vu longtemps ces spectacles de pompe religieuse dans cette modeste église du faubourg Saint-Germain, où s'est écoulée une bonne partie de mes meilleures années. Je garderai toujours des souvenirs aimés de ce troupeau pieux et de ce clergé zélé et intelligent, au milieu desquels Dieu a voulu que j'exerçasse modestement pendant quinze ans ma petite bonne volonté sacerdotale ; et j'ai emporté, entre autres choses, l'édifiante mémoire de ces journées d'adoration saintement splendides, auxquelles se prêtaient admirablement l'ornementation du temple, le zèle du pasteur et la ferveur des fidèles, empressés à prier, remercier et adorer l'il-

lustre visiteur qui honorait la paroisse de sa mystérieuse présence, à la façon d'un père qui vient faire un séjour au milieu de ses enfants.

Il ne faut pas de longues réflexions, monsieur, pour découvrir la haute importance des adorations et des visites au Saint-Sacrement, en se bornant au point de vue des utilités purement individuelles. Ces visites sont le moyen d'exercer le plus noble de nos priviléges, celui de fréquenter un Dieu ; elles sont le moyen de faire connaissance avec Jésus-Christ, non point pour s'arrêter à une connaissance superficielle et insignifiante, mais pour arriver à son ineffable intimité. Primitivement, au berceau des choses humaines, une voix trompeuse avait dit à l'homme : « Mangez de ce fruit, vous serez *comme des dieux ; eritis sicut dii.* » Cette voix mensongère promettait plus qu'il n'est permis et possible de prétendre. Mais cependant elle touchait une corde à laquelle l'homme n'est pas insensible ; il y a en nous l'instinct à ressembler à Dieu par quelque côté. La philosophie ancienne, dans un de ses représentants les plus graves et les plus éloquents, exprima aussi la tendance de l'homme à se croire de race et de destinée divine ; elle parla un jour par la bouche de Cicéron : « Il y a une société primitive entre l'homme et Dieu ; il y a une similitude entre l'homme et Dieu qui nous autorise vraiment à nous dire de la famille, de la race et de la lignée des êtres celestes [1]. » Je ne parle pas des temps

[1] Est prima hominis cum Deo societas; est igitur hominis cum Deo similitudo ex quo vere agnatio nobis cum cœlestibus, vel genus, vel stirps appellari potest. Ex quo efficitur illud, ut is agnoscat Deum,

modernes ; cela surpasse toute imagination ; philosophes, poëtes, France, Allemagne, partout on a répété à l'homme qu'il *était Dieu ;* que Dieu n'avait conscience de lui-même que dans l'homme.

Voyons d'un œil de pitié ces exagérations épouvantables, et recueillons à travers cette constante erreur qui porta en tout temps l'humanité à vouloir usurper les qualités incommunicables de la divinité, recueillons-en ce qui est légitime et vrai. La religion chrétienne satisfait les tendances divines qui sont en l'homme; mais elle nous épargne l'orgueil ancien qui fit tomber notre premier père; elle nous préserve de l'extravagance qui tourne la tête à nos contemporains. Cette promesse : « Vous serez comme des dieux, » reçoit son accomplissement littéral dans les visites au Saint-Sacrement ; nous devenons comme des dieux, tout en restant dans les conditions nécessaires de notre nature limitée, dépendante, en tant que créatures. Pour les chrétiens, être comme des dieux, ce n'est pas se substituer impudemment à Dieu, ce n'est pas s'affranchir de toute règle morale, de tout devoir. Être comme des dieux, c'est avoir des relations avec Dieu, le prier avec confiance, lui parler humblement et avec expansion ; être comme des dieux, c'est contracter quelque chose de glorieux, de divin, en fréquentant un Dieu ; car, lorsqu'il y a société entre des êtres, il s'établit comme une transfusion commune de leurs dignités et qualités réciproques. C'est une vérité élémentaire de la religion

qui unde ortus sit, quasi recordetur ac noscat. (Cicero, *de Legibus*, lib. I.)

chrétienne, qu'il y *a société au pied de la lettre*[1], entre Dieu et l'homme, Dieu restant Dieu et l'homme restant homme. Les visites au Saint-Sacrement sont une des applications pratiques de la société exceptionnelle qui existe entre l'homme et son éternel Auteur.

Vous voyez tout de suite, monsieur, l'importance des jours d'adoration et des visites au Saint-Sacrement ; elles sont le moyen de contenter ce grand et honorable instinct de nous diviniser en fréquentant un Dieu qui, de son côté et de son aveu, fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes : *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum.* Les visites au Saint-Sacrement nous font, en effet, fréquenter un Dieu pour nous conduire de proche en proche jusqu'à l'intimité avec lui. Et que peut-on prétendre de plus, dans la condition humaine, pour devenir comme des dieux? Qu'entend-on par l'intimité?... Après nous être occupés des intérêts matériels et nécessaires de ce monde, notre nature possède une autre faculté plus noble, la faculté de vivre par notre âme, où tout est intérieur, intime ; après que nous avons satisfait aux devoirs extérieurs et généraux, il reste, à l'endroit central de notre être, deux étincelles divines qu'il faut alimenter; je veux dire le sentiment et la pensée. Cet aliment est dans l'intimité ; l'intimité est ce qui développe l'espérance, entretient et renoue la chaîne des affections ; l'intimité est ce qui ranime cette vitalité indéfinissable et nécessaire dans le foyer de notre âme, par la communication journalière et réciproque des

[1] Voyez à ce sujet les belles explications de M. de Bonald sur les rapports de Dieu et de l'homme.

idées, des sentiments et des affaires, par une certaine manière bienfaisante d'agir les uns sur les autres.

Or, dire que les visites au Saint-Sacrement nous établissent dans l'intimité avec Jésus-Christ, n'est-ce pas dire, monsieur, ce qui est le plus fort, pour montrer leur importance ? Plus souvent on visite le Dieu de l'autel, plus profondément on apprend à le connaître ; cela est évident ; on le connaît de plus en plus dans sa personne sacrée, dans sa vie, dans ses qualités divines ; on le connaît par cette vue tranquille, reposée, perçante, de l'âme qui se tient en la présence de Dieu ; jamais on ne se représente plus nettement la sainteté et l'amabilité du Dieu que nous adorons que, lorsqu'on est prosterné dans le temple, loin du bruit des créatures, seul à seul avec l'Habitant divin du tabernacle.

N'est-ce pas le moyen d'entrer dans l'intimité si désirable de Notre-Seigneur? Nous le connaissons et, certes, il nous connaît ; il l'a dit lui-même : « Je connais mes brebis et elles me connaissent. » Il nous connaît dès l'éternité ; ah ! voilà bien la base de toute solide intimité ! — Une estime réciproque, fondée également sur une connaissance réciproque. Que c'est donc une sainte et importante chose que les visites au Saint-Sacrement ! On y rencontre Dieu, on y voit Dieu, on y cause avec Dieu, on y fait de plus en plus connaissance avec Dieu, et l'on finit par être admis dans sa chère, dans sa délectable intimité ! Que c'est précieux ! L'affection qui unit les êtres procède, prise à sa source, par l'estime ; il faut d'abord se connaître : on a besoin de pénétrer mutuellement le secret de sa vie mutuelle, d'avoir la révélation d'un être semblable à soi, et qu'on puisse trouver digne

de ses sympathies. Mon Dieu! que nous mettons peu dans cette connaissance et dans cette intimité, en comparaison de ce que vous mettez vous-même! Qui êtes-vous et qui sommes-nous? Mais, enfin, nous irons à vous, Seigneur! car, autrement, comme disait l'apôtre saint Pierre, à qui irions-nous? Nous irons à votre connaissance et à votre intimité, Seigneur! car c'est vous-même qui avez pris l'initiative. C'est à vous que nous irons, à vous, Seigneur! car nous verrons de plus en plus, de jour en jour, la raison de vous connaître, d'adhérer à vous, de vous aimer, vous qui nous invitez le premier, du fond de votre sacrement; vous nous dites: «*Venite, omnes*, Venez, tous.» O vous donc, existences inquiètes, qui vous traînez tristement le long de la vie, vous épuisez et mourez, faute de cette intimité à la fois digne et affectueuse que recherche toute créature, venez aux visites du Saint-Sacrement! Jésus-Christ vous offre cette intimité souhaitable: faites sa connaissance, liez-vous avec lui; vous nagerez dans la confiance; une seule fibre vibrera pour vous et pour lui! La proximité de l'Eucharistie, les entretiens avec notre Dieu, les visites divines, vous diviniseront vous-mêmes, en vous faisant entrer dans la plus haute des amitiés!

Mais je crois, monsieur, qu'on peut juger davantage de l'importance des visites au Saint-Sacrement, par les utilités nombreuses et saintes qui découlent de sa fréquentation, par la comparaison avec les visites vulgaires qui ont lieu, dans ce monde, de créature à créature. Il ne faut pas calomnier les visites que les hommes font aux hommes: il arrive plus d'une fois qu'elles sont bonnes, utiles, secourables; il en est de nécessaires, quelques-

unes sont agréables, d'autres vous font du bien ; nous admettons cela, parce que la réalité veut qu'on l'admette ; il reste trop de mauvais côtés dans les visites humaines, il y a bien assez de quoi déplorer, pour la généralité, leur futilité et leur impuissance.

« La plupart des visites, a dit un moraliste sensé, ne sont autre chose que des inventions de se décharger sur autrui du poids de soi-même qu'on ne saurait supporter. » Mais, il faut le dire, on ne réussit pas toujours par les visites, on n'atteint pas le but qu'on s'était proposé ; on ne voulait pas s'ennuyer seul chez soi, et l'on s'ennuie en commun chez les autres. Oh ! que l'on sort souvent l'âme vide, profondément vide, de ces visites, de ces cercles, de ces assemblées, qu'un écrivain appelle spirituellement : « l'exhibition journalière de tous les individus les uns aux autres. » Partager avec ses semblables la bizarre occupation d'abréger le temps, se transporter, trois fois, quatre fois par semaine, de maison en maison, s'y exercer, plusieurs ensemble, à se faire plaisir réciproquement par des paroles monotones, par des formules obligées de conversation, par des compliments indispensables ; se retirer, n'emportant dans sa tête que du bruit, dans son cœur que de l'inutile : voilà ce que sont les visites humaines, dans toute leur puissance, prises dans leur côté innocent, lorsque les médisances acérées, les critiques mortelles, les déplaisirs cuisants, les coups de pointe réciproques de l'envie, les paroles intempestives, inopportunes, déplacées, n'en font pas l'aliment et les frais ; voilà les visites humaines ; on y recherche des usages agréables, de ces communications faciles qui rendent l'existence commode ; ou on le trouve

peu, ou on ne le trouve pas du tout, ou on ne le trouve pas longtemps; car, dans un assemblage de personnes qui diffèrent nécessairement par certains côtés de leur être, il est rare que, plus tôt ou plus tard, on ne finisse pas par se blesser; il est rare que toute sérénité ne finisse pas par quelque nuage!

Je ne pense pas, monsieur, avoir chargé ce tableau des visites humaines. Qu'il est bon, après cela, de se retourner vers les visites du Saint-Sacrement! Combien c'est autrement important de visiter Jésus-Christ! Combien ces visites sont autrement sérieuses, solides, fécondes, productives en résultats positifs et durables! Dans ces visites, on a d'abord la manifestation d'un bien grand personnage, car Dieu lui-même se manifeste à l'âme; si le plaisir et l'honneur des visites est de voir quelqu'un qu'on estime, dont on s'honore, que sera-ce donc d'être reçu par Jésus-Christ lui-même? Déjà, du temps des apôtres, il annonçait ses réceptions eucharistiques : « Je ne vous laisserai pas orphelins, disait-il;... mon Père vous donnera un consolateur que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas. » Ah! que Notre-Seigneur avait raison! Le monde, plongé dans la dissipation, dans l'erreur et dans le mal, ne sait pas, en effet, ne soupçonne pas les saintes et ineffables visites du temple! « Mais vous, continue Jésus-Christ, vous le connaîtrez ce consolateur, parce qu'il demeure en vous, chez vous. Celui qui m'aime sera aimé de mon Père, et je l'aimerai aussi, et je me manifesterai à lui [1]. »

[1] *Évangile de saint Jean*, chap. XIV.

Ainsi, Dieu est partout, sans doute; mais, dans les visites au Saint-Sacrement, l'on a l'honneur de rencontrer le Fils de Dieu corporellement présent; là, surtout, Dieu se manifeste plus clairement à nous, et nous parle comme de plus près. Or, n'est-ce pas là une faveur qui vaut toutes les visites du monde? La manifestation d'un Dieu à soi, d'un Dieu qui vous aime, qui remue votre cœur, oh! quelle bonne visite! Au moins, l'on en sort meilleur! Un bien réel a été fait à votre âme! Au moins, les visites ont un but et un résultat! on y traite utilement de soi-même, de ses intérêts immortels, de sa conversion; on y entretient des conversations remplies de choses sérieuses, et non de mots creux. Y eut-il jamais de moment plus favorable que lorsque l'homme est agenouillé solitaire, près d'un autel où repose le Saint-Sacrement? Une conversation s'engage, au dedans de lui-même, entre lui et le divin Interlocuteur qui habite le tabernacle. Quel moment propice pour que l'homme entre en explication avec son Dieu sur l'emploi de sa vie! Jésus-Christ, dans le temple, est sur le trône de sa miséricorde; on vient lui avouer les misères de son âme, on vient le voir et, par cela même, tout est fini; le passé, nos froideurs, tout est oublié! C'est dans les visites au Saint-Sacrement qu'on sent combien Jésus-Christ est doux, tolérant; autrefois, il rendait aimables les plus austères principes; dans son Eucharistie, il n'a pas changé : il nous recommande, par les plus tendres invitations, de devenir meilleurs. Plus on entre dans son intimité, et plus on jouit du bénéfice de cette intimité : avec la fragilité de notre nature corrompue, hélas! à qui n'arrive-t-il pas un certain jour de contrister la grâce, de con-

trister l'amitié de notre Dieu? Mais, tel est le saint avantage des visites constantes au Saint-Sacrement, nous avons beau trahir Jésus-Christ par nos infidélités légères ou graves, on dirait « qu'il respecte notre longue affection, malgré les trahisons accidentelles, momentanées, qui la brisent; le souvenir de tant d'années de confidences réciproques par les visites faites au pied de l'autel, élève comme un nuage de pleurs entre nous et les vengeances divines de notre juste ami; Jésus-Christ nous pardonne, parce que nous sommes exacts à le visiter; il attend l'heure de notre remords comme, après une longue absence, on attendrait le retour d'un ami! »

Une dernière raison, monsieur, fait sentir, je crois, la grande importance des visites au Saint-Sacrement; c'est à l'heure de ces visites que l'on comprend certains mystères de la foi qu'on ne comprendrait pas en d'autres circonstances. L'énormité du péché, l'énormité de ses dettes personnelles envers la divine justice, qui a de cela une claire notion? Nous n'avons généralement que des idées confuses sur telle ou telle faute, mais, dans les visites au Saint-Sacrement, il se fait je ne sais quelle mystérieuse clarté qui vous entoure d'une auréole; chacun aperçoit, comme dans une intuition vive, dans un milieu d'attendrissement, combien sa conduite est indigne, misérable, et qu'on n'aura un repentir proportionné, une contrition totale, que dans l'autre vie, dans le ciel. Voici dans Pascal un dialogue pénétrant entre le Christ et l'âme convertie; ce dialogue nous donne l idée de ce qui se dit dans une visite au Saint-Sacrement. « Si tu connaissais tes péchés, dit Jésus, tu perdrais cœur. — Je le perdrai donc, Seigneur, répond l'âme

fidèle, car je crois leur malice sur votre assurance. — Non, reprend Jésus, car moi, par qui tu l'apprends, je t'en peux guérir ; à mesure que tu les expieras, tu les connaîtras, et il te sera dit : « Vois tes péchés qui te « sont remis. »

Ah ! quel mortel assez stupide négligera les visites au Saint-Sacrement si, une fois dans sa vie, il en a compris l'importance ! On y fréquente un Dieu, on s'y divinise soi-même, on entre dans la connaissance et dans l'intimité de Jésus-Christ, on discute sa propre vie en sa divine présence, on conclut des arrangements, et Jésus, en ce qui concerne les intérêts personnels de votre sanctification, vous obtient des clartés spéciales attachées à ces visites ; il vous ménage la lumière en ami, comme on la ménage à un malade.

Après avoir dit l'importance des visites au Saint-Sacrement, je crois que vous exigez, monsieur, que je trace la manière de se conduire dans ces visites. Lorsque nous avons pénétré dans l'enceinte sacrée, que nous avons pris notre place dans la maison de Dieu, notre premier devoir est l'anéantissement de nous-mêmes et l'adoration du grand Être que nous sommes admis à visiter. Que notre âme dépose l'hommage de sa foi et de son respect ; qu'elle s'humilie en visitant un si grand personnage : la plus simple idée des convenances l'indique. Le prophète disait : « Chantez des cantiques en l'honneur du Seigneur qui habite dans Sion. » *Psallite Domino qui habitat in Sion.* Nous chanterons tous le cantique de l'adoration et du respect. O Dieu ! qui, muet dans l'hostie sainte, nous écoutez cependant, nous entendez avec amour, laissez-nous nous abîmer en votre

présence! A vous gloire, honneur, louange, bénédiction éternelle! Seigneur, souffrez que le brin d'herbe vous adore; souffrez que moi, néant et pécheur, je vous implore, je vous supplie! Ah! la créature fugitive doit bénir votre éternité. Un étroit espace mesure notre étendue, à nous, faibles atomes; mais permettez, divin Habitant de nos temples, permettez que nous chantions l'incompréhensible immensité de votre Être, que vous daignez ramasser en notre faveur dans les limites mystérieuses du Saint-Sacrement.

Mais, Seigneur, une pensée traverse mon âme, elle est bien légitime : qui suis-je pour paraître devant vous? Comment supportez-vous en votre présence tant d'indignité, tant de misère? — Un homme touché de compassion offrit un jour sa main à un pauvre lépreux. Le lépreux refusa, bien qu'il n'eût pas touché la main de son semblable depuis des années; il refusa dans la crainte d'infecter cet homme de son mal. Hélas! Seigneur, je suis comme ce pauvre lépreux! comment pouvez-vous m'admettre chez vous et dans vos familiarités divines? *Quid est filius hominis, quoniam visitas eum?* Quels reproches je dois m'adresser à moi-même! quelle confusion je dois éprouver! Eh bien, je m'envelopperai dans ma confusion, Seigneur, comme dans un voile! De cette sorte, il me sera permis de rester à vos pieds, de vous regarder, de vous entendre, de vous bénir du fond de ma bassesse; j'emprunterai à un des grands amis de votre Saint-Sacrement les vifs accents de sa foi brûlante et de sa piété respectueuse; je vous dirai : « Recevez mes humbles et suppliantes adorations, ô Dieu caché et résidant sous les espèces eucharistiques!

Mon cœur adhère totalement en vous; je vous contemple, et je succombe sous le poids de votre rayonnante infinité.

Adoro te supplex, latens deitas,
Quæ sub his figuris verè latitas :
Tibi se cor meum totum subjicit.
Quia te contemplans totum deficit.

La vue, le toucher, le goût, ne me disent rien de votre adorable présence; infirmes, j'abandonne mes sens à leur infirmité; mais ma foi en vous me vient de l'ouïe. Vous avez parlé, et on a entendu; vous avez promis votre impérissable présence, et vous avez tenu votre parole. Ah! Seigneur, je crois votre présence! Oui, vous êtes là sur l'autel! vous y êtes plus que je ne suis moi-même dans mon étroit espace! Vous avez promis votre présence dans l'Eucharistie, Seigneur; vous avez dit, et vous avez fait; je crois, j'adore, je m'anéantis! Ma foi est sûre, ma foi est certitude, elle est inébranlable comme les rochers, comme les montagnes.

Visus, tactus, gustus in te fallitur,
Sed auditu solo tuto creditur;
Credo quidquid dixit Dei Filius :
Nil hoc veritatis verbo verius [1].

Notre second devoir est de dire à Jésus-Christ que nous l'aimons. Que faire sur le pavé du temple, à deux pas de celui qui nous aime tant, qui s'est constitué le perpétuel captif de la terre, afin de ne pas nous laisser

[1] *Hymne au Saint-Sacrement,* par saint Thomas d'Aquin.

orphelins; que faire, si nous ne lui disons pas que nous l'aimons! Lorsque les hommes ont à visiter d'autres hommes, ils éprouvent quelquefois de l'embarras; ils ne savent quelle attitude ils auront à prendre, quelle conversation à soutenir. La manière de se comporter dans les visites au Saint-Sacrement est toute tracée par le cœur. Il faut se tenir en paix, jouir de la présence de Jésus-Christ, et lui laisser le loisir d'opérer en nous par sa grâce. O bienheureuses visites! combien, dans ces heures de pieuse expansion, le nom de Jésus-Christ vient ruisseler sur nos lèvres avec un charme indicible! Jésus! oh! rien n'approche de ce nom suave. Inventez ce qu'il y a de plus sonore, tout s'éclipse auprès de ce mot : *Jésus !*

Les instants arides, monotones et accablants sont nombreux dans la vie : qu'on nous laisse du moins profiter des moments de nos chères visites à Jésus-Christ. L'intimité de ce Dieu est si douce! c'est si fraternel et si tendre! on est si à l'aise devant le Dieu de l'autel! tout à la fois notre âme s'ennoblit et se repose; elle se refait des ailes pour la vertu, et elle s'abandonne à son instinct originel d'aimer; disons donc à Jésus-Christ que nous l'aimons. Oui, Dieu, qui m'aimez, je vous aime! Votre intimité m'est douce comme ce parfum, comme cette huile onctueuse qui fut répandue sur la tête d'Aaron, comme la rosée d'Hermon qui s'étend jusqu'à la montagne de Sion! Non-seulement il faut dire à Jésus-Christ que nous l'aimons, il faut l'écouter aussi, car il nous signifie à son tour les preuves de sa céleste et délicate affection. Quelquefois il nous dit des choses analogues à celle-ci : « Mon fils, ma fille, je pensais à

toi dans mon agonie ; j'ai versé *telle goutte* de sang pour toi [1]. » Il ajoute : « Aime-moi, âme chrétienne, car je t'aime ; je suis le bon Pasteur, je donne ma vie pour mes brebis. »

Et, du reste, pour soutenir la conversation avec Jésus-Christ présent au Saint-Sacrement, s'il vient de ces jours arides où l'âme ne sait exprimer aucun sentiment, il n'est pas nécessaire de tirer toujours de son fonds ; on peut s'aider utilement d'un livre ; il en existe plusieurs dont les pages pieuses et bien senties seront d'un puissant secours pour nos visites, et nous enseigneront à dire au Dieu-Jésus que nous l'aimons. Nous n'avons pas ici à dresser un catalogue de livres ; mais pour en citer quelques-uns, on peut lire avec fruit les *Visites au Saint-Sacrement*, par saint A. Liguori ; le quatrième livre tout entier de l'*Imitation de Jésus-Christ, le Mois du Saint-Sacrement, la Semaine eucharistique, Méditations sur l'Eucharistie,* par Mgr de la Bouillerie ; l'*Eucharistie méditée*, par M. l'abbé Joiron.

Les visites au Saint-Sacrement nous imposent un troisième devoir ; nous devons produire un acte de confiance filiale en Jésus-Christ, lui exposer nos besoins divers, nos mendicités spirituelles et temporelles, et lui recommander ceux qui nous sont chers, en même temps que les intérêts généraux de l'Église. Nous n'avons pas d'ailleurs à creuser longtemps pour trouver un besoin à manifester à notre Dieu, une misère personnelle à lui signaler pour en solliciter la délivrance. Hélas ! hélas ! qu'il est interminable ce fardeau de tristesse que chacun

[1] Pascal. *Pensées*. Nouvelle édition de M. Feugère.

traîne! Tristesses de l'âme, tristesses du corps, tristesses du cœur, tristesses de la vie! Mais n'y a-t-il pas constamment le besoin de se remonter, pour se reprendre au devoir de chaque jour, pour apporter dans sa conduite ce fonds d'idées et d'intentions chrétiennes qui doivent animer un homme juste? Ne faut-il pas lutter perpétuellement contre la tendance terrestre, vulgaire, qui nous éloigne des idées éternelles, et refaire en soi cette sublime vie de foi, que la vie de chaque jour, le poids de la nature et le fracas des affaires affaiblissent? Oh! combien de choses sont à demander dans les visites sacrées! Mais n'y a-t-il pas, Seigneur, par-dessus tout, une grâce à solliciter? Je veux dire celle de vous connaître, de vous entrevoir rien qu'à travers une petite ouverture; et celle enfin d'être connu de vous, de cette tendre et bienheureuse manière dont vous connaissiez votre serviteur Moïse, quand vous lui disiez : « Je te connais par ton nom, et tu as trouvé grâce devant moi; je ferai ce que tu demandes, car tu plais à mes yeux. » Ah! Seigneur, faites que je vous connaisse seulement par un rayon, par la frange de votre vêtement, en attendant la beauté de votre visage!

Reste un dernier devoir, monsieur, c'est de nous retirer des visites au Saint-Sacrement avec douleur, regrettant d'être obligés de quitter la présence d'un si bon maître, et nous promettant bien de revenir bientôt. Si nous laissons s'écouler plusieurs jours sans voir un parent chéri, un frère, une sœur, un ami de cœur, il nous semble qu'il nous manque quelque chose. En est-il ainsi par rapport à Jésus-Christ? Eh quoi, de simples créatures trônent chez elles, toujours entourées d'un flot

d'adorateurs assidus... Et nous ne comprendrons pas la grande phrase de l'Évangéliste saint Jean : « *Sedenti in throno, et Agno, benedictio et honor, et gloria, et potestas in sæcula sæculorum* [1]. » C'est à l'Agneau, assis sur le trône de l'autel, que nous devons hommage, empressement, visite, fidélité !

Hélas ! nous sommes quelquefois insouciants d'une insouciance horrible, pour cette grande faculté que nous avons de faire des visites à un Dieu ! Cela ne prouve que trop une chose, « que Dieu n'a pas toujours sa place dans notre cœur. » Désordre effrayant ! « Si Dieu, dit Fénelon, était ce ciel parsemé d'étoiles, cette prairie émaillée de fleurs, cette beauté périssable et fragile, nous l'aimerions. Et, parce qu'il est la substance de toute beauté et de toute gloire, nous ne l'aimons pas?... » Prenons exemple sur ces anges terrestres qui ont, de siècle en siècle, édifié l'Église ; tels que Bonaventure, Dominique, François d'Assise, Thomas d'Aquin, François de Sales, Louis de Gonzague, Thérèse, Catherine, Vincent de Paul, Liguori ! Oh ! qu'ils ne manquaient pas de visiter le Saint-Sacrement, ces grands personnages ! Ils étaient d'une assiduité que nous ne comprenons plus ; c'est qu'ils aimaient ! Ils disaient avec le prophète : « Qu'il fait bon dans vos tabernacles, ô Dieu des vertus ! *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum !* »

On ne doit pas alléguer l'ignorance, la grossièreté et l'incapacité pour parler au Dieu de l'Eucharistie ; il resterait du moins à imiter cet usage d'Orient, où les personnes qui se fréquentent, quand elles n'ont plus

[1] *Apocalypse*, V, 13.

rien à se dire, se saluent de temps en temps, les bras croisés sur la poitrine, pour se donner un témoignage d'amitié. D'ailleurs, ne disons rien, venons, gémissons; taisons-nous ; Jésus-Christ comprend le langage que contiennent tous nos silences. Qu'est-ce qu'on vous demande? On veut que vous entriez au temple, n'importe l'heure, le matin ou le soir, durant la sainte messe ou à un autre moment du jour ; et qu'en ces rapides instants, vous épanchiez votre âme, vous la répandiez aux pieds du Sauveur. Est-ce trop exiger? Les visites au Saint-Sacrement sont le prélude à la pratique de la communion. Dans les visites au Saint-Sacrement, on visite Jésus-Christ comme un fils visite un père ; on cause avec lui. Dans la communion, on reçoit ses divins embrassements, comme un fils embrasse son père et reçoit ses tendres caresses.

Mais je n'ai pas fini, monsieur, les belles occasions d'hiver. Encore à la prochaine.

QUINZIÈME LETTRE.

Suite des belles occasions : coutume d'aller plus souvent aux églises dans la saison d'hiver : les vendredis de carême : le Vendredi saint.

Je voudrais, monsieur, compléter la liste des bonnes occasions d'hiver ; mais il faut alors que nous reportions nos regards sur la période annuelle du carême. Elle est placée dans la transition de l'hiver au printemps, comme un symbole de cette renaissance que notre nature corrompue va conquérir, en descendant par la *mortification* volontaire dans le sépulcre de sa résurrection. C'est la coutume d'aller plus souvent aux églises, pendant le carême ; les *siècles ont fait cela ;* de grands intérêts expliquent la traditionnelle observance du carême, sainte quarantaine qui précède et prépare les Pâques.

Il est peu de chrétiens qui ne fassent quelque chose pour profiter des pieux avantages de ces journées spéciales, qui sont toutes dirigées à célébrer le deuil annuel de la mort du Christ ; le carême est ainsi « une sorte de désert momentané que le chrétien se fait dans la vie, pour méditer sur les plus grands objets qui puissent occuper une âme immortelle : la chute et la réparation, la justice et la miséricorde divines, la terre, le ciel, la vie, la mort, l'éternité. » Le christianisme est éminemment la religion des anniversaires, et chaque vendredi

de carême il nous convie à méditer les souffrances du Christ. L'Église a attaché des indulgences à l'exercice qui se fait chaque vendredi dans le diocèse de Paris [1], en l'honneur de la Passion du Sauveur. Nous serions bien tièdes, si nous ne nous mettions pas en mesure de les gagner, ces indulgences. Voyons les conditions à remplir, et observons-les avec foi, simplicité et amour.

[1] Cet exercice aura lieu tous les vendredis de carême, le Vendredi saint excepté. Il se compose ainsi qu'il suit : Avant l'instruction, on chantera le psaume *Miserere mei, Deus*. Après l'instruction, on chantera l'hymne *Vexilla Regis* et la prose *Stabat Mater*. Pendant ce chant, on fera l'adoration de la croix. On récitera ensuite cinq *Pater* et cinq *Ave*, avec cinq *Gloria Patri*, aux intentions de notre saint-père le pape.

Ces jours-là, la vraie croix sera exposée à la vénération des fidèles.

Après le chant et la récitation des prières, la bénédiction sera donnée avec le saint ciboire.

D'après les rescrits pontificaux, les conditions sont : pour gagner l'indulgence plénière, l'assistance à l'exercice, la confession et la communion faites avec les dispositions convenables. — Pour gagner une indulgence de 300 jours, il suffira qu'étant contrits de cœur, les fidèles suivent l'exercice, et récitent cinq *Pater* et cinq *Ave*, avec cinq *Gloria Patri*, en mémoire de la Passion de Notre-Seigneur. Cette même indulgence sera gagnée, aux mêmes conditions, par ceux qui ne pourraient se rendre à l'église, ou chapelle, s'ils en ont été empêchés pour cause d'infirmité, ou quelque autre raison légitime. L'indulgence plénière et l'indulgence de 300 jours sont applicables, par manière de suffrage, aux âmes du purgatoire. L'une et l'autre peuvent être gagnées, à l'église métropolitaine, par tous les fidèles indistinctement, mais elles ne peuvent être gagnées dans chacune des paroisses que par les fidèles de ces mêmes paroisses, et dans chacune des communautés ecclésiastiques et religieuses, et dans les maisons d'éducation, que par les personnes qui en font partie. (Extrait du mandement annuel des archevêques de Paris pour le carême.)

Chaque vendredi de carême, on va baiser le crucifix dans les églises : soyons fidèles à cette sainte coutume; elle est pénétrante et salutaire. Le crucifix sera, aux époques critiques, notre dernière et suprême ressource, et il faut s'habituer à contracter avec lui une familiarité de respect, d'attendrissement et d'amour. La source de toute résignation et de toute piété est dans la vue du crucifix. Souvenons-nous de Juste Lipse, disant en mourant que le crucifix seul donnait de la patience; de Marie Stuart, demandant un crucifix pour ranimer son courage devant l'échafaud; de Jeanne d'Arc, portant aussi une croix sur elle après la sentence de mort. Souvenons-nous de Louis XVI : un moment son âme royale s'indignait devant les exigences du bourreau; mais la pensée du Christ ranima la douceur dans son cœur supplicié : *Jésus-Christ était Dieu et je ne suis qu'un homme.* Ainsi, Louis XVI se résigna aux avanies de la dernière heure. Chrétien, sois fidèle à contempler le Christ dans ces jours de tristesse sainte du vendredi; il ne te sera, lui, jamais infidèle.

Il y a cela d'excellent, dans ces exercices de la dévotion catholique, affectés à ces vendredis préparatoires au grand vendredi, vendredi solennel de la Semaine sainte, il y a cela qu'ils ne demandent ni efforts d'intelligence ni prodiges de volonté. Aimez, et vous viendrez adorer, dans la croix, le mémorial éloquent du grand souvenir de l'humanité déchue et réhabilitée. La croix est un livre populaire qui dit beaucoup à tous, au savant et à l'ignorant; il n'exige pas qu'on soit étincelant d'esprit : ayez un cœur sensible et des yeux qui sachent pleurer, cela est le meilleur. Je ne puis pas croire, mon-

sieur, qu'on puisse suivre son carême et ses vendredis avec exactitude, sans en retirer de véritables progrès spirituels. Dieu parle à l'âme dans ce temps de pénitence, de douleur et de deuil; l'âme se sent excitée par des impressions intérieures; c'est dans l'année une halte solennelle où l'homme se sent obligé de rentrer en lui-même : c'est, comme autrefois, l'époque du retour à la vertu, du pardon et de la réconciliation entre les ennemis. Allez garder des rancunes en méditant l'immense amour du Christ; conservez, si vous pouvez, de l'orgueil, en voyant le Fils de Dieu accepter les outrages et les humiliations. J'ai lu qu'un jour une foule stupide et cruelle s'attroupait autour d'un prince malheureux qu'on conduisait au supplice; tout à coup, on vit une jeune fille fendre la presse des curieux indifférents ou féroces, et, dans sa naïve compassion, elle offrit au condamné une fleur qu'elle tenait dans ses mains, une fleur simple et dernier témoignage de sympathie et de pitié que reçut cet illustre infortuné en allant à la mort. N'aurons-nous pas une fleur à donner au divin Rédempteur? Il nous demande à boire comme à la Samaritaine : n'étancherons-nous pas sa soif? Il nous pardonne comme à la femme adultère : ne formerons-nous pas de saints projets pour l'avenir?

Je dirai au lecteur : Si vous avez suivi avec religion vos exercices de carême; si vous vous êtes préparé par la pénitence à bien célébrer les grands jours, entrez avec un pieux empressement dans la Semaine sainte; il y a pour vous une riche moisson de grâces, de saintes émotions à recueillir, des gerbes de miséricorde, de compassion, d'amour, de transformations à couper et à

emporter. Vous devez le comprendre, monsieur, la semaine sainte est à proprement parler le résumé et le dénoûment sacré du carême. Elle renferme tous les sentiments, toutes les pratiques que ce temps de tristesse et de deuil demande aux chrétiens. Pendant le carême, toute concentration du regard s'est réfugiée sur deux points : le *péché* et sa *victime ;* le péché qui est notre produit personnel, la victime qui est notre Dieu, souffrant et mourant à cause de nos péchés, et sur lequel pivote comme sur un gond central, toute la mystique construction du carême. Mais, lorsque arrive la Semaine sainte, l'heure des dénoûments est arrivée aussi à tous les points de vue. On s'en va dans quelque place aimée du temple saint ; on repasse les délits de sa vie ; on dresse la liste de ses propres méfaits ; on pleure sur l'énormité de ces péchés que, dans le reste de l'année, tristement distrait, *on avalait comme l'eau ;* on frappe du pied la terre d'un passé mauvais, douteux, compromettant pour le salut et la conscience, et on se dit : Je ne veux plus rester là. C'est pourquoi, pendant la semaine sainte, les confessionnaux sont plus fréquentés que jamais.

C'est beau et attendrissant un *Vendredi saint :* nous y avons l'*office des Ténèbres,* ces cierges qui s'éteignent, image des justes qui meurent ; l'*audition de la Passion* de Notre-Seigneur, qui est prêchée et commentée ; les *sept paroles* de Jésus-Christ en croix, redites et expliquées ; le *Stabat* au tombeau ; les *larmes* qui viennent involontairement aux yeux ; le *remords* qui agite l'âme ; la *facilité* toute surnaturelle à pleurer ses péchés ; cette *grande image du Christ,* dont l'ombre

se projette sur tout. — Ce jour-là, plus de ces grimaces de religion, plus de ces compositions avec la conscience, plus de ces inconséquences qui associent les habitudes les plus disparates. On se groupe autour du crucifié du Calvaire. Qu'on nous parle de lui, nous ne connaissons que lui, nous ne voulons aimer que lui! Assez longtemps nous avons traîné les fers du démon; assez longtemps nous avons porté les livrées d'un monde faux, tout ce clinquant menteur, harnais de misère qui blesse et déchire. Voilà enfin que j'ai trouvé quelque chose de profond et d'infini; j'ai trouvé le vrai, j'ai trouvé Dieu qui pardonne et réhabilite, Dieu qui purifie et lave dans son sang, Dieu qui, dans sa mort, répare ma vie... Oh! laissez-moi, laissez-moi voir, contempler, adorer, baiser ce sublime agonisant, ce généreux ami, ce grand martyr de mes iniquités! Je veux tout repasser, la *voie douloureuse*, la *colonne de la flagellation*, le *reniement de saint Pierre*, la *trahison de Judas*, le *coq qui chante*, la *foule qui monte au Calvaire*, la *pierre du Golgotha;* je veux baiser les *pieds et les mains percés de clous*, la *tête couronnée d'épines*, le *côté entr'ouvert du Sauveur*.

Je suis avare; j'aime l'argent; mais quand mettrai-je le détachement et la modération dans mon cœur, si ce n'est un jour de Vendredi saint? Un Dieu est mort pour moi, nu et dépouillé. Je subis la tyrannie du sensualisme de la chair; des passions impures me gouvernent; mais ne mettrai-je pas fin à mes honteux désordres, en voyant un Dieu brisé, flagellé, inondé de souffrances, dont tout le corps n'est qu'une plaie? Je ne suis que terre et passions terrestres; ne regarderai-je pas

enfin le ciel avec le dernier regard de Jésus-Christ expirant, qui parle à son père céleste?

Le jour du Vendredi saint, le roi Louis IX, dit M. de Villeneuve-Trans, sortait à la première lueur du jour, nu-pieds et vêtu très-simplement. Il s'en allait, quelque temps qu'il fît, suivi d'un petit nombre de serviteurs, visiter toutes les églises de la ville dans laquelle il se trouvait. Absorbé tout entier dans ses méditations, il marchait sur les pierres, au milieu de la boue, songeant à la sainteté du jour, ou distribuant d'abondantes charités aux indigents accourus sur son passage. A l'église, lorsque venait l'adoration de la croix, lui et ses enfants, nu-pieds et habillés en pauvres, se traînaient sur les genoux jusqu'aux marches de l'autel. Là, le monarque adorait la croix « si humblement, qu'il n'y avait cœur qui ne se fendît. » Un jour que le sénéchal de Champagne s'émerveillait grandement d'avoir vu saint Louis laver les pieds à de pauvres aveugles :« Senechal, lui demanda le roi, lavez-vous les pieds aux pauvres, le grand jeudi ? — Sire, fi ! répondit-il ; en malheur, les pieds de ces vilains ne laverai-je jamais. — Vraiment, continua Louis, ce n'est pas bien, senechal. Devriez-vous tel dedain avoir en ce que Dieu a fait pour notre enseignement? En l'amour de Dieu et de moi, accoutumez-vous, vous en prie, à les laver. Feriez-vous donc avec grande repugnance ce que fait mon cousin d'Angleterre, qui lave les pieds aux lepreux et les baise après [1] ? » — Voilà des inspirations que donne le Vendredi saint, quand on a la foi. Pas n'est besoin de beaucoup de dé-

[1] Cité par M. A. Nettement, *Étude sur la Semaine sainte.*

monstrations extérieures. Entrez dans un compte rendu solitaire, avec Dieu qui connaît votre conscience : et que tout finisse par aller au confessionnal. Alors, vous aurez bien passé votre Vendredi saint. Que Dieu qui voit le fond des cœurs, y voie votre volonté sincère de réparer tous vos torts, de fuir les occasions qui vous perdirent, d'éviter les passions qui vous égarèrent. Le recueillement, cette noble et calme physionomie de douleur résignée, cette gravité mélancolique qu'on doit avoir le jour où la mort vous a enlevé une personne chère, la cessation momentanée des occupations ordinaires, le moins de visites possible, c'est ce que l'Église demande le jour où l'Homme-Dieu est mort. Quand on a vu dans le lieu saint tout ce qu'on y a vu, que le Christ a été descendu de la croix, de la même manière qu'il fut descendu autrefois, quand il venait d'expirer (cela se fait chez les moines espagnols à Jérusalem) ; qu'il a été enveloppé dans un linceul et que des religieux ou des prêtres, au nombre de quatre, ont porté le divin crucifié, pieusement, comme on porte un cadavre ; quand on l'a vu ensuite déposé, la tête appuyée sur un coussin de velours noir, et que, là, tout le monde est venu baiser, adorer, mouiller de ses pleurs le divin Mort ; quand on a entendu raconter l'histoire de la Passion par un prédicateur qui avait les yeux en larmes, ces images, ces paroles, ces attendrissantes cérémonies doivent remplir l'âme toute la journée. Quand un être aimé vient de rendre le dernier soupir, on ne va pas se perdre dans les bruits profanes ; on s'enveloppe dans l'immensité de sa douleur comme dans un long voile. — Nous, le Vendredi saint, nous avons vu de ces choses qui abîment

l'âme et la plongent dans une sainte tristesse. Franchissant les siècles par la pensée, nous avons assisté comme témoin au drame du Calvaire : nous avons vu, après que le Christ était expiré, qu'on l'a descendu mort de l'instrument de son supplice, qu'on lui a ôté sa couronne d'épines, qu'on a décloué ses pieds et ses mains avec des marteaux et des tenailles, puis qu'on l'a placé sur le marbre de son sépulcre. Après de tels spectacles, il nous est impossible de penser à autre chose qu'à nos péchés et à la grande victime des péchés du monde.

Je pense, monsieur, en avoir dit assez pour le *Vendredi saint :* j'avais à indiquer ces importantes occasions de l'hiver spirituel ; je n'avais pas à les approfondir. Plusieurs auteurs ont raconté la semaine sainte, tels que Mgr Wiseman, l'*historien des fêtes de l'Église,* M. Nettement, M. Walsh, etc. ; mais en reconnaissant le haut intérêt de ces récits, je pense que nul ne peut redire ce qui passe d'impressions infinies un *Vendredi saint* sur l'âme recueillie. Il faut aller à l'église entendre le récit de la Passion, si digne d'animer l'éloquence sacrée, et se *laisser faire par Dieu :* les écluses de la grâce sont ouvertes à pleines portes. Il est des choses qu'on éprouve et qu'on ne peut exprimer. Répétons seulement : O Croix ! ô Croix ! ô Croix !

O Crux, ave, spes unica !

Salut, ô Croix ! notre unique espérance !
O Croix ! dans ces jours de la Passion !
Augmentez la piété au cœur des justes,
Obtenez le pardon aux coupables.

CINQUIÈME GROUPE DE LETTRES

Continuation de l'agriculture morale par l'audition de la parole de Dieu.

SEIZIÈME LETTRE.

La prédication et les prédicateurs au XIX[e] siècle : qu'on est injuste envers nos orateurs sacrés.

J'aborde, monsieur, une autre branche des semailles spirituelles qui regarde principalement l'hiver, et qui est l'audition de la parole de Dieu. Notre-Seigneur avait dit à tout apôtre, ancien ou moderne, en lui remettant le glaive de la parole : « *Allez, enseignez les nations...* » « *La foi vient par l'ouïe.* » Vous êtes un de ceux, monsieur, qui aiment à voir vaillamment saisir et remuer brillamment cette arme toute-puissante. Je ne puis que vous engager à vous donner à vous-même une ample et religieuse satisfaction.

Quand s'ouvre, avec le plein hiver, la saison religieuse du carême, alors les pasteurs ménagent à leurs paroissiens une large et abondante distribution de la parole sainte ; tous peuvent aller boire au torrent de doctrine, à ces prédications suivies, nombreuses, séparées par de courts intervalles, et qu'on appelle la *station du carême*. Les chefs de paroisse dont le cœur est chaud, les lèvres éloquentes, et dont l'énergie est encore jeune, distribuent eux-mêmes à leurs troupeaux insatiables de matinales, de douces et utiles allocutions ; en sorte que si l'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole venue de Dieu, il faut reconnaître que l'hiver est la saison heureuse sous ce rapport ; car la nourriture y

est prodiguée. En carême, toutes les chaires chrétiennes retentissent des accents des ministres du Seigneur. Profitez-en, monsieur, allez entendre les instructions et les sermons le plus assidûment que vous pourrez ; vous ferez par là de bonnes provisions.

La prédication est un des grands instruments qui rattachent l'homme à Dieu ; elle ébranle et fait douter le rationaliste, elle dompte l'incrédule superbe, elle secoue le pécheur, elle surexcite le tiède, elle transporte en de nouvelles hauteurs l'homme juste. La prédication a le double attrait et de l'éloquence en général et de l'onction évangélique en particulier. Les livres qui exercent dans le monde une incontestable influence ont une action moins immédiate que les discours ; le livre est froid et mort à côté de la parole vibrante et de la poitrine émue du prédicateur de Jésus-Christ. Imaginez ce que vous voudrez dans l'ordre des impressions intellectuelles, rien n'atteint à la hauteur de la chaire chrétienne. Un homme paraît sur la sainte tribune ; à son front pâle, on reconnaît un vieillard d'idées et un homme de prière ; il ne parle pas encore ; l'auditoire immense le regarde de tous les points de la nef, comme un seul homme ; le prédicateur fait un geste, son bras fait le signe de la croix ; sa physionomie a une telle autorité de sainteté que déjà il prêche avant de parler. Sa bouche s'ouvre, il suspend pendant des heures une assemblée de quatre mille hommes à ses lèvres ; et, quand tout est fini, l'auditoire se retire ; on lui a versé à torrents les lumières, les émotions, les persuasions sur les croyances religieuses. Cet homme s'appelle M. de Mac-Carthy, le P. Lacordaire, M. de Ravignan, le P. Félix, ou un prédicateur

quelconque, ayant avec le don de la parole sacrée le sentiment de sa mission. Je ne puis m'appesantir trop sur le parallèle des prédicateurs et des écrivains. On peut lire un écrivain sans qu'il faille attendre la triste époque de sa disparition de ce monde ; mais, pensée par trop mélancolique! nous ne pouvons guère espérer lire à l'aise les monuments de piété et de savoir élevés par les orateurs contemporains que lorsque leur visage nous sera dérobé par le trépas. Il faut au prédicateur l'enceinte de l'église, les échos retentissants du sanctuaire : hors de là, sa parole remonte et échappe à notre prise; aérienne et prompte dans son vol comme tout ce qui descend du ciel, elle s'en retourne, portée, comme l'ange, sur ses ailes : l'homme charmé ne peut en redemander qu'à son imparfaite mémoire les lambeaux déchirés. Ainsi on ne put lire les grands et beaux carêmes de Bourdaloue, de Bossuet, de Massillon, qu'après que ces rois de la chaire furent descendus dans la tombe.

Je veux vous faire remarquer, monsieur, les deux utilités fondamentales de la prédication catholique dans ses rapports avec l'individu : 1° elle fortifie la foi de l'âme religieuse, elle préserve des séductions qu'amène chaque siècle avec ses erreurs changeantes et nouvelles; 2° elle entretient et ranime au fond des cœurs le foyer des bons sentiments et la persistance de l'honnêteté chrétienne. En d'autres termes, il est immensément utile, individuellement et socialement, qu'il y ait, au sein du monde, une proclamation permanente du dogme et de la morale. Cette fonction est réalisée par la prédication. Le plus humble village a sa tribune sacrée aussi bien que la capitale. Ainsi, en laissant à chaque centre, à

chaque paroisse, la libre disposition de l'ordre des sermons, en définitive il arrive par l'incessante prédication que l'homme entend exposer annuellement les preuves de sa foi, les beautés de sa croyance, l'économie des Commandements de Dieu et l'explication de ses divers devoirs de conscience.

J'ai souri quelquefois, monsieur, en voyant avec quelle légèreté des journalistes laïques parlent de la prédication du XIXe siècle ; ils signalent avec ironie le peu de portée intellectuelle des orateurs sacrés de notre temps; je n'examine pas ici à quel point de vue et dans quel intérêt de secte philosophique ces amers critiques aiment à rabaisser nos prédicateurs actuels ; ils vous disent sans se gêner que l'*éloquence sacrée n'est pas en progrès*. Je ne veux pas, monsieur, en invoquant votre impartialité, demander compte à ces critiques de leur ingratitude et de leur injustice ; je n'aurais qu'à leur opposer des faits éclatants et qui sont d'hier à peine. En effet, nos nouveaux prédicateurs ont réveillé le siècle de son indifférence aux accents de leur parole forte et vibrante ; ils ont étonné, troublé, subjugué et vaincu bien des incrédulités. Si les erreurs qui se produisent dans les temps nouveaux sont réfutées, n'est-ce pas par l'orateur sacré? Où le peuple apprendra-t-il l'inanité de systèmes sans connexion avec la foi ? Ne faut-il pas qu'on l'éclaire? Or, la prédication popularise la réponse aux difficultés émises par les docteurs du jour ; c'est le propre aussi de la prédication d'apaiser les passions humaines ! Oh ! combien l'homme s'égarerait et s'enfoncerait dans ses égarements si, de temps en temps, il ne lui venait un écho de cette parole sainte qui fait

retentir « dans toute la force de leur tonnerre » ces grands mots : *Dieu, la mort, l'éternité!* La conscience humaine, dans le tourbillon et la poussière de la vie, finit par se créer de complaisantes illusions. Mais vienne la prédication : elle a un bandeau sur les yeux et ne s'occupe pas des personnes; elle pose devant la pensée humaine les principes inflexibles, les articles positifs de la loi divine ; et puis elle dit à chacun : Voyez et jugez-vous vous-même ; à l'observateur de la loi, la vie ; à l'infracteur, la mort. Oh! alors l'homme rentre en lui-même ; il revient à ses devoirs ; il redevient bon. Voilà la prédication dont on ne peut méconnaître les grandes et providentielles utilités.

Vous savez aussi bien que moi, monsieur, qu'on a aujourd'hui calomnié les prédicateurs ; l'un a dit : « Pendant que le journalisme religieux parle au monde le verbe haut, provoque, insulte, l'éloquence sacrée se fait persuasive, comme si elle doutait de son autorité, elle adoucit la voix, elle promet l'indulgence, elle voile le commandement sous la forme du conseil, elle remplace de plus en plus le dogme par la morale, le sermon par la conférence et l'instruction familière ; elle fait de plus en plus de grands frais pour les femmes... L'éloquence sacrée n'est pas en progrès [1]. » Un autre avait été plus sévère quinze ans auparavant : « Le goût du siècle a gâté les prédicateurs... Le sténographe vient s'asseoir au pied de la chaire pour reproduire leurs discours, comme si le génie des temps antiques les inspirait! Scribe de la parole, éloigne-toi! Tes pâles

[1] M. H. Rigault, *Journal des Débats*, avril 1858.

copies ne trouveraient plus de lecteurs. Les temps des Massillon et des Bourdaloue sont passés[1]. » J'en demande pardon à ces deux écrivains; mais je ne suis pas de leur avis: il y a de la dureté dans leur jugement; généralisée, leur opinion fait injure aux talents réellement existants de la chaire française; et, au fondement qu'ils veulent y donner, on voit qu'ils ne comprennent pas le point de vue du prêtre catholique au milieu des siècles modernes.

Nous sommes d'accord en principe que la prédication, considérée dans ses formes, a dû avoir des phases diverses et qu'elle devait varier, selon les siècles, selon les mœurs, les civilisations, le développement intellectuel, la politesse littéraire et le degré de foi des hommes qui entouraient la chaire chrétienne. Au langage inculte des apôtres succèdent les chaires des IVe et Ve siècles : les Chrysostome, les Grégoire de Nazianze inaugurèrent cette noble éloquence, dont quinze siècles n'ont pu affaiblir le rayonnement. Puis, au moyen âge, la prédication changea, elle se fit simple et naïve comme le temps. Le XVIIe siècle la refit majestueuse, comme toutes les solennités de cette époque. Or, dans notre XIXe siècle, un problème ne s'est-il pas posé devant les orateurs chrétiens, à savoir : comment faut-il prêcher aujourd'hui pour captiver les âmes et leur persuader nos croyances dans toute leur intégrité, les préceptes de l'Évangile dans toute leur étendue? Ce problème n'est pas seulement théorique, il est pratique; les laïques qui tranchent si aisément sur les prédicateurs contempo-

[1] M. de Cormenin, *Livre des orateurs.*

rains, ne sont pas trop compétents : quand on a pratiqué la chaire, on sent mieux ce qu'il faut ou ne faut pas aux générations nouvelles. J'écrivais, moi aussi, vers 1845, mes appréciations sur la prédication contemporaine, et j'étais loin d'y signaler de la stérilité et de l'impuissance intellectuelle : je disais : « La première moitié de notre XIXe siècle est une époque de transition, partie critique, partie dogmatique et organique dans les formes de la prédication. Sous l'Empire, M. de Frayssinous soutenait la discussion religieuse avec une lumineuse dialectique et un style séduisant; sous la Restauration, M. Legris-Duval, le P. Mac-Carthy, le P. Guyon, Mgr Fayet, M. de Rauzan, essayaient de rallier l'éloquence majestueuse du grand siècle à l'éloquence actuelle. Immédiatement après 1830, M. Deguerry a paru, introducteur d'une nouvelle période littéraire, conduisant par la main de nobles collègues : MM. Cœur, Combalot, Lacordaire, Ravignan, Bertaud (de Limoges), Deplace, Dupanloup, Bautain, Marcellin, Duquesnay, illustre phalange dont la France aime tant la gloire ! »

J'exposais ensuite quelques-uns des caractères nouveaux que devait prendre la parole de nos orateurs sacrés, par rapport aux besoins spéciaux du siècle présent ; j'indiquais en particulier l'*esprit positif et pratique*, dans la manière de concevoir, d'aborder et de traiter les sujets, comme étant dans notre siècle, positif et rationnel entre tous les autres, une des conditions de l'éloquence sacrée. Et après avoir expliqué ce que j'entendais par l'esprit positif et pratique nécessaire aux prédicateurs du temps présent, qui doit plutôt exposer

que disputer, plutôt tendre à faire aimer et goûter qu'à faire controverser, je venais à la caractérisation des prédicateurs de notre époque : « Combien nous serions heureux pour notre part, s'il nous était donné de pouvoir recueillir des lèvres éloquentes de tel orateur, qui nous rappelle les beaux temps d'Athanase, un peu de sa surabondante doctrine pour en orner nos discours et quelques fleurs de sa riche parole pour en couvrir l'indigence de la nôtre ! » Je disais ensuite ce que les Lacordaire, Ravignan, Cœur, Dupanloup, faisaient rejaillir de gloire sur les orateurs du clergé et j'ajoutais : « Nous n'examinons pas si M. Deguerry renouvela, après 1830, l'émeute littéraire de 1825 entre les classiques et les romantiques ; nous ne décidons pas jusqu'à quel point les vicissitudes des idiomes et des littératures doivent modifier la langue du prédicateur, et s'il ne serait point parfait de réunir la diction plus colorée et plus vive du siècle actuel, à la diction plus pure et plus austère du XVIIe siècle. Un point certain, c'est qu'après la révolution de juillet, M. Deguerry a contribué, par la magie de ses prédications entraînantes, par l'attrait de son grand style, à remettre sur le chemin de l'Église beaucoup d'hommes qui l'avaient oublié. »

Depuis ce temps, tout a marché. L'Église a vu naître d'autres orateurs, jeunes encore, mais qui sont son espoir. Qu'il y ait des degrés dans le mérite des prédicateurs contemporains, nul ne le conteste ; mais s'en aller se promener pendant un carême d'église en église pour revenir dans un journal se donner le plaisir de tourner contre l'éloquence chrétienne des tirades spirituelles, terminées par une pointe juvénalienne, généraliser une

situation dont on n'a vu que quelques côtés, dire à l'Église de France : Vous n'avez plus d'hommes... En vérité, c'est demeurer trop au-dessous du sujet de son étude, c'est ignorer par trop l'objet même de sa critique.

Le prédicateur chrétien n'a qu'une chose à faire : exposer avec clarté, avec ordre et avec chaleur ce qu'il croit et ce qu'il sent ; se faire bien comprendre, et, pour cela, se transporter successivement, selon les temps, à tous les points de vue de son auditoire. L'Église de Jésus-Christ, en dépit de calomnies grossières, n'a jamais eu dessein de parquer l'intelligence humaine dans des barrières infranchissables : par la même raison, elle n'a pas dû enfermer le ministère de la parole dans des formes invariables. Elle est la liberté par essence, puisqu'elle est l'universalité. Il convient donc qu'elle emploie tour à tour toutes les armes de la persuasion, tous les moyens d'enseignement, et qu'elle trouve dans la sainte liberté de la chaire le contre-poids à la liberté de l'esprit. Le prédicateur chrétien n'est que sur un seul point, le point du dogme et de la foi, l'immobile gardien d'une frontière acquise ; sur tous les autres, il guide, il éclaire, il accompagne les pas de la société dans laquelle il est né. Dire que la prédication *adoucit de plus en plus sa voix, que le sermon se fait conférence, puis homélie, comme si la prédication doutait de son autorité*, c'est dire que l'orateur chrétien, plus confiant depuis trente ans peut-être dans les sympathies et dans l'intelligence des peuples, travaille de concert avec son auditoire lui-même à restaurer la doctrine dans les esprits, et comprend qu'il a désormais plus affaire à l'erreur qu'à la mauvaise volonté. En gé-

néral, il faut le dire, un profond besoin de vérité remue dans les entrailles de la société moderne, et en même temps une extrême sympathie à la chercher à travers les preuves métaphysiques dont l'abus est si facile, et à la pointe du raisonnement, las de ses mécomptes. M. de Chateaubriand l'avait senti le premier ; c'est par l'exposé du beau et du bien qu'il faut faire la preuve du vrai dans notre siècle en matière religieuse. Cette preuve en vant une autre, et elle est plus accessible à la généralité des esprits. Un des plus éloquents curés de Paris que nous aimons tous deux, monsieur, a partagé cette manière de voir, et je me souviens d'avoir lu, vers 1835, un exposé de vues sur la prédication écrit par lui dans une revue patronnée par MM. de Fitz-James, Chateaubriand, Berryer, Al. Guiraud, Dreux-Brézé ; il y disait avec autorité qu'il s'agissait aujourd'hui pour la prédication « d'exalter la raison d'utilité et la raison de beauté, afin de répondre à tout ce qui se remue de besoin et d'ardeur au fond des âmes. » Après avoir cherché le caractère de l'époque actuelle qu'il appelait non mystique, non théologienne, mais philosophique ; après avoir fait le rapprochement entre l'état actuel de notre société et celui de la société ancienne, à la suite des premières et si terribles persécutions, sa conclusion était qu'il fallait reconstruire aujourd'hui comme autrefois, exposer plutôt que démontrer, faire connaître la religion, non en disputant sur le seuil, mais en pénétrant dans l'enceinte du temple pour en faire admirer la belle architecture et cette magnifique ordonnance des dogmes et des pratiques religieuses, en harmonie si parfaite avec la nature humaine.

Qu'on ne vienne donc plus faire d'inutiles parallèles entre le caractère de la prédication au moyen âge, au XVIIe siècle, ou de nos jours. Il faut toujours dire les mêmes choses sans doute, mais il faut savoir les dire en cent manières différentes. A la cour du grand roi, une éloquence majestueuse pouvait seule s'ouvrir le chemin des cœurs. Aux esprits pesants et grossiers des peuples encore incultes, la vérité doit arriver tonnante et dogmatique. A des masses égarées et rationalistes, éprises pourtant du vrai jusqu'à ne le chercher plus, dans leur désespoir, que sous des formes matérielles, il est bon de montrer dans les applications pratiques le *corps* du christianisme, et pour ainsi dire la *figure* de sa substance. C'est ce que nos prédicateurs ont fait avec une intelligence merveilleuse ; depuis trente ans, la prédication est grandement suivie en France, et c'est une véritable consolation que de pouvoir signaler les pieux succès des Andrieux, Pététot, Deguerry, Olivier, Lecourtier, Duquesnay, Lavigne, Lefebvre, Paul Carron, etc., l'on n'a jamais vu auditoires plus nombreux et plus assidus. C'est que leurs discours sont remplis d'une séve pieuse, d'une doctrine qui descend des hauteurs de la spéculation aux leçons pratiques. C'est qu'ils connaissent leur siècle, et ils ne sont pas moins excellents pour leurs contemporains que saint Bernard n'a pu l'être pour le temps où il vivait. J'ai lu dans un ouvrage de M. Duquesnay cette parole admirablement vraie, en parlant des modernes procédés de l'Église envers ses adversaires : « Toute doctrine aujourd'hui, en dehors de la religion catholique, ne prétend pas avoir plus qu'un lambeau de vérité. » Que faire envers des gens qui dou-

tent d'eux-mêmes, à qui manque toute forte conviction, sinon les instruire et les consoler ? Voilà pourquoi, monsieur, nos prédicateurs parlent la langue du cœur, la langue de la douceur évangélique. Ah ! laissons dire avec une pitié digne de pitié elle-même, que la prédication dégénère, que le sermon se transforme « en instruction familière et en homélie. » Le prêtre catholique doit travailler avant tout à la moisson des âmes, et s'il faut des transformations dans la méthode de la prédication, s'il les faut pour étendre le règne de Jésus-Christ, il les adoptera. Le vrai prédicateur chrétien ne berce pas sa vanité d'orateur au bruit de ses propres paroles. Il n'écoute que le son qu'elles rendent dans l'âme de ses auditeurs, et ne leur fait pas entendre des discours, mais goûter des vérités.

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

Les auditeurs : attrait des prédications pour les dames : prônes et catéchismes de Paris. — Excentricités féminines au sujet de la prédication.

Il est juste, monsieur, que je consacre une lettre à m'occuper des auditeurs qui vont entourer les chaires chrétiennes, et que je place ici le résumé de mes observations et de mon expérience. Avant tout, je recommanderai l'assistance aux *prônes* ou *homélies* de la paroisse, et en second lieu, l'assistance aux *catéchismes de persévérance*, institués dans les églises de la plupart des villes.

Je recommande les prônes et les homélies, parce que ce sont des allocutions simples, pratiques, consistant souvent en une explication de l'Évangile avec des applications morales. Le prône traite un sujet de dogme ou de morale ; il ne prend pas les allures élevées et solennelles du sermon ; il n'a pas à consulter les artifices de l'art oratoire, il n'y pense même pas ; il parle naïvement, pieusement ; on dirait du pasteur, qui rompt le pain de la parole sainte, un père parlant à ses enfants. Allez à ces allocutions, mon cher lecteur, allez-y exactement, allez-y avec votre famille ; elles se font pendant la messe paroissiale : raison de plus, qui doit vous déci-

der à vous y rendre. La paroisse est la maison de famille, dans l'ordre spirituel; donc, la réunion de paroisse avant tout, la messe de paroisse avant tout, l'homélie ou le prône avant tout.

Il y aurait bien des raisons pour demander aux chrétiens une préférence spéciale et assidue pour ces manières de discours, qu'aimèrent dans les temps anciens les Ambroise, les Grégoire le Grand, les saint Jean Chrysostome, et plus tard, les Monmorel, les Mainbourg, les Lachétardie. On en peut donner une qui est assez concluante, c'est qu'on y parle souvent de Jésus-Christ *directement*, puisque le prédicateur se borne plus d'une fois à suivre pas à pas chaque ligne du saint Évangile, en l'accompagnant de réflexions morales. Je comprends l'attrait de ces discours pour les bons chrétiens et pour les dames, en général; on vous y fait goûter Jésus-Christ, les belles et douces choses de son culte, sujet d'inépuisables émotions. Que ne m'est-il permis, monsieur, de reproduire les saints effets produits par la parole pastorale de tels et tels curés de Paris? Comme elle résonne noblement et saintement sous les voûtes sacrées! Comme elle éclaire, console, rend meilleur! Comme ils creusent dans le mystère de nous-mêmes, en s'appuyant sur le dogme révélé qui est leur guide et leur phare! Comme ils fouillent dans ces douleurs muettes qui nous assiégent! Et voilà aussi ce qui constitue, selon moi, la supériorité du prône, des allocutions paroissiales, sous le rapport de l'utilité générale et pratique. L'homélie et le prône portent d'abord notre regard sur la divine et suave figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puis ils le reportent sur nous-

mêmes ; ils s'efforcent, comme je l'ai dit ailleurs, de nous faire découvrir et sentir la liaison des croyances chrétiennes avec cette vie, ils nous apprennent à lier par une chaîne de vertus cette vie si courte à la vie qui se prolonge sans fin. Leur ton n'est pas rude et menaçant ; il s'en exhale une émanation, une onction secrète, qui persuade, illumine, touche, fortifie ; ils nous enseignent et nous décident à passer par-dessus nos éternelles rancunes et antipathies, à nous supporter et à nous aimer les uns les autres. Rappelez-vous l'Évangile du Publicain, celui du Prodigue, de la Madeleine, de la Samaritaine, du mauvais Riche, de la Semence ! Comme les plus belles doctrines et les plus utiles enseignements sortent de ces Évangiles, sans effort, comme l'eau jaillit de la source !

J'ai pu éprouver, monsieur, combien le public des églises, qui a le sentiment de la vraie religion, apprécie et goûte les pieux et pratiques discours de la messe paroissiale, à raison de ses utilités intimes ; j'en donnerai un exemple, à l'appui de mon dire. C'est la lettre écrite par une fervente chrétienne à un ecclésiastique, dont la prédication, goûtée d'ailleurs, avait subi, paraissait-il, des modifications regrettables.

« Ce n'est pas sans beaucoup de chagrin que je risque de vous en faire un peu, monsieur l'abbé ; et ce n'est qu'après y avoir bien réfléchi, qu'il me semble qu'il vous vaut mieux une goutte d'absinthe, qui peut-être vous *sera saine,* que de ne pas vous avertir, que de vous laisser persister dans un genre de prédication qui altère peu à peu l'intérêt qu'on trouvait à vous enten-

dre, qui, enfin, tout en étant *merveilleusement beau*, ne remplit plus l'attente de vos pieux écouteurs !

« Ce cours de haute philosophie chrétienne n'est à la portée que du si petit nombre ! et le reste?... Le reste se fatigue à tâcher de vous suivre, sans arriver à la région si élevée que vous parcourez, vous, si facilement, que vous ne pouvez deviner l'essoufflement des autres !

« Et puis, parmi les habitués des M***, qui donc a pu oublier vos prônes d'autrefois? Ces prônes si doucement saints ! d'une dévotion si sympathique ! si attirants ! si *décidants !* — On se trouve presque dépaysé, et tout en admirant le pays nouveau, on se retourne avec regret vers le PAYS AMI !

« C'était si bienfaisant, ces explications de l'Évangile à la fois élevées et intimes : cette application de ses enseignements à la conduite journalière ! Il y avait là un réveil pour les cœurs engourdis, souvent aussi un apaisement pour les cœurs tourmentés. On s'en allait ranimé, ravivé, et, passez-moi cette manière de dire un peu légère, tout *en train de Dieu* et de son âme.

« Je vous en conjure, monsieur l'abbé, pour nous, et aussi un peu pour vous, rendez-nous ces bonnes heures que nous passions au pied de votre chaire, et où votre beau talent *se faisait tout à tous,* pour nous gagner tous.

1er août 185.... »

J'ajoute, pour compléter mes conseils, que les parents doivent attacher un haut prix à faire suivre les catéchismes de *persévérance* par leurs enfants. Helas ! après la première communion, les jeunes enfants savent

si peu de chose du christianisme; mais le zèle des pasteurs a organisé partout des catéchismes à l'usage des jeunes gens et à celui des jeunes filles. C'est là que leur instruction religieuse se complète; les hommes les plus distingués du clergé se sont toujours fait un honneur d'alimenter ces intéressantes réunions, et l'on est édifié de voir des mères de famille encourager les enfants à ces catéchismes où on les instruit, où on leur parle de Jésus-Christ et de la vertu.

On ignore trop au dehors les soins et l'élévation qui sont donnés à nos catéchismes de persévérance; ce sont de vrais cours de religion; on y expose en son entier l'édifice immortel, dogme, morale, culte et sacrements, liturgie. J'ai entendu, dans le monde, des jeunes gens, pleins de bonne volonté, sortis de nos écoles spéciales, regretter qu'il n'y ait point à leur usage un ensemble intelligible de la religion, profond et simple, attachant, instructif et complet; je n'ai pu qu'abonder en un sens dans leur regret : oui, il faut au jeune homme un livre complet de religion, solide de raisonnement, mais pas trop surchargé de métaphysique, un livre en un mot qui le captive, qui règle sa vie intellectuelle, contienne son cœur et le rappelle au devoir à l'époque des passions, comme autrefois le regard pénétrant et doux du Christ rappelait l'apôtre saint Pierre à l'amitié trahie : or, ce livre existe, c'est un livre vivant, ce sont les cours des catéchismes de persévérance.

Ce que nous disons des jeunes gens s'applique également aux femmes. N'allons pas nous imaginer que tout est fait, qu'il ne reste rien à entreprendre, parce qu'on a publié, de nos jours, d'innombrables petits livres de

piété à l'usage des femmes. A part quelques livres qui sont des chefs-d'œuvre dans leur genre, tels que l'*Imitation de Jésus-Christ*, le *Combat spirituel*, des extraits des œuvres spirituelles de saint François de Sales, de Bossuet, de Fénelon, etc., nos livres de piété laissent beaucoup à désirer. — Je me suis déjà expliqué sur ces livres composés exclusivement pour les heures de la prière, qui trop souvent reproduisent, sous un simple changement de mots, des formules banales où l'esprit et le cœur ne trouvent point de substance et d'aliment; mais il s'agit ici de l'instruction religieuse des femmes. Tout n'est pas fait quand on a donné aux femmes un auxiliaire pour les heures pieuses; leur intelligence a besoin de connaissances et leur foi réclame un livre où elles puissent s'entretenir et se corroborer. Elles ne supporteraient pas de la sèche science, mais il leur faut de la science embellie, de la science; ménagée avec tact, comme on ménage la lumière à des yeux délicats. — Commencez par élever le niveau scientifique des femmes en matière de religion, et vous verrez que, de proche en proche, elles communiqueront cette science par les nombreuses et irrésistibles influences qu'elles exercent dans la société. Les catéchismes sont admirables pour cela; ils offrent à la jeune femme, à la jeune fille, une série enchaînée d'instructions. La science toute seule rebute, donnons du cœur à la science : le cœur ouvre toutes les portes. Or, les catéchismes parlent au cœur, à la piété, en même temps qu'à l'esprit. Nous nous efforçons tous, dans les catéchismes, de conduire à la religion en la faisant aimer; nous la faisons aimer en la faisant connaître.

Et qui soutiendra la mère de famille, la mère chrétienne dans ses labeurs uniformes, si la méditation des dogmes religieux n'anime pas les solitaires instants du foyer domestique; si vous ne lui faites point découvrir la liaison des croyances chrétiennes avec le devoir; si vous n'offrez pas à son activité de cœur et de tête ces bonnes perspectives ouvertes par les mystères de la foi et si nécessaires « daus les jours de lassitude morale, de mystérieux affaissement? » Tandis que l'homme emploie utilement ses facultés dans les affaires du pays, de la cité ou de la famille, n'est-il pas juste que la femme ait appris de bonne heure à trouver dans l'étude quotidienne de Jésus-Christ et dans les belles et douces choses de notre culte, le renouvellement de son énergie pour ses obscures et méritantes occupations?

Nous tous, le vent du doute amer vient quelquefois ballotter notre âme; ou bien nous nous enfonçons trop dans la poursuite ardente d'un intérêt passager, éphémère. Au catéchisme on apprend de lumineuses choses pour les besoins de l'esprit; on y entend des conseils de piété et de vie chrétienne qui sont salutaires aux natures sensibles et dirigent les tendances des jeunes cœurs vers de nobles buts; l'esprit est captivé; il acquiert des connaissances; et l'âme de la jeunesse qui fréquente les catéchismes en rapporte de ces impressions ineffaçables qui se réveillent aux moments critiques et qui disent à l'homme éprouvé, à la femme en péril : « Oh! n'oubliez pas les saintes vérités, le monde éternel; n'oubliez pas vos destinées sublimes! »

Mais je sens, monsieur, que je tromperais votre attente, si je ne rappelais pas l'esprit qui doit animer les

auditeurs de la parole sainte. Jésus-Christ nous a tracé les règles dans ses leçons et dans ses paraboles : « Celui qui est de Dieu, dit-il, écoute les paroles de Dieu. » (Saint Jean, chap. 8.) Il a ajouté que « la bonne terre, ce sont ceux qui, ayant écouté la parole avec un *cœur bon et excellent, la retiennent et rendent des fruits* par la patience. » (Saint Matthieu, chap. 18.) Donc, l'esprit de docilité et de respect, voilà ce que demande dans les auditeurs la parole sainte. Nous connaissons beaucoup d'édifiants chrétiens dans nos paroisses parisiennes, qui donnent en effet entrée, en leur cœur, à la divine parole par leurs bons sentiments. Nous avons la douce consolation, monsieur, de voir qu'en général on vient chercher au pied des chaires l'instruction et l'édification qui rapprochent de Dieu.

Dirai-je que tout soit parfait toujours? Non, certes : quelques auditeurs sont plus légers que pénétrés ; un vain son frappe leur oreille, mais leur cœur est ailleurs. Quelques autres ne se défendent pas d'un esprit inquiet de critique et de malice, qui les attire aux discours sacrés uniquement pour exercer leur satire et trouver un aliment à leurs maniaques jugements. Admettons qu'il y ait des sermons plus ou moins faibles : mais il y a toujours quelque bien à retirer, même des sermons faibles et incomplets, comme le remarque Nicole. Il est d'autres auditeurs qui entendent la parole sainte, s'*en réjouissent* si elle leur paraît élégante et agréable, mais ils n'en font ensuite ni plus ni moins. C'est une simple émotion de littérature ; c'est un spectacle ; ce n'est pas le respect sérieux dû à la divine parole. Ainsi, les auditeurs de saint Jean Baptiste autrefois se plai-

saient à ses exhortations, mais ne suivaient en rien ses conseils.

Ne dois-je pas signaler encore, monsieur, ces étranges auditeurs qui ramènent toujours la parole sainte à un rôle purement théorique et lui tournent le dos quand elle vient à des applications pratiques. Déjà saint Augustin se plaignait de ceux qui aiment l'éloquence, tant qu'elle se borne à briller, mais qui ne l'aiment plus quand elle descend dans les cœurs pour y condamner l'injustice : *Amant lucentem, oderunt redarguentem.* Je ne vois pas, en cela, l'esprit de docilité et de soumission, condition fondamentale pour l'audition de la sainte parole. Jusqu'où ne va pas ce défaut? On voit des auditeurs, toujours portés à appliquer aux autres ce qui se dit, et jamais ils n'y trouvent leur propre portrait : lamentable travers qui frappe de stérilité la parole sainte, distribuée pour tous et pour chacun!

Deux tableaux ont été tracés dans ces derniers temps sur la manière d'écouter dans les églises : l'un et l'autre ont du vrai ; je vais rappeler des fragments de tous les deux : j'espère, monsieur, que cela excitera à mériter les éloges de l'un et à éviter les reproches et la fine ironie de l'autre. Le premier représente nos auditoires, composés de quelques hommes fervents et de beaucoup de femmes pieuses qui, dans le prédicateur, voient un ministre de la divinité, qui plient humblement sous sa doctrine, qui se laissent aller à tous les mouvements qu'il leur imprime, qui croient ce qu'il leur ordonne de croire, qui s'attachent à sa parole avec les étreintes vives de la foi, qui écartent comme une tentation mauvaise les sollicitations du doute et les troubles de leur

pensée ;... le second, au contraire, ramasse çà et là des couleurs, de manière que le discours chrétien semble n'être plus devenu qu'un *spectacle*. Il s'attache, dans un récit spirituel et mordant, à faire ressortir ou les inconséquences, ou les excentricités de certains habitués des sermons. J'accepte ce qu'il y a de vrai dans ces satires, afin que ceux que cela regarde n'y donnent plus lieu. Le critique fait donc le tour des églises de la capitale pendant le carême, et il raconte ses impressions. Arrivé à une certaine église, il dit : « D'après ce que le prédicateur a dit, j'ai conclu que ces dames ne se contentent pas de venir aux sermons et d'y prendre des notes ; de retour à la maison, elles pèsent les arguments, remuent des objections, entament une polémique par écrit et par lettres, ou bien, si les idées leur paraissent sans réplique, elles accusent le ton, qui toujours leur semble trop rigoureux, ou le sujet, que toujours elles trouvent monotone. »

Il passe ensuite à ses autres impressions : il a entendu un prédicateur de talent qui paraissait connaître le fin des choses et mettait à les dire de la grâce et du tour. « Il glisse çà et là des comparaisons ingénieuses ; il plaisante discrètement, avec un visage grave ; il trace même des portraits... On voit dans l'auditoire les regards se chercher, se mettre d'intelligence ; aux jolis endroits, il circule dans l'air de petits frémissements qui sont les bravos des églises. »

Plus loin, il se complaît à signaler l'amalgame de sacré et de profane, qu'il a constaté chez les auditeurs ; il dit avec une malice charmante que l'on fait une balance, que le bon Dieu a sa part, comme dans le gâteau des

Rois, et que l'on garde le reste. « Les conversations même dans la Semaine sainte témoignaient naïvement des combinaisons les plus merveilleuses de la dévotion avec la mondanité, des plaisirs avec les œuvres pies. — Avez-vous vu la magicienne, madame? — Oui, madame, le jour même où je vous rencontrai allant à Sainte-Clotilde. — Le P. Pététot a-t-il bien prêché? — A merveille, comme toujours; mais on ne l'entendait guère; il commençait une grippe. — Et madame Borghi? —Elle, elle était en voix.—A propos, vous savez, l'abbé Bautain fait fureur à Saint-Germain-des-Prés, pas dans les grands sermons, à vêpres ou le soir; mais dans les instructions familières, le matin; j'en raffole. Hier, sur la nécessité de la pénitence, il a été charmant. — Allez-vous ce soir aux Italiens entendre le *Stabat?* — Je crois bien, le *Stabat* de Rossini! cela vous pénètre l'âme! c'est si religieux! et puis Mario y chante si bien! L'église le matin, Longchamp à trois heures, et les Italiens le soir: voilà, madame, mon Jeudi saint. »

Qui habet aures audiendi, audiat. — On doit faire la part, sans doute, des besoins des auditeurs; en ce sens, Bossuet a eu raison de dire que ce sont les auditeurs qui font les prédicateurs. La première condition imposée par l'art oratoire, dans l'éloquence judiciaire, dans l'éloquence du parlement, dans tout genre d'éloquence, consiste à savoir choisir son sujet, ses raisons, ses considérations, et à laisser de côté ce qui nous aliénerait la confiance de l'auditeur. Ceci s'entend des méthodes à suivre, comme composition: mais il est sûr que le ministre de Jésus-Christ ne peut jamais transiger sur la rigueur des dogmes et des préceptes. Or, pour le

dire en passant, monsieur, je comprends qu'on aille, pour des raisons exceptionnelles, à des sermons prêchés hors du quartier ; mais, en général, je ne puis approuver ces auditeurs maniaques, ces engoués exclusifs, qui courent les sermons d'église en église, comme on court les musées et les bazars. Je parlerai, monsieur, dans ma prochaine lettre, d'une des plus éloquentes prédications d'hiver.

DIX-HUITIÈME LETTRE.

Emprunt fait à la pathologie comme prédication. L'état des santés en hiver. Les nouveaux docteurs, E. Renan, Proudhon. Initiation à la croyance religieuse.

Vous avez suivi depuis plusieurs années, monsieur, les prédications de Notre-Dame de Paris, dès le temps des Ravignan et des Lacordaire. Le P. Félix vous y fait goûter encore de douces heures ; mais je vous vois tour à tour aller en observateur de la prédication à la réalité de nos villes, et de cette réalité à la prédication, pour comparer les résultats obtenus avec ceux à obtenir. La prédication, dites-vous, c'est le Christ, c'est la foi, et le monde moderne croit peu, ou croit mal, ou ne croit pas du tout. Vous promenez votre regard sur la partie virile, jeune, intelligente, active de la société française, vous y cherchez les hommes sincèrement croyants, et il vous semble que la foi catholique a peu de partisans sérieux et complets. Certes, monsieur, je ne dis pas que je ne partage, jusqu'à un certain point, votre étonnement douloureux. Je comprends surtout que l'incrédulité militante de quelques notabilités de l'époque vous afflige. Mais, monsieur, tout en déplorant certaines anomalies inconcevables de l'état social et du monde intellectuel, n'oublions pas que notre choix ne porte que sur deux doctrines, la doctrine qui affirme, et la doctrine qui nie ; la première qui est le catholi-

cisme, la deuxième qui comprend toutes les sectes fantasques du passé et du présent. La première est une conception d'espérance, et elle agrandit notre incomplète vie de tous les horizons de l'éternité ; la deuxième, avec ses innombrables variétés, nous emprisonne sur la terre, et se complaît à déverser le doute sur nos espérances et sur nos grandeurs.

Je sais la circonstance aggravante que vous m'avez signalée, monsieur ; vous vous demandez comment des *hommes de talent* font si bon marché de la foi. Nous entrons sans doute ici dans de redoutables mystères ; mais veuillez, monsieur, relire certains chapitres de mon ouvrage : *Christianisme*, j'y ai expliqué cent fois que le talent n'est pas une preuve de bon jugement et de justesse d'esprit : que si le talent rapproche de la vérité par la facilité de la compréhension, il en éloigne par l'orgueil, par le besoin de faire école et de faire parler de soi ; ainsi, monsieur, je crois que, pour ne pas s'égarer sur les traces de tant d'intelligences perdues, on doit s'en tenir à un criterium pratique, attendre les doctrines nouvelles à leur fin, juger les auteurs à leurs conclusions, comme l'Évangile nous enseigne à juger l'arbre par ses fruits. M. Cousin vous a fait du mal dans votre jeunesse, dites-vous ; Proudhon vous étonne avec sa logique de fer ; et M. Ernest Renan ne laisse pas que de vous éblouir. Or, monsieur, vous n'avez qu'à vous demander ce que ces écrivains renommés vous ont apporté de mieux que le catholicisme. Leurs théories vous donnent elles plus de lumière que le christianisme, vous consolent-elles mieux, vous rendent-elles meilleur ? Trouvez-vous que MM. Cousin, Proudhon, Renan, aient

plus d'autorité que le christianisme ?..... Suivez cette méthode, monsieur, conseillez-la à ceux qui vous entourent, et le procès entre la foi et nos hommes de talent sera bientôt jugé.

Vous m'alléguez un prestige résultant des facultés brillantes départies à nos docteurs laïques ; ils parlent raison, science, critique, art ; la science est la divinité qu'ils adorent. Nous pouvons parfaitement les laisser servir leurs éphémères divinités ; mais nous avons, à notre tour, à invoquer des comparaisons et des parallèles. J'ai consacré, ailleurs, un chapitre tout entier sur les *grands hommes* du christianisme, et un autre sur la grande armée intellectuelle des Pères de l'Église (*Christ.*, tome 2e) ; j'ai passé également en revue le reproche adressé au clergé de n'être pas à la tête des lumières, ce qui m'a fourni l'occasion de mettre en relief les notabilités contemporaines du catholicisme (*Christianisme*, tome 1er). Veuillez revenir sur ces pages, monsieur, et vous vous convaincrez qu'il n'y a pas seulement que les hommes du doute et de l'athéisme qui parlent raison et science. Bien plus, vous ferez vous-même justice de l'outrecuidance de ces esprits de nos jours qui croient : « qu'aucun siècle n'a vu si loin que le nôtre dans la vraie théorie de l'univers et de l'humanité, » et qui pensent : « qu'il y a, dans quelques milliers de nos contemporains, plus de pénétration d'esprit, de finesse, de vraie philosophie et même de délicatesse morale, que dans tous les siècles passés réunis [1]. »

Il est déplorable que des esprits distingués consacrent

[1] M. Renan. *Revue des Deux Mondes,* XVI, 771.

leurs travaux uniquement à déconsidérer la religion, en faisant appel à des étalages scientifiques ; mais, pour vous, monsieur, vous ne perdrez jamais de vue l'alliance *intime, nécessaire*, de la philosophie et de la religion, que Schelling a hautement proclamée en Allemagne, et que des esprits sérieux, remplis d'une bonne science, rendent en France de plus en plus éclatante. Les travaux des Maret, Gratry, de Bonald, de Maistre, vous montrent la raison conduisant à la foi, la logique de l'esprit humain aboutissant à la Révélation, qui l'introduit sur le seuil de la logique de Dieu.

D'ailleurs, monsieur, nous ne devons pas nous laisser éblouir par « le charme de la parole humaine de nos nobles égarés ; » ils *posent en Satan*, dit un robuste critique, « et leur affaire est de détrôner Dieu, mais ces Achille ont un talon ; la vanité de leur esprit, la vanité de leur pose et de leur prose. Otez-leur l'auréole, à ces petits satans bourgeois, réduits à *une petite plume pour toute fourche et pour toute aile*, et traitez-les comme de simples *freluquets* dont les *roucoulements* sont déjà puérils. »

Un groupe de points forme comme le monde des intelligibles ; ce sont autant de colonnes qui supportent l'édifice des croyances de l'humanité. On peut disserter plus ou moins savamment sur les objets qui se rattachent à cet édifice, mais aucun esprit n'a jamais pu s'écarter totalement de certaines solutions, sans être frappé de déchéance. On a beau être un génie, un savant du premier ordre ; de temps immémorial, tout homme, passez-moi, monsieur, le mot et la chose, qui ne sont pas dans le dictionnaire, tout homme est un peu *toqué*, et quand

l'homme s'avise d'affirmer ou de nier, passé certaines limites, alors le bon sens universel s'écrie, avec un accent qui n'admet pas d'appel : *N'en parlons plus :* cet homme n'y est pas, c'est trop fort, il est frappé d'un *complet tocage.*

C'est ce qui arrive, monsieur, quand un écrivain veut ériger des livres sur les questions de Dieu, sur la conception de Dieu, sur les destinées de l'homme, sur l'immortalité du christianisme. Il a beau être distingué, avoir de l'érudition, être hardi de pose et de phrase ; s'il passe certaines bornes, le tribunal en dernier ressort du bon sens humain le met aussitôt à bas : *tocage ! exclusivisme ! idée systématique, étroite et fausse !* voilà les caractérisations qui brûlent cet homme comme un fer rouge !

L'Allemagne, par son Kant et son Hegel, avait fait grand bruit, lequel bruit aboutit à M. *Strauss ;* mais Strauss vient nous dire dans ses livres que l'immortalité de l'individu, c'est-à-dire l'immortalité de l'âme est une fable, et qu'il n'y a d'immortalité que pour l'espèce. Nous qui entendons, monsieur, que l'immortalité soit une réalité, et qui ne voulons pas de mots trompeurs, nous nous rappelons les inébranlables, les indiscutables bases de la croyance humaine à l'immortalité, et Strauss s'attire l'épithète qu'il mérite. M. Renan poursuit, à son tour, je ne sais quelle science imaginaire. Là où les religions placent l'intervention positive de Dieu, il met un mot de son invention, la *spontanéité de la nature :* la spontanéité, voilà la mère de tout ! cette spontanéité, c'est le Dieu nouveau ! cette spontanéité, c'est l'humanité, et l'humanité c'est Dieu ! Donc, tout compte fait,

on nous rejette dans le panthéisme, qui est un athéisme arrangé d'une autre façon : Et voilà, monsieur, par où perce le Tocage ! Ce que c'est d'aller ainsi dépenser si mal son esprit, son imagination, de rares facultés pour les patientes et scientifiques explorations.

Proudhon est une autre de ces apparitions extraordinaires qui font dire cent fois : *n'en parlons plus.* Cet ouragan d'idées, de logique et de paradoxes est tout-puissant, selon moi, dans la critique mâle et forte qu'il trace de plusieurs de nos iniquités et travers sociaux. Mais, hélas ! l'inévitable dénoûment de toute tentative dogmatique ou critique, en dehors de l'affirmation catholique, se produit dans la destinée de cet homme étrange ; il veut fonder un athéisme qu'il appelle anti-théisme, il prétend enseigner à organiser le monde social sans Dieu ; il croit que les hommes, doux moutons, peuvent vivre pacifiquement à côté les uns des autres, par la seule idée de morale et de justice inscrite dans leur conscience ; et qu'ils n'ont aucun besoin, pour être honnêtes, de la pensée religieuse, qui explique, avec une sanction divine, le but et le motif de la morale ! — *Tocage !* réplique partout le bon sens. S'il y a un Dieu, rien de plus naturel que ce Dieu nous soit quelque chose ; et il n'y a pas de réalité plus positive en fait que notre immense besoin de Dieu, pour la réalisation de la justice et de la morale.

Je vous engage donc, monsieur, à ne pas vous alarmer outre mesure de l'apparition de ces écrivains perdus dans les brouillards du naturalisme et qui, sous les apparences d'une vaine religiosité, ne sont que des athées. J'admire comme vous leur talent, mais je ne crois pas être *inju-*

rieux, en rejetant sur le compte du tocage, de l'hallucination, ou bien sur je ne sais quelle illusion que produit la manie des systèmes et des idées privées, leur opposition décidée au christianisme. Vous seriez par trop bonhomme, monsieur, pour ne point dire autre chose, si vous laissiez entamer le dépôt sacré de votre foi par le spectacle des hommes de talent qui servent l'athéisme et le naturalisme. Dites-vous sans cesse que la religion est le *fait capital de la société* et le *grand intérêt de l'homme ;* dites-vous, sans parler des arguments de la théologie et des preuves scientifiques que les croyants peuvent invoquer, dites-vous que la religion chrétienne est impérissable dans notre amour, soit à cause « de l'appétence invincible que l'humanité a pour elle, soit à cause de sa permanence dans l'histoire. » Avant tout, monsieur, nous voulons, dans le domaine des idées, l'unité, l'homogénéité, l'esprit de suite, l'autorité, la gravité. La foi catholique réunit ces caractères, mais le camp des hommes de talent qui veulent philosopher pour leur propre compte et opposer autel à autel, brille par la contradiction, par les variétés discordantes ; au XIXe siècle ils disent le contraire du XVIIIe siècle, de même que Voltaire ne s'entendait pas avec Julien l'Apostat, et le même homme de talent ne garde pas, dans sa propre vie intellectuelle, l'unité de doctrine. On change singulièrement dans ces parages. Ce qui paraissait un Evangile à un moment donné, ne semble plus aussi clair, dans un âge plus avancé, quand les passions sont amorties.

Mais vous m'avez dit, monsieur, qu'en dehors des hommes de talent incrédules, le tohu-bohu des idées, la

licence des opinions sur les matières, religieuses, l'absence de foi dans une grande fraction des hommes de la génération contemporaine, produisaient aussi sur vous une de ces impressions fâcheuses dont on a peine à se défendre. Je comprends que le spectacle des foules du monde, des salons, de l'armée, des écoles, de la bourgeoisie, à idées si diverses, à symboles si tronqués, à croyances si disparates, à catholicisme si affaibli, produise un étonnement douloureux. — Je dînais un jour à Oxford ; à côté de moi, catholique, se trouvaient des protestants, des méthodistes, des puseytes, des rationalistes, que sais-je? Vous me rappelez ce bizarre repas, monsieur, où les nuances si diverses des idées religieuses des convives formaient un véritable *plum-pudding* d'une autre espèce. Voilà la société dans les temps modernes. Vous coudoyez dans une même réunion les déistes, les athées, les matérialistes, que sais-je ? Même parmi ceux qui sont chrétiens, ils vivent, dit dom Guérenger, avec une quantité d'erreurs dans l'esprit, sans jamais s'en douter. — Or, je vous renvoie, monsieur, pour compensation de ces spectacles aussi tristes que réels, à un criterium pratique d'appréciation. Que nous fait l'anarchie des esprits, existante aujourd'hui dans la société française, et partagée, du reste, par messieurs d'Angleterre et d'Allemagne ? Il est des leçons impérieuses, supérieures à tous nos chaos. Je vous invite à une prédication très-populaire, très-intelligible, et dont la nature en hiver est l'interprète. Je prendrai Paris pour théâtre de cette prédication. Cette prédication parle à tous, elle sait se faire écouter de tous. Je vais m'expliquer.

Devinez, monsieur, quel incomparable spectacle notre grand et élégant Paris offre à travers tous ses spectacles. Paris a bâti des temples de l'élégance, des établissements de passe-temps et de *far niente*, uniquement construits, à grands frais de millions, pour aider l'homme civilisé à tuer le temps et l'ennui. Le nombre des curieux qui y entrent ne s'élève pas à moins de 60,000 personnes par jour; ce ne sont partout que « arcades, marbres, statues, mascarons, lustres, torchères, girandoles, balustrades, voussures, peintures, vitraux, glaces plus grandes que des portes cochères. » Est-ce tout ? — On voit et on entend de toutes parts les signes et les manifestations de la vie ; c'est un enfer de bruit, de mouvement, d'agitation, de locomotion, de voitures qui se croisent, de chevaux qui s'emportent, de machines qui crient, de passants qui se coudoyent, d'hommes affairés qui se rendent à leurs combinaisons, d'amateurs de plaisir qui vont flâner, de femmes splendidement parées qui vont étaler les nouvelles et capricieuses créations de la mode. Est-ce tout? — Non, monsieur. Je n'ai pas épuisé les spectacles qu'offre Paris en hiver. Si l'hiver amène les fêtes, les réunions, les féeries des inventions françaises, il amène aussi des situations d'une nature grave et triste. C'est la saison où l'on meurt le plus, et nous devons reconnaître qu'il n'y a pas de pays au monde où l'homme apprenne mieux qu'il est mortel et que ses jours sont fragiles comme ceux de la fleur.

Il ne s'agit point de se borner aux résultats froids et glacés des statistiques; on a calculé qu'il y a à Paris 30 ou 40 décès par jour ; on a également fait la statistique comparative de la mortalité pour les différentes

capitales, comme Londres[1], Paris, Amsterdam, Rome, Vienne; on sait que sur la surface entière du globe, à chaque *seconde*, à chaque mouvement du balancier de la pendule *un homme meurt*. Ces stériles statistique sne suffisent pas, et l'on doit arriver à la philosophie morale de ce fait redoutable. Si l'on se place au point de vue intime et qui donne à réfléchir, si l'on considère que tous les ans, à la rentrée de l'hiver, nous faisons perpétuellement des pertes : là des parents, là des amis, là des connaissances ; si l'on pense que tous les ans nos réunions se dégarnissent, nos meilleurs amis disparaissent, et que, presque perpétuellement, il faut porter le deuil ; si l'on fait attention que, dans cette sombre époque, il est rare qu'annuellement quelqu'une des fibres de notre cœur ne vienne pas à être déchirée, quelque doux lien à se briser, on est ainsi conduit à une des plus éloquentes et des plus saisissables preuves du catholicisme. C'est une immense affaire que de ramener une intelligence à la foi religieuse : on y épuise toutes les ressources, sans pouvoir obtenir à quelqu'un à qui l'on veut du bien, *le don de la foi*. Or, je regarde, monsieur, le fait de la mortalité en hiver comme un des conducteurs les plus écoutés et les plus puissants pour ramener les cœurs, jusque-là distraits et perdus dans le scepticisme et la mondanité, vers la foi et le culte de l'invisible. D'une manière générale, la religion considérée dans l'homme est toute élévation de l'âme au-dessus des

[1] J'ai lu que la quatrième semaine du mois de novembre 1858, le chiffre des morts, à Londres, a été de 1,802 personnes (dans une seule semaine).

choses matérielles et périssables ; la mortalité de l'hiver doit donner non-seulement une vague foi religieuse, mais du catholicisme ; car une question se présente, nous devons demander pourquoi et comment il se fait que la foi catholique seule s'entende à nous consoler, au milieu de ces pertes perpétuelles, fréquentes, irréparables, que la mort nous occasionne.

J'ai donné autre part (*Christ. et Vie prat.*, tome 4), cent vingt pages pour l'étude de la souffrance humaine, prise dans l'universalité de ses aspects ; je vous l'ai déjà dit, je crois avoir esquissé une démonstration du christianisme par la douleur ; j'ai montré que le christianisme indique seul les causes et les raisons de nos misères, que seul il peut produire la *résignation* ou l'acceptation de la souffrance, parce qu'il fait comprendre la souffrance, il en dit les origines et les hautes utilités ; il produit la résignation qui n'est pas l'inertie, mais une activité qui se compose d'espérance et d'amour ; elle est la conviction pratique que la douleur non-seulement n'est pas un mal absolu et inutile, mais qu'elle est *un bien*, et qu'elle conduit à des résultats adorables, dignes de Dieu et dignes de l'homme. Je ne me suis pas borné là ; j'ai donné au même endroit (*Christ. et Vie prat.*, tome 4) *trois cents pages* pour exposer les preuves internes et externes de la vérité chrétienne, et j'ai conclu que l'évidence de la divinité du christianisme avait dans le monde moral le même éclat que l'évidence du soleil dans le monde physique. Mais avant ces travaux j'avais déjà préalablement (au tome 1er) essayé de tracer l'ensemble de moyens providentiels qui composent l'itinéraire de l'homme retournant à la foi qu'il avait perdue

ou laissée s'affaiblir. Je dis, dans ce tome 1[er], qu'en général les controverses éclairent peu et surtout ramènent peu les esprits égarés par les systèmes, le rationalisme ou les sectes; même les prédications de nos Eglises n'agissent sur les incrédules qu'à certaines conditions données; j'y rappelle que la conversion des intelligences appartient à l'initiative et à la grâce de Dieu; que généralement ce n'est pas l'homme qui ramène l'homme, ni l'individu qui se régénère lui-même par sa propre énergie interne. J'ai dit, en énumérant les différents moyens qui préparent et consomment les transformations dans le sens de la croyance orthodoxe, j'ai dit que certains changements ne s'opéraient pas par le raisonnement; mais que certains accidents significatifs, des malheurs éclatant autour de nous, près de nous, dans nos familles, étaient bien plus puissamment efficaces pour nos transformations intellectuelles et morales. Or, j'insiste, monsieur, sur le fait de la mortalité en hiver; je le range parmi les événements qui ouvrent le mieux les yeux aux habitants des grandes villes.

On meurt beaucoup en hiver; la mort vient sous toutes les formes: elle se promène perpétuellement dans nos capitales avec ses voitures qui jettent, dans nos rues, l'idée de brièveté de la vie à toutes nos pimpantes occupations; elle se glisse comme une flèche à travers nos amusements, elle prend par leurs habits de fête, jusqu'au milieu des théâtres[1], ceux qui ne songent qu'au plaisir, et je ne puis oublier ce triste désappointement

[1] Aux premiers jours de décembre 1858, une jeune femme est morte tout d'un coup, dans une loge du théâtre des Italiens.

d'une invitation à dîner, rue Chaussée-d'Antin où, me rendant à l'heure fixée, je fus introduit brusquement et sans avertissement dans une chambre de morte. Deux jours auparavant la dame faisait sa gracieuse invitation ; deux jours après, croyant aller à dîner, je ne trouvai à la place de la dame qu'un cadavre entre deux cierges allumés.

Je parlais, monsieur, au commencement de cette lettre, de ces astres égarés, dont les écrits sceptiques font ombre sur le champ de la croyance, parce qu'ils s'interposent entre le soleil et nous, et produisent l'obscurité momentanée des temps d'éclipse. Mais les systèmes de ces écrivains sinistres s'évaporent et passent, tandis que les populaires leçons de la nature, comme celles de la grande mortalité en hiver, reparaissent périodiquement et donnent d'inévitables enseignements. Ce n'est pas Proudhon, ni Aug. Comte, ni M. Littré, ni Fuerbach, qui nous consoleront de la perte de nos amis et nous orienteront dans les mystères de la mort. Proudhon décrit quelque part les derniers instants d'un quasi-athée ; il ne trouve rien de plus idéal et de plus beau qu'un homme mourant sans aucune idée religieuse et tenant sa tasse de café dans ses mains moribondes. Les morts de Bossuet et de Fénelon ne sont, selon Proudhon, pas aussi grandioses, parce que ces deux hommes alliaient à leur dernière heure un respect craintif de Dieu avec une douce foi. Ah! c'est en voyant de tels jugements que la parole expire sur les lèvres.

Bien naïf et bien candide serait celui qui irait calquer son symbole religieux sur le programme de ces messieurs. Proudhon démolit M. Renan, dont M. Jules Simon n'aime pas les idées. On réfute Proudhon comme

on réfutera M. Renan [1]. L'abbé Maret, à la Sorbonne, traite, cette année, de l'anti-théisme ; il le discute avec cette haute raison et cette méthode lumineuse qui caractérisent le docte professeur. Ce n'est pas pour rien que nous avons des savants à Solesmes ; ce n'est pas pour rien que s'élève cette nouvelle génération d'habiles élèves de l'École des chartes : il surgira une école historique puissante, qui remettra l'ordre dans les chroniques bouleversées par des brouillons. Donc, monsieur, comme on réfute Proudhon, on réfutera M. Renan ; donnez le temps nécessaire, et tous nos pompeux écrivains d'athéisme et de scepticisme seront démolis par des travaux directs ; mais en attendant ils se démolissent eux-mêmes, en se culbutant les uns les autres. M. Fuerbach, un des frères allemands de M. Renan, nous dit que le baptême n'est que le besoin hygiénique des bains, et l'eucharistie le besoin naturel de boire et de manger. Je ne pense pas, monsieur, que ce genre d'interprétation fasse honneur aux frères de France. On a pu entendre, pendant plusieurs années, un célèbre professeur glorifier dans un cours public, au même titre, Moïse, Jésus-Christ, Luther, Voltaire, madame Sand, Saint-Simon : trouvez-vous que dans ces amalgames de noms ces messieurs du panthéisme aient le monopole de la raison, de la science et du bon sens ? M. Renan vous dit dans sa traduction du livre de Job : « Ceux-là seuls

[1] Je me suis beaucoup occupé moi-même de M. Renan, et de ses erreurs, voy. tome 4, *Christianisme et Vie pratique.*— M. Schœbel publie de savantes études sur l'*Authenticité du Pentateuque*, en réponse à M. Renan. — M. Ernest Hello a écrit aussi de belles pages dans le même but que M. Schœbel.

arrivent à trouver le secret de la vie, qui savent se passer d'espérance. » Mais qu'est-ce donc que ce sombre prophète qui jette aux vivants la lugubre parole que Dante Alighieri n'adressait qu'aux damnés? Plus loin, il semble traiter la croyance à l'immortalité de l'âme comme une *utopie*. Ailleurs, il dit que la religion est une belle chose, mais qu'il n'y a pas de Dieu, et qu'il nous reste à adorer l'humanité, l'art, la science, le néant [1]. — Vous

[1] Voici, d'après un critique, le résumé de la pensée de M. Renan :

« La religion est une belle chose : mais il n'y a pas de Dieu.

« Le Christ ne vivra qu'en tant qu'homme. Jusqu'à ce *qu'il soit remplacé par un idéal supérieur, l'humanité continuera, en le contemplant, de s'enivrer de sa propre image. Voilà le Dieu, voilà celui qu'il faut adorer.*

« Il nous reste donc à adorer l'humanité. Seulement la société humaine est fondée sur l'ignorance générale. Si l'abrutissement universel diminuait, on comprendrait l'égalité de l'être et du néant, et la société serait impossible. Il ne faut pas que les recherches du savant pénètrent dans les régions *où les illusions sont nécessaires*. L'humanité n'a donc de valeur qu'en tant qu'elle est représentée par les savants.

« Il nous reste donc la science à adorer. La science est divine. Elle est le seul but digne de l'homme.

« Seulement *la philosophie est peut-être condamnée à n'être jamais qu'un vain et éternel effort pour définir l'infini*. Il n'est accordé à l'homme de posséder qu'une bien faible lueur de science. (Il ne peut savoir s'il a une âme.) La philosophie ne peut atteindre l'indubitable.

« Mais l'art est infini. Il nous reste donc l'art à adorer. Seulement il n'est qu'une des formes do la critique. Il est réduit à la satire, à la caricature, ou, si je lis une autre page, à la forme plastique, ou, si je lis une autre page, il est l'auxiliaire d'une religion qui n'existe pas.

« Que nous reste-t-il donc à adorer?

« Le néant.

« C'est du néant que M. Renan affirme ce que nous affirmons du Verbe : *Omnia in ipso constant.* »

sentez-vous, monsieur, avec ces doctrines nouvelles, inondé de clarté, d'évidence et de consolation ? Je vous le dis, le rationalisme se détruit lui-même. Et il ne reste qu'un seul docteur, un seul habile entendeur des choses humaines, en face de ce phénomène de la mort, si fréquente et si acharnée en hiver, à répandre ses livides couleurs sur les visages que nous avons aimés. Cet habile entendeur, c'est la doctrine qui affirme, et non celle qui nie, c'est le christianisme.

Je crois donc, monsieur, qu'on doit s'appesantir sur l'efficacité du catholicisme à produire une consolation sérieuse, grande, acceptable. Quand, dans les sombres journées d'hiver, ces spectables suprêmes des personnes enlevées impitoyablement par la mort viennent nous réveiller et nous ébranler, il est remarquable qu'il soit seul à savoir apaiser, relever, soutenir; seul, il a des horizons à offrir à l'âme étonnée, submergée de douleur. Ici, tout moyen humain, tout médecin humain s'efface et disparaît; je l'ai dit ailleurs, et quant aux visites de condoléance, c'est le mutisme, c'est le silence, c'est l'impuissance qui vient défiler devant l'impuissance. Or, d'où vient que c'est le catholicisme seul qui console? Cela ne révèle-t-il pas ses sources divines? Cela ne ramène-il pas à la foi? C'est ainsi que l'hiver est une éloquente prédication du catholicisme.

Je ne veux pas répéter, monsieur, ce que j'ai dit dans le *Christianisme et Vie pratique,* où j'énumère les moyens nombreux que le catholicisme suggère pour neutraliser les séparations de la mort. Je me borne à conseiller la lecture de quelques passages des vrais praticiens de la consolation religieuse. On y verrait l'excel-

lence et le pouvoir consolateur du dogme catholique.

Les correspondances de François de Sales, de Fénelon, de Bossuet, ne nous laissent pas de doute sur les foyers véritables de l'espérance et de la résignation douce. Bossuet écrivait, en 1692, à madame de Lusanci sur la mort de sœur des Archanges : « Je me suis senti saisi de douleur, en déplorant l'impuissance humaine qui ne peut retenir ce qu'elle voudrait le plus conserver, c'est-à-dire de bons cœurs à qui l'on se trouve uni par l'amour de la vertu ; mais en même temps j'ai adoré la souveraineté de Dieu dans l'inévitable arrêt de mort... C'est à nous à baisser la tête... Consolez vos chères filles, en les assurant de la part que je prends à leur douleur et du soin que j'aurai de l'offrir à Dieu , en lui recommandant l'âme bien-aimée que nous avons perdue sur la terre des morts, mais que nous retrouverons dans la terre des vivants. » On peut voir en même temps les lettres de Bossuet à Mignard, peintre du roi, sur la mort de sa fille ; — à madame de Luynes, religieuse de Jouarre, qui venait de perdre son père, etc. La base des consolations est toujours la même.

Le sensible Fénelon écrivait aussi, en 1714 (16 novembre) à la duchesse de Beauvilliers pour la consoler de la mort de son époux : « Il y a une consolation qui vient de Dieu seul. Il apaise la nature désolée; il fait sentir qu'on n'a rien perdu et qu'on retrouvera en lui tout ce qu'on semble perdre ; il nous le rend présent par la foi et l'amour; il nous montre que nous suivons de près ceux qui nous précèdent; il essuie nos larmes de ses propres mains. J'espère, madame, que celui qui vous a affligé par un coup si éclatant modérera votre douleur,

et il n'y a que lui qui le puisse faire. — L'archevêque de Cambrai écrivait, le 5 décembre de la même année, à la même personne : « Je profite de cette occasion pour vous dire, madame, combien je suis occupé de vous et de vos peines. Dieu veuille mettre au fond de votre cœur sa consolation! La plaie est horrible, mais la main du consolateur a une vertu toute-puissante. Non, il n'y a que les sens et l'imagination qui aient perdu leur objet; celui que nous ne pouvons plus voir est plus que jamais avec nous, nous le trouvons sans cesse dans notre centre commun. Il nous y voit, il nous y procure les vrais secours Il connaît mieux que nous nos infirmités, lui qui n'a plus les siennes, et il demande les remèdes nécessaires pour notre guérison. Pour moi, qui étais privé de le voir depuis tant d'années, je lui parle, je lui ouvre mon cœur, je crois le trouver devant Dieu, et, quoique je l'aie pleuré amèrement, je ne puis croire que je l'ai perdu. Oh! qu'il y a de réalité dans cette société intime! » Ainsi, les lettres de condoléance de Fénelon sont pleines de sensibilité et de force. Que de paroles vivement senties il a dites lors de la mort de l'archevêque de Rouen, du dauphin, de son ami l'abbé Langeron : « La vie n'a d'adoucissement que par l'amitié, disait-il, et l'amitié se tourne en peine inconsolable... Mais il faut aimer la volonté de Dieu. »

Vous me permettrez, monsieur, de finir cette lettre, en invoquant une autorité peu suspecte, celle de Voltaire : il vient lui-même confesser tout à la fois et que le christianisme peut seul consoler l'homme, et que la philosophie est impuissante à le faire. Son témoignage contre les philosophes vaut quelque chose. Il dit à la

page 56 et 63 du tome LVII (édition de Kehl, in-12) : « Le christianisme apprend deux grandes choses : à supporter l'adversité et à consoler les malheureux ; il nous fait trouver des hommes qui versent dans nos cœurs des consolations dont on les croyait incapables. » D'un autre côté, au tome LVI, page 166 (même édition), le malicieux philosophe démontre avec sa spirituelle et mordante manière, la stérilité complète des consolations qu'un homme essayerait de donner à un autre homme désolé, au nom de la philosophie. Voltaire fait voir qu'il est stupide de croire qu'on apaisera nos chagrins en nous racontant les chagrins des autres.

Un grand homme, dont je suis fier d'avoir reçu des conseils, monsieur, récapitulait à la fin de sa vie tout ce qui s'était écroulé autour de lui et proclamait son *vanité des vanités : l'amitié*, chose fugitive ; la *fortune*, chose trompeuse et inconstante ; la *célébrité*, chose ambiguë, que l'on partage avec les criminels fameux. Il concluait : restent ces *jours dits heureux* qu'on passe au *foyer domestique*, et qui ne laissent l'envie ni de perdre ni de recommencer la vie. C'est le même écrivain qui avait dépeint notre existence que sans cesse afflige la mort de nos amis, par l'image de deux navires qui se rencontrent en mer et se quittent pour ne plus se revoir. On s'arrête un instant, on hisse les voiles ; le nom du vaisseau, le nom du capitaine ? De quel port venez-vous, où allez-vous ? — Cela fait, on se dit adieu, on se quitte ; les uns se dirigent sur l'Europe, les autres sur l'Asie ; on s'éloigne et on se perd de vue sur l'immensité de la mer. Voilà la vie et les positions qu'on y occupe. On est quelque temps les uns avec les autres ; on s'ho-

nore ou on s'aime; on fait parler de soi; mais ce n'est que le temps que deux navires se rencontrent, le temps de se demander d'où venez-vous? où allez-vous? puis, on se quitte : les uns vont mourir sous un soleil, les autres sous un autre soleil. — Adieu, va, le port commun est l'éternité. (Chateaubriand.) Je n'ai pas, monsieur, à déduire laborieusement le résultat de tels spectacles : mon idée est que l'hiver est un temps de retour à la foi, par la vue de la puissance consolatrice du catholicisme. En face de la mort, je ne vois debout que la foi catholique. Ni les sectes philosophiques ni les sectes protestantes ne sont de taille à faire bonne contenance devant le problème de l'avenir, qui s'étend par delà le tombeau.

DIX-NEUVIÈME LETTRE.

La prédication qui touche le plus. Le livre de l'Imitation de Jésus-Christ mal compris par quelques écrivains français.

A votre question, un peu embarrassante, monsieur, sur la prédication qui touche le plus, je ferai une réponse courte. Il serait difficile, du reste, de donner une solution absolue dans un ordre de phénomènes où tout est relatif, l'un se trouvant ému par un objet qui laisse son voisin dans une complète tiédeur. Je le sais, vous entendez la prédication dans un sens large; vous y comprenez toute chose dite ou faite, qui consolide la foi chrétienne si faible dans plusieurs, ou qui entretient dans les robustes et fidèles croyants cette antique susceptibilité de la foi qui empêchait nos pères de transiger sur le moindre article du symbole catholique.

Vous répondre, monsieur, que les actions ou les paroles où l'on ressent le plus une émanation du ciel sont les prédications les plus douées d'efficacité, ce serait répondre à la question par la question elle-même. Évidemment les prédications les plus pénétrantes sont celles qui pénètrent le plus; mais le point actuel ne me paraissant pas avoir pour vous une utilité pratique, immédiate, je tâcherai de vous dédommager, en vous transportant sur un terrain qui ne s'éloigne pas trop de celui que vous avez choisi. Un vigoureux esprit de ce siècle,

caractérisant naguère l'œuvre d'un nouveau soldat de la vérité, en parlait en ces termes : « On y trouve des définitions justes, de belles idées, des solutions saisissantes. Partout règne un enthousiasme de cœur et de jeunesse, une tendresse âpre et forte, qui ne sont pas le partage ordinaire des discussions philosophiques. On est charmé de voir ainsi la vérité défendue avec amour et de trouver au bon sens ces ardeurs et ces essors qui vont chercher la lumière tout en haut, à sa source. Il y a de grands coups donnés d'une main prompte dans les nuages de la sophistique moderne, qui en font sortir non pas des éclairs, mais de beaux torrents de clarté. Nous aimons cet esprit vaillant, cette parole hardie, ce dédain des demi-vérités qu'une apologétique intimidée oppose comme en demandant pardon aux audaces de l'erreur. Il faut combattre avec des vérités entières ; la vérité n'a toute sa force que tout entière. » — Toute prédication parlée ou écrite, qui s'attirera de pareils éloges, vous pouvez, monsieur, la tenir pour une bonne prédication.

Mais les nuances doivent varier comme l'organisation ; et tandis que l'un ébranle et transporte par sa manière énergique et mâle, un autre s'insinuera plus avant par une amorce douce et pénétrante. — A propos de prédications qui touchent, je puis vous en signaler une, monsieur, qui parle haut. Le climat et les fatigues de la guerre de Crimée avaient moissonné plusieurs de nos admirables filles de Saint-Vincent de Paul. Le ministre de la guerre fit demander à madame la supérieure générale, rue du Bac, si l'on pourrait obtenir vingt-cinq nouvelles religieuses. La dépêche du ministre arrivait à

la maison-mère vers cinq heures du soir, et vers huit heures du même soir, on remettait au ministre de la guerre la réponse qu'à l'instant même, ou bien le lendemain matin, non-seulement vingt-cinq religieuses, mais cent s'offraient à partir. Ce dévouement, cet essor, cette spontanéité, n'ont pas besoin de commentaire. Voir de ces êtres qui ne demandent pas le temps de faire leurs apprêts du voyage, se mettant immédiatement en chemin pour aller partager les fatigues et les douleurs du soldat blessé, sur une terre dure et inhospitalière : voilà une prédication qui fait plus d'effet que de brillants discours.

Il est aussi des livres qui sont de véritables livres-monuments, desquels s'exhale comme un arome du ciel. L'Évangile est éminemment dans ce cas, puisqu'il ne vient pas de la main des hommes. Mais laissez-moi vous entretenir un peu, monsieur, d'une permanente prédication écrite, d'un petit livre où, depuis des siècles, les générations chrétiennes vont s'abreuver de lumière, de sagesse et de consolation : je veux dire l'*Imitation de Jésus-Christ*. N'avez-vous jamais remarqué, monsieur, la ressemblance de ce petit livre avec les *livres divins*, quant à certains résultats? Comme eux il éclaire l'âme : n'avons-nous pas besoin qu'une lumière claire et forte, douce et sereine, vienne rayonner dans la nuit de nos intelligences, dans l'obscurité de nos vacillantes pensées? La vie, les hommes, les iniquités de la société, nos illusions et nos chagrins élèvent tant de poussière et de nuages devant nos pas incertains! Ne sommes-nous pas les nouveaux enfants d'Israël qui réclament, pour être guidés, une colonne lumineuse les précédant dans les ténèbres du désert et parmi les écueils du

doute? Personne n'a jamais ouvert l'*Imitation* sans y rencontrer un éclaircissement opportun, un rayon de propice lumière, une explication des problèmes suffisante pour apaiser les orages actuels de l'esprit.

Je vous ferai observer encore[1], monsieur, que l'*Imitation* se distingue des livres vulgaires et profanes par une particularité saillante : ouvrez-le, vous êtes subitement transporté sous un ciel nouveau, comme sans transition ; vous êtes devant Dieu, en sa présence ; quelque chose vous le fait sentir ; ces lignes vous pénètrent pour cela, et à cause de cela. Ne vous étonnez donc pas, monsieur, des pieuses et infaillibles influences de ce livre : ne faut-il pas s'y attendre, puisqu'il est plein de célestes confidences, de divines émanations? Il plaît à Dieu de s'y refléter, d'y être présent, et on éprouve cette divine présence de toute façon, on la sent dans les mots, dans les phrases, dans l'accent si pénétré et si doux de l'auteur : c'est là, monsieur, ce qui fait le cachet original de ce petit livre immortel, ce qui le rend fécond et lui communique ce je ne sais quoi de sympathique qui va à l'âme. Oh ! arrivez à ce livre avec vos légitimes tristesses, avec les blessures que vous ont faites le monde et la vie, arrivez-y avec vos fautes, avec vos inconséquences... Peu importe ! il faut qu'une révolution s'accomplisse en vous : est-ce que Dieu, qui est

[1] Ce serait une belle étude d'établir d'abord que l'*Imitation* a une grande puissance lumineuse ; qu'elle éclaire, qu'elle console, qu'elle rend meilleur, qu'elle est remplie d'une morale à la fois forte et douce ; on devrait rechercher ensuite comment et pourquoi ce livre fait du bien, en étudiant son fond et sa forme.

charité, bénignité, ne se montre pas jusque dans le tissu du livre? L'auteur s'est effacé, vous n'entendez que Dieu ; vous retrouvez la grande pensée du Dieu bon, aimant, du Dieu de la foi catholique, « le plus doux ami et le plus fidèle amour. » Alors l'âme se reprend à la confiance, à l'ordre, à la paix, au rassérénement ; on sait qu'on a devant ses misères et ses repentirs celui qui est fidèle au milieu de toutes les infidélités, clément malgré nos folies.

Le cinquième chapitre du troisième livre et le onzième du quatrième livre peuvent être indiqués comme deux admirables chefs-d'œuvre ; ils embaument l'âme ; l'élévation du langage est jointe à la beauté des aperçus ; Dieu vous y parle comme un ami, ainsi que dans tous les chapitres ; la fibre humaine est remuée dans ce qu'elle a de plus sublime et de plus tendre ; les sentiments les plus expansifs jaillissent en foule du fond du cœur consolé, « celui-là est fidèle, il est puissant, et on se dit avec l'égoïsme de l'expérience que ce cœur nous sera toujours ouvert et cette consolation toujours obéissante : la bonté de Dieu est plus grande que la méchanceté de l'homme ; le moyen âge le croyait et le savait. Ainsi le prouve l'*Imitation,* cette éternelle consolation, qui est l'œuvre et le résumé du moyen âge [1]. »

Je l'avoue, monsieur, ce livre recommande à toutes les pages l'abnégation, le renoncement à soi-même, le détachement : ce livre, en un mot, prêche *la croix* à toutes ses lignes : cela semblerait au premier coup

[1] Ainsi s'exprime M. d'Héricault, dans un travail sur les poëtes bohèmes du XVIe siècle ; *Revue des Deux Mondes,* septembre 1852.

d'œil devoir effaroucher, et c'est ce qui sauve, ce qui pacifie, ce qui régénère.

Les esprits pétulants, trop prompts à s'emporter, ont justement pris texte de cette doctrine de l'*Imitation*; ils l'ont comprise dans le même anathème avec la religion de Jésus; elle n'accorde pas assez, ou plutôt rien aux sens, à la nature; de là ces qualifications données par les libres penseurs : « Le catholicisme de Jean Gerson est antiévangélique. — C'est l'annihilation absolue de l'intelligence et du cœur... Les conséquences de l'application de l'*Imitation* dans la vie pratique sont d'*abrutir* en soi-même tout ce qui n'est pas la contemplation immédiate de Dieu seul[1]... »

Ce n'est pas, monsieur, avoir approfondi le petit livre de mysticité qui nous occupe, ni avoir recherché comment l'Evangile s'encadre d'une manière secourable avec le besoin de notre frêle nature, quand on entend si mal les rapports de la croix avec les délicats intérêts de la sensibilité humaine. L'*Imitation* nous dit ce que personne n'ose nous dire : Aimez la croix; plantez votre croix personnelle; détachez-vous ; ainsi vous vous rendrez *possible* dans cette terre d'exil. L'originalité de ce

[1] G. Sand prétend que l'*Imitation* commande d'oublier toute affection terrestre, d'éteindre toute pitié dans son sein, de briser tous les liens de la famille et de n'avoir en vue que soi-même. M. de Lamartine a exprimé la même idée dans le journal *le Siècle* (avril 1856). Il approuve la partie philosophique de l'*Imitation*, et il blâme la partie *cénobitique*. Il appelle le *cénobitisme*, un *égoïsme spirituel mystique*, et le cénobite, *un mort anticipé vivant dans son suaire*. — Évidemment, G. Sand et Lamartine exagèrent. Leibnitz, Laharpe, Fontenelle, Lamennais, ne sont pas de leur avis.

petit livre est dans son courage à nous parler renoncement, crucifiement du moi, de la nature, comme les écrivains de la mondanité parlent jouissance, appétit de tout ce qui est visible et palpable.

Il n'est pas moins vrai, monsieur, qu'un malentendu s'établit; les adversaires du christianisme l'accusent d'être *négatif* en matière de bonheur; de supprimer les joies de ce monde; ils en prétendent donner une nouvelle preuve dans le livre de l'*Imitation* qui prêche la mort, le renoncement, l'abdication individuelle de notre place à ce banquet de félicité auquel la nature convie tous les êtres vivants. Situation bizarre; car l'*Imitation* ne supprime rien, monsieur, croyez-le bien; au contraire, elle vient édifier, sur nos lacunes et sur nos ruines, une paix dont, sans elle, nous n'aurions pas le secret. La plupart de nos chagrins ne proviennent-ils pas de la prépondérance accordée aux choses temporelles sur les choses éternelles? L'*Imitation* l'affirme et l'étude des mœurs individuelles achève de confirmer dans cette pensée : lorsqu'un frère a tort envers nous, lorsque du moins nous le croyons, alors nous sommes dans l'état de *trouble* et de *peine*. D'où vient en partie cette peine? L'*Imitation* répond : Du *sentiment exagéré de notre moi,* du trop d'importance attachée aux choses qui passent; — les amitiés, les sensibilités, les rapports affectueux avec les créatures, sont une autre source de permanents chagrins : or, lorsque nous souffrons de ce côté, c'est encore, dit le petit livre, que nos exigences envers le temps et la vie sont trompées; nous donnons aux créatures une importance exagérée au point de vue sentimental.

Toujours donc la perturbation et le malaise du cœur humain prennent naissance dans une mauvaise combinaison des sentiments temporels et des sentiments éternels ; les proportions ne sont pas gardées ; la terre pèche en plus, et le ciel en moins. Nous nous inquiétons à l'occasion de la fortune, de la position de famille ; les insuccès et les entraves nous déconcertent. Analysez alors la modification du cœur humain : la peine y est *immodérée*, parce qu'on ne tient compte que du temps et presque pas de l'infini et de l'éternel : voilà la source du mal. On se circonscrit dans le temps : de là les chagrins qui se dressent comme d'éternelles épines.

C'est à cette heure, à ce moment, que l'*Imitation* place sa prédication de la croix et du renoncement à soi-même ; — d'après les observations du cœur humain, elle conclut que les plis et replis de nos peines se résument dans une impression exclusive, trop exclusive, dont on se laisse dominer ; au sein de nos défaillances terrestres, elle dit à l'homme de se créer des habitudes de renoncement, alors le renoncement n'est plus, aux yeux de celui qui est calme et impartial, qu'un *sentiment plus exquis* de l'immortalité. Non, dit le livre pieux, ce moment qui vous afflige n'est pas tout : non, les hommes ne sont pas tout ; cette journée, cette affaire qui vous agite, ne sont pas tout. — Puis elle écarte un peu le voile de l'invisible avenir, et elle ajoute : O homme ! voyageur d'un jour sur cette terre passagère, il y a autre chose que ce souci, cette déception, cette fatigue, cet embarras, cette ingratitude, cette mort, ce deuil !...

C'est à ce point de jonction, monsieur, à ce confluent des fleuves agités, contradictoires, qui traversent le lit de notre âme, c'est là seulement que l'*Imitation* dit : Renoncez-vous vous-même ; élevez en haut vos ancres et vos points d'appui ! — Or, tenir un tel langage ne voudra jamais dire : N'aimez pas, n'aimez rien ; ne soyez pas gai, affectueux, obligeant avec vos compagnons, expansif avec les vôtres ; rompez avec la société des hommes et les devoirs de la vie humaine. Non, prêcher la croix, ce n'est point prêcher cet écourtement de la nature humaine et cette absurde claustration du cœur. Prêcher la croix, c'est nous aider à retrancher de nous l'indiscret, l'inquiet, le malavisé, ce qui nous agite hors de propos, ce qui nous fait excéder en susceptibilité, en sensibilité, en espérance trompée, en déception perçue, sentie, agrandie, intempestivement.

Il faut le reconnaître, monsieur, l'*Imitation* parle mal des hommes, elle en dit du mal ; elle les dévoile, elle les rapetisse en les dépeignant tels qu'ils sont. L'*Imitation* ne flatte pas l'espèce humaine par de complaisants portraits. « Vous serez trompé souvent, dit-elle, si vous jugez des hommes d'après ce qui paraît au dehors... Vous trouverez avoir perdu presque tout ce que vous aurez établi sur les hommes, et non sur Jésus. » Mais l'*Imitation* a-t-elle tort en disant du mal des hommes? Parle-t-elle dans un esprit de méchanceté et de misanthropique amertume? Certes non, puisque aucun livre ne prêche, comme elle, la patience, le support, l'amour fraternel. Mais, sans doute qu'étant toujours portés à nous faire illusion sur le compte de l'humanité et demandant aux autres ce qu'ils ne peuvent nous don-

ner, ce que nous ne saurions leur offrir nous-mêmes, l'*Imitation* s'efforce de nous raviser sur un objet qui est le perpétuel et fécond principe de nos tourments. Nous faisons trop de fond sur les créatures, nous creusons nous-mêmes le précipice qui engloutira notre aveugle confiance. Et c'est pour cela que, dans sa profonde compassion pour nous, l'*mitation* nous inculque ce que les hommes sont en réalité, comme moyen de bonheur; c'est-à-dire pas grand'chose, hélas! nous pouvons si peu les uns pour les autres!

Voilà donc, monsieur, pourquoi l'*Imitation* fait du bien sous le rapport du fond et des idées; elle dit ce que personne n'ose dire; elle ne dissimule pas la petitesse et l'impuissance des choses terrestres; elle propose au cœur humain de prendre résolûment son parti, de porter sa croix et de demander à Dieu des remèdes pour des situations et des plaies que la terre ne peut guérir.

Je ne dis point qu'il n'y ait des heures et des époques de la vie plus favorables que d'autres pour la lecture de ce livre hospitalier. Le moment des rêves, l'adolescence, l'âge sans expérience, l'heure où l'enfance n'a que de blanches pensées, enfin l'époque où le monde commence à se montrer avec ses prestiges sans qu'on ait eu le temps de ressentir encore ses venimeuses morsures, quand les passions n'ont encore montré que le bout de leur chaîne qui est en or, cachant soigneusement l'autre bout fatal qui est en fer hérissé et sanglant; sans doute, ces moments, ces heures, ces époques, ne sont pas les meilleures pour ressentir la douce et secourable influence de l'*Imitation;* mais tout cela ne rappelle

qu'une chose, la correspondance entre les livres et les besoins des âmes. L'heure du médecin ne vient que lorsque est venue l'heure du malade, et je crois que ceux qui ont parlé légèrement de l'*Imitation* ne l'ont jamais lue aux tristes époques de leur vie, quand ils avaient besoin de consolation.

Je vous citerai un exemple qui vient corroborer ma pensée ; voici comment parle un écrivain contemporain : « Je ne me sentais pas d'entraînement pour cette œuvre de paix (l'*Imitation*) que je devais tant goûter plus tard ; ah ! c'est que je n'avais pas assez aimé, assez gémi, assez souffert. L'adolescence est tout humaine, elle vit de lait et de pain, elle ne vit pas encore de la parole immatérielle. Or, l'*Imitation* est bien plus de Dieu que de l'homme. Née de la défaillance du monde barbare, comme l'Évangile de l'évanouissement du monde païen pour ressusciter les âmes, elle s'adresse avec une suavité, une expérience, une bonté, incomparables à tous ceux qui ont été éprouvés par beaucoup de vicissitudes. Ce livre, qui fut l'ambroisie du moyen âge, n'a de saveur que pour les affligés. Les jeunes hommes le lisent avec insouciance, les hommes mûrs avec un triste ravissement. Quand l'ombre de vos jours commence à s'allonger, quand vous aurez bu à bien des calices, oh ! c'est alors l'heure de ce livre. Il devient un maître indulgent, un compagnon, un ami. Il fait jaillir de votre peine la source des larmes, comme l'eau du rocher, il vous ouvre un ciel intérieur dont la rosée pleut en vous. Il est le rafraîchissement de votre désert. Beau livre divin ! vase intarissable de Madeleine, d'où l'huile des parfums coule à flots dans le cœur de

tout ce qui a perdu, de tout ce qui a pleuré, de tout ce qui a vécu et survécu !

Ce n'est pas la première fois, monsieur, que je fais ces réflexions sur le livre si beau de l'*Imitation* : j'ai cru devoir les reproduire pour vous ; elles sont la meilleure réponse que je puisse faire à votre question sur la meilleure des prédications.

SIXIÈME GROUPE DE LETTRES

Où l'on montre ce que sont, dans le champ de la spiritualité, les jeûnes et les abstinences.

VINGTIÈME LETTRE.

Faire son carême : confortable moderne et mortification : génie du spiritualisme.

Monsieur, je recevais un jour la visite de l'un des fils de ce Ben-Salem que nous avons combattu en Algérie ; visite étrange, suivie d'un dénoûment plus bizarrement étrange encore. C'était un jeune Arabe, à l'œil vif et intelligent, parlant le français avec aisance. Il m'appelait le marabout. Je fus naturellement conduit à exposer devant lui le parallèle de Jésus-Christ et de Mahomet ; mon *speach* dura une demi-heure environ sans que l'attentif Arabe m'interrompît une seule fois. Quand j'eus fini, le jeune Ben-Salem prit la parole pour me dire : « Il y a un point excellent dans la religion chrétienne : son fondateur ne défend pas de boire du vin, et je me donne du champagne, à Paris, à grosses bouteilles. » Tel fut le résultat de ma laborieuse allocution sur les religions comparées ; et il est bien évident, monsieur, que lorsqu'on apporte si peu de sérieux dans les choses graves, tout le monde perd son temps. Je fais cette réflexion en abordant le nouveau sujet de cette lettre, qui est la quatrième période de l'agriculture morale des âmes,

c'est-à-dire les prescriptions matérielles du carême, ou le *jeûne* et les *abstinences*.

Si l'on oublie qu'il y a trois vies en nous : la vie de la nature ou la vie animale; la vie de l'intelligence ou l'exercice de la raison ; la haute vie de l'âme ou la vie surnaturelle, la vie de la grâce ; si l'on oublie que cette dernière vie, dont le sanctuaire est la conscience, étant infiniment supérieure aux deux autres vies, mérite qu'on lui accorde des préférences et qu'on lui fasse quelques sacrifices, il est impossible de passer outre. Le christianisme, dans son agriculture morale, part, comme d'un principe absolu et fondamental, de la supériorité comparative de la vie de la grâce en nous sur les deux autres vies ; dès lors, l'organisation des divers temps de l'année et celle du carême en découlent. La loi de la *pénitence* est le fond et l'essence de l'esprit du christianisme, à raison d'un équilibre toujours perdu et toujours à reconquérir. L'état de notre nature étant aujourd'hui tel, que la chair tend sans cesse à prévaloir sur l'esprit, je m'explique que l'effort incessant du christianisme tende à rabattre en nous la prédominance des appétits matériels et sensuels, pour redonner la suprématie aux instincts spirituels. Le christianisme veut que l'âme tienne le sceptre, et non le corps. Et c'est pourquoi nous voyons l'Église inaugurer l'année par les jeûnes et les abstinences du carême.

Je dirai d'abord, monsieur, à ceux qui me liront comme vous, d'entrer résolûment, avec le carême, dans cette proclamation de *spiritualisme*, que la loi chrétienne du carême a placée à l'entrée de l'année dans ces jours de jeûne et d'abstinence solennels. Que le génie

du confortable se perfectionne et se généralise dans les temps actuels, nous n'y contredisons pas ; nous regardons comme un progrès matériel d'enseigner à l'homme, surtout à celui des classes pauvres, à mieux se vêtir et se nourrir. Mais reste la question des penchants qui nous entraînent, des passions qui nous dominent, des vices qui nous rongent ; et l'Église nous rappelle, dès le début de l'année, que nous sommes à l'embranchement de deux routes, ou le spiritualisme ou la matière. Comment ne pas venir avec soumission se ranger dans l'obéissance à la loi chrétienne du carême et professer ainsi qu'on est plus que la brute qui ne connaît que les appétits du corps, mais qu'on est une âme logée dans un corps, qu'on est un chrétien?

Mais ce qui stimulera toujours puissamment un homme qui a des principes religieux à commencer le carême avec bonne volonté, c'est que les jeûnes et les abstinences nous rappellent au sentiment de notre situation la plus réelle, à la conscience de notre culpabilité et de nos dettes envers la justice divine. Trop souvent, dans l'énervement du tempérament religieux, au milieu des sophismes du temps, dans l'absorption des préoccupations et des jouissances, on oublie la justice divine, qui semble n'être plus qu'un mot creux. Les fautes et les égarements du passé paraissent comme non avenus : le lendemain n'étant jamais un progrès sur la veille, on ne tient aucun compte des objurgations de la conscience. Mais pourquoi éloigner ainsi le vis-à-vis avec nous-mêmes? Dieu est juste, et nous ne pouvons effacer nos dettes que par la pénitence. C'est pourquoi nous voyons que nos pères dans la foi, quand ils embrassaient la

religion, embrassaient la pénitence. Aussitôt se dressait devant eux la liste de leurs dettes envers Dieu. Mais, monsieur, qui de nous n'a pas des comptes à arranger dans son âme ? Comment ne pas entrer en carême du moins avec la bonne volonté? La loi de la pénitence, qui est fondée sur les principes de la foi, ne peut pas plus changer que la foi elle-même.

Les personnes qui se sont abandonnées à la tiédeur pour suivre le torrent des idées mondaines, celles qui se sont identifiées aux progrès du siècle dans la proportion qu'elles perdaient le sens et la signification des devoirs religieux et des prescriptions du carême, se font toujours de petites théories rationnelles, plus ou moins systématisées, et elles se croient là comme abritées par un rempart; elles voient chaque année l'Église imposer à ses enfants quelques privations matérielles ; mais leurs oreilles restent sourdes; leur conscience semble paisible, quoiqu'elles se tiennent en dehors des saints préceptes ; elles vont même jusqu'à regarder avec compassion les enfants soumis de l'Église. — Déplorable aveuglement! Et vous savez bien, monsieur, que tout l'argument de ces personnes repose sur une fausse interprétation de la possession et de l'usage des biens de cette vie. Sans doute, nous pouvons et devons user avec modération des biens que la Providence met à notre disposition ; notre santé est un dépôt sacré, et enfin les vrais progrès qui s'accomplissent d'âge en âge sont des dons de Dieu dont chacun doit profiter avec empressement et amour. Mais la vie humaine est quelque chose de plus complexe que cela; à côté du légitime usage des biens de ce monde, il faut trouver place pour ce qu'on appelle l'*es-*

prit de sacrifice, autre véritable bien de l'homme dans l'ordre moral. On nous vante beaucoup aujourd'hui les progrès et les inventions qui rendent la vie animale plus douce, plus aisée, plus confortable. On permettra au christianisme de recommander une chose d'autant plus salutaire et bonne, qu'elle a l'autorité des siècles ; c'est l'excellence de l'esprit d'obéissance et de sacrifice dans les abstinences et les privations accomplies en vue de Dieu. Noble et délicieux sentiment que celui d'offrir à l'Auteur de la nature une faible partie des dons que nous tenons de lui! Consolation douce que celle de penser qu'en obéissant à l'Église, en nous essayant à de petites privations volontaires, à de petits sacrifices, à de petites austérités, nous obéissons à notre Père céleste, dont le tendre regard est fixé sur nous, nous nous exerçons en sa présence à l'habitude de nous vaincre nous-mêmes. Mais, comme je l'ai déjà dit, il n'y a pas seulement cela : le mot d'ordre dans cette vie, souillée par le péché, sera toujours la parole du Précurseur : *Faites pénitence, Pœnitentiam agite.* Notre chef sera toujours Jésus-Christ, qui veut qu'on crucifie les convoitises de la chair. Ceux qui parlent si légèrement de la loi des abstinences et du carême, et qui ne voient exclusivement que le confortable, ont beau exclure de leur morale tout ce qui se rapporte à l'homme pécheur et pénitent; ils ne réussiront pas à nous persuader qu'aucun de nous, au XIX[e] siècle, soit devenu un être impeccable; tout homme est coupable devant Dieu; tout homme a des offenses à expier et à se faire pardonner, et par conséquent il doit se punir, se châtier.

Nous connaissons l'éternelle objection tirée de la dé-

licatesse des tempéraments et de l'affaiblissement général des santés. Mais je ferai observer que l'esprit de déférence et de soumission rachète tout. Nul n'est tenu qu'aux charges qu'il peut porter. Des dispenses sont accordées à quiconque en a besoin et dans la mesure de ses besoins. Mais ce qui est déplorable, c'est que beaucoup de personnes, courageuses d'ailleurs sur bien des chapitres, intrépides quelquefois à l'endroit des plaisirs de la danse et des soirées, ne veulent pas même tenter un *simple essai* des pénitences ordonnées par l'Église. Ne consultons pas trop la nature, toujours relâchée et molle ; mais pesons nos forces dans la balance du sanctuaire. Quiconque ne peut pas supporter les prescriptions du carême en sera dispensé. Mais l'Église a le droit d'attendre qu'on fasse acte d'*obéissance* envers elle, en soumettant aux pasteurs les raisons qui doivent dispenser un chrétien d'un devoir général.

Il faut le dire, monsieur, le carême rencontre tous les ans quatre sortes de personnes mal disposées à des degrés et à des points de vue divers. Nommons en première ligne les *affairés*. Tandis que l'Église, à la fin de l'hiver et au commencement du printemps, s'occupe de la résurrection spirituelle des créatures intelligentes dont le printemps matériel trace une image symbolique, tandis que tout s'émeut au printemps dans une fermentation universelle, pour rompre l'engourdissement de l'hiver, tandis que l'Église songe, de son côté, à la résurrection et au renouvellement des âmes, et qu'elle les fait entrer dans la sainte quarantaine, les hommes qui sont livrés, corps et âme, aux affaires prennent le mot *carême* et la chose pour un hiéroglyphe. Le christia-

nisme prêche le jeûne et les abstinences, parce que ces châtiments volontaires sont un moyen d'épurer et d'élever la pensée, moins captive, comme les anciens l'avaient eux-mêmes remarqué, dans un corps qui n'est pas appesanti par la nourriture. Mais la possibilité, pour les gens affairés, de faire attention à ces institutions admirables ! Ils ont bien assez à faire pour marcher, transvaser, tourner, frapper, tourbillonner. Leur carême, c'est la respiration du cuivre, le grincement du fer contre le fer, le cri des poulies et des crics qui montent les marchandises ; ce sont les entreprises, les combinaisons de commerce et de bourse. Hélas ! hélas ! *nesciunt quid faciunt !* J'ai connu, monsieur, dans une même rue, trois marchands qui firent fortune par de longues années de labeur, dans lesquelles le carême n'avait aucune place. Ils se retirèrent des affaires pour être tranquilles ; ils s'étaient donné du mal en pure perte : ces trois marchands sont morts quatre ou cinq mois après la cessation des affaires.

Après les affairés, nous avons les *peureux*, ces chrétiens pusillanimes qui s'effraient à tort de la venue du carême dont ils se font un sombre épouvantail. Il y aurait d'abord, au point de vue hygiénique, à comprendre que c'est un régime très-salutaire que le carême sous le rapport de la santé physique. Le printemps est une saison favorable pour réparer les désordres de la santé produits par les intempérances ou les effets de la température d'hiver : et l'on ne voit pas ce qu'il y a tant à redire à l'usage momentané d'aliments végétaux et à la pratique d'une diète salutaire. Beaucoup de médecins, les Junker, Arbuthnot, Hecquet, Lemarry, Lorry, Des-

curet, etc., etc. reconnaissent les bons effets du carême comme régime annuel de réparation et de prévention. Incontestablement, ce régime tend à amortir la violence des passions : donc visible utilité. Ensuite ceux qui ont tant de peur du carême catholique ignorent les immenses compensations que l'âme en retire. Ce sont de vraies délices que ces témoignages que les chrétiens se rendent à eux-mêmes d'être enfin rentrés en eux, d'avoir adopté un régime spécial de vie, même pour les repas et la nourriture. C'est le sentiment du voyageur qui marche, marche toute l'année sans savoir où il est. En carême, il se possède lui-même; il se dit : *Me voilà!* j'en suis à ceci. Affaires, cœur, esprit, conscience, devoirs d'état, âme, perfectionnement, tout cela, il faut que je le discute!... Profitons de ces heures méditatives et calmes que le carême amène! Or, cette situation n'est ni sombre ni effrayante; elle présente quelque chose de doux. Combien de gens qui se font des monstres de rien et se grossissent à tort les choses! L'existence des religieuses derrière leurs grilles d'airain, par exemple, prête à des interprétations bien fausses. De loin, on croit les religieuses bien malheureuses, parce qu'elles n'ont pas les douceurs de la vie du monde. Erreur énorme! On voit des femmes séparées de tout, et on en conclut : donc leur vie est une sombre vie. Le raisonnement pèche, car le bonheur est en nous plutôt que hors de nous. L'expérience tranche la question; en général, vous ne verrez dans les couvents que des vies calmes et des *visages sereins,* qui, malgré les années, semblent rester toujours les mêmes. Où est donc cet épouvantail qu'on se crée de la vie religieuse?

Nous qui vivons dans le monde si plein des affections et des pensées de la terre, avons-nous exclusivement le bonheur et la liberté? N'est il pas plutôt de l'autre côté des grilles du couvent? N'est-ce pas plutôt de notre côté que se trouvent l'esclavage et la douleur? — Or, il en est de même pour le temps de carême. On croit que tout y est sombre et attristant. Fantôme! au contraire, l'âme pénitente goûte la délectation surnaturelle attachée au sentiment de sa propre régénération, de sa propre libération, au moyen des saints exercices du carême.

Nous avons, en troisième lieu, les *éternels raisonneurs,* plus superficiels qu'ils ne soupçonnent, et qui, étrangers à la question, fermant les yeux aux étroites relations du physique et du moral, aux incessantes tentatives de la chair qui veut en nous prédominer sur l'esprit, se demandent avec une colère philosophique où le christianisme veut en venir avec son culte de sacrifice, de dévouement et d'abstinence. Je ne me charge pas, monsieur, de rectifier les idées de ces sophistes du temps qui ont rêvé après la réhabilitation de la matière; ils accusent le christianisme de maudire la nature : est-ce vrai cela? Le saint-simonisme le prétendait; l'école de la perfectibilité le prétend toujours. Mais est-ce vrai? Est-ce que le christianisme ne veut laisser à l'humanité souffrante et déchue que des épines et jamais des fleurs? Soutenir de ces énormités, ce n'est pas connaître le christianisme : il veut la réparation du mal individuel par le sacrifice de l'égoïsme et la résistance à nos convoitises; mais d'où tire-t-on qu'il ne veut de nous que de stériles sanglots? Voici comment parlait saint Jean Chrysostome dans la ville d'Antioche : « De même, dit-

il, qu'un champ dont on vient d'arracher les mauvaises herbes est plus propre à porter les fruits qu'on en attend, de même les austérités du carême raniment la tranquillité de l'âme et la disposent à la pratique de toutes les vertus. Plus de bruit, plus de tumulte pendant ce saint temps. On ne voit ni étalage de viandes, ni empressement de cuisiniers à provoquer l'intempérance. La ville a pris l'aspect d'une chaste matrone, d'une sobre et grave mère de famille. Quand je jette les yeux sur le changement que tout a subi en si peu d'heures, je ne puis m'empêcher d'admirer la force et la puissance du jeûne. Il purifie le cœur et transforme l'esprit... Je n'aperçois pas de différence entre la table de l'homme opulent et celle de l'homme réduit à la plus triste misère (Homil. xv, in Gen.) » Voilà ce que saint Chrysostome répondrait aux hommes du progrès qui demandent à quoi bon le jeûne et les abstinences du carême ; et un écrivain protestant, qui a vu les effets du carême en Italie, vient compléter la réponse : « Je ne saurais, dit-il, partager l'opinion de ceux qui pensent que, les hommes devant dans tous les temps mener une vie conforme aux principes de la foi, c'est une superstition de réserver une portion de l'année pour une dévotion plus grande que de coutume. Quand on réfléchit sur la difficulté de retenir constamment les hommes dans les bornes du devoir, on ne tarde pas à reconnaître combien il est important de fixer dans l'année un temps d'une durée raisonnable pour les obliger à rentrer en eux-mêmes et à faire de sérieuses réflexions sur leur conduite, de peur que le péché ne jette de trop profondes racines, et que l'habitude du vice ne devienne trop difficile à

détruire. » (Sir Edwin Sands, *Europæ speculum.*)

Enfin, monsieur, les *chrétiens efféminés et illusionnés* viennent clore cette triste liste. Il ne faudrait pas croire qu'on peut faire son carême et ses Pâques en carosse. La loi de pénitence étant invariable dans son principe, l'Église peut, selon le besoin des temps, tempérer la rigueur du précepte positif, mitiger les aspérités extérieures ; mais le fond reste. Aujourd'hui l'Eglise, dans le dispositif du carême, se montre d'une condescendance infinie ; mais cependant il faut que, d'une manière quelconque, nous fassions quelque chose de notre côté. Il faut que nous cherchions à satisfaire la justice de Dieu. Je le rappelle donc aux chrétiens qui ne veulent marcher que sur des roses, si l'on prétend faire son carême, il faut suppléer par d'autres pénitences à celles qu'on ne peut faire, et, certes dans la mortification de nos impérissables passions, il s'offre toujours quelque chose à retrancher.

Je reproduis ici les articles des mandements de nos archevêques dans ces dernières années, relatifs au carême, et interprétés par M. le curé de la Madeleine. On ne peut rien voir de plus paternel et de plus doux :

« L'usage des œufs est permis pendant tout le carême, à l'exception toutefois des trois derniers jours de la Semaine sainte. L'usage d'aliments gras est autorisé les dimanche, lundi, mardi et jeudi de chaque semaine depuis le jeudi après les Cendres jusqu'au mardi de la Semaine sainte inclusivement. Cette dispense ne s'applique, pour ceux qui sont tenus au jeûne, qu'au principal repas, le dimanche excepté. La dispense de l'abstinence n'emporte pas avec elle celle du jeûne pour les personnes

qui y sont tenues à raison de leur âge, à moins que pour des motifs particuliers elles n'en soient dispensées.

« Tous ceux qui profitent de la dispense de l'abstinence sont obligés, selon leurs facultés, à faire, *en faveur des pauvres*, une aumône qu'ils doivent remettre à M. le curé ou dans un tronc de la sacristie. Moitié de cette aumône sera versée au secrétariat de l'Archevêché, pour être appliquée à l'OEuvre des écoles chrétiennes libres fondées dans l'intérêt des pauvres des paroisses. *La dispense n'est accordée qu'à cette condition.* L'usage du lait et du beurre est permis à la collation tous les jours de jeûne, à l'exception du mercredi des Cendres et du Vendredi saint. Cette permission s'étend à tous les jours de jeûne de l'année. Tous ceux qui usent de cette permission doivent faire une autre aumône qui est appliquée, cette année, aux besoins généraux du diocèse et qui peut être déposée à la sacristie dans un tronc particulier. Les personnes qui, pour cause de santé ou pour quelque autre raison auraient besoin de dispenses plus étendues, doivent s'adresser à leurs curés respectifs ou à leurs confesseurs investis de pouvoirs à cet effet.

« L'Église, qui peut, pour des raisons légitimes, apporter des adoucissements à la loi de l'abstinence ou même en dispenser, ne peut exempter personne de faire pénitence. C'est une obligation imposée à tous les hommes par la justice divine, et dont l'accomplissement est absolument nécessaire pour le salut éternel. Les personnes qui obtiennent une dispense doivent donc s'efforcer de compenser cette dérogation à la loi de l'Église par d'autres œuvres de pénitence ; par exemple, en récitant chaque jour quelques prières à cette intention, en s'impo-

sant des privations volontaires, en faisant plus souvent l'aumône pour l'expiation de leurs fautes, en assistant avec plus d'assiduité et de zèle aux offices et aux instructions de la paroisse, pour se pénétrer de plus en plus des grandes vérités de la foi, et en faire à l'avenir la règle invariable de leur conduite et de leurs sentiments. »

VINGT ET UNIÈME LETTRE.

Mettre l'unité dans sa vie : le bal et le sermon : le roman et le paroissien à riche fermoir.

Monsieur, ce n'est point par la guerre, a-t-on dit, que, malgré de fausses apparences, finissent les empires de ce monde, et que se dissolvent les sociétés; de même, ce n'est point par les persécutions, par les haines et les rivalités de doctrines, que le royaume du Christ est rétréci sur la terre. Les premiers ne périssent que par la corruption de leur principe; le second ne doit qu'à l'effémination de ses sujets, la décadence de sa grandeur et l'effacement de son éclat. Nous l'avons bien souvent senti, monsieur, dans le cours de nos travaux apostoliques : bénies soient les plus audacieuses attaques au prix de ces artifices perfides, par lesquels le démon de la sensualité et de l'orgueil porte le principe de la corruption et de la mort jusqu'au sein de l'assemblée des chrétiens. La vigilance des pasteurs est ici plus nécessaire que dans ces combats mémorables qui se sont livrés entre l'Église et ses adversaires déclarés, en plein jour, sur le terrain de la foi catholique, alors que chacun savait d'où il venait et où il allait, et que les enfants du Christ retrempaient dans le péril et le sacrifice leur dévouement et leur courage. En ce temps, le

rôle des pasteurs se réduisait à payer d'exemple ; l'audace et le scandale des doctrines antichrétiennes pouvaient tenir lieu de prédication ; l'outrage fait à leur Dieu, l'insulte jetée à leur foi, devenaient pour les chrétiens l'exhortation la plus touchante, un avertissement pressant, une irrésistible instance ; ils retrempaient alors dans la méditation des exemples du Maître, dans les enseignements évangéliques, dans les forts conseils des docteurs de la vie spirituelle, un courage obligé de monter au niveau des éclatantes épreuves, et recherchaient, savaient retrouver cet antique et solide esprit chrétien, qui fit jadis d'un petit nombre de proscrits les vainqueurs et les sauveurs de l'ancien monde. A des époques diverses s'est renouvelé ce grand spectacle ; hier encore, sur le champ de bataille de la révolution française, nous retrouvions les fils des martyrs, nous reconnaissions les enfants du Christ.

Depuis ces jours de persécution victorieusement subie, une réaction religieuse s'est prononcée dans notre pays, qui, au milieu d'une large et sincère réparation faite à l'Église, emporte, au point de vue du moins de sa vie intime, comme un obscurcissement de sa gloire, comme un affaissement de son énergie. La France, éclairée par ses fautes, étonnée des ravages opérés dans sa moralité, témoin du danger qui s'attache à l'incertitude des croyances religieuses, seules bases de toutes les convictions humaines, a retrogradé dans les voies de l'incrédulité et s'est rattachée à la foi catholique, comme ce personnage mythique qui retrouvait, en touchant la terre, ses forces épuisées. Ce mouvement des esprits est incontestable ; il honore le sens intime des nations,

le bon sens gaulois demeuré à la France comme un contre-poids ménagé à son aventureux génie. Il console l'Église, il rassure la civilisation ; tout cela est vrai, mais il est également vrai qu'il ne saurait échapper à la loi des réactions, qu'il sera, par conséquent, proportionnel à l'action qui l'aura produit, adéquat à celle-ci en force et en nature, et que rappeler le caractère particulier, les tendances dominantes de notre dernière révolution, ce sera accuser le principe et la nature du mouvement religieux qui l'a suivi.

La révolution française avait été plutôt une aberration de principes, qu'un déchaînement des passions mauvaises du cœur humain. Même au sein des masses, l'illusion avait pris ces larges proportions faites pour séduire l'homme par le côté de ses plus fiers instincts, et lui donner le change sur ses besoins de grandeur. La liberté sans frein, dont le XVIII[e] siècle avait étendu le domaine dans les régions pures de l'esprit, s'établissait violemment dans la pratique et dans les mœurs ; mais cette liberté, quoique mal définie et mal comprise, idéalisée, poétisée, pouvait perdre les peuples, sans dégrader la pensée, sans abaisser les instincts. On eût dit que la France chevaleresque et religieuse, subitement éprise d'une idole, mettait aux pieds de sa divinité sanglante tous les trésors de son antique foi. La révolution de 89 fut déchaînée par les désordres de la philosophie, conduite par un double sentiment de point d'honneur et de vengeance, accomplie comme un duel immense et close par un retour de lumière et de sang-froid. Aussi la réaction religieuse qui lui succéda eut-elle le caractère d'abord d'un découragement de la conviction révo-

lutionnaire, puis bientôt d'une reconnaissance sincère de la vérité chrétienne; et peut-on remarquer que ce fut d'abord dans les têtes philosophiques, les premières obscurcies par l'erreur, que la lumière vint débrouiller le chaos. La religion rentra avec honneur dans les mœurs françaises par ces mêmes chemins par lesquels elle en était sortie. La faute de l'esprit était réparée par l'esprit, et l'amour de la vérité, source de maux, quand il s'attache à l'illusion, reprenait, en retrouvant son véritable objet, une nouvelle et plus puissante vie. En un mot, le retour avait toute la grandeur et toute l'idéalité de l'écart même qui l'avait rendu nécessaire. Voilà ce que fut, à cette époque, le grand ébranlement et la grande réparation de notre foi religieuse; mais dans la révolution de février 1848, et dans la ferveur catholique dont elle paraît avoir été la cause occasionnelle, on chercherait en vain des éléments aussi purs, des énergies aussi profondes; malgré le bruit de paroles et les prétentions philosophiques, malgré l'entraînement sentimental d'un certain nombre, on peut observer, en recherchant le caractère de cette nouvelle révolution, que la donnée première de 89 n'avait eu qu'à suivre ses développements naturels, pour se trouver déjà singulièrement abaissée. L'idéalisme avait fait place à la grossière convoitise; il n'était plus question de transformations politiques, mais de remaniement social; de liberté, mais de jouissances; et l'on peut dire qu'après avoir produit une révolution par les idées, 1848 produisait une révolution par les instincts. En dépit des déclamations d'école, la nature des faits s'est accusée dans le sentiment public. La terreur inspirée par le péril des

intérêts, voilà le sentiment sous l'empire duquel s'est produite la réaction religieuse dont nous sommes témoins, et qui ne pouvait manquer de lui communiquer comme un vice d'origine, de l'infirmer dans ses motifs, de l'entacher dans ses effets.

Certes, je ne voudrais point méconnaître la grandeur et l'opportunité du secours que Dieu prête à la France par cette restauration bénie de ses idées et de ses habitudes religieuses; loin de moi la pensée de mettre en doute l'efficacité d'un pas fait vers la foi, quelque éloignés qu'il puisse nous laisser encore de la foi vive et véritable; mais il faut se l'avouer, et il est utile de le dire : il est demeuré sur les âmes chrétiennes comme la rouille de l'incrédulité. Il semble qu'au milieu de ces combats livrés, de ces transactions ouvertes pour la défense et pour la possession de la richesse, de ces préoccupations matérielles, en un mot, qui ont dominé les derniers événements et les dernières années, elles aient perdu comme leur indépendance, comme leur virtualité spirituelle. En vain nos églises s'emplissent, en vain les œuvres pies se fondent et se propagent, en vain les chaires chrétiennes se voient assiégées d'auditeurs; l'antique, le pur, le virtuel esprit chrétien n'a point encore, j'ose le dire, fait sa rentrée définitive dans notre société énervée. Les ennemis du christianisme s'en aperçoivent avec joie : « Aujourd'hui, dit l'un d'eux, la religion est devenue pour les riches, comme la musique et les *modes,* un embellissement de l'existence, on dirait presque un objet de luxe. » Et il faut leur rendre grâces de nous faire entendre ces utiles et sévères vérités; car, sous le tour léger de ce reproche, se trouvent accusés des

faits dont nous savons que les racines sont profondes, et dont il faut éviter que les conséquences ne soient durables.

La mode, ce n'est pas toujours cette divinité légère, dont les œuvres éphémères sont le produit d'une pure fantaisie. La mode, partout et surtout en France, est le plus souvent une expression fortement significative des tendances les plus générales et les plus profondes du temps. Une réaction aristocratique et conservatrice, si légitime qu'elle soit en elle-même, ne peut manquer d'affecter en partie le caractère d'une victoire de l'intérêt sur la convoitise, de la mollesse sur la sensualité ; d'être, en un mot, le produit de la lutte intestine de passions de même nature, et de trouver, par conséquent, une manifestation nécessaire dans une dévotion de mode, orgueilleuse, toute d'opinion, de décorum et de bon ton. Sans doute la foi chrétienne épure, transforme tous les éléments qui lui sont confiés ; et tels, qui l'auront embrassée par les plus imparfaits motifs, trouveront dans sa pratique salutaire un agrandissement de leur vie morale, auquel ils n'avaient pas même songé. Mais elle n'opère ce travail dans les âmes qu'en y faisant rentrer ses traditions de détachement, de sacrifice, de religion héroïque et pure, et c'est pour y parvenir, qu'elle a réservé chaque année une période de quarante jours, consacrés par elle à la méditation de ses origines historiques, de la vie et de la mort de son divin Fondateur, des principes sur lesquels elle repose, des moyens d'atteindre au travers des temps ses fins éternelles, à l'adoration, enfin, de ces mystères d'amour et de sacrifice, au sein desquels elle a pris naissance, et dont la con-

templation attendrie lui communique incessamment la vertu.

Voilà l'esprit du saint temps de carême : appeler tous les chrétiens à se retremper à leur source, à reprendre vie dans leur berceau, à relever l'idéal religieux de leur âme , en se rapprochant de leur type, en se rattachant à leur Maître, jusqu'à s'identifier à sa vie, jusqu'à se nourrir de son corps. Se peut-il concevoir une institution plus salutaire et plus honorable en même temps, pour une société spiritualiste, que cette large réserve, faite au milieu d'un temps envahi par les affaires temporelles, en faveur des objets éternels qui font la vraie grandeur de l'humanité ; que cette consécration extérieure de la liberté chrétienne, conviant les hommes à s'affranchir des préoccupations de la terre, pour se préparer, comme dans une assemblée anticipée des saints, à l'avénement de la mort et de la gloire? — Qui ne comprend dès lors que leur premier devoir est de bannir de leur vie toutes ces habitudes incompatibles, dont l'adultère assemblage est plus nuisible et souvent plus coupable qu'une impiété déclarée? Quelle profanation du saint temps de carême, que ce mélange de pratiques pieuses et de poursuites mondaines, dont notre siècle est particulièrement témoin ! Même en des temps de scandale et de dissolution des mœurs, tels qu'il s'en présenta sur la fin de la monarchie française, on avait encore assez le sens chrétien, pour aller passer dans la retraite les jours que l'on consacrait au soin de son âme ; et ceux que retenaient dans leurs demeures de légitimes devoirs, trouvaient, dans le respect commun pour la retraite du carême, une garantie de silence et de repos.

Mais aujourd'hui quelle tristesse vient s'abattre sur l'âme du prédicateur chrétien, quand, du haut de la chaire, sa pensée se prend à scruter son auditoire, et qu'il croit voir encore couronnés des fleurs de la veille, tous ces fronts dont la méditation paraît à jamais bannie ; quand monte vers lui le murmure produit par l'empressement frivole de ceux qui montraient hier peut-être un empressement plus grand encore à prendre place dans quelque théâtre, à s'échapper de quelque bal ; esprits distraits et cœurs légers, qui viennent demander à Dieu au pied de la chaire chrétienne, au pied des autels mêmes, des voluptés nouvelles ; vanités inassouvies, auxquelles il faut les honneurs de la religion à côté des triomphes du rang, de la fortune et de la beauté ; pharisaïsme nouveau, moins orgueilleux que vaniteux, sans doute, moins hypocrite que frivole, mais qui détruit la vie chrétienne et fait subir à son idéal une dégradation égale à tous nos autres abaissements. Oh ! que vaudrait mieux l'oubli, le délaissement de la religion et de sa parole, que cette profanation insouciante et légère de la vérité ! Et qu'un petit nombre de vrais chrétiens conséquents dans leur conduite, recueillis dans leur pensée, sincères et nobles dans leur foi, consolerait mieux l'âme du prêtre et servirait mieux l'Église que cette foule mondaine, qui ne sait pas même laisser à la porte du temple ses vaines prétentions, ses bruyantes manières, sa personnalité antichrétienne, et ses frivoles jugements ! Oui, quelques vrais chrétiens feraient plus pour la gloire de Dieu et pour le salut du monde, que cette riche et tumultueuse assemblée. Avec eux, l'Église, héritière et mère des chrétiennes des Catacombes, n'au-

rait point la douleur de voir ses néophytes de la veille, converties le lendemain en reines de solennités mondaines; ses enseignements travestis, les vérités qu'elle rappelle négligées pour la critique admirative ou sévère, toujours vaniteuse et souvent frivole, de l'éloquence de ses prédicateurs. Elle verrait, au contraire, des hommes généreux, des femmes fidèles, bannir de leurs pensées et de leurs cœurs toutes les inclinations humaines; charitables dans leurs assemblées, n'y rechercher aucune place, et n'y préférer que la moins commode et la dernière; conséquents dans leur vie, rapporter dans leurs maisons, conserver dans leurs communications avec le monde l'esprit d'humilité, de mortification et de silence; fuir surtout, comme un dissolvant subtil, ce goût de la *dévotion aisée* qui s'est introduit dans nos mœurs, et qui mérite d'être caractérisé plus énergiquement que comme une diminution du zèle ou comme un relâchement de l'esprit chrétien.

Dévotion aisée, pense et dit quelquefois le monde : pour sentir à quel point cette idée est contradictoire et funeste, il suffit de remarquer combien les deux mots qui l'expriment sont étonnés de se trouver ensemble. On n'essayerait point de cette combinaison impossible, s'il s'agissait d'une affection purement humaine, car le cœur de l'homme en ferait justice. On ne demanderait point des *dévouements commodes;* et quand il s'agit de Celui à qui toutes les créatures appartiennent et toutes leurs puissances sont dues, on parle d'allier la dévotion, dont le nom même ne signifie pas autre chose que dévouement et sacrifice, avec la réserve de ses commodités et de ses jouissances personnelles. Il faut

avouer que nous n'avons point ici à redouter la dégradation du sentiment religieux, car c'en est la négation même, et la notion de la dévotion véritable ne peut que sortir intacte de cette association prétendue de deux poursuites incompatibles ; point d'abnégation, point de dévotion ; point de mépris de la chair, point de culte de l'esprit ; la dévotion aisée, parfumée, fleurie, poétisée, qui possède les sympathies délétères des romanciers et des dramaturges, est la honte et la pitié du chrétien. La dévotion aisée, semi-voluptueuse, n'existe pas; elle n'existe que comme fantôme et comme dangereuse illusion. L'excentricité seule et non la religion feuillette tour à tour le roman et le paroissien.

Sans doute, il est des positions dans la vie où l'on ne peut donner à sa religion des manifestations multipliées. Bien différente est cette réserve à faire en faveur des opinions, des habitudes de ceux qui nous entourent, des devoirs d'état et de famille, des ménagements dus à des santés débiles, bien différente est-elle de ce travestissement de la vie religieuse, s'efforçant d'associer la liberté des sens aux jouissances de l'âme. Cette sobriété dans les œuvres de surérogation, cette discrétion dans les exercices religieux, qui, par le temps qu'ils réclament, par les absences qu'ils nécessitent, pourraient blesser la fidélité aux devoirs marqués, bien loin d'être un amoindrissement de la dévotion, en est l'honneur, la pratique même, et j'oserais dire comme la vertu de continence. Rien de plus légitime, en ce cas, que l'abstention, rien de plus méritoire ; car cette abstention est sacrifice et rigueur ; et si l'on savait, autant qu'on le doit savoir, que la dévotion est avant tout l'immolation continuelle de soi-

même à tout ce que Dieu demande de nous, à tous les devoirs d'état qu'il nous impose, à l'imitation des modèles qu'il nous propose dans les vies humbles, occupées, silencieuses, du divin Rédempteur et de sa Mère, on n'entendrait pas plus les ennemis de la religion accuser la dévotion de procurer des jouissances égoïstes et de détourner ceux qui la possèdent du service et du soin des autres, que l'on ne verrait des hommes qui se disent chrétiens, offrir pour idéal de conduite religieuse, un ménagement quelconque, accordé, dans le service de Dieu, à leur mollesse, à leurs goûts, à leurs jouissances, en un mot, à leur personnalité.

Voilà, monsieur, ce que l'Église a dit de tout temps aux chrétiens, et ce qu'en ces jours de réflexions sérieuses nous ne pouvons trop leur redire. Il n'appartient qu'à Dieu, sans doute, de donner à la pensée chrétienne l'efficacité par sa grâce; la virtualité des résolutions les plus pures et les plus hautes n'est point dans l'homme; mais c'est notre devoir de garantir les âmes contre les illusions de toutes natures. L'homme est multiple dans sa constitution morale. Il est sentiment, il est pensée, il est volonté pure. Entre les produits de cette triple activité qui n'agit pas toujours simultanément dans toutes ses puissances, le discernement est quelquefois difficile. De là vient que, souvent de la meilleure foi du monde, on se trompe soi-même sur la valeur, sur l'existence même de ses actes religieux. Je dis de la meilleure foi du monde, ce mot peut-être n'est point exact, car la conscience demeure comme le criterium infaillible de tous les actes de notre moralité ; mais on ne la consulte pas toujours comme elle veut l'être, dans le silence et

dans le respect ; aussi, combien de fois il arrive, même aux bien intentionnés, de prendre les conceptions de l'intelligence ou les inspiratious du cœur pour les réalisations de la volonté ! On croit si facilement, lorsqu'il s'agit de dévotion et de vertu, que l'on possède ce dont on parle ! Et remarquez que cette illusion se produit dans la proportion de la fécondité et de la puissance de l'esprit. Cela nous mène à comprendre comment des philosophes, doués d'une faculté de conception exceptionnellement énergique, ont pu ne voir dans la religion qu'un idéal, dans toutes les vertus que des concepts, et n'ont plus reconnu d'autres réalités morales que la justice, c'est-à-dire, les rapports. Que cet exemple nous éclaire. Plus nous concevons aisément la vertu, plus nous sommes sujets à n'en pas saisir la réalité. L'activité intellectuelle, par la rapidité de sa marche et l'abondance de ses concepts, semble ne point laisser à la volonté pure le loisir d'agir à son tour. Et cependant les actes de cette volonté sont les seuls méritoires, les seuls réels aux yeux de Dieu. Sans eux, toute foi est morte, toute vertu imaginaire, et l'homme, se nourrissant des illusions de sa pensée, tombe, sans le savoir, dans l'anéantissement moral, se croyant religieux, parce qu'il conçoit la religion, et vertueux, parce qu'il parle bien des vertus.

Les prédications du carême nous invitent, monsieur, à apprendre d'où nous venons et où nous allons ; ces deux termes connus nous font trouver notre route. Nous partons de l'esclavage de notre âme pour arriver à sa liberté. Le droit chemin est la mortification de nos passions, le dépouillement de tous nos goûts, la sincère

humilité. Tout alliage de mondanité, tout reste de mollesse et de sensualité, empoisonne notre dévotion et corrompt la source même de notre vie. Aimons ce temps glorieux du carême, qui nous convie à vivre de la vie des vrais chrétiens, qui nous fait goûter à la même coupe où se sont abreuvées les fortes générations religieuses, et nous emporte, loin du monde, vers la région des hautes et solides pensées.

VINGT-DEUXIÈME LETTRE.

Les plaisirs d'hiver, dans les grands centres de population : la musique, les romans, les bals.

C'était le 30 mai 1741 ; l'illustre pontife qui occupait la chaire de saint Pierre exprimait sa douleur devant toute la chrétienté : « L'observance du carême, disait-il, est le lien de notre milice ; c'est par elle que nous nous distinguons des ennemis de la croix de Jésus-Christ ; par elle que nous détournons les fléaux de la divine colère ; par elle que, protégés du secours céleste durant le jour, nous nous fortifions contre le prince des ténèbres. Si cette observance vient à se relâcher, c'est au détriment de la gloire de Dieu, au déshonneur de la religion catholique, au péril des âmes chrétiennes, et l'on ne doit pas douter que cette négligence ne devienne la source de malheurs pour les peuples, de désastres dans les affaires publiques et d'infortunes pour les particuliers. » L'illustre Benoît XIV voyait de loin et voyait juste, monsieur. Beaucoup d'habitudes incompatibles avec le carême se sont introduites de nos jours, et le monde s'est mis à interpréter l'hiver autrement que ne le comprend l'Église ; le monde n'en va pas mieux pour cela. On peut affirmer au contraire une décadence dans le sens moral.

Je n'ai pas la mission de raconter les plaisirs d'hiver,

tels qu'on les connaît chez les peuples civilisés ; mais en effleurant ce qui se fait au milieu de nous, en le mettant en regard des obligations religieuses qui marchent parallèlement, peut-être sera-t-il utile, monsieur, de tirer quelques leçons de ces spectacles, et de combattre une espèce de matérialisme pratique qui envahit le foyer de beaucoup de chrétiens. Le pontife que je citais tout à l'heure, s'occupant d'un détail relatif aux repas et à la nourriture, crut devoir, en 1745, renouveler la défense de servir du *poisson* sur la table de ceux qui, aux jours de jeûne et d'abstinence, sont autorisés par des dispenses légitimes à manger de la *viande*. Sa pensée était de poser une barrière aux raffinements de la nature sensuelle, soit qu'elle se croie, derrière une dispense, à l'abri de toute mortification, soit que, cherchant à se compenser de ses privations momentanées, elle se résigne un jour à la sobriété pour revenir le lendemain aux mets recherchés et aux vins grecs. C'est pourquoi je vais moi-même continuer et compléter le tableau des incompatibilités, au point de vue du sens chrétien. Dans ma dernière lettre, je signalais la triste alliance qui se fait trop souvent de la mondanité et de la religion ; aujourd'hui je m'élèverai contre d'autres excès de la vie habituelle.

Il est des personnes qui s'en vont bâillant leur vie et dont la grande affaire est de s'ingénier à passer le temps chez soi ou chez les autres ; l'éducation est manquée fondamentalement ; on n'a pas été dressé à s'occuper à travailler : malheur alors ! car l'activité humaine demande à être employée à quelque objet. Je ne sais rien de triste comme le scepticisme et le dégoût de certains jeunes hommes. Vous devez, monsieur, en avoir ren-

contré souvent ; ils se couronnent de roses, comme Mirabeau, et cependant l'ennui déborde et suinte à la surface de tout leur être ; l'ennui est dans leur attitude, dans leurs paroles, dans leur visage ; ils se plaignent que la vie est une monotonie désolante. J'en ai entendu disant que la seule vraie joie se réduisait à faire des calembours. Quelle misère! de voir des âmes chrétiennes créées et rachetées par un Dieu, employer si mal une saison qui réparerait leur existence et l'embellirait de fraîcheur et de variété, s'ils voulaient seulement suivre avec un peu d'amour les prescriptions de la religion au saint temps du carême ! Un écrivain de ce temps disait : « N'imitez pas ces jeunes gens qui s'abrutissent et se perdent avec les espèces de lorettes dont je vous ai parlé ; ne les fréquentez pas ; que ce soit pour vous comme la lecture de ces mauvais livres qui n'ont d'autre avantage que de fourvoyer l'imagination, gâter l'esprit et corrompre le cœur. » Je pense, monsieur, qu'il dépend d'une forte éducation chrétienne, complétée par les exemples de la maison paternelle, d'imprimer d'autres habitudes plus régulières et plus raisonnables.

Est-il contre l'ordre de se permettre quelquefois les repas et les invitations? Je n'aurai pas la stupide exagération de soutenir de pareilles doctrines. Les dîners qui sont pris avec modération et honnêteté resserrent les liens de la fraternité, provoquent l'échange des pensées, et conduisent à se donner des témoignages d'estime réciproque, par l'exhibition des bonnes qualités de chacun. Manger à la même table, cela porte à s'épancher ; cela rend sociable. Mais je ne pourrais m'empêcher de blâmer celui qui choisirait le temps du carême pour

faire ses invitations et pour recevoir. On doit respecter les saintes et graves tristesses du carême. La religion se propose de nous communiquer dans ce temps un renouvellement d'énergie pour combattre les instincts sensuels ; tout indique ce but dans les institutions de l'Église, qui, pour être conséquente avec elle-même, interdit la célébration des mariages pendant la sainte quarantaine. Dans les âges de foi, on jugea longtemps le carême incompatible avec l'exercice de la chasse ; il était même dans les mœurs publiques que la guerre et tout exercice des armes devaient cesser. Entrons donc dans l'esprit de l'Église : il serait insensé de prendre la saison du carême pour réaliser dans son chez-soi l'épicurienne définition de l'homme donnée par Brillat-Savarin, savoir : que *l'homme est un estomac servi par une intelligence*. Nous devons, au contraire, faire tous nos efforts pour mettre un frein à l'attrait du plaisir.

Mais certaines natures légères et mondaines soupirent après la saison d'hiver avec une ardeur à nulle autre pareille. Elles espèrent y récolter toute une *moisson de plaisirs*. Oh ! combien, à travers ces étranges préoccupations qu'offrent les habitants des grandes villes, s'efface l'idée de l'expiation et de la dette de l'homme ! Allez compter sur ces transfuges du christianisme, qui ne rêvent que clarté des lustres, bruit des orchestres, refrains de Strauss, tourbillons des quadrilles et des mazurkas ! Ici encore, je ne voudrais pas être plus sévère que saint François de Sales sur les danses honnêtes de famille et les plaisirs légitimes qui peuvent s'allier avec les devoirs d'état et de position ; mais il est digne d'une mère de famille sensée de résoudre chrétiennement la question

des époques et de l'opportunité, le carême n'étant pas le temps des danses. Elle saura, du reste, durant les longues causeries d'hiver, inculquer aux siens cet oracle des livres saints : *Dixi gaudio, quid frustra decipēris ?* La joie est une tromperie ; c'est que la gaîté du monde est une fausse gaîté ; la seule gaîté de la conscience est divine et réelle. « Si notre cœur, s'écrie un philosophe rieur, n'est qu'une éponge imbibée de sang, d'où lui viennent ces aspirations soudaines, ces tressaillements, quand certaines syllabes frappent l'oreille ? Pourquoi, au milieu de nos soupers, où le bruit et la gaîté ne vont pas à demi, y en a-t-il quelques-uns parmi nous qui se mettent *à pleurer* sans savoir pourquoi ? O gaîté de l'homme ! que tu touches de près à la souffrance ! » — C'est qu'on a beau s'oublier ; après toutes choses, *l'âme revient de toutes parts,* et demande plus que ce qui est visible. Je ne veux pas, monsieur, attrister votre âme en rappelant ce concours de circonstances déplorables qui ont donné naissance à ces productions littéraires, caractéristiques de quelques tristesses de notre époque, comme le *Demi-Monde* et les *Lionnes Pauvres*. Passons vite.

Je comprends mieux, monsieur, qu'on aille demander de nobles jouissances à la *musique*, cet art qui a le don, entre tous les arts, d'agir le plus immédiatement et le plus puissamment sur l'âme humaine. L'art musical est le plus fugitif des beaux-arts dans ses effets ; ils s'échappent à mesure que nous les éprouvons ; mais aussi quelle force et quelle intensité d'action ! Combien la musique est émouvante ! Quand elle est bien choisie, avec discrétion, on peut en attendre les meilleurs résultats ; elle nous

enlève aux intérêts égoïstes et matériels, elle nous transporte dans un monde mystérieux, elle favorise les mouvements pieux de l'âme. Je ne saurais ici assez regretter cette torpeur de beaucoup de parents qui laissent apprendre et chanter, par de jeunes filles, de ces chants et de ces romances absurdes, uniquement bonnes à développer l'extravagance de l'imagination et la tyrannie des appétits inférieurs. Ces réserves faites, et si la musique était bien entendue et bien épurée, je ne demanderais nullement que l'on bannît d'une vie sérieuse et occupée les plaisirs spiritualistes de la mélodie. En entendant des sons délicieux et purs, des harmonies suaves, l'âme oublie le fardeau et les blessures de son existence antérieure; la musique renouvelle les dispositions morales, elle transforme, elle rend capable de nouveaux et de courageux efforts ; elle fait du bien ; la musique, c'est la langue divine sur la terre, c'est je ne sais quel souffle céleste qui touche nos sens et fait vibrer nos âmes; la musique, ce sont des notes suaves tombées d'en haut comme une rosée sur nos cœurs! J'estime donc que la musique grave et douce peut seconder notre ascension vers Dieu. Les goûts peuvent différer sur les morceaux de musique; les uns n'aiment que le joli ou le mignard, pendant que les autres sentent et comprennent le simple et le beau. Je suis d'avis, avec Lacépède et d'autres, qu'il faut être né poëte pour être musicien. S'il faut de la poésie au musicien, il en faut aussi pour comprendre les grandes œuvres musicales. Tout cela est entendu, monsieur; mais ce qui est certain, c'est que de la bonne musique, de la musique châtiée peut faire un des plaisirs les plus salutaires des soirées et des réu-

nions. Il dépend des maîtres et maîtresses de maison de bien ordonner les choses ; et sans chercher à donner des asphyxies d'admiration, ils procureront avec des séances musicales un véritable auxiliaire aux facultés religieuses de l'âme. Il n'est nécessaire ni de tomber en convulsion, comme madame Malibran, la première fois qu'elle entendait la symphonie en *ut-mineur* de Beethoven, ni de se brûler la cervelle, à la porte de l'Opéra, comme ce jeune musicien qui, venant d'entendre pour la deuxième fois la *Vestale* de Spontini, croyait que la prose de la terre n'était plus supportable. En dehors de ces excès du délire ou du crime, il y a des degrés où la musique peut être recherchée comme une compagne utile du foyer et du salon. Elle peut faire du bien, sans qu'on soit un *dilettante* très-compétent. Nous admettons dans nos églises la musique grave et religieuse ; elle y semble comme un complément obligé de la prière. Pourquoi la musique de nos maisons, en prenant un caractère un peu sévère, ne serait-elle pas utile à l'âme ?

Je ne veux pas oublier, monsieur, un des moyens inventés pour amuser les hivers, je veux dire la lecture des *romans nouveaux*. On rencontre une masse de gens, de beaux messieurs et de belles dames, avoisinant un peu le *demi-monde*, qui, tout en reconnaissant la frivolité du roman, le protégent comme un *amuseur ingénieux et honnête à l'usage des personnes qui entendent faire de la vie un amusement*. Il faut lire ce qui vient de paraître parce que l'on en parle de toutes parts. Belle raison ! M. Ozanam, trop tôt ravi aux lettres catholiques, questionnait, lors de sa récente arrivée à Paris, M. de Chateaubriand sur la fréquentation

des théâtres, comme on consulte un directeur de conscience. Le vieil auteur du *Génie* lui répondit qu'il ne *perdrait rien à ne pas y aller*. Disons de même pour les romans : on perd fort peu ou presque rien à ne pas les lire ; je n'ignore pas, cependant, comme l'observe l'abbé Bautain, qu'il y a de mauvais romans, mais qu'il pourrait y en avoir de bons. Mais hélas ! *apparent rari nantes*... quelquefois on y rencontrera des *éclairs de saine morale,* du *devoir bien entendu, des aspirations d'honnêteté franche* comme dans le roman actuellement à la mode de M. Oct. Feuillet, mais en somme quelqu'un les appelle des *gouttes de vitriol* jetées au *visage du demi-monde doré des arts et de l'écritoire*. Dans la généralité des romans tout est présenté sous des formes agrandies, saisissantes et menteuses, et ces lectures inspirent trop au lecteur la pernicieuse envie de faire de sa vie un roman. Ces lectures trop souvent font du mal ; elles prêchent une morale qui n'est aucunement la vraie morale. On n'admettrait pas chez soi un malhonnête homme, un voleur ; par la même raison, l'entrée des maisons doit être fermée aux mauvais romans !

Vous me pardonnerez, monsieur, de vous avoir fait traverser avec moi, à vol d'oiseau, cette atmosphère mondaine des plaisirs d'hiver, qui forment un si disparate contraste avec la physionomie du carême catholique. Puissé-je vous dédommager, en esquissant devant vous le portrait de deux réalités vivantes, qui n'ont pas pris la vie pour un roman, mais pour ce qu'elle est dans la théologie chrétienne ; ce sont deux vies ou deux types d'une sage modération, qui savent combiner les devoirs religieux avec d'honnêtes amusements, et nous montrent

une existence remplie d'unité, de conséquence et de paix véritable. J'ai vu de mes yeux ces deux êtres qui s'aiment sincèrement, dont l'un est la moitié de l'autre, et qui ont compris le mariage chrétien comme une école de sacrifice et de dévouement mutuel ; ils possèdent, à la campagne, un petit terrain modeste, mais agréable d'ombrage et de site. Leur vie a ses plaisirs et leur hiver passé à la ville file vite. Du côté des hommes et des femmes, il est facile de voir quels solides principes religieux et moraux ont présidé à leur éducation. C'est au milieu de ce monde agréable, simple et doué de ressources de cœur et d'esprit, qu'on sent l'application du mot de *Jean-Jacques :* « Tant il est vrai que ce qui nous attache le plus aux femmes est moins la débauche qu'un certain agrément de vivre auprès d'elles. »

L'homme et la femme aiment tous deux les arts et les cultivent ; ils ont le bon côté de l'artiste, un peu le sans-souci, le sans-lendemain intellectuel, un peu l'existence de l'oiseau qui chante ; mais ils n'ont point les exagérations des rêveurs idéalistes. L'homme est excellent musicien, la femme a le talent de la peinture ; avec cela leur vie est rangée, ordonnée. C'est qu'ils ne demandent pas leurs inspirations aux romans ; ils n'ont pas étudié la morale, la vie et le devoir dans les romans. Leur vie est échelonnée sur le mouvement de la vie chrétienne dans son cycle annuel ; ils sont croyants et religieux. En carême ils vivent comme en carême ; ils n'assaisonnent pas leurs dîners de marmelades d'escargots et de vins de Lesbos. Quand ils vont à l'église, ce qui arrive toutes les fois qu'un chrétien doit y être, ils y sont de tout leur cœur, leurs âmes et leurs visages prient.

J'arrive, monsieur, à leur manière d'entendre la saison et les plaisirs d'hiver : ils ont reçu en partage une certaine aisance de fortune et plusieurs charmants enfants déjà grands. Quelques amis sont le complément de leur existence ; on donne aussi de temps à autre quelques dîners modestes où règne une cordialité douce ; les soirées se passent à causer, car on y a l'esprit de conversation, on y entend aussi de la musique, soit du Beethoven, soit du Mozart ou du Rossini, et on n'y met son bonheur ni dans le boire ni dans le manger. Cependant on réserve pour les invités quelques verres de ce vin qui a retenu le génie dans le corps débile d'Hoffman, et qui prolongea la vieillesse de Gœthe.

J'ajouterai que ce couple fortuné sait faire marcher, sans affectation, tous les devoirs ; ils aiment les pauvres, les travailleurs ! Combien de bonnes œuvres reçoivent le concours de leur bourse sans qu'ils en fassent parade ! Le dimanche ils connaissent bien le chemin de l'église ; ils vont y prier et se retremper dans la morale évangélique : c'est beau de les voir tous marcher comme un groupe, père, mère, enfants, garçons et filles. Ils se préparent sérieusement aux Pâques par un sérieux carême ; ils n'en portent pas moins pour cela, dans les relations avec le monde, un visage souriant et une bienveillance toujours soutenue. Mais il faut, monsieur, que je dépose mon pinceau ; à force de si belles couleurs, vous pourriez croire que je compose d'imagination, tandis que je me borne à crayonner un portrait. Je résume donc ces deux vies et je les caractérise en disant qu'elles sont remplies d'unité et d'homogénéité ; il y a du sérieux, de la dignité et de la bonté d'âme ; le tout est entretenu et

soutenu par une source vivifiante, savoir : une religion profonde, éclairée et vivace. Alors on tient des principes qui assurent le repos de la vie. Les fanatiques du siècle s'abusent sur les plaisirs ; mais le couple chrétien dont je raconte l'histoire à trouvé l'art véritable de vivre ; c'est un mélange de la vie du devoir et de la vie artistique ; pas exclusivement la vie positive ; pas exclusivement la vie idéale. On doit se tenir dans le réel et dans le ménage, mais il est bon aussi d'ouvrir son âme à l'enthousiasme. Si tous nos chrétiens étaient comme eux, jamais le censeur n'aurait écrit la critique suivante des mœurs contemporaines :

« Il règne une dévotion extérieure qui devient une habitude sans être un sentiment. On fait à la religion une place dans la vie à côté des devoirs du monde. C'est une bienséance qu'on observe envers Dieu comme envers le prochain quand on est bien élevé. On se rend à l'église, on va voir Dieu chez lui comme on fait des visites. »

VINGT-TROISIÈME LETTRE.

Cortége obligé des jeûnes et des abstinences : honnêteté et devoir. — Les femmes : en quoi leur prééminence. — Si la vertu n'est qu'un mot.

Je vais clore, monsieur, la période de l'agriculture morale que nous venons de parcourir, sous le titre de *Fidélité aux prescriptions du jeûne et des abstinences*, en rappelant le cortége obligé de ces religieuses pratiques, et qui doit être l'*honnêteté* et le *devoir*. Malheureusement, monsieur, un vent de scepticisme s'est levé dans notre époque, et le monde n'admet qu'avec peine ce qui est vertu intime et probité. On se fait violence pour croire à des natures vertueuses et à ce qu'on raconte des existences d'élite. Le mot *hypocrisie* est le mot irrésistible, au moyen duquel, croit-on, on jette à bas toutes les renommées du bien et de la sagesse morale. Qui n'a entendu de ces sinistres ironies : Bah ! la vertu, c'est un mot ? — En effet, lorsqu'on veut parler d'un brave homme, disait dernièrement quelqu'un, il faut dire *deux fois qu'on l'a vu*, et encore on ne vous écoute guère. Soit découragement, soit malice, l'homme aujourd'hui croit difficilement au bien. Or, que ferons-nous, monsieur? faudra-t-il se laisser entraîner dans l'orage, faudra-t-il laisser sa vie s'en aller flotter comme un liége sur cet océan de scepti-

cisme, dangereux pour les énergies morales et individuelles? A Dieu ne plaise que, par la complicité de l'abattement, nous apportions un soutien à une cause mauvaise, fausse et désastreuse! Je me suis expliqué moi-même, dans les tomes III et IV de *Christianisme et Vie pratique*, sur ces réalités bénies que nous nommons des *personnes honnêtes ;* j'ai raconté les signes de l'homme de bien, les bases qui soutiennent son énergie, la consistance qui caractérise sa vie, enfin, la possession d'une *bonne conscience,* qui est comme son fond et son essence. Le christianisme, d'ailleurs, réfute l'objection présente, à la façon de cet ancien qui avait à prouver la réalité du mouvement : il *marche* devant les détracteurs de la vertu ; il produit des saints d'âge en âge, aujourd'hui comme autrefois. Il dit par là : la vertu est palpable, évidente, donc inniable. Je sais, monsieur, que le scepticisme de notre temps est d'une généralité qui s'étendrait à des horizons par trop vastes. Il est des gens qui ne croient pas à la vertu, à ce qu'on appelle vulgairement la probité, traitant cela de mythe, de chose fabuleuse ; ils ne croient pas davantage à cette vertu spéciale, délicate et fragile, qui fait l'honneur de la femme et de l'homme, dont Dieu seul compte les victoires et connaît les luttes courageuses, tout intimes, individuelles et cachées. Ce qui aggrave l'illusion de ces sombres sceptiques, c'est qu'ils vont demander du renfort à des raisonnements empruntés au fatalisme matérialiste ; car ils vous disent que l'homme n'a jamais changé et ne changera pas ; laissez-le avec ses vices et ses penchants ; nous avons tous les mêmes passions, les mêmes besoins. Les seules nuances qui s'établissent consistent en ce

que les uns *déguisent* mieux leur nature et que les autres ne la déguisent aucunement : quant à supprimer, on ne supprimera rien. Tout est dans tous. En vérité, monsieur, il faudrait bien plaindre l'humanité, si on avait le droit de la ravaler à ce point. Mais je ne vois dans les arguments de la morale si unie et si égalitaire du fatalisme qu'une exagération désolante. Oui, nous avons tous des tendances mauvaises ; nous sommes tous capables des plus hideuses énormités, dit saint Augustin ; mais avec la grâce de Dieu, ajoute-t-il, nous sommes capables de tout le contraire. Il faut nier le sens commun, si on n'admet pas que l'homme a devant lui une échelle : en haut les vertus, en bas les vices ; et qu'il est libre de se fixer à l'un des degrés intermédiaires de l'échelle, entre la vertu totale et le vice total. Nier absolument qu'il y ait de la vertu sur la terre à un degré quelconque est un scepticisme injuste et intolérable ; nos infirmités sont assez grandes comme elles sont ; il n'est pas nécessaire d'y ajouter l'injustice et la calomnie. Je vois à mes côtés de ces êtres qui sont vraiment pénétrés des splendeurs de la loi morale. Le carême n'est dans leur année qu'un anneau dans une chaîne de privations et de bonnes œuvres. Ils sont bons, ils aiment Dieu, ils contiennent leurs passions, ils sont indulgents pour leurs frères. Qu'on ne me demande pas, après cela, s'ils ont encore des défauts. Pour n'en point avoir, il faudrait supprimer l'humanité. Vous me permettrez, monsieur, de m'appuyer ici d'un témoignage qui n'est ni celui de Bossuet ni d'un Père de l'Église ; j'ose invoquer le plus redoutable sophiste de ce temps, après ses horribles livres où sont mêlés et les blasphèmes et les plus forts

éloges du catholicisme. Les journaux publièrent, il y a quelques années, une lettre de Proudhon sur la réalité et l'existence de la vertu; cette lettre, monsieur, était remarquable de bon sens; elle est originale sous la plume d'un si fougueux contradicteur du christianisme. La vertu n'est que la santé du cœur, disait-il, comme la santé est la vertu du corps. Il constatait qu'il n'y a pas beaucoup de sujets parfaitement sains, malgré la masse de conscrits qui sont enrôlés tous les ans et la multitude de jolies femmes qui remplissent nos villes et nos campagnes; la rareté des santés parfaites, ajoutait-il, ne fait pas qu'on doive déclamer contre la santé et soupçonner le petit nombre de ceux qui se portent bien d'être des hypocrites. Quelque chose nous dit que la santé est la loi des êtres vivants, qu'il faut y tendre; que, quand on l'a perdue il faut y revenir. La vertu, c'est la santé morale. Il en est d'elle comme de la santé physique, elle est un peu partout; elle n'est entière presque nulle part; mais on doit y tendre sans cesse, comme un convalescent qui aspire à une augmentation de ses forces. Nul n'a le droit de nier que la vertu existe à un degré quelconque chez les humains.

Je ferai une concession momentanée, monsieur. Il se pourrait que, dans notre siècle de nouveautés et de fermentation industrielle, le sens de ce qui est honnête et juste dans les affaires ait été soumis à des épreuves et à un inconnu qui l'auraient peut-être accidentellement altéré. Les grandes combinaisons économiques de nos chemins de fer, de nos grandes institutions de crédit public n'ont pas de précédent; c'est un monde nouveau. Or, des hommes graves de nos grandes adminis-

trations, mathématiciens, statisticiens, ingénieurs et économistes, se demandent quelquefois si, dans l'application, il ne vient pas des heures de tâtonnement et de vacillation pour le sens de l'honnête et du juste. N'a-t-on pas plus d'une fois hésité en cherchant ce qui, dans des affaires petites ou colossales, était permis ou ne l'était pas, juste ou malhonnête? On ne s'entendait pas. Quand la probité de l'un protestait et déclarait ne pouvoir continuer, un autre passait outre, prétendant que le droit n'était pas violé. — Mais ceci, monsieur, ne détruit nullement les principes. En fait, l'honnêteté religieuse, intime, existe dans le monde : l'humanité en est en possession. Pour l'application du principe de justice aux nouvelles transactions créées par l'industrie moderne, l'équilibre se refera, les mœurs européennes se constitueront et l'équité, garantie par l'inspiration évangélique, reprendra son horizon lumineux et sa balance.

Mettons donc en relief, monsieur, les symptômes de l'honnêteté qui se fait jour dans les sociétés chrétiennes, et auxquels la sainte quarantaine doit toujours ajouter une vivacité nouvelle. Cela nous prouve, une fois de plus, que Dieu a mis dans le monde moral le sel préservateur : il existe assez d'individualités, assez de groupes de personnes, assez d'habitudes régulières, foncièrement chrétiennes, pour que nous relevions la tête, prenions du cœur, et nous disions en marchant sur notre dur sentier qu'il y a encore sur la terre du bien, des aspirations honnêtes et vertueuses.

Le devoir est un mot qui a encore sa signification dans le monde; ce qui doit consoler. Il appartient au carême, cette période sacrée au milieu de nos ans, de

rendre le sentiment du devoir plus délicat et plus profond. Ce temps dans les idées du christianisme est une préparation pour chasser l'esprit du mal, pour s'éprouver soi-même comme parle saint Paul, afin de faire le discernement du corps et du sang du Christ. J'ai déduit au tome III du *Christianisme et Vie pratique* les véritables bases du devoir, ses mobiles, ses fondements rationnels et efficaces : j'ai dû conclure que le devoir est religieux d'essence, de motif, de solidité et de consistance. Sans un code positif, l'honnêteté devient tellement élastique qu'elle s'évapore. Nous avons la consolation, quant à nous, monsieur, de voir le devoir sérieux s'incarner dans des types aimables et vénérés ; combien de femmes, pour ne parler que des femmes, qui ont compris ce mot d'un apôtre : *La paix est dans la justice, Fructus justitiæ in pace seminatur* (saint Jacques) ! Elles ont demandé et trouvé cette sagesse céleste, qui apprend à chercher et à trouver Dieu, à le goûter et à l'aimer. Cette sagesse est simplement et magnifiquement le culte du devoir. Aussi nous les voyons ces femmes pieuses et fortes, immoler constamment le plaisir au devoir et faire de la générosité et du sacrifice une de leurs familiarités. Puissent leurs rangs, déjà nombreux, grossir de plus en plus ; puissent-elles toutes comprendre qu'il est dans la vocation de la femme, avec son autorité d'épouse et de mère, de faire que l'on respire dans sa demeure un parfum d'ordre, d'honnêteté, de droiture et de religion !

On a beaucoup parlé, monsieur, de l'empressement des femmes aux saintes cérémonies du culte ; la foi leur est presque naturelle. Eh bien, oui, qu'elles continuent

de rendre leur foi agissante, qu'elles continuent d'épurer cette tendance sainte que Dieu leur a donnée vers les choses pieuses, et leur empressement fidèle sera la glorification de la foi chrétienne. L'homme aime souvent à se prévaloir des dons qu'il a reçus du Créateur, de sa force d'intelligence ; c'est son droit. Mais qu'il ne méconnaisse pas tout à la fois ce rôle d'initiative religieuse et d'esprit conservateur que Dieu a donné aux femmes venues après l'Évangile, et ces saints exemples d'assiduité aux mystères chrétiens dont elles perpétuent la tradition, au sein des familles et des sociétés. L'homme, avec ses théories et ses systèmes, avec les mobilités de sa raison aventureuse, compromettrait la permanence de la foi et de tout ce qui doit durer. Il est d'une curiosité intellectuelle insatiable, qui irait jusqu'à tout remettre en question ; je ne veux pas me répéter, après ce que j'ai dit dans mon ouvrage déjà cité, sur cette perle de l'humanité, appelée une *mère ;* mais Dieu a bien fait de donner à nos mères et à nos sœurs, avec l'instinct de la conservation, l'esprit du devoir, porté jusqu'à la hauteur du devoir religieux. Les femmes maintiennent les saintes croyances, par lesquelles vit le genre humain ; elles les font sucer à leurs enfants avec le lait ; elles les défendent contre les innovations intempestives de l'homme. Ainsi, au milieu des sociétés mouvantes des temps modernes, c'est un empressement qui les honore, d'être les premières au pied des autels du Christ, au saint sacrifice de la messe, aux pieuses instructions, aux solennités chrétiennes, comme autrefois elles étaient les premières au Calvaire, au Sépulcre vide, aux Catacombes !

Mais le *travail,* monsieur, est un autre mot, non moins auguste, non moins saint, qui se place à côté du mot devoir. Je ne parle pas de cette fièvre du travail, qui ne voit dans l'homme que le producteur et le consommateur ; je considère le travail dans la splendeur de sa signification chrétienne. Apprenons tous que nous sommes tous, en ce monde, pour travailler ; *homo natus ad laborem*, dit l'*Imitation de Jésus-Christ.* L'ouvrier voit quelquefois, dans le travail, un fardeau qu'il maudit : rectifions ses idées, et faisons-lui comprendre la sainteté du travail. Presque tous, il nous faut vivre à la sueur de notre front. Ah ! du moins quand notre front ruisselle, que des pensées de foi se mêlent à notre pensée, et rendent nos bras saintement productifs ! Mais combien je voudrais pouvoir persuader aux hommes, aux femmes opulentes, la nécessité de travailler et de s'occuper ! Tout travaille en ce monde ; quiconque ne fait rien d'utile ici-bas, doit porter l'existence comme un remords ; il n'y a que la mort qui ne travaille pas, et encore... Ce serait bien comprendre son catholicisme pendant le carême, si ceux à qui le Ciel a donné de la fortune, s'imposaient des travaux, en esprit de foi, travaux analogues à leur condition ! Qu'il me suffise de rappeler aux parents un trait des lamentables résultats des vies oisives. « Voyez quel triste spectacle offre l'un des petits-fils du célèbre prince de K***, cet homme, débraillé, dégradé, que vous rencontrez dans les rues de Paris, traînant son existence de bohème, après avoir dévoré une grande fortune, et finissant sa vie assis sur les bancs des hôtels ou sur les bornes des rues. Ce pauvre riche, ce malheureux grand, ce triste prince, avait

obtenu, comme étranger de distinction, de pouvoir assister aux *huis clos* de la cour d'assises. Il y avait aspiré tout ce qu'il y a d'impur dans ces séances secrètes, son esprit s'en était nourri, ses sens en rêvaient l'application. Aussi, en venant d'entendre les plus dégoûtantes explications, il montait en calèche découverte, entre une marchande de bouquets des rues et une marchande de pommes des faubourgs; croyant après justifier ses honteuses folies, en disant avec le cynisme puisé dans ses habitudes : « J'ai commencé mon cours « d'histoire mondaine par les duchesses, et j'arrive aux « marchandes de pommes. » Voilà certes un grand exemple du déréglement de l'imagination et de la conscience, où peut entraîner la grande fortune oisive ; et l'on se rappelle, à cet égard, monsieur, le mot de *Pindare :* « Le pauvre, sage, fait le bien, le riche qui ne « l'est pas, ne fait que du mal. » On m'a dit que, dans le roman actuellement en vogue (*Roman d'un jeune homme pauvre*), il y avait des scènes estimables sous le rapport de la morale, qu'on y voyait l'honnêteté et le travail s'attachant aux principes, ne fléchissant jamais, préférant la fatigue et la misère au déshonneur et à l'improbité, et finissant enfin par triompher d'une situation remplie de péripéties intéressantes. Si cela est, il faudrait nécessairement des romans de cette portée-là pour réhabiliter cette forme d'ouvrage.

L'impossibilité de ne pas souffrir ici-bas devrait fournir à l'homme une occasion providentielle de payer ses dettes à l'éternelle Justice, et il arrive heureusement que beaucoup de chrétiens prennent de la sorte les peines inévitables de la vie; c'est une manière très-utile de

faire son carême. Tout homme ici-bas est constitué dans l'*état de dépendance;* nous dépendons tous de quelqu'un et de quelque chose, riches ou pauvres, humbles ou influents. Nul ne peut faire tout ce qu'il voudrait, et comme il le voudrait. Ah! sachons sanctifier, surnaturaliser l'exercice de notre dépendance; il y aura, là, pour nous, des trésors tous les jours amassés, d'expiation et de rédemption. Jésus-Christ s'est placé, durant sa vie mortelle, à la tête de ceux qui obéissent; il fut jusqu'à sa mort le plus doux et le plus sublime obéissant! Or, qui n'a pas à obéir? La femme a mille fois de quoi devenir un héros de sainteté et de pénitence! qu'elle obéisse et accepte sa dépendance dans la demeure conjugale! L'obéissance est pour tous, fils de famille, serviteurs, membres d'une administration quelconque. Se sacrifier chrétiennement, donner humblement de son moi pour la sociabilité, savoir dépendre et obéir... belle résolution à prendre en carême!

Les époques de *maladie* reproduisent sous une autre forme les occasions providentielles d'expiation individuelle, et ce serait un spectacle admirable de grandeur, si l'on pouvait voir au fond d'une âme qui souffre chrétiennement, ce qu'il y a de beauté, de soumission, d'espérance et de sérénité. Être malade, c'est la portion de l'arbre de la croix, détachée pour la vie de chacun; c'est le vrai temps, comme l'écrivait l'évêque de Meaux à une religieuse malade, d'expier ses péchés et de goûter la grâce du pardon. Le chrétien malade ou soumis aux fréquentes indispositions de l'hiver, se dit, à la pâle clarté de la lampe qui éclaire ses insomnies, que c'est le temps de prendre son mal entre ses deux mains, et de

l'offrir à Dieu, comme un payement de nos vieilles dettes.

Un publiciste distinguait avec raison deux genres de corruption, la corruption qui a conscience d'elle-même, et la corruption qui ne se connaît pas. On se demande si le corrompu cynique qui se connaît, qui se donne hardiment pour ce qu'il est, offre un état plus déplorable que celui de l'homme qui ne se connaît pas malade, qui ignore sa dépravation, et qui s'imagine faire acte de vertu, au moment même où il se couvre d'ignominie. Il y a des raisons pour préférer le corrompu cynique ; il y a encore de l'espoir, quand on sait qu'on est corrompu ; la notion du bien et du mal, du vice et de la vertu, subsiste encore. Mais que peut-on attendre de ces corrompus, dont parle une Revue célèbre, inconscients de leur mal, et dont le sens moral s'est trouvé peu à peu paralysé? La société parisienne, dit la *Revue des deux mondes,* produit un grand nombre de ces corrompus. Or, monsieur, plus l'observation du carême rentrera dans nos mœurs générales, plus l'on verra disparaître cette race si à plaindre. Le carême est un temps où toute conscience, avec la bonne volonté, retrouve des horizons lumineux. La vérité rayonne de toute part, elle descend dans le sépulcre de notre passé, pour expliquer les origines de nos actes, et couper la racine de nos tristes habitudes. Le carême ne produirait que ce résultat d'apprendre à l'homme à se connaître dans sa personnalité intime, il mériterait, à ce titre, tous les remerciements de l'humanité.

J'ai parlé du *devoir,* monsieur, en tant que cortége des jeûnes et des abstinences ; je veux vous laisser,

comme un bouquet de cette lettre, les lignes suivantes, si chrétiennement odoriférantes, adressées par une mère à sa fille : « Tu ne connais rien de la vie, tu marches au hasard, tu vas perdre la bonne voie. Oui, tu le sens, il y a dans nos cœurs des rêves entraînants ; mais, vois-tu, c'est la partie de nous-mêmes qu'il faut rapporter à Dieu dans le ciel, sans en avoir rien égaré sur la terre ; c'est notre âme immortelle qui étouffe dans ce monde de passage et qui s'agite, pour aller vers son but, l'amour éternel de Dieu. Tous les cœurs jeunes, ma fille, ont senti les troubles qui déchirent en ce moment le tien. De nobles cœurs ont combattu et succombé. Mon enfant, la vie n'est pas facile, elle a des épreuves, des luttes terribles ; crois-moi, pour nous autres femmes, il n'y a pas de bonheur en dehors du devoir [1]. Quand le bonheur a fait faute dans notre destinée, il reste encore de grandes choses dans la vie ; le bien a son élévation, comme l'amour a son exaltation. L'honneur, l'estime de tous, ce ne sont pas là des mots vides de sens. Ecoute-moi, mon enfant bien-aimée, ce Dieu dont, depuis ton enfance, je t'ai enseigné l'amour, ne crains-tu pas de l'offenser ? Ma fille, cherche-le, et mieux que moi il te dira les mots qui consolent. Christine, on aime en Dieu ceux dont on s'éloigne sur la terre. Lui qui, dans ses lois suprêmes, a mis tant de frein au cœur de la femme, il a vu dans l'avenir tous les sacrifices qu'il imposait, et il a sûrement gardé des trésors d'amour pour les cœurs q uise brisent en restant soumis. »

[1] Hors du devoir, il n'y en a pas davantage pour l'homme.

SEPTIÈME GROUPE DE LETTRES

Ce qui active et complète l'agriculture morale : la confession et la communion.

VINGT-QUATRIÈME LETTRE.

Faire ses Pâques. — Le droit : — Comment se préparer aux Pâques. — Trois mille hommes communiant à Notre-Dame de Paris.

Nous arrivons, monsieur, aux deux actes et aux deux devoirs intimement religieux que le christianisme attend et impose à chaque fidèle : ce sont à la fois deux buts qu'elle poursuit et deux moyens de salut qu'elle offre aux âmes qui combattent dans la vie contre les passions et contre le monde : je veux parler du précepte de la confession annuelle et de la communion pascale. Disons seulement, dans cette lettre, le droit. J'ai déjà exposé les principales œuvres préparatoires du carême : la prière, les méditations, le recueillement, l'audition de la parole de Dieu, le jeûne, les abstinences, la réglementation de la conduite, ont dû considérablement avancer l'agriculture de l'âme. Nous voici arrivés à des éléments qui doivent amener la complète maturation dans l'ordre spirituel.

Je n'ai pas besoin de rappeler, monsieur, que les origines de la confession et de la communion sont dans l'Évangile et ne peuvent être que là. Les premiers siècles les y ont toujours cherchées et trouvées ; Jésus-Christ a dit : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous.* Nous lisons dans

l'apôtre saint Paul qu'*avant de recevoir le corps et le sang du Christ, l'homme doit s'éprouver ou se purifier.* Enfin, le divin Maître a établi que *les péchés seront remis ou retenus par les ministres sacrés* à ceux qui, s'étant confessés, seront ou ne seront pas dans les conditions d'une véritable pénitence. — Maintenant l'Église est intervenue par ses ordonnances, l'an 1215; je reproduis le décret du quatrième concile de Latran: « Que tout fidèle de l'un et de l'autre sexe, ayant atteint l'âge de discrétion, confesse seul fidèlement tous ses péchés à son propre prêtre, *au moins une fois l'an;* qu'il s'empresse d'accomplir de tout son pouvoir la pénitence qui lui aura été imposée, et qu'il reçoive avec respect, *au moins à Pâques,* le sacrement de l'Eucharistie, si toutefois, de l'aveu de son propre prêtre, il ne juge devoir s'en abstenir pour un temps; autrement, que l'entrée de l'Église lui soit interdite pendant sa vie, et qu'après sa mort il soit privé de la sépulture chrétienne. »

Je ne sais pas, monsieur, si les gens du monde saisissent bien l'étroite alliance de ces deux préceptes qui ordonnent, après s'être convenablement préparés par une bonne confession de ses péchés, d'aller recevoir son Créateur pour Pâques :

> Tous tes péchés confesseras
> A tout le moins une fois l'an :
> Ton Créateur tu recevras
> Au moins à Pâques humblement.

Mais, dans le fond, la communion et la confession ont des rapports si étroits que ces deux formes, ces deux évolutions du sentiment religieux, se supposent indis-

pensablement l'une l'autre. Otez la confession, comment oser aborder en paix la redoutable Eucharistie : ôtez l'Eucharistie, la raison de se confesser n'est plus aussi frappante ; aussi l'on a remarqué que, historiquement, les deux pratiques religieuses ou fleurissent ensemble, ou disparaissent ensemble. Fitz-William, écrivain protestant, a écrit : « Partout où la croyance de la présence réelle fut détruite, le tribunal de la pénitence cessa avec elle, la confession devint inutile ; comme partout où cette croyance existe, la confession devient nécessaire. » « Otez l'Eucharistie, disait Lamennais, l'homme ne croira jamais avoir un motif suffisant de subir les rigueurs et les humiliations de la pénitence ; supprimez la pénitence, l'homme aura raison de se juger indigne du corps et du sang de Jésus-Christ ; et, ainsi que l'ont fait les hérétiques de nos jours, il faudra, rejetant l'un des deux sacrements, qu'il altère ce qu'il croit de l'autre, pour arriver enfin à rejeter la croyance de tous les deux. ».

La confession remue profondément la terre de l'âme ; Jésus-Christ la transforme et la régénère par son pardon et par son sang. La communion porte les résultats jusqu'à leur plus grande hauteur ; l'âme s'alimente de Dieu même. Il faudra qu'elle marche, puissante et déifiée, par la force de cette céleste nourriture ; *ambulavit in fortitudine cibi illius.*

J'ai lu quelque part, monsieur, que les cottages de la Hollande et de l'Angleterre étaient remplis de négriers et de nababs en retraite, qui viennent expier dans la vie de famille leurs vieilles fredaines orientales. Ces mynhers et ces gentlemen, au teint jauni par l'hépatite, aux

dents noircies par la mastication du bétel, que vous entrevoyez à Brighton ou à Brook, lisant la Bible et prenant le thé sous le kiosque de leur jardin, ont souvent sur la conscience des péchés de toutes les couleurs... massacre de Javanais, Indous mis à la torture, crucifix foulés aux pieds pour attendrir la douane japonaise, nègres jetés à la mer lorsque le croiseur serrait de près le navire. On ne le croirait pas, à les voir si calmes, si dignes, si tranquilles, *si confortablement retirés* dans leur fromage de Hollande ou de Chester. Mais voilà, monsieur, des états de choses impossibles, si l'observation du carême catholique était en vigueur. D'abord, la nécessité de se confesser de ses délits nous oblige à imiter le serpent qui change de peau, pour employer l'image des Indiens ; puis le respect imposé par les saintes grandeurs de la communion pascale achève en nous la reconstruction de l'homme et du véritable chrétien. Faire ses Pâques semble, à l'extérieur, une action qui n'a rien d'éclatant et d'extraordinaire ; un humble fidèle se glisse silencieusement au bord de la table sacrée, et un prêtre lui remet l'humble hostie ; mais quand on y regarde de près, rien n'est si grand ni si moralisateur. Le son que rend une âme, au moment des communications mystérieuses avec le corps du Christ, ne se peut rendre ; ce sont tour à tour l'humilité, l'extase, la poésie, la reconnaissance ; mais aussi pour atteindre à cette élévation et à cette gloire, il a fallu gravir une pente sublime. Quelle communion sainte et remplie d'amour ! mais auparavant, quelles prières, quels jeûnes, quelles épreuves de la conscience, et quelle confession empreinte de repentir !

Faire annuellement ses Pâques avec les conditions d'une bonne préparation, telles qu'elles se pratiquent dans la chrétienté, c'est s'assurer un bon accueil quand on paraîtra plus tard à la porte du père de famille. J'aime à ce sujet, monsieur, à rappeler un usage de l'hospitalité antique; quand les jours de l'hospitalité étaient finis, avant de se séparer de l'étranger, le père de famille brisait un sceau d'argile où étaient empreints quelques caractères; il donnait une moitié du sceau brisé à l'étranger et gardait l'autre moitié; plus tard, après des années de séparation, si ces fragments reparaissaient, ils opéraient la reconnaissance de ceux qui se les présentaient; en se rejoignant, ils attestaient d'anciennes relations et en formaient de nouvelles. — Être admis à faire ses Pâques, voilà l'hospitalité moderne que Dieu autorise sa sainte Église à nous accorder en ce qui concerne les relations éternelles; Dieu nous fait la faveur de nous laisser prendre quelquefois nos repas avec lui dans les hôtelleries de la terre. Hâtons-nous de saisir le fragment du sceau brisé par le père de famille; profitons des moyens que nous offre la divine munificence; nos communions pascales seront pour nous les fragments de l'amitié divine que nous emportons de nos pérégrinations terrestres; en quittant ce monde, en paraissant devant Dieu, ces fragments rejoints à ceux qu'emporta Jésus-Christ en montant au ciel, nous feront reconnaître pour d'anciens amis du divin Maître et nous feront admettre facilement dans le palais de l'hospitalité éternelle.

Autrefois, quand on faisait ses Pâques, on s'y était longuement préparé; le temps du carême avait une phy-

sionomie très-prononcée ; on baignait plus d'une fois son crucifix de ses larmes : c'était tout un monologue où les regrets et les pleurs tombaient sur les pieds du Dieu crucifié ; on disait : Qu'ai-je donc fait? J'ai injurié, outragé, moqué, souffleté mon meilleur ami, celui qui a tant souffert pour les pécheurs, ce bon pasteur qui est venu en ensanglantant ses propres pieds chercher la brebis égarée et qui la ramène au bercail sur ses épaules. — A quoi donc pensai-je? Quel tourbillon a traversé mon cerveau et troublé mes idées! N'y a-t-il pas autant de folie que de cruauté de ma part! On a enlacé le front divin de Jésus-Christ d'épines acérées à cause de moi ; on lui a fait boire à longs traits un calice d'une inexprimable amertume, à cause de moi ! Et cependant, je me suis porté de nouveau à l'excès affreux du péché ; j'ai profané le sang de la croix versé pour moi avec tant d'amour ! ! ! O croix de mon Rédempteur ! combien la vue de mon état présent, contemplé à travers vos clartés, m'apparaît dans toute sa désolante tristesse ! O crucifix ! combien, à tes pieds, mes ingratitudes se dressent en toute leur horrible monstruosité ! Prodigue, j'ai fui la maison paternelle ! Autrefois, on montra à Jacob la robe sanglante de son fils Joseph : « Reconnaissez-vous le vêtement, est-ce bien celui de votre fils? » Hélas ! on peut montrer autre chose qu'un vêtement, aujourd'hui ! Je me suis roulé coupablement dans la mort ! Est-ce donc que mon cœur est de bronze et mon âme d'acier? Comment, avec le spectacle de la croix, avec le souvenir des souffrances de mon Dieu, ai-je eu l'infernal courage de transgresser les saintes lois, de blesser le cœur du céleste ami?. . . Eh quoi ! une démarche tendant

à maltraiter un frère qui m'a fait du bien, une personne qui m'aime, n'obtiendrait jamais mon consentement!!! Jamais je ne voudrais faire preuve d'un cœur si noir, si infâme!!! la seule idée de faire du mal à qui m'a fait du bien me soulève d'indignation..... Mais quel renversement étrange! les malheurs, les ingratitudes, les noirceurs de mon âme envers un Dieu seront-ils les malheurs pour lesquels je n'aurai point de sensibilité? Seriez-vous le seul être, Seigneur, qu'on pourrait outrager de sang-froid, sans barbarie, envers qui l'on pourrait être innocemment ingrat! Non, non, mon Dieu! je ne me dissimule pas l'horreur de ma conscience! Entendez battre mon cœur; lisez dans l'humiliation de mon âme : je suis ému, attendri, bouleversé, pénétré du regret de mes fautes. Mes duretés après vos bontés, mes attentats après vos démonstrations d'amour sont une inqualifiable abomination. On pleure sur un corps dont la vie s'est retirée, dit un Père, et on ne pleurerait pas sur une âme morte et glacée par le péché!!! Mais je vois approcher l'heure de ma délivrance, Seigneur! Les livres sacrés disent que *vous pardonnez à ceux qui s'accusent* (Proverb., XXVIII, 13). Eh bien, je ne veux pas cacher mon crime; je vais m'agenouiller auprès de celui qui, au tribunal de la pénitence, tient votre place. Je parlerai avec franchise, je m'accuserai avec humilité, avec espérance, avec amour : et vous, Seigneur, par la sentence de votre ministre, vous me délivrerez de mon pesant fardeau. Je *confesserai contre moi mon iniquité*; et vous, Seigneur, vous me *remettrez l'impiété de mon péché* (Psaume XXXI).

On ne saurait remplacer des institutions aussi admi-

rablement salutaires, et les hommes ne sauraient mieux faire que Dieu et son Église. L'accomplissement du devoirpascal était suivi, dans les âges de foi, d'effets prodigieux et sensibles pour l'amélioration individuelle, parce que, dans le fidèle, tout était harmonisé vers le but suprême de la réception de son Créateur. Si l'on embrassait chaque année des privations matérielles prises au sérieux, c'était par la crainte des jugements de Dieu et par la noble idée de l'expiation. Quand venait le jour de Pâques, c'était au fond de l'âme chrétienne d'inexprimables transports ; la joie débordait partout, parce qu'elle tenait à un grand ensemble ; l'âme s'était plongée dans le bain salutaire de la pénitence ; les prescriptions des abstinences avaient été observées ; enfin, le jour de Pâques, on allait, familles entières, parents et enfants, s'asseoir à la table sainte. C'étaient des joies naïves et innocentes, ajouterons-nous avec un moine de Solesmes, lorsque, après une privation de quarante jours, nos pères rentraient en possession des aliments plus nourrissants et plus agréables qu'ils s'étaient interdits dans cette longue période.

Aujourd'hui, monsieur, nous avons à recommander aux fidèles de nos temps attiédis, de prendre garde que les Pâques ne soient une simple formalité qu'on accomplit pour la lettre et l'habitude, mais pas quant à l'esprit. L'apôtre saint Paul a dit solennellement : *Probet autem seipsum homo,* Que l'*homme s'éprouve* avant d'aller au Christ et à son corps sacré. Cette épreuve ne peut être qu'une sérieuse attention prêtée aux devoirs de la confession annuelle, qui achemine à la communion pascale. Lorsque le peuple de Dieu gémissait sous

les fers des Pharaons, l'ange du Seigneur qui les délivra pendant la nuit ne fit que *passer*. De là le mot de Pâques, qui signifie passage, et s'applique au Christ qui nous a délivrés, par son passage de la vie à la mort. Nous craignons que l'accomplissement de nos Pâques soit un simple passage aussi, une formalité sans profondeur; — Pâques est le passage du Seigneur au milieu de la conscience, *transitus Domini est;* c'est le devoir du chrétien de faire que la venue de ce Roi plein de douceur soit autre chose qu'un *simple et stérile passage.*

Nous n'en sommes pas, j'imagine, à discuter l'évangélique origine de l'usage de la confession : je ne pourrais le faire dans cette lettre ; je renvoie au tome III du *Christianisme et Vie pratique,* où je me suis étendu sur le côté historique de la confession à travers les siècles, sur les preuves de sa divine institution, sur les connexions intimes que la confidence sacrée a évidemment avec les besoins de notre âme ; j'ai même cité des traits de notre époque où l'on voit par des exemples saillants les aspirations de l'homme, fatigué de ses fardeaux, qui appelle le baume et le remède de la confession. J'ai été plus loin, j'ai fait toucher du doigt que cette pratique religieuse n'était ni si terrible pour ceux qui la redoutent, ni superficielle et sans exigence pour ceux qui l'accusent d'être trop facile. J'en ai fait autant pour la pratique de la communion aux tomes III et IV, où j'ai raconté ses origines et ses efficacités intrinsèques et inévitables. Je ne puis donc, dans le petit espace de ces lettres, revenir sur ces importantes questions. Contentons-nous de rappeler, après un éloquent évêque, qui a tant illustré la langue française par l'élégance de ses

discours, les conditions de préparation essentielles pour venir avec confiance participer au banquet des Pâques; il faut *s'éprouver soi-même*, ce qui consiste, d'après Massillon, dans trois épreuves : épreuve de *changement*, épreuve de *pénitence*, épreuve de *ferveur*. Il est bien évident qu'après une année de plaisirs, de dissolution, de désordres, on ne peut pas brusquement se présenter à l'autel après une confession improvisée. On ne porterait aux Pâques que le poids d'une conscience mal réparée; la préparation ne serait pas sérieuse. Ainsi, voilà le *droit* pour les Pâques dans la chrétienté; il s'agit de savoir : premièrement, si l'*on est sincèrement changé;* secondement, si *nos anciennes passions non-seulement* ne subsistent plus dans nos penchants déréglés, mais si nous avons du moins commencé à les expier par les larmes et les rigueurs de la pénitence; enfin, si nous ajoutons à ces précautions un désir sincère et ardent de nous unir à Jésus-Christ.'

Ces réserves faites, je sais, monsieur, combien depuis quelques années nous avons à bénir Dieu de l'élan généreux qui s'empare des masses chrétiennes au temps pascal. Vous avez assisté vous-même à l'un des plus beaux spectacles du temps présent, je veux dire ces trois ou quatre mille hommes qui, le matin de Pâques, vont communier à Notre-Dame. Ce sont alors des flots d'hommes qui se pressent à la table sainte ; on y voit mêlés le jeune étudiant, l'homme en blouse, d'anciens ministres, tout ce que Paris renferme de plus illustre et de plus intelligent; et ce flot est toujours grossissant, tellement qu'un de nos publicistes est obligé de s'écrier : « La voilà donc pleine de croyants, pleine comme aux

jours de sa jeunesse et de sa splendeur, cette cathédrale du moyen âge qui vit les scènes de 1793, que Saint-Simon proposa d'acheter pour en vendre les pierres, que le philosophisme réduisit sous la Restauration au rang de chapelle royale, que la révolution de Juillet saccagea, qui resta de longues années dans l'isolement et la solitude ;... le bras de Dieu rouvre ses portes ; il les fait rouler sur cet obstacle que la main de l'homme ne peut arracher, sur cette mousse des ans qui arrête l'effort de l'esprit humain comme le grain de sable arrête l'effort de la mer ; il pousse dans ses murs déjà trop étroits les multitudes qui cherchent un pasteur et un abri ; et, tandis que des voix insensées se réjouissent encore de sa décrépitude, la vieille église bénit l'époux immortel qui la rend féconde ; *qui habitare facit sterilem in domo, matrem filiorum lætantem.* »

On dirait un élan de piété nationale ; car le jour de Pâques est un beau jour partout. J'ai vu, monsieur, les jeunes hommes, les vieillards, les femmes, les enfants, venir à flots pressés à la communion pascale : et c'est le même mouvement dans les villes et dans les campagnes. Que Dieu en soit loué ! — J'achève, monsieur. Un jour, un homme de Dieu, parlait ainsi : « Le 30 janvier 1649, un bourreau masqué tranchait devant Wittehal, palais des rois d'Angleterre, une tête royale... Savez-vous pourquoi la tête de Charles Ier tomba sur l'échafaud ?... Un vaisseau allait sortir du port et amener sur de lointains rivages, aux bords habités par une démocratie naissante, le farouche Cromwell, Hampden et quelques autres... Qu'arriva-t-il ?... L'infortuné Charles Ier arrête le vaisseau dans le port et retient le fa-

rouche Cromwell... Charles Ier empêcha de s'en aller l'homme par qui il devait être décapité!!! » C'était une voix vénérée qui évoquait ce souvenir d'histoire : c'était notre regrettable et saint M. de Ravignan. Il voulait nous dire de laisser partir loin de notre cœur, loin du port de notre âme les fautes qui nous ont souillés, les occasions qui nous perdent. Notre âme est plus qu'un règne à garder, plus qu'un trône à sauver.

Veuillons donc, avec notre devoir, notre suprême intérêt. En écartant les circonstances de personnes et de choses qui furent un écueil pour nos âmes, préparons-nous à nous asseoir dignement au banquet pascal. Allons tous aux Pâques! C'est là que l'âme chrétienne trouve un foyer d'énergie et s'abreuve de courage. Faisons nos Pâques; nous corrigerons par cette faveur, par cette relation intime avec le Saint des saints, nous corrigerons les mauvaises réalités de cette vie, en embrassant, par les vues de la foi, les puissantes réalités d'une vie meilleure. Faire ses Pâques, c'est essayer un peu, dès ce monde, de ses destinées immortelles, c'est y préluder comme on prélude « par des sons voilés à d'éclatants concerts. » — Oh! qui donc manquerait à son devoir pascal? Là, dans un auguste sacrement, nous nous vengeons, pour ainsi parler, soit de nos regrets, soit de nos déceptions terrestres! là, notre faiblesse se revêt de force! là, une grande aumône est faite à notre immense misère, et notre bonne volonté est consacrée par l'hospitalité que Dieu consent à recevoir de son indigente créature!

VINGT-CINQUIÈME LETTRE.

Suite du même sujet : faire ses Pâques : sorte de mécanisme dans lequel les pratiques pieuses s'engrènent comme dans des rouages spirituels, pour les progrès de l'âme.

Je dois revenir, monsieur, sur la question des Pâques et en faire entrevoir la sainte économie trop ignorée. Arrivé à un certain point de préparation, notre travail de culture morale réclame différentes choses : l'aplanissement des mottes de la terre, le *hersage,* comme dit le laboureur, l'ensemencement, etc. La parole de Dieu a, comme le soc de la charrue, ouvert le sein de la terre ; la pénitence, la retraite, la mortification, ont fait sécher et périr la végétation parasite du sol inculte ; les bonnes œuvres en ont été comme le sel fécondateur, mais ce travail a laissé derrière lui les aspérités, les inégalités, l'instabilité des résultats, effet d'un récent défrichement. Le monde et la vie chrétienne, la nature et la grâce, sont prêts encore à se livrer le même combat que se livrent l'intelligence et les forces aveugles de la nature végétale dans ces forêts de l'Amérique que l'homme veut faire entrer dans son domaine, tandis qu'une végétation fougueuse et sauvage le refoule sans cesse et parviendrait à recon-

quérir sur lui la terre, sans l'obstacle d'une végétation nouvelle qui vient à lui être opposé. Devant le grain de froment, pour peu qu'il soit entouré de la sollicitude de l'homme et défendu par son travail, la puissante forêt recule et le frêle graminé interdit aux lianes et aux palmiers la place qu'il occupe. Quel est ce mystère? L'homme, avec ses forces seules ne pourrait conquérir la terre; par le concert de ses efforts et du grain de blé, à la fois auxiliaire et rémunérateur de son travail, il s'assujettit la nature, il en reprend l'usage et la domination. Il est donc aisé de voir pourquoi l'Église a clos les exercices du carême par l'accomplissement de son commandement touchant la confession annuelle, et pourquoi elle a voulu que ces exercices précédassent l'acte de la communion, qui est le sommet de la vie chrétienne et son mystère générateur.

Les efforts de l'âme, quoique secondés par les pratiques pieuses du carême, ont pu laisser sur elle des signes de fatigue et de contention, et, dans tous les cas, il est d'expérience que bien peu d'âmes peuvent s'élever seules jusqu'à la liberté intérieure; au contraire de la lutte pour conquérir cette liberté sur les habitudes mentales qu'a fait naître l'esclavage du monde, on voit souvent sortir quelque chose d'inégal, d'inconséquent et de heurté qui réclame un moyen plus puissant de parvenir à la pacification intérieure, et, par elle, à l'unité de conduite, première condition de dignité pour le chrétien. Il s'agit d'arriver à quelque chose d'égal, de fini dans la manière d'être qui soit la marque extérieure de la liberté et de la grâce. Puis, il n'est pas douteux que les habitudes du monde rentrant dans la vie par toutes

les issues n'effaçassent bientôt les traces d'une courte retraite, et ne réduisissent le carême à n'être plus qu'une simple halte dans la voie de la dissipation et de la folie. Tout fuit dans ce monde, nos pensées et nos résolutions plus que le reste ; et partout il faut nous assurer, par des actes extérieurs, de la réalité des mouvements de notre volonté, il faut, par des monuments, pour ainsi dire, en garder au moins l'empreinte.

La confession répond à ce double besoin, monsieur. Une âme formée de longue date à la vie spirituelle, une âme libre, entre en rapport avec une âme jeune, dissipée, esclave des passions et des préjugés humains. Ce seul fait tend à l'égalisation des forces entre les deux âmes, égalisation qui produirait une déperdition d'esprit religieux pour la première, si, ne trouvant elle-même la vie dans son union avec Dieu, l'association ne devait produire pour les deux parties une ascension simultanée. C'est un grand bienfait déjà pour une âme faible et légère que le rapprochement d'une âme contenue et recueillie ; c'est le premier fruit de la confession ; mais qu'est cet avantage en comparaison de la vertu propre d'un acte? et la confession, dans sa forme et dans son esprit, est essentiellement un *acte;* c'est la pierre de touche où nous éprouvons notre volonté ; c'est le monument qu'elle s'élève ; cela est tellement exact, la confession a tellement le caractère d'un acte de notre part que la grâce s'y met presque, si on peut le dire, à l'état passif ; nous y agissons en maître, et par cela seul que nous demandons, nous obtenons. On pourrait l'appeler le sacrement de la bonne volonté humaine ; il en est le signe ; il en est la force et l'efficacité.

Il est d'usage, parmi les contempteurs du christianisme, de décrier la confession en la taxant d'inefficace, et d'indiquer autour d'eux des exemples du peu de stabilité de ses effets. Je réponds d'abord qu'un habile observateur assignerait facilement au milieu d'une société chrétienne, la part considérable que l'usage de la confession a dans la moralisation générale, sous le rapport de la justice dans les affaires et dans les relations ; et quant aux exemples particuliers, j'ajoute que pour quelques âmes qu'elle ne parvient point à relever visiblement, il en est des millions qui lui rendent, par leur amendement, un public témoignage. Mais cette réponse, j'en conviens, est aussi laconique que l'objection elle-même ; la considération vraie intrinsèque la voici : Ou vous n'êtes pas chrétien, pas même philosophe, ou vous reconnaissez que la balance de Dieu, la balance de la justice si vous voulez, ne pèse pas les résultats obtenus, mais les efforts accomplis, les bonnes intentions produites. Savez-vous donc si ces âmes, dont vous méprisez les labeurs parce qu'ils sont en apparence improductifs, les luttes parce qu'elles ne sont pas suivies de la victoire, n'ont point trouvé dans la confession le moyen et l'occasion de produire des actes par lesquels elles réalisent plusieurs des desseins de Dieu sur elles ? Mais, dites-vous, puisque tout s'enchaîne dans l'ordre moral, et que l'ordre moral s'imprime dans l'ordre physique, comment l'âme justifiée ne présenterait-elle point les marques de sa justification, et comment celui qui revient du confessionnal, pécheur au même titre extérieurement et au même degré qu'il y est allé, aurait-il eu part à l'efficacité prétendue de la confession ? Un peu

de réflexion montrerait que l'individualité, prise dans le sens absolu, étant l'attribut exclusif de la partie spirituelle de l'homme, tout ce qui ne le touche qu'individuellement échappe facilement à nos appréciations; qu'il ne se montre à nous que de deux manières, comme corps et comme être social, qu'à ces deux titres il est un composé de rapports, et que, par conséquent, c'est dans la société qu'il faut le voir et qu'il tombe mieux sous nos jugements. En d'autres termes, nous devons admettre que l'individualité absolue n'est accessible qu'aux regards de Dieu, et que, par conséquent, les effets d'une institution sur la moralité individuelle sont souvent dans ce cas ; que la collectivité sociale, au contraire, est notre domaine et que c'est là surtout que nous pouvons juger des fruits portés par chacun en particulier. Il ne faut pas faire abus de ce principe sans doute ; maïs la moralité ascendante depuis dix-huit siècles des nations formées à l'école du christianisme, la multiplicité et l'éclat des vertus privées que le tribunal de la pénitence développe sous notre regard, malgré les exemples qu'on cite de l'apparente stérilité de ses pratiques chez un certain nombre d'individus, attestent suffisamment la présence et l'efficacité de la confession si intimement liée à la loi chrétienne.

Au reste, on l'a remarqué souvent, monsieur, il est étrange que l'on veuille juger les choses en se tenant en dehors des conditions nécessaires à remplir pour éclairer ses jugements. Ainsi, n'attendez pas de rencontrer des détracteurs de la confession parmi ceux qui en ont goûté les bienfaits. Ceux qui ne la connaissent point, ou qui ne la connaissent que spéculativement, sont les seuls

à en parler de cette manière, et l'on ne s'aperçoit pas qu'en ce cas, comme en tout autre, la déclaration de deux témoins a plus de poids que l'opinion arbitraire d'un grand nombre. Comprendrait-on qu'un voyageur, question de bonne foi à part, rencontrât touchant les lieux qu'il aurait explorés, des contradicteurs parmi ceux qui n'auraient point quitté le rivage? C'est ce qui arrive aux chrétiens pratiquants. On veut connaître mieux qu'eux-mêmes les résultats d'une expérience souvent intérieure et cachée. Ne demandez donc qu'à ceux qui se confessent quelle est l'efficacité immédiate de la confession. Ils vous diront qu'elle a une puissance infaillible de pacification pour l'âme; qu'elle éclaire leur esprit par la double raison qu'elle le rend participant de l'expérience d'une autre et le force à la concentration; qu'elle affermit les engagements de leur volonté mobile, éteint leurs emportements et travaille incessamment à les délivrer de l'orgueil; que sans elle ils n'auraient point le moyen d'enregistrer pour ainsi dire et de sceller les résolutions et les habitudes prises pendant la retraite que le temps du carême ouvre à leur bonne volonté.

Ainsi donc, de même que la méditation et les bonnes œuvres ont été la préparation nécessaire à la confession pascale; celle-ci devient tout à la fois le sceau de la conversion intérieure et la dernière phase de la maturation des âmes par le soleil eucharistique. Le prédicateur avait à grands coups remué la terre; la prière et la grâce l'avaient ensemencée; le confesseur la nivelle et l'aligne comme la main du jardinier. Enfin il entoure le champ de l'âme de pieuses précautions, et la moisson est prête à cueillir pour le ciel. Sans labour point de

semailles; sans confession point de communion, et sans communion point de vie. L'humanité tout entière a vécu et vivra de la communion. Elle a nourri les générations antérieures à la venue du Christ, qui y ont participé en figure et en esprit. Elle nourrit même les méchants qui bénéficient, dans une certaine mesure, de la solidarité humaine. Elle nourrira, jusqu'à la fin des temps, tous les hommes de bonne volonté qui la recevront dans le christianisme. Elle n'est ôtée qu'à ceux qui, la *connaissant,* ne la veulent point, à ceux qui accomplissent la parole évangélique : « Il est venu *chez soi,* et les *siens* ne l'ont point reçu. »

Il ne s'agit donc plus de savoir, à la fin du carême, si nous sommes plus ou moins portés d'inclination à l'union eucharistique. Il suffit que nous ayons été pleinement informés de la volonté de Dieu de venir en nous par notre consentement pour que nous soyons obligés de le recevoir. Autrement nous ne sommes ni des chrétiens tièdes, ni des dévots réservés comme quelques-uns se l'imaginent. Nous sommes ou des esprits en dehors de toute logique, ou des hommes qui voulons usurper et nous attribuer à nous-mêmes le principe ou la cause de notre moralité, tentative commune à toutes les philosophies humaines, source de la faute originelle et pente de l'orgueil ; ou, ce qui n'est pas moins coupable, des êtres indifférents à leur propre vie, qui par là méritent de la perdre et la perdent en effet.

Mais c'est un grand caractère de la vérité de briller également sous toutes les faces et d'être visible de tous les points du cercle où l'on peut se placer. Heureux celui à qui Dieu permet de la considérer intrinsèque-

ment dans la pleine lumière de la logique et de la raison. Plus heureux encore celui à qui elle parle elle-même selon l'expression de l'*Imitation*, mais heureux aussi ceux qui peuvent sur un de ses rayons remonter à son foyer, et qui ne la voyant pas dans ses causes la découvrent dans ses effets. L'utilité de la communion se prouve par l'expérience, et la preuve d'utilité une fois faite, elle suffit à qui peut seulement comprendre que l'*utile* ne pouvant être que le *bien* va nécessairement se confondre avec le *beau* dans la splendeur du *vrai*. Comment la communion est-elle utile? Mettons de côté l'efficacité surnaturelle et ne la considérons que de l'œil de chair. Premièrement, elle force, comme la confession, et plus que la confession, l'esprit au recueillement et lui donne par là une plus grande vigueur. Secondement, elle met en mouvement toutes les nobles puissances de l'âme et les développe par l'action, comme les muscles du corps se développent par l'exercice. Troisièmement, elle arrache la pensée aux objets matériels et renverse toutes les habitudes de l'esprit en substituant à son orgueil l'humilité, à ses attachements terrestres l'idée de la vie future, à ses préoccupations ordinaires l'occupation d'un objet auprès duquel tout pâlit et s'éteint. Qu'on se figure toute la valeur curative d'un *antidote* en matière de passions et d'affections mondaines, d'un *révulsif* contre la personnalité humaine, mettant dans l'homme une autre vie à la place de sa vie ou transposant son existence au sein d'une autre personne. L'homme que l'amour divin ne possède point rencontre inévitablement un de ces deux écueils et quelquefois tous les deux ensemble : la dissipation ou l'égoïsme. Il se répand au de-

hors sur de vains objets, ou se renferme au dedans avec ses jouissances, ses douleurs et son orgueil. La communion vient l'arracher, au moins par intervalles, à ce double danger; elle le force à sortir de lui-même et chasse ses pensées égoïstes ou frivoles par une pensée grave et généreuse; et tandis que le monde n'a guère à opposer aux passions que d'autres passions, véritable homœopathie morale, le christianisme est en possession à leur égard d'un vrai système d'allopathie mentale, en les traitant par leurs contraires.

VINGT-SIXIÈME LETTRE.

Suite : des Pâques : — pour parler avec les modernes, de quel secourable réalisme est la participation à la sainte Eucharistie.

Je veux jeter un dernier regard, monsieur, sur le mécanisme des choses saintes, et voir encore une fois comment la pratique de l'Eucharistie s'engrène, comme un rouage divin, dans les réalités de notre vie mortelle. « On viendra, on accourra, disait un prophète, vers la montagne de Sion ; il y aura affluence vers les biens mystiques du Seigneur, qui sont le pain et le vin mystérieux (Jérémie, s'il m'en souvient). » Et Jésus, quand il révélait les glorieuses institutions de la loi nouvelle aux foules juives qui ne le comprenaient pas encore, tenait aussi ce langage : « *Ma chair est vraiment un aliment* qui soutient, *et mon sang un breuvage* qui ranime et qui restaure (Jean, VI). »

Lorsqu'on n'est pas pour l'idéologie, et que l'on ne va pas se perdre dans les nuages, on reconnaît que l'homme est obligé de traiter avec sa propre intelligence, avec sa conscience, avec son cœur, avec la vie temporelle, et avec son corps. De là d'éternels besoins qui veulent être contentés, d'incessants malaises qu'il faut amoindrir ou guérir. La participation à l'Eucharistie n'est pas étrangère à la guérison des peines et des tribulations

qui nous viennent par ces quatre issues de notre être : l'intelligence, le cœur, la conscience et notre constitution physique. Au contraire, l'Eucharistie a une immense part au soulagement momentané qui nous arrive, chemin faisant, dans cette vie d'épreuve et de lutte.

Je ne dirai que des choses fondées à peu près sur des faits et des souvenirs personnels ; je raconterai, en homme pratique, ce que j'ai éprouvé par moi ou par les autres, ce que produit journellement l'Eucharistie dans ceux qui ont la foi et la droiture du cœur. La communion a une grande puissance calmante, cela est, cela devait être. Ainsi, monsieur, je compléterai ce que j'avais à dire sur l'importante place que la communion occupe dans les préoccupations du carême.

D'abord, les maladies de notre intelligence trouvent un remède dans la réception de l'hostie sacrée. On sait qu'il y a une inquiétude secrète dans notre intelligence, que mille problèmes nous tourmentent, que nous ne sommes jamais complétement contents des explications données sur chacune des branches de la science physique, morale, historique, philosophique, religieuse ; notre curiosité est infinie. Il suffit, d'ailleurs, de penser, pour avoir, par cela même, l'occasion de chercher, d'ignorer, d'être agité, tellement qu'un grand nombre de souffrances semblent épargnées à ceux qui ne pensent pas.

Celui qui communie, trouve dans cet acte éminent qui semble, au premier abord, une immolation de la raison, puisqu'il faut imposer silence aux sens, aux apparences, et dire : *Je crois;* il y trouve un apaisement de l'esprit. Loin de l'infini, nous sommes dépaysés, et

l'ennui saisit notre intelligence séparée de son centre. Mais je conçois que l'Eucharistie apaise la soif intellectuelle et éclaire le chaos de nos heures incertaines et ténébreuses. N'est-elle pas la fontaine d'eau vive ? N'est-elle pas le soleil de nos âmes ? D'après le catholicisme, elle est cela ou elle n'est rien ; il y a Dieu ou il n'y a rien.

J'approuve fort une parole qui a été dite aujourd'hui : « L'Eucharistie n'est pas une chose incroyable, c'est elle qui fait croire tout le reste (A. Nicolas). » Il faut la rapprocher d'une autre parole non moins belle, qui a été prononcée au XVIIe siècle : « Depuis qu'il a plu à Dieu, disait Anne de Gonzague, de me mettre dans le cœur que son amour est la cause de tout ce que nous croyons, cette réponse me persuade plus que tous les livres. » Communier, c'est approcher de Dieu ou de l'amour suprême ; la foi catholique enseigne cet article fondamental : mais les douces réalités que la pratique religieuse fait découvrir, sont la contre-épreuve des annonces de la foi. Je vois un bon fidèle qui purifie préalablement sa conscience ; cela fait, il va communier, et un phénomène de paix se produit. Doutes, incertitudes, désolations de l'intelligence révoltée par les mystères de la vie, par les faiblesses de la raison et les lacunes de la science, tout tombe ; l'Eucharistie fait en même temps croire et comprendre ; il y a une irradiation de l'amour divin sur l'âme, et l'amour est un grand docteur.

Un mot des apôtres doit planer sur tous les mystères du monde intellectuel : « Dieu a tant aimé le monde. » « Si nous croyons à l'amour que Dieu a eu pour nous,

dit saint Jean, il n'y a plus de difficulté. » L'amour infini du Père, l'amour infini du Fils, explique tout, éclaircit tout, satisfait à tout. La vie, la mort, le bonheur, la société, le monde, les affaires, la politique, les révolutions, l'élévation des uns, la chute des autres, le bien, le mal, nous étonnent, nous accablent par le choc des choses ; les idées de fatalisme, de matérialisme, de scepticisme, projettent sur nous leur ombre froide et glaciale ! Mais à quoi bon rechercher *comment ou de quelle manière* les choses, les contradictions subsistent dans ce monde, comment Dieu fait ou tolère ce que nous voyons? Là n'est pas la question : croyons-nous que *Dieu aime?* Tout est là : s'il aime, il veut. Donc, malgré les ténèbres, ayons confiance.

Et je dis, monsieur, ceci pour tous les ordres de vérité et de croyance, soit naturelle, soit surnaturelle ; je le dis pour les diverses sortes de tourments intellectuels, doutes, tentations, incertitudes. — Communiez, cela apaise l'esprit. Qu'on ne se contente pas de quelques regrets stériles jetés aux pratiques catholiques. *Michelet* disait « qu'on ne voit pas, sans les envier, ces fidèles qui sortent à flots de l'église, qui reviennent de la table divine, rajeunis et renouvelés ; qu'on voudrait être avec eux, un des leurs. » Ne nous contentons pas de ces admirations mélancoliques, mais devenons un des convives de la table sacrée ; il nous arrivera comme à Jonathas. Après un rude combat contre les Philistins, il goûta un rayon de miel et ses *yeux s'ouvrirent*. Nous verrons, nous aussi, notre intelligence s'ouvrir, au moyen de la transfusion de l'esprit de Jésus-Christ dans notre esprit.

Pascal a dit : « On ne croira jamais d'une croyance

utile et de foi, si Dieu n'incline le cœur; et on croira, dès qu'il l'inclinera. » Et c'est ce que David connaissait bien, lorsqu'il disait : « Seigneur, inclinez mon cœur à vos témoignages ; *inclina cor meum, Deus, in testimonia tua.* » Pascal disait juste, et à cela tiennent les efficacités de la sainte communion en matière de croyance. Par je ne sais quelle onction mystérieuse, la réception de l'hostie sainte incline notre cœur à la foi. L'apôtre saint Paul a une autre phrase très-lumineuse : « On croit par le cœur, dit-il, *Corde creditur.* » Mais la communion ne dégage-t-elle pas le cœur de ce qui l'embarrasse? Jésus ne dit-il pas à la fille de Sion : « Je viens régner sur toi et tenir tes passions sujettes? » N'est-ce donc point à la table sainte qu'on est dans la situation la plus favorable pour *croire par le cœur?* N'est-ce pas, d'ailleurs, la meilleure manière de croire, selon l'apôtre? *Corde creditur ad justitiam,* dit-il.

Permettez-moi, monsieur, de rappeler un exemple. Un homme passa par des états terribles, sous le rapport de la foi; il pensa qu'il ne croyait plus, il se le figurait du moins, tant étaient épaisses les ténèbres qui l'entouraient. Ce qui est sûr, c'est qu'il pleura, c'est qu'il eut des heures de désespoir. Cependant épuisé, il consulte un homme de Dieu : « Communiez, lui dit celui-ci. — C'est impossible, je ferais une profanation, répondait le jeune homme désolé. — Faites-le[1]. » Le jeune homme

[1] On sait une particularité de la conversion du P. Herman, ci-devant juif et disciple renommé de Litz. Présent comme artiste à l'église de Sainte-Valère, la seule bénédiction du Saint-Sacrement acheva, par je ne sais quelle révolution, de lui ouvrir les yeux. Depuis, le juif a quitté la carrière de la musique profane; il est moine chrétien.

a obéi, et il croit inébranlablement depuis. Il laissa à la communion le soin de décider, et Dieu a refait sa foi. La communion opéra en lui je ne sais quels effets sublimes. Il a gardé sa croyance de chrétien, sa croyance de catholique, d'après ce principe : « Qu'on doit rester là où l'on est bien. » Il sent d'évidence, et de plus en plus tous les jours, que la foi de ses pères, la foi de son enfance satisfait seule tout à la fois l'esprit et le cœur. Quand on a connu toute la misère de notre vie, on a compris que les moments de vertige ou de malaise intellectuel sont fréquents, et que nous avons, pour de semblables besoins, à faire un appel continu, souvent renouvelé, à la sainte Eucharistie. Que de fois nous entendons gronder au dedans de nous-mêmes d'insolentes interrogations ! Mais ne nous décourageons pas pour ces perplexités. Nous avons été précédés dans cette route par une vaste intelligence, par le grand Augustin. Il était déjà catholique, et il fut néanmoins dans le trouble et les irrésolutions concernant ce qu'il devait croire ; il était ballotté comme la feuille légère ; les tempêtes se succédaient dans son esprit.

Donc, si des luttes s'engagent au dedans de nous-mêmes, si notre enthousiasme de croyant a ses éclipses momentanées, si la soif de la science se trouve quelquefois en nous aux prises avec les résistances de la foi, cela ne prouve rien. Rien n'est perdu, parce que l'on sera éprouvé, tenté. Saint Augustin ne dit-il pas, à propos des dogmes de Dieu, de la Providence : « Ces choses, tantôt je les croyais plus fermement, tantôt d'une foi plus chancelante (*Confess.*, liv. VI) ? » Ayons seulement soin d'employer les remèdes qui s'adaptent à nos mala-

dies. La communion a des compassions tendres pour nos moments douloureux ; elle soutient, elle ranime, elle empêche de s'égarer, alors que tous les voiles de l'imposture, toutes les lueurs incertaines et trompeuses passent et repassent devant l'entendement fatigué.

Il s'élève des nuages comme de dessus un lac corrompu, nous avons des doutes et nous tremblons. Nous imaginons-nous, par hasard, que la foi chrétienne va périr parce qu'une difficulté, un doute, une tentation, traversent notre esprit? Il y aurait de la puérilité à penser que le catholicisme va perdre sa certitude et son autorité parce que nous ne saurons pas mesurer ses doctrines avec nos imbéciles compas et nos étroites mathématiques. Recevons Dieu, et nos doutes s'évanouiront. Lorsque l'orgueil humain et la soumission chrétienne semblent lutter au-dedans de nous avec des forces égales, mettons une communion dans la balance, elle fera pencher du côté de la foi, et l'obéissance triomphera.

La conscience surtout a ses défaillances, ses époques de maladie, bien plus peut-être que l'intelligence, et l'Eucharistie devait nous tendre une main amie, en ces temps de triste mémoire pour la conscience. La communion, c'est du feu ; ainsi, c'est un fait qu'on s'y purifie, qu'on s'y réchauffe, qu'on s'y guérit, qu'on y reprend une ardeur qui s'éteignait. Les auteurs spirituels affirment la transformation de l'âme humaine par l'Eucharistie au point de vue de la conscience, et moi je constate par l'expérience cette puissance de réhabilitation spirituelle des âmes, inhérente à la communion.

Sans doute, il ne faut pas confondre et brouiller les effets

produits par l'Eucharistie, sur le sujet qui s'approche avec les dispositions nécessaires. Si le concile de Trente ne veut pas qu'on enseigne que le fruit principal de l'Eucharistie est la rémission des péchés, nous savons aussi qu'il est de l'essence de cette nourriture divine de régénérer radicalement l'homme, de lui apporter, avec une notable augmentation de la grâce, une abondante vie, des forces nouvelles pour résister aux passions. La pratique de la communion me paraît propre surtout à nous guérir de ce que j'appelle l'incohérence et l'inconséquence de la vie. En avançant en âge, au lieu d'avancer, nous reculons souvent, en ce qui tient à la fraîcheur de la conscience, aux sentiments délicats, généreux, désintéressés ; la fibre religieuse devient parfois lâche, muette en nous. Or, aller à la communion, c'est d'une part se mettre en contact avec une puissance souverainement guérissante, c'est d'autre part comparer le présent au passé, et on entend une voix intime disant : *Hora de somno surgere ;* Réveillez-vous ! Que de tristes métamorphoses on découvre en soi, en remontant sa vie ! La prière est morte, la piété est morte ! — Mais que si, enfin, on se décide à retourner à l'Eucharistie, soudain les regrets viennent en foule et les nobles désirs. Lorsqu'on a été heureux quelque part, un souvenir de bonheur s'attache aux lieux qui furent témoins de notre joie ; ainsi, quand l'âme approche de la table sainte, en ses époques de décadence spirituelle, elle revoit des lieux, des choses, des pratiques qui lui donnèrent autrefois de la dignité, du bonheur, et elle soupire après cette susceptibilité angélique de conscience qu'elle avait au jeune âge ; où sont ces plaisirs purs que nous goûtions dans la prière ? Le sentiment que nous

accordons à Jésus-Christ n'est-il pas froid à côté de celui que nous donnons aux simples créatures ? Ce n'était pas ainsi jadis ; — et alors naissent les soupirs, et quand la conscience saigne, quand l'âme soupire, elle est à demi guérie ; les soupirs enfantent les désirs, qui ramèneront dans les sentiers d'une voie nouvelle.

Ce que l'on appelle une *retraite spirituelle*, une époque de concentration spéciale, dans le but de s'occuper exclusivement de soi, nous est nécessaire dans l'ordre de la conscience comme dans l'ordre de l'intelligence. On se secoue, on se purifie, on s'éclaire. Théodore Jouffroy, que j'ai cité dans une autre lettre, avait perdu la foi de chrétien, il nous a raconté comment ; il a dit aussi les angoisses de son nouvel état, l'obscurité et le vide de son âme au milieu de ses croyances éteintes. Mais Jouffroy a fini, comme tous les mortels, par aboutir à une maladie qui devait être la dernière, et j'ai lu des lettres de lui (inédites), écrites pendant la dernière année de sa vie, alors qu'il se débattait avec son mal. J'ai trouvé dans ces lettres un mot frappant de la part d'un éclectique. Il appelait, je l'ai déjà dit, les maladies des temps de *retraite spirituelle,* au sens des chrétiens ; l'esprit devient plus calme, plus impartial, et comprend mieux ; alors réapparaissent, dit-il, les croyances de la première jeunesse, dans leur éclat vainqueur. Ainsi en est-il du phénomène de la communion. C'est un temps de retraite pour l'âme ; on y retrouve un horizon lumineux ; la conscience qui ne démêlait rien dans ses égarements apprend à voir plus clair, les remparts de la mollesse sont renversés.

Et puis enfin, ne s'unit-on pas à Dieu, qui nécessai-

rement opère dans l'âme ? L'Eucharistie peut-elle être sans efficacité ? Qu'on lise le quatrième chapitre du quatrième livre de l'*Imitation,* on y verra ceci : « Cet adorable sacrement est le salut de l'âme et du corps ; *le remède de toute langueur spirituelle.* Il guérit les vices, réprime les passions, dissipe les tentations ou les affaiblit, augmente la grâce, accroît la vertu, affermit la foi, fortifie l'espérance, enflamme et dilate l'amour. » Un autre auteur, étudiant la sainte puissance du sacrement de l'autel, constate préalablement que le sens moral, la conscience, n'est pas toujours vive et exacte au même degré ; qu'elle se dérange au froissement des passions ; qu'elle ne marque plus le devoir avec la même délicatesse, quelquefois même qu'elle cesse entièrement de faire entendre sa voix. Il reconnaît ensuite que l'affaiblissement de la conscience tient au tumulte des sens, aux préoccupations terrestres, à cette vie extérieure de relations sensibles avec les choses créées qui nous dissipent ; et il conclut enfin que la communion eucharistique est le plus puissant moyen de régénération pour le sens moral, pour la conscience. Combien, dit-il, cette *communion* avec la perfection par essence ne doit-elle pas opérer notre *désunion* d'avec tous les faux biens de cette vie ! « Quel changement, ajoute-t-il, pour l'âme qui vient de consommer son union avec le Dieu de nos autels ! Une vie tout intérieure est survenue en elle, comme si un autre cœur battait dans son cœur, si une autre conscience battait dans sa conscience. Cette voix intime et sacrée, qui constitue le sens moral, a acquis une délicatesse et une sonorité qui révèlent la présence immédiate de son auteur..... Cette vie terrestre, qu'elle

avait laissée pesante et amère, elle la retrouve légère et douce. Elle lui sourit, tant elle se sent forte pour la porter dans ce qu'elle a de pénible, pour lui échapper dans ce qu'elle a de corrupteur. Rien ne lui coûte, elle court, elle effleure ce sentier des devoirs où elle enfonçait naguère à chaque pas, et dont toutes les épines semblent être devenues des roses. » (A. Nicolas.)

Il ne faudrait pas attribuer la puissance céleste de l'Eucharistie à l'effet des lumières, de la musique et des autels brillants d'or ; c'est tout le contraire, tout est ici surnaturel ; on communie aussi profitablement dans une pauvre église de campagne que dans les splendides basiliques de nos cités ; plus il y a calme autour de vous, plus la communion vous fait du bien, plus elle vous remue puissamment. La communion veut le mystère, la tranquillité, le silence ; plus les choses et les bruits créés sont absents, plus nous sentons l'action de Dieu, plus il nous change. — Contemplez l'homme se retirant de la table sainte, et emportant son Dieu ; il était entré peut-être dans la maison de la prière avec un reste de cette agitation extérieure, inséparable de la vie, mais combien il est changé en cet instant jusque sur les traits de son visage ! Jamais la figure de l'homme porte-t-elle autant de sainte dignité que lorsqu'il vient de communier ? Les plus nobles tons s'harmonisent sur sa physionomie ; elle est douce, mais en même temps ferme ; elle est grave, mais l'on sent dans les plis de cette gravité recueillie un sourire tendre et céleste ; disons-le : jamais il n'y a *du divin*, *du surnaturel* sur le visage de l'homme, jamais autant que lorsqu'il est réellement travaillé par un Dieu qu'il porte en lui. La régéné-

ration de l'homme par l'Eucharistie s'étend du moral au physique.

Monsieur, sans m'occuper des peines du cœur, que j'ai traitées dans *Christianisme et Vie pratique,* je passe aux époques de tribulation temporelle, provenant soit des affaires de fortune et de famille, soit de l'état de malaise corporel ou de maladie physique. Ces tribulations ont un résultat déplorable en ce qu'elles mettent l'homme hors de soi ou hors de sa tête, comme disent les Anglais. On s'agite, on se déconcerte, on est comme un voyageur perdu dans un dédale; on n'a plus la tranquille possession de soi-même, et l'on s'écrie : « Le moyen, avec cela, de s'appliquer aux soins sérieux de l'âme! le moyen même de penser! »

Tous nous connaissons, plus ou moins, ces temps de tiraillement, ces embarras matériels de l'existence, ces malaises du corps, ces ennuis d'une santé chancelante, qui font porter envie aux ailes de la colombe. Oh! qui me donnera les ailes de la colombe, et je m'envolerai un instant pour échapper aux complications de la vie temporelle, et je me posséderai un peu moi-même, *Quis dabit mihi pennas sicut columbæ!*

La communion ou la réception du Dieu de l'Eucharistie offre à l'âme humaine une occasion précieuse de s'épancher utilement, de confier ses tribulations et de trouver un soulagement réel à cette âpre mélancolie qu'engendre la vue des interminables embarras de la vie. Notre grand saint Vincent de Paul était encombré d'affaires pour l'administration de sa communauté et de ses œuvres gigantesques; or, ce grand homme, qui était habile comme un homme d'État et croyant comme

un séraphin, mettait en pratique ce secret d'échapper aux ennuis de la vie matérielle. Il épanchait devant le Dieu de l'autel les embarras et les complications temporelles dont il était assailli.

Il est d'expérience que dans les moments de lassitude, quand l'homme a senti toutes ses facultés se briser dans le choc de la vie sociale, la vue de la nature, la solitude des campagnes, calment peu à peu le trouble intérieur. Tout le monde a pu éprouver la salutaire influence d'une vie nouvelle, passée en face d'une nature tranquille. Le calme extérieur s'empare de l'âme, apaise ses tumultueuses pensées; cela arrive surtout quand on peut gagner un de ces sites déserts qui se trouvent au sommet des grandes montagnes, là on n'aperçoit plus rien de l'homme; il n'y a que la nature et un majestueux silence. Oh ! combien cette impression de calme extraordinaire pénètre vos sens au milieu de ces tranquilles scènes et de ces grandes solitudes! combien les blessures de l'âme se ferment peu à peu! l'homme qu'avait froissé la vie factice des cités se sent soulagé; il s'épanche, pour ainsi dire, libre et à son aise, devant la calme nature. Ce phénomène réparateur, le saint sacrement le produit pour les intérêts intimes des âmes, de la même manière que la nature le réalise pour un ordre d'intérêts purement naturels; quand on aborde la sainte table, quel lieu et quel personnage! On se croit et l'on est dans un autre monde. Là, plus de ces vains bruits qu'entraînent les affaires, les intérêts, les nécessités de la vie et les soins d'un corps misérable. Rien que Jésus-Christ et son immutabilité; Jésus-Christ et son calme; Jésus-Christ et sa tranquillité absolue, et son auréole

de paix, de douceur, de mansuétude et d'éternité. Oh ! il y a là un air nouveau qui vous enveloppe, vous pénètre, vous restaure ; la proximité, le contact de Jésus-Christ apaise peu à peu l'âme, venue tout attristée, toute saignante sous les épines de la vie. On a versé ses irritations dans le sein de sa douceur ; on a confié ses troubles à celui qui est le repos éternel. Et l'on se sent soulagé. On dit comme le prophète dans toute l'intimité de l'épanchement : « Mon Dieu, vous êtes mon refuge dans les peines qui m'environnent ; mes gémissements ne vous sont point inconnus ; mon cœur est troublé ; ma force m'abandonne et mon esprit est privé de lumière. »

Un écrivain profane disait en parlant de l'une de ses compagnes : « Généreuse, elle oubliait ou pardonnait ; et, se heurtant sans cesse à des chagrins renaissants, à des déceptions nouvelles, elle vivait, elle aimait, elle souffrait toujours... Il est étrange que je me sois attachée longtemps et toujours à cette nature poignante qui me communiquait ses abattements, sans pouvoir me communiquer ses renouvellements soudains et vraiment merveilleux. J'ai toujours cherché les *âmes sereines*, ayant besoin de leur patience et désirant l'appui de leur sagesse. » Si une femme a pu parler de notre besoin général de nous guérir de nos tortures par le spectacle et l'amitié d'une existence pacifique et reposée, que ne faut-il pas dire de cette pratique pieuse qui nous donne le Christ pour confident ? C'est la principale consolation de l'âme fidèle, dit quelque part le livre de l'*Imitation*, tandis qu'elle voyage loin de vous, ô Dieu ! dans un corps mortel, de se souvenir souvent de son Dieu et de rece-

voir son bien aimé dans un cœur embrasé d'amour (liv. IV, cap. 3).

En général, notre misère, vous le savez, monsieur, vient de nos idées; il est sur la terre une quantité innombrable de chagrins qui proviennent de quelques idées incomplètes et fausses qu'on a des choses; l'imagination brode sur ce thème, l'âme s'y fixe, et on est malheureux; nous sommes heureux ou malheureux, selon notre *manière d'être affecté* par les choses, mais reste la question de savoir si nous voyons toujours les choses sous leur jour véritable et complet.

Ne pas réussir dans les affaires, mener une vie précaire, traîner une santé chancelante ou disloquée, être pauvre, cela est triste. Être empêché dans ses occupations matérielles ou intellectuelles, dans ses légitimes ambitions d'esprit, d'âme, de cœur, c'est triste; mais est-ce là, pour l'homme, tout horizon et toute destinée?... Voir tout en noir, se livrer au découragement, croire que tout est perdu, n'est-ce pas un excès, n'est-ce pas l'idée fausse, exagérée? Voilà cependant d'où viennent perpétuellement nos soucis terrestres; on s'affecte, parce qu'on regarde comme exclusivement *importante* une chose qui ne l'est pas réellement. Je pense que la communion rectifie ces vues incomplètes et les manières injustes d'être affecté par les choses humaines et périssables. Je suis en droit d'affirmer que Jésus-Christ y adresse à l'âme attentive un langage qui, pour n'être pas articulé, n'en retentit pas moins à l'oreille du cœur.

Combien de fois, monsieur, vous avez pu voir communier des personnes auxquelles la Providence n'épargne pas les peines, les chagrins domestiques et les gênes

d'une santé toujours incertaine! J'en ai vu souvent aussi, et leur subite transfiguration m'a toujours frappé. Qu'est-ce qui est donc passé sur l'âme pour réagir si puissamment sur le corps? Quelle est cette joie divine, réparatrice, qui est descendue dans cette existence maladive, accablée par les peines de la famille? Il reste sans doute quelque chose de mélancolique et de plaintif sur les traits de ce visage; mais ne voyez-vous pas dans cette physionomie un mélange sublime de quelque chose à la fois triste et serein, résigné et espérant? N'est-ce point Jésus-Christ qui a parlé, qui a opéré? Il a changé les idées, la manière d'être affecté de ce pauvre fidèle, qui s'affaissait sous le poids de ses peines.

HUITIÈME GROUPE DE LETTRES

Moissons de l'ordre moral, l'aumône : la sociabilité : la vie éternelle.

VINGT-SEPTIÈME LETTRE.

**Dès ce monde, le fruit mûri va de Dieu à l'homme.
Soin des enfants, des domestiques,
des pauvres. — L'aumône.**

Nous touchons, monsieur, à la dernière période de l'agriculture des âmes et aux derniers exercices que le temps du carême met en mouvement. Quand la bonne terre a traversé convenablement ses différentes phases, elle doit arriver, pour son couronnement, à donner ses fruits. Les fruits intimes de l'âme, c'est quand elle aime Dieu davantage et qu'elle est moins indigne de Dieu. Mais, dès ce monde, les moissons spirituelles ont un rayonnement extérieur et social. Il n'est ni bon ni juste que le moi reste en lui-même ; ainsi l'amour et le soin du prochain, la sociabilité et l'aumône découlent, par voie de conséquence, de l'amour de Dieu. On ne comprend pas assez cet ordre qui constitue la logique du bien moral ; vous, monsieur, vous avez sans doute entendu de véhémentes et solides exhortations rappelant le divin enchaînement des pulsations spirituelles du cœur de l'homme, qui, *avant d'aller à l'homme,* doit *revenir de Dieu ?* Cet enseignement n'est pas suffisamment compris, même par les gens éclairés de notre âge. On est d'accord sur le point qu'il s'agit de réaliser ; il faut être sociable, il faut être charitable et bon ; il faut

s'aimer et s'entr'aider. Mais comment atteindre ce but désiré? Ici, les pratiques sont diverses comme les doctrines. Le seul instinct devrait donner la logique pratique du sens commun. La marche d'un cours d'eau est-elle de monter de la plaine à la montagne? Ne descend-il pas, au contraire, de la montagne et de la source vers les plaines qu'il fertilise? Or, dans l'ensemble des rapports sociaux, on veut d'abord poser le fleuve de la sociabilité et les flots de la charité fraternelle, sans avoir posé la source élevée qui fournira et alimentera ce fleuve. Quand on veut aller droit à l'homme, on n'ira ni longtemps ni efficacement. Dieu est la source de toute expansion; un saint et fréquent commerce avec Dieu peut seul ouvrir, d'une manière durable, dans l'âme humaine, les effluves du sentiment fraternel.

Je veux montrer dans cette lettre, monsieur, que ce n'est qu'en remontant à la synthèse chrétienne que nous obtiendrons, dans les diverses positions de la vie, une notion plus exacte des devoirs spéciaux. Le soin de la famille, l'éducation des enfants, le soin des domestiques, le soulagement des pauvres, forment un ensemble de saints devoirs dans lesquels se résume presque toute la vie réelle. Or, Dieu connu, l'Évangile étudié et observé, voilà la source des importants devoirs de chaque jour accomplis, voilà d'où découle le sentiment du zèle, de la fidélité au devoir; voilà d'où sort tout don de soi, tout mouvement d'entrailles, tout sentiment fraternel; voilà où s'alimentent, comme une flamme qui renaît tous les jours sans se consumer, le soin d'une mère de famille pour le spirituel et le temporel de sa maison, la pieuse vigilance des parents, la tendre et chrétienne

sollicitude des maîtres envers les domestiques, la fidélité des chrétiens au grave précepte de la charité et de l'aumône.

Ce ne serait pas un temps perdu que, en recommençant l'année avec le saint temps du carême, une mère de famille fît son examen de conscience sur la *manière* dont elle élève ses enfants. Quel discernement il faut dans cette œuvre et quel esprit de suite! Les enfants sont clairvoyants et impressionnables ; la manière de les traiter, de les enseigner, de les gouverner, de régler leur temps, leurs occupations, leurs plaisirs, tout déteint sur eux. Combien de parents, hélas! qui développent dans leurs enfants je ne sais quel faux esprit et de misérables sentiments, comme ceux de l'ambition et de la fierté! « Au lieu de les reprendre avec force des manquements contre l'honnêteté et la bienséance humaines, et avec douceur des fautes qu'ils commettent contre l'Évangile, comme l'on fait ordinairement, il faut au contraire ne les corriger de leurs manières peu civiles ou peu polies qu'avec un grand air de douceur, en leur faisant connaître que ces choses sont peu importantes, mais qu'on a tort de les négliger. Et quand il s'agit de ces fautes qui sont des fautes aux yeux de Dieu, la correction doit être plus sérieuse, plus vive, plus touchante, le mal étant alors plus grand et le remède devant être plus fort. La douceur néanmoins et la bonté doivent toujours plus paraître que le zèle. Il faut ménager toutes les occasions de les instruire, sans même qu'ils y pensent. On a loué quelqu'un mal à propos, on a fait une médisance, on a fort exagéré les richesses et le pouvoir d'un homme sans honneur et sans vertu; on a témoigné du mépris

pour un autre qui est dans l'oppression, mais qui a du mérite ; il faut sur-le-champ remédier à ce mal et opposer la justice et la vérité aux sentiments injustes du monde. » Telles sont les observations d'un homme sage, et vous en voyez, monsieur, la parfaite justesse. Il est des parents qui entendent si mal la direction des enfants : ou ils ne leur en donnent pas du tout, ou ils n'en donnent que de mauvaise. Il faut prendre de la peine pour soigner l'éducation morale des enfants, et on ne veut pas de cette peine. Et cependant, quelle responsabilité ! Oh ! on nous prêche, monsieur, la nécessité *chrétienne du don de soi :* hélas! nous savons très-peu nous *donner* nous-mêmes dans le sens évangélique; mais qui ne sait pas se donner dans le sens de sacrifice, s'éloigne de l'esprit de l'Évangile.

J'ose plaider, après cela, une autre cause sacrée, celle des domestiques, des serviteurs admis dans l'intimité des familles, et que les nécessités de la vie condamnent à se mettre aux ordres des autres. La complication est grande, assurément, monsieur, et il serait insensé de regarder les domestiques comme n'ayant aucun tort dans ce choc d'éternelles récriminations que nous entendons dans notre siècle, entre domestiques et maîtres. Souvent le serviteur oublie qu'il est imparfait, défectueux, sujet à se tromper, ignorant beaucoup de choses ; et un orgueil déplacé lui fait recevoir avec impatience et mauvaise humeur les représentations des maîtres. De là ces intérieurs de maisons qui deviennent un théâtre de plaintes et de murmures sans fin. Mais je dois ajouter, monsieur, que beaucoup de maîtres, sans se rendre compte de leur attitude, ne portent pas aux domesti-

ques tous les soins qu'ils méritent. — Ne vivre que pour être à la disposition des autres, croit-on que ce soit très-doux? Les domestiques n'ont-ils pas notre nature? Adoucissons donc, dans la mesure des possibilités, leur situation qui les oblige à ne point vivre pour eux-mêmes, mais à servir les autres. Quand un maître a dit de son domestique : *Je le paye,* il croit avoir tout dit. — Non, ce n'est pas tout. Vous ne devez pas oublier que votre serviteur a une âme, qu'il a un cœur et une humanité comme la vôtre. Or, des maîtres insouciants dans leur égoïsme s'habituent à ne point penser à cela. Dans les familles les plus réglées, comme l'a remarqué un pieux observateur, on n'établit un ordre presque que pour la forme. Pourvu qu'il n'arrive aucun grand dérèglement, on est satisfait, et l'on n'a ni zèle ni empressement pour le salut et l'âme de ses domestiques. On n'exige d'eux de la régularité que pour soi-même, pour s'en faire honneur, pour avoir de la réputation de probité dans le monde. Peu de personnes vont plus loin; peu de personnes ont une charité sincère; peu de personnes font tout leur devoir. Elles devraient être persuadées que le dessein de Dieu, en réduisant le pauvre à servir les riches et en permettant à ceux-ci d'user de leurs égaux comme de leurs serviteurs, a été de faciliter le salut des personnes faibles et ignorantes par les soins et l'assistance de celles qui ont plus de connaissances et plus de lumières. Je voudrais ensuite qu'on se souvînt davantage que les domestiques ont un cœur et des besoins affectueux comme nous; que, par conséquent, il y a quelque chose à faire à cet égard, et qu'il serait révoltant de traiter comme des brutes des per-

sonnes qui nous rendent toutes sortes de services. Il faut leur faire rompre des commencements de liaison et d'amitié avec les domestiques d'un sexe différent, lorsque les choses s'annoncent dans des conditions et des circonstances qui feraient leur malheur.

Reste un autre devoir grand et sacré : le soin et le soulagement des pauvres. Heureux celui qui le comprend et le remplit! *Beatus qui intelligit super egenum et pauperem!* Je voudrais, monsieur, avoir une entraînante éloquence pour persuader à mes lecteurs tout ce qu'il y a de grave, d'obligatoire et de profondément consolateur pour la conscience, dans l'exercice de l'aumône, dans la distribution gratuite d'une partie de ses biens et de son argent, faite aux malheureux. C'est bien doux pour l'âme, quand, envisageant l'avenir, on peut entrevoir qu'au moins, en traversant cette vie, on pourra se rendre le témoignage d'avoir beaucoup donné à ceux qui n'avaient rien ou presque rien. Un jour, un homme répondait en rendant compte de ses profits financiers :

> D'autres bouches, un jour, te diront sur ma tombe,
> Où fut enfoui mon trésor.

Tout chrétien doit se ménager ce bon témoignage, en faisant chaque année, chaque mois, la part du pauvre. Trop de gens, hélas! se trompent sur le caractère providentiel et obligatoire de l'aumône; ce devoir leur paraît comme une idée laissée à la fantaisie et flottante dans la pensée. Ce n'est point cela. Le christianisme a transformé en obligation légale, en obligation sacrée la générosité d'homme à homme. N'oublions pas que le

devoir de la générosité positive et efficace de la part de celui qui a plus envers celui qui a moins, est présenté par le catholicisme comme un *moyen d'équilibre* entre les heureux et les malheureux du siècle, et alors la question est des plus graves.

Vous me permettrez, monsieur, de reproduire ici quelques passages des saintes Écritures qui nous rappellent le caractère obligatoire de l'aumône : « Ouvre ta main au pauvre (Deutéronome). Sois le père des pauvres, car il leur sera donné plus tard d'être le jugement des riches, dit Job. Heureux celui qui pénètre le mystère de la pauvreté, dit le Psalmiste ; mais celui qui n'a pas pitié du pauvre insulte le Créateur. Quiconque n'accomplit pas le précepte de l'aumône *commet un vol*, dit la sainte Écriture. *Eleemosynam ne defraudes pauperis.* Souvenez-vous des pauvres, dit saint Paul. La puissance étonnante, glorieuse de l'aumône dans l'ordre des choses spirituelles nous révèle l'importance que Dieu y attache. L'aumône délivre de tout péché et de la mort (Tobie, IV, 11). Rachetez vos péchés par vos aumônes, lit-on encore au Livre de Daniel. « Faites l'aumône, » est-il dit dans Tobie, dans l'Évangile, dans les Actes des Apôtres. « Elles seront notées (vos aumônes) dans le livre de vie. » Si quelqu'un ayant des biens de ce monde, dit saint Jean, voit son frère dans la nécessité et lui ferme son cœur et ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui (I Jean, III, 17) ? » A ces autorités s'ajoute la parole formelle de Jésus-Christ : « Heureux, dit-il, ceux qui sont miséricordieux, il leur sera fait miséricorde. Tout ce que vous ferez au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous le ferez. »

Je ne veux pas même esquisser ce que les Pères de l'Église ont écrit sur le devoir de l'aumône : en les lisant, on emporte cette impression positive, irrésistible, « que les riches sont riches au profit du pauvre ; que les riches sont riches pour être les dispensateurs de la Providence auprès des pauvres. » Ne vaut-il pas mieux, disait saint Clément d'Alexandrie, conserver une honnête médiocrité et en faire part à ceux qui sont dans l'indigence (*Stromat.*)? « Les richesses sont bonnes, dit Origène, toutes les fois qu'on s'en sert pour faire du bien. » Entendez Lactance : « Nous devons être toujours prêts à nous faire du bien les uns aux autres ; nous devons la subsistance aux pauvres, le secours aux affligés. » Écoutez Hermas : « Faites du bien à tous ; donnez aux pauvres avec simplicité de cœur, car Dieu veut qu'on donne à tous de ses biens. » « Soyons, disait saint Cyprien, par notre générosité, imitateurs du Père céleste. » Quant aux docteurs du IVe et du Ve siècle, leurs discours sur l'aumône suffiraient pour les immortaliser dans les annales de l'éloquence chrétienne. Avec quelle force les Augustin, les Basile, les Chrysostome, n'ont-ils pas proclamé le devoir catholique de l'aumône? On peut résumer les Pères de l'Église, leur doctrine sur la fonction terrestre de l'aumône à ces quelques lignes d'un docte écrivain du XVIIe siècle : « Non-seulement nous n'avons aucun droit réel sur les biens du monde, parce qu'étant toujours essentiellement à Dieu, ils ne peuvent jamais appartenir aux créatures ; mais nous sommes bornés aussi par les lois de Dieu dans l'usage de ces biens ; car il ne faut pas s'imaginer que Dieu nous les donne pour en disposer comme nous voudrons. Il est trop juste pour

en avoir fait une distribution si inégale. Ces biens étant des moyens destinés par sa Providence à la subsistance des hommes, il n'en donne à quelques-uns plus qu'il ne leur en faut que pour les distribuer aux autres. Un riche, comme riche, n'est donc qu'un simple dispensateur des biens de Dieu, et dans cette dispensation même il ne lui est pas permis de se conduire simplement par ses caprices et ses fantaisies. »

Voilà la belle organisation providentielle : il faut donner; mais il est des personnes, monsieur, qui entendent bien mal la manière de donner : leur assistance est pénible à recevoir et leur charité est amère. Ils humilient le pauvre par leurs hauteurs et leurs brusqueries; ils rudoient le malheureux qu'ils ont secouru, parce qu'ils ne le comprennent pas. Souvenons-nous que l'aumône engage celui qui la donne et lui interdit pour toujours ce qui pourrait ressembler au reproche d'un bienfait! Oh! je demande de donner avec abondance, mais de donner avec joie et humilité. Les assemblées des dames de charité sont infiniment utiles aux pauvres. On ne peut que remercier au nom de Dieu et des pauvres les dames quêteuses qui se prêtent avec tant de dévouement et de zèle à une mission remplie de difficultés. Je rappellerai seulement que, dans les actions de la charité, nous devons observer le silence, le secret, l'humilité, la discrétion, la délicatesse et la douceur. Pratiquons dans notre superflu de larges brèches; mais en voyant de nos yeux des misères que la Providence nous a épargnées, apprenons à être humbles, confus et reconnaissants envers Dieu.

Aujourd'hui on a déclamé contre l'aumône, en disant

qu'elle était impuissante à changer la situation du pauvre : je n'examine pas la question, mais ce qui est sûr, c'est qu'en certains pays, grâce à l'abondance de l'aumône, il n'y a pas de malheureux proprement dits. Du reste, si l'on calomnie l'aumône, c'est notre faute ; pratiquons-la mieux, c'est-à-dire sans dureté et sans ostentation ; prenons garde de faire payer notre bonté en la faisant trop sentir ; la main droite doit ignorer ce que fait la gauche. L'aumône ne remédie pas à tout assurément, car dans le problème de la mendicité et de la misère il s'agirait de changer, non la position d'aujourd'hui seulement, mais toute la situation. Il faudrait trouver à chacun, non cinq mille francs une fois pour toutes, mais une rente de cinq mille francs. Néanmoins, tous le reconnaissent, même des démocrates très-avancés et nullement orthodoxes; il est des États, comme en Italie, où les innombrables œuvres de miséricorde qu'inspire l'esprit de charité offrent un spectacle merveilleux ; la religion y donne à l'aumône une espèce d'universalité, en sorte que « on ne connaît point, dans ces pays vraiment catholiques, cette sorte de dénûment total, effrayant, commun en d'autres contrées, où l'indigence, c'est la faim qui tue, et la charité le morceau de pain qui empêche de mourir. »

Quoi qu'il en soit, monsieur, vous partagerez mon triste étonnement en entendant les modernes adversaires de l'aumône se plaindre qu'*elle humilie le pauvre, lui impose une gratitude gênante ;* pour parler de la sorte, il faut une lamentable ignorance des points de vue pleins de grandeur que le christianisme a ouverts sur la pauvreté. Nous devrions renvoyer à l'école nos esprits forts ;

ils ne savent pas que *les pauvres, les souffrants, les sacrifiés, continuent ici-bas le ministère de Jésus-Christ;* le Fils de Dieu a expié pour nous ; mais on oublie que l'humanité, pour unir sa réparation à celle du Sauveur, doit fournir une certaine somme de privations, de tribulations et de douleurs, et, conséquemment, « que ce vieillard qui mendie, cette femme qui pleure, ces enfants qui ont faim, assument sur eux un fardeau qui, en se divisant, pèserait sur chacun de nous : ils acquittent notre dette, ce sont nos remplaçants dans le service de l'expiation, et nous leur devons à ce titre respect et reconnaissance. » Ainsi, monsieur, nous sommes loin de nous entendre avec les naturalistes ; tandis qu'ils prétendent que le pauvre est humilié par l'aumône, nous, au contraire, nous proclamons la vénération due au pauvre et l'honneur qu'il nous fait en nous permettant de le secourir. Ceux qui dénoncent l'humiliation imposée par l'aumône, partent d'une prétention antisociale ; savoir de *ne rien vouloir devoir à personne.* Un tel état n'est possible pour aucun homme ; nous sommes tous enfermés dans un cercle de dépendances mutuelles, de relation basées sur un échange de services, de sentiments, d'estime et de reconnaissance, qui nous lient les uns aux autres. S'il y a de l'humiliation à recevoir quelque chose de quelqu'un, alors on doit quitter l'état social pour rentrer dans l'état sauvage. C'est ce qu'exposait un de mes amis, avec sa parole éloquente et sagace, devant un ancien nonce du Pape, à Munich : « La solidarité entre les hommes, disait-il, est la grande loi de la Providence ; des bienfaits qui engagent, des services qui ne s'acquittent pas, enchaînent l'homme à

l'homme, les générations aux générations, le passé à l'avenir.

« Les grands services sociaux sont précisément ceux qui ne peuvent se vendre ni s'acheter, ceux qui se donnent gratuitement comme une aumône. Le soldat fait au pays l'aumône de son sang, le prêtre celle de sa parole, de son cœur qui ne connaîtra jamais les joies de la famille, et la patrie, en les rétribuant, ne leur fait pas l'injure de croire qu'elle les paye ; elle leur fait à son tour une aumône qui leur permettra de continuer leur dévoûment et leur aumône du lendemain. Ne dites donc pas que j'humilie le pauvre quand je le traite comme le prêtre qui me bénit, comme le soldat qui va mourir pour moi. L'aumône est la rétribution des services qui n'ont pas de salaire. Le pauvre fait son service, le service de l'expiation. En cette qualité il est pour nous l'image de Jésus-Christ, et il continue son ministère au sein des sociétés ; l'obole que nous lui donnons est pour l'aider et le soutenir sous le poids de cette douloureuse mission. » (L'abbé Brunet.)

Outre les splendeurs des doctrines chrétiennes, nous pouvons également invoquer l'expérience. Ceux qui font l'aumône avec un cœur vraiment évangélique, ceux qui connaissent le chemin de la maison du pauvre, *qui ont balayé la poussière de son escalier*, ceux-là éprouvent que l'aumône oblige encore plus celui qui la fait que celui qui la reçoit ; une intuition leur dit qu'en recevant d'eux le pain, comme il reçoit de Dieu la lumière, l'indigent les honore. — Ah ! l'on peut payer l'entrée des théâtres et des fêtes publiques ; mais *rien*, s'écrie un chrétien chaleureux, *rien ne payera jamais deux*

larmes de joie dans les yeux d'une pauvre mère, ni le serrement de mains d'un honnête homme qu'on met en mesure d'attendre le retour du travail.

Je termine, monsieur, en vous suppliant et tous ceux qui veulent sérieusement faire leur carême et leurs Pâques, d'éviter une illusion qui est trop facile, dans le chiffre des aumônes qu'on s'impose. La subtile avarice s'insinue au cœur et monte jusqu'à l'esprit, pour y jeter un voile et ôter la clairvoyance. Je ne puis marquer et préciser à personne la quantité de ses aumônes, qui est essentiellement variable et relative à la fortune et à la situation des familles, mais je répète la règle donnée par Tobie à son fils : « Soyez charitable autant que vous le pourrez ; si vous avez beaucoup de bien, donnez beaucoup; si vous en avez peu, donnez de bon cœur ce que vous avez. » La légitime tendance des parents est d'amasser des biens pour leurs enfants : eh ! sans doute, ménagez votre bien avec plus de soin, quand vous avez des enfants, mais restez dans une sage modération: sinon, entendez saint Augustin : « N'est-ce pas une grande vanité, dit-il, que celui qui doit mourir travaille tant à amasser du bien pour ceux qui doivent mourir ? »

Une voix célèbre prêchait l'aumône à Constantinople : « Chaque jour, dira-t-on, vous nous parlez de l'aumône. — Oui sans doute, et je ne cesserai de vous en parler ; fussiez-vous dociles comme je le voudrais, je vous en parlerais encore, pour vous empêcher de vous ralentir. » L'aumône, toujours l'aumône ! dirons-nous donc avec saint Jean Chrysostome. — Ah ! si chacun faisait la part du pauvre ; si cela entraît dans chaque maison comme une dette sacrée ; s'il fallait qu'en conscience chacun,

en recueillant tous les ans les revenus pour les siens, recueillît en même temps le revenu du pauvre ; si, par exemple, chaque dix familles adoptaient le soin d'une famille pauvre; si on se faisait ainsi le partage des pauvres ; si tout le monde imitait les parents du chancelier d'Aguesseau, qui regardaient les pauvres comme leurs enfants, de sorte « que s'ils avaient dix mille francs à placer, ils n'en plaçaient que huit mille et en donnaient deux aux pauvres, qu'ils regardaient comme leur propre sang, par une adoption sainte et glorieuse ; » si, au lieu d'écouter ces consolateurs faciles de l'humanité souffrante, qui du fond de leurs somptueuses habitations écrivent les hymnes du sentimentalisme philanthropique, criant : Fraternité ! Égalité !! pendant qu'ils se gorgent de sardanapalesques plaisirs; si, au lieu d'écouter ces modernes rédempteurs des classes pauvres, qui s'efforcent de nous persuader que la terre est tout et qu'il n'y a que la terre, nous nous mettions en mesure d'agrandir l'œil de notre foi ; si tout individu qui est dans une position moyenne, aisée ou opulente, plongeait davantage dans les horizons de la foi, le cœur de tout riche ne se dilaterait-il pas davantage? l'aumône ne prendrait-elle pas des proportions plus considérables ? les pauvres ne seraient-ils pas plus efficacement soulagés ?

VINGT-HUITIÈME LETTRE.

Bonnes senteurs des âmes mûres : odeur du bon exemple. Devoir social du bon exemple.

Vous vous souvenez, monsieur, du passage des saintes Écritures où il est dit qu'on est attiré par l'odeur du parfum : *Trahe me, curremus in odorem unguentorum.* Je veux aujourd'hui vous entretenir de cette suave odeur que rendent les bonnes âmes qui ont mûri au soleil surnaturel, c'est-à-dire, sous le souffle de la grâce de Dieu. Cette odeur est le bon exemple, le bon témoignage que l'âme purifiée, l'âme juste rend à la vérité, au bien, aux droits et à la force de Dieu.

On est ramené, monsieur, à la nécessité et au devoir du bon exemple soit par les dictées du commandement positif et divin, soit par les investigations du raisonnement lui-même. Jésus disait : « Vous rendrez témoignage de moi. » On ne peut rendre témoignage du Christ que par des parfums de sainteté, Jésus-Christ étant l'assemblage de tout ce qui est beau, grand, saint et pur. Jésus avait dit : *Faites aux autres ce que vous voudriez qu'ils vous fissent ;* et le bien le plus important qu'on puisse faire est l'édification du prochain par les exemples de la sagesse et de la vertu. *Que votre lu-*

mière luise devant les hommes, avait ajouté le Sauveur divin, *afin qu'ils voient vos bonnes œuvres et qu'ils glorifient votre Père céleste.* On se demande quelquefois, monsieur, avec perplexité, ce qu'on est venu faire dans la vie; les choses y paraissent si incohérentes et si heurtées, qu'on aurait la tentation de ne croire qu'à une vocation tristement grotesque pour tous les êtres, même pour l'homme, malgré sa qualité d'être pensant et sentant. Un de nos grands dégoûtés s'écriait : *La gloire ne vaut pas la fumée de ma pipe;* et un autre ennuyé non moins illustre disait encore : *La vie ne vaut pas une patate.* Mais toute tentation doit s'évanouir devant le grand but assigné aux êtres vivants par l'infaillible révélation, savoir que tout être apparaît ici-bas pour rendre témoignage à Dieu, selon la puissance de ses facultés.

S'il y a des millions d'esprits ou d'anges dans l'empire céleste; si l'espace est peuplé de myriades d'êtres et de mondes; si la terre est couverte d'un millier de millions de fleurs, c'est pour qu'il y ait un spectacle d'utilité ou de beauté. L'ange au ciel répète : Saint, saint, saint est le Dieu éternel. Les astres, les mondes astronomiques racontent la gloire du Créateur; et la plus petite fleur de nos campagnes est un témoignage rendu à celui qui le mérite; toute fleur dit : Dieu est grand, Dieu est puissant, Dieu est admirable! Ainsi, toutes choses contemplées dans l'histoire et dans l'humanité prennent, quand on est placé au point de vue de la synthèse religieuse, un caractère de grandeur, — toute existence a une signification. On vient s'asseoir au banquet des êtres vivants, occuper une place au soleil pour rendre chacun

un témoignage à l'Être tout-puissant et tout bon, de qui tout émane. — Nous avons tous consacré, dans notre pieuse admiration et dans notre reconnaissance, douze hommes simples et grands, parce que nous les voyons s'acquitter héroïquement de leur divin mandat. Ils avaient à rendre un témoignage historique au Christ : ils l'ont fait; *Ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos propres yeux, ce que nos mains ont touché, nous vous l'annonçons, Quod vidimus, testamus* (S. Jean, I). Ces nobles dépenseurs d'une vie éphémère qu'ils mettaient bien au-dessous de la vérité, ont donné leur sang pour rendre témoignage à Jésus-Christ. On en pourrait dire autant de ces grandes individualités écloses sous le souffle évangélique, du *martyr, témoin* par excellence, comme le mot le porte, et qui répandit, durant les trois premiers siècles des clartés grandioses sur la foi; des *docteurs et des Pères de l'Église*, qui ont soutenu les combats de l'intelligence pour témoigner de la vérité révélée, de ces exceptionnelles colonies de la Thébaïde, dont les austérités et le désert proclamaient que Dieu est saint et le monde corrompu, de nos *ordres religieux*, actifs ou contemplatifs, de la *carmélite* moderne, par exemple, dont la vie évangélique et l'innocente prière disent : Dieu est beau, Dieu est saint, Dieu est tout idéal, Dieu suffit à l'âme et supplée excellemment les infirmes affections de l'univers.

Trois choses m'ont toujours frappé dans le bon exemple : la première, monsieur, c'est que personne n'est dispensé de le donner. Non-seulement, on doit s'abstenir des mauvais exemples, mais il faut de plus en don-

ner de bons. La charité est positive et non point seulement négative. La seconde, c'est que le bon témoignage peut être facilement rendu pour tous ; la troisième, c'est que la faculté du témoignage et le pouvoir du bon exemple, qui est accessible par tous, ôte aux plus humbles et aux plus chétifs de l'espèce humaine le prétexte misanthropique de se croire *inutile* dans ce monde. Qui peut se dispenser de témoigner que, par-dessus les choses d'en bas, il y a les choses d'en haut ; que notre mission est de nous affectionner à Dieu, de lui subordonner notre vie, de le chercher en toutes choses ? Dans la contemplation de la nature, dans le devoir, dans le travail, qui peut se dispenser de proclamer qu'en nous occupant avec intérêt des choses de la terre, nous devons aimer souverainement celles du ciel ? Nul ici-bas ne le peut. *Portons-nous aux choses qui entretiennent la paix,* dit saint Paul ; *observons ce qui nous édifie les uns les autres ;... que chacun de vous ait de la complaisance pour son prochain, dans ce qui est bon et peut édifier ; que tout se fasse pour l'édification...* (Ep. Rom. XV, 2. — XIV, 19. — Rom. XIV, 26). Ainsi, je vois, monsieur, le grand apôtre généraliser le devoir de l'*édification*, mot énergique qui exprime que nous devons et pouvons raffermir nos frères, ceux qui nous voient, par le témoignage de nos exemples ; nous devons et pouvons les *édifier,* comme nous ne pourrions que trop les *démolir* dans leur foi et dans la tranquillité de leur naïve vertu.

Hélas ! qui n'a pas quelquefois pesé sur les autres, en mal, par ses paroles, par ses procédés, par ses exemples ? L'âme chrétienne s'enferme en dedans d'elle-même

pendant le saint temps du carême ; elle descend dans le sépulcre ; elle repasse tous ces scandales donnés directement ou par lâcheté. Mais, après s'être régénérée dans le sacrement de pénitence, elle pousse son cri de résurrection. Désormais, elle veut rendre *témoignage :* témoignage par ses paroles, par sa vie, par ses exemples, par sa soumission et sa foi pratique, par sa résignation et son espérance. On veut enfin que la foi qu'on professe devienne une réalité de la vie entière : elle ne sera plus une abstraction, il faut qu'elle s'empare de la direction de l'existence. Désormais on saura que nos larmes, nos travaux, nos intentions pures sont des prières et que notre foi est un mérite. Désormais, il y aura plus de conséquence et d'unité dans la conduite du chrétien. La dévotion sera simple, aisée, naturelle, une sorte d'arome qui parfume une vie de devoir ; elle évitera les grands airs qui ne produisent que du ridicule ; elle n'imitera pas ceux qui ont l'air de *ne prier Dieu qu'en grande tenue ;* elle s'incarnera dans cet esprit pratique, suprême expression du bon sens chrétien qui, pour toute théorie du bonheur, inspire d'*aimer son devoir* et d'y *chercher son plaisir*. Oh ! monsieur, si les bons exemples viennent à abonder, ce sera le salut de nos générations nouvelles, générations, vous le savez, placées entre la foi et la négation, entre l'espérance et le blasphème. De même que le mauvais exemple est le vent brûlant qui passe sur les âmes et les dessèche ; de même, le bon exemple est comme une haleine du printemps qui restaure nos découragements. Un bon exemple instruit, fortifie, corrige et retient. Je me souviens qu'un écrivain français traçait un tableau charmant de la vie

de famille chez les protestants : le narrateur avait des couleurs variées sur sa palette ; il nous peignait ces longues soirées des contrées septentrionales. Lorsque le travail du jour est suspendu, que la nappe de table est enlevée, on voit la mère apporter la lampe et la Bible. Les enfants se rangent en silence autour du mélancolique feu de charbon de terre, et les jeunes filles, assises derrière eux, filent leurs quenouilles. Je ne veux pas, monsieur, contrarier le poëte protestant dans sa peinture ; son admiration est au comble, quand il nous montre le chef de la maison lisant à haute voix les légendes patriarcales qui habituent, dit-il, les âmes à un rigorisme de vertu et à une pieuse terreur devant Jéhova. Je ne discuterai pas non plus avec lui s'il est vrai que du protestantisme résulte un culte profondément religieux pour la vie intérieure. Je n'aime pas beaucoup la controverse et ne veux point appartenir à l'école de la guerre. Mais, enfin, le catholicisme n'a rien à envier au protestantisme, quand il s'agit de montrer au sein des familles des foyers vivants de bons exemples. Je pourrais moi-même, dans mon impartialité, raconter des traits édifiants, en les prenant dans les honorables familles protestantes que j'ai connues en Angleterre, et je ne puis oublier les modèles de piété filiale que j'ai rencontrés. Je vois encore de mes yeux un spectacle d'attention affectueuse et de respect donné par une grande dame envers sa vieille mère ; de tels exemples embaument l'âme et font déplorer à tous égards que tant de nobles et vertueuses familles, naturellement chrétiennes, n'aient du christianisme que les lambeaux gardés par la religion protestante.

Mais en rentrant chez nous, monsieur, je comprends de quelle puissante efficacité serait la généralisation du bon exemple, si nous en jugeons par les nobles et édifiants aspects d'une famille qui est sérieusement catholique. Le bon exemple y est à l'état permanent ; la femme s'efforce de tout embellir, pendant que l'homme soutient et protége tout. Les inégalités des veilles et des lendemains n'y troublent pas foncièrement la sérénité des visages. A voir combien les enfants sont respectés par les parents, il est facile de comprendre que l'enfant, dans les idées providentielles, est non point une propriété, mais un dépôt sacré. Là, on s'occupe sérieusement des malheureux ; j'ai vu à des sixièmes étages, dans la mansarde du pauvre, de nobles et délicates femmes retourner avec dévouement la couche du malade indigent, ignoré et abandonné de tous. C'est que ces catholiques comprennent leur religion d'une manière à la fois large et stricte. Les transactions et les compromis entre la morale et la conscience y sont inconnus. J'ai vu la dignité et le caractère de ces chrétiens dans les jours de vendredi et dans les autres jours d'abstinence pour les repas ; ils ne pouvaient pas s'expliquer le respect humain dans ces matières. Tandis que les membres des sociétés secrètes affectent des signes extérieurs pour se reconnaître en public, nos bons chrétiens ne comprenaient pas pourquoi les membres de la grande société de l'Église ne se laisseraient pas reconnaître à ce signe extérieur et matériel de l'abstinence en certains jours.

Et maintenant, monsieur, je demande pourquoi, membres d'une même famille générale, les hommes ne se donneraient pas tous de bons et saints exemples ;

Abondez dans les œuvres du Seigneur, dit saint Paul. Or, quand on veut l'abondance en honnêteté et en christianisme, il y a tant d'occasions d'affaiblir dans les autres des préjugés, des erreurs, des penchants funestes ; une âme qui a bien réfléchi dans la sainte quarantaine doit arborer résolûment le drapeau du bon exemple. Le langage, les actions, les bonnes paroles, tout peut servir. L'apôtre s'adresse à tous quand il dit : Rendez-vous l'exemple et le modèle des fidèles dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté, *Exemplum esto fidelium in verbo, in conversatione, in charitate, in fide, in castitate* (Ép. Timoth.)

Vous avez vu, monsieur, à Rome, l'amphithéâtre qui fut tant arrosé autrefois du sang des premiers chrétiens, et où on a planté aujourd'hui une croix solitaire. De fois à autre, un pauvre moine s'en vient au pied de cette croix parler du Christ et de ses souffrances et des combats de la foi dans les temps passés et de ceux qui moururent là, sur cette arène, pour conquérir la véritable liberté du genre humain. Vous avez vu, monsieur, ce peuple de Rome qui écoute et puis qui pleure. Assurément, vous n'étiez pas du nombre de ces étrangers qui passent en regardant avec indifférence et ces ruines et ce prédicateur sacré... On a voulu donner cette indifférence des passants comme une image de l'état religieux des populations de notre âge. Protestons tous contre de pareilles assertions ; il est du devoir de tout chrétien de donner de saints exemples. L'exemple vivifie, régénère ; l'exemple est le signe de la vie ; l'exemple témoignera du catholicisme vivant. Donnons tous de saints exem-

ples; on ne pourra plus parler ni de ruines ni d'indifférence apathique. Et quant au point de vue individuel, nous connaissons la parole encourageante du bon et divin Maître : *Si quelqu'un rend témoignage de moi, je rendrai témoignage de lui aussi, devant mon Père qui est aux cieux.*

VINGT-NEUVIÈME LETTRE.

Don de soi par le sacrifice des antipathies, et par la patience dans les rapports intimes.

Je vais toucher dans cette lettre, monsieur, à un des points les plus vulnérables de notre tranquillité terrestre ; je veux parler de ces chocs et de ces froissements inévitables dans les rapports intimes de la vie, et qui tiennent à la diversité ou à l'opposition des caractères. J'ai déjà tracé dans le tome IV du *Christianisme et Vie pratique* le tableau de nos réalités, j'ai dit : « Généralement on se blesse, non point de parti pris, mais sans le vouloir ; les natures méchantes, qui font de la peine avec le seul but de faire de la peine, sont une exception. La maladresse enfante les trois quarts de nos maux ; certaines formes qu'on a employées ou qu'on n'a pas employées, telle est l'origine de nos souffrances. On sent, d'après sa nature, d'après son tempérament, d'après sa manière de voir, d'après son cœur ; mais de quelque manière que cela arrive, le cœur souffre ; on est froissé. »

On rencontre inévitablement dans les personnes avec qui l'on est obligé de vivre des caractères bizarres, jaloux, inquiets, remuants ; toutes les natures diffèrent individuellement ; il y en a d'extrêmes, d'exagérées, d'ingrates. « On trouve, dit Nicole, des humeurs fâ-

cheuses, qui se mettent en colère sans sujet, prennent les choses de travers, raisonnent mal, ont un ascendant plein de fierté ou une complaisance basse et désagréable. » Il n'y aurait pas de légitime sujet de répugnance, qu'il suffirait déjà des antipathies naturelles, dont on ne peut se défendre. « Les uns sont trop froids, les autres trop passionnés ; les uns contredisent sans raison, les autres ne peuvent souffrir que l'on contredise en rien. » On ne partage pas notre gaieté, et elle déplaît ; notre tristesse ennuie, parce qu'on ne la comprend pas. Ou l'on se plaint de nous, ou nous nous plaignons des autres ; on ne s'entend pas, ou bien parce qu'on ne veut pas s'entendre, ou bien parce qu'il y a toujours un côté par lequel les caractères les plus concordants ne se touchent pas. Et chose remarquable! dans ce flux et reflux éternel de contrariétés qu'engendre le contact social, nul ne fait attention que chacun articule contre les autres des reproches qu'il mérite le premier. Nous ne faisons pas attention que nous sommes à notre tour l'occasion et la cause des mêmes mécontentements, après avoir été l'objet et la victime des mêmes contradictions. Un dernier trait complète ce douloureux et trop véridique tableau : n'est-il point d'une expérience journalière et universelle, que cette amabilité pleine de souplesse et de complaisance, cette onctueuse douceur qui nous accompagne toujours, quand nous paraissons en public, et qui nous attire tant d'amis au dehors, nous abandonnent subitement, lorsque nous rentrons dans l'intimité de cette vie d'intérieur, dans laquelle *surtout* on devrait être doux, patient et bon? N'est-il pas vrai que nous nous laissons reprendre alors par je ne sais

quoi d'aigre, d'irascible et de violent, qui fait de la vie privée un insupportable enfer ? On dirait que nous portons dans l'unité de notre personne deux personnages complétement différents : l'un très-agréable pour les personnes que nous voyons de distance en distance, l'autre impatient outre mesure, insociable à l'excès, pour les personnes avec qui nous vivons toujours, et dont nous attristons la destinée. » — Je pense, monsieur, qu'il n'y a rien d'exagéré dans ce tableau. Or, une âme qui suit sérieusement le carême, doit concentrer sur ce sujet toute son application et ses idées de réforme. En général, on devrait pouvoir dire que les progrès de notre amour pour Dieu se mesurent au développement de notre esprit de sociabilité.

Si un chrétien, à l'entrée ou plutôt à la fin d'un carême, venait me faire part de ses scrupules de conscience, et me consulter sur la manière dont il a passé la sainte quarantaine, je lui ferais subir, avant de lui répondre, un interrogatoire sur le chapitre de ses progrès dans la sociabilité intime, et pour ainsi dire, domestique ; je lui dirais : « Sociabilité signifie patience ; portez-vous le fardeau les uns des autres ? Vous avez beau me certifier votre présence assidue aux pieux exercices, vous n'avez manqué ni sermons ni homélies ; même on vous voyait chaque vendredi aux saintes pratiques de la Passion ; le tribunal de la pénitence et la communion ont été fréquentés par vous. Il n'y a qu'un point qui a langui et est resté stationnaire, c'est la sociabilité et la patience. Vous continuez, comme par le passé, à semer les disputes, à relever avec vivacité des mots qui échappent à l'inattention. Or, je dois vous déclarer avec dou-

leur que votre carême est à peu près non-avenu. Oui, aspirez à faire votre devoir pascal, mais soyez conséquent, et corrigez-vous de vos mots irritants, de vos impatiences désastreuses, de vos vivacités provoquantes, source éternelle de discorde, de souffrance et de guerre.»

Là ne s'arrêterait point mon interrogatoire. Les peines qui proviennent des rapports journaliers sont terribles par leur continuité. Ce contact des personnes où l'on se choque et se froisse continuellement, est un tourment incomparable, qui vous harcèle sans cesse, vous meurtrit sous un amas d'épines, et finit par vous accabler sous le poids intolérable de ces dissensions intestines, les plus poignantes de toutes. Or, je demanderai au chrétien qui m'interroge, s'il a compris que le devoir fondamental de la sociabilité n'est autre chose que l'esprit de sacrifice. A-t-on remporté quelque victoire sur son égoïsme et sur son irritabilité? Sait-on quelquefois sacrifier un peu de ses goûts, de ses intérêts en faveur de celui avec qui on est appelé à vivre? Sans cela, il n'y a pas de sociabilité possible. Du reste, qu'on ne s'y trompe pas, la sociabilité ou la patience ne peut se greffer que sur l'humilité et la douceur. Donc l'examen de mon interrogateur doit porter sur les progrès qu'il a faits en humilité et en douceur. Sans doute, les caractères ne changent pas, mais les vertus, ces plantes devenues étrangères, peuvent, avec l'aide de Dieu, fleurir dans la terre de nos cœurs. O douceur sociale, fille de la religion, délices de la vie, harmonie des âmes, entente réciproque des êtres qui vivent les mêmes heures données par Dieu, à la même horloge domestique, sous le même toit! vous faites que les hommes marchent tous

ensemble vers le même but, se secourant, s'animant, se guidant les uns les autres. Tout un grand système est exposé par le christianisme devant l'homme appelé à vivre en société avec des êtres imparfaits comme lui ; il ne demande ni la patience seule, ni la douceur et l'humilité seules : ces trois vertus se donnent la main, et ne se peuvent séparer. Dites-moi, dirai-je à mon chrétien consultant, dans les peines qu'on vous fait, voyez-vous la réparation de celles que vous avez causées vous-même ? Si cette considération vous échappe, le terrain vous manquera pour la patience. Je ferai ensuite une autre question relative à l'humilité : Comment recevez-vous les mauvais procédés, ou du moins les indélicatesses négatives, les oublis des autres ? Vous ne devez pas vous offenser aisément, si vous sentez le besoin que vous avez vous-même de clémence et de miséricorde. Vous pardonnerez facilement à votre frère, si vous êtes convaincu que vous pouvez vous ménager à vous-même une grande mesure d'indulgence et de miséricorde de la part de Dieu. Par l'humilité et la douceur réunies, vous aurez la patience ; comme la douceur véritable ne s'obtient qu'en la superposant sur le rocher solide de l'humilité, les douceurs par tempéraments ne sont pas des douceurs utiles et durables. La douceur stable ne s'installe solidement au cœur qu'après de longs efforts et de pénibles violences. Donc l'âme chrétienne ne doit mesurer la perfection de son carême que par ses progrès dans une humilité vraiment évangélique. Quelque rang, quelque talent, quelque avantage que l'on ait, l'exemple de Jésus-Christ prouve à tous que rien ne dispense de l'humilité. Avons-nous appris à abaisser notre

orgueil, en ayant devant nos yeux nos iniquités et nos bassesses intimes? Voilà le vrai thermomètre à consulter.

Enfin, monsieur, je compléterai mon interrogatoire par une autre série de questions, sur un ensemble de précautions chrétiennes annexées à la sociabilité. J'ai esquissé ces précautions dans le *Christianisme et Vie pratique*. J'ai demandé une certaine *étude de soi-même* au point de vue de ce qui nous manque comme sociabilité... A quoi passe-t-on son carême, si on ne se sonde pas soi-même sous ce rapport? J'ai demandé la *prudence* à éviter *ce qui froisse;* que de maladroits qui jettent eux-mêmes la paille qui allumera l'incendie et fera explosion! Tâchez-vous de prévoir et d'éviter ce qui irrite, blesse, répand le trouble? J'ai demandé la *circonspection* des lèvres et la *discrétion dans les paroles*. L'intempérance des langues est la cause des trois quarts de nos maux. Quelle abondante matière à examen!

Nous savons, monsieur, ce qui empêche ordinairement les hommes d'être bons, doux, affables entre eux: on se croit blessé dans l'un ou dans l'autre des sentiments que nous portons dans notre nature humaine; sentiments également impérieux et respectables. Tantôt nous nous sentons froissés dans le sentiment démocratique ou d'égalité, sentiment en vertu duquel chaque être humain ne peut souffrir que son voisin se croie plus que lui comme essence, comme race, comme espèce. Tantôt nous nous sentons atteints dans notre sentiment aristocratique ou de supériorité, sentiment en vertu duquel chaque être humain, persuadé de son excellence personnelle, tend à se croire plus que son voisin et

s'abandonne à des idées d'exclusion vis-à-vis des autres. Ces deux sentiments vivent en tous dans quelque position sociale qu'on se trouve.

Maintenant se dresse la difficulté d'être affable et doux lorsqu'on nous offense dans l'un ou dans l'autre de ces sentiments, dans notre sentiment d'égalité ou de supériorité. Hélas! à tous les instants du jour l'affabilité doit recevoir des échecs! Ne sait-on pas ce que sont les hommes? Ne sont-ils pas à leur insu, indiscrets, envahisseurs, trop fiers ou pas assez? Aimable affabilité, charme de la vie, splendeur du lien social, que de fois vous désertez la terre! Quand l'humilité votre sœur est bannie du milieu de nous, vous ne pouvez supporter votre solitude, vous nous quittez! Et nous nous trouvons abandonnés alors au choc de toutes les froideurs, de toutes les jalousies, de tous les dédains. Qu'arrive-t-il alors? Ici-bas chacun étant armé d'une intelligence et d'une langue qui lui sert d'instrument par la parole, la société n'offre plus qu'un assemblage de personnes se croyant blessées ou dans le sentiment démocratique ou dans le sentiment aristocratique, et s'occupant au moyen de la parole à réparer les outrages qu'on croit avoir reçus. La société prise en masse ne semble occupée qu'à se venger! De là ce torrent perpétuel d'allusions malicieuses, d'épigrammes, d'injures, de paroles jalouses, méchantes, meurtrières, qui enveloppent et emportent les sociétés humaines dans un gouffre sans fond de malaise et de souffrances!

Et cela est sans remède quand le christianisme n'exerce pas son influence d'une manière pratique par ses institutions fidèlement observées; sans humilité, adieu l'affa-

bilité mutuelle. Allez empêcher les morsures universelles et perpétuelles que les hommes se font! Trouve-t-on beaucoup de personnes, d'ailleurs très-honorables, d'un beau caractère, d'une vie irréprochable, j'allais dire très-pieuses, qui ne blessent personne par la parole? Donc, monsieur, c'est le christianisme qui fera fleurir au milieu de nous la fraternité par l'habitude des vertus vraiment sociales, par l'humilité et l'affabilité; il rétablit l'équilibre au fond de chaque âme, il y produit la paix de Dieu par la piété, et puis cette piété rayonne au dehors par la patience et l'affabilité, en appuyant les formes extérieures par l'humilité du dedans. Le sentiment aristocratique produirait l'orgueil, on le contient, Dieu aidant, par l'humilité. Le sentiment démocratique produirait l'envie, on le contient, Dieu aidant, par l'humilité. Si l'on voulait envisager le temps du carême sous ce rapport, ne le trouverait-on pas une époque sainte et éminemment salutaire? Le christianisme qui prêche la fraternité sociale, la fait faire soit par les devoirs de piété, soit par les vertus sociales qui en découlent. Ayant rempli le dedans du cœur par la charité, c'est une fleur, comme parle Bossuet, qui répand ensuite « sur l'extérieur une grâce simple et sans fard, un air de cordialité tempérée qui commence à gagner les cœurs. »

On a écrit quelquefois sur les *moyens de conserver la paix avec les hommes;* Nicole, notamment, a laissé un traité sur ce sujet. Mais les lectures manquent de vie pour réformer le monde. Il faut aux hommes un enseignement qui s'incarne visiblement dans les institutions publiques et qui parle sans cesse aux sens en réveillant l'attention des hommes.

TRENTIÈME LETTRE.

Faire les véritables bonnes œuvres.

Monsieur, le caractère particulier de l'époque où nous vivons, tout le monde, à des points de vue divers, l'a remarqué, c'est l'activité prodigieuse imprimée à l'esprit humain, et par lui au domaine immense des choses qui lui sont soumises. L'Église, prédestinée à l'initiative de tous les vrais développements moraux, comme elle est préposée à la garde du mouvement souvent périlleux de l'intelligence, a donné la mesure et marqué la direction de cette activité nouvelle dans le monde et la grandeur des œuvres chrétiennes, par lesquelles elle répond au triple besoin du temps : amélioration du sort des classes pauvres, propagation des lumières, avénement des laïques à l'apostolat et aux œuvres du ministère clérical. Il n'est pas rare d'entendre accuser dans notre siècle les tendances et les effets des associations charitables, et généralement par ceux qui prétendent atteindre les mêmes fins par des moyens révolutionnaires. Ces hommes qui font profession de n'agir qu'au nom du droit et qui écartent comme incertaine et surérogatoire la notion du devoir, en tant que motif, n'hésitent pas à ranger les gens dévoués aux œuvres en deux catégories : d'un côté les imbéciles, de l'autre les astucieux et les hypocrites pour qui la propagande catholique n'est qu'un triomphe de l'esprit de parti, qu'une

sauvegarde des intérêts. Leur colère s'allume à l'occasion de cet esprit religieux qui, présidant, à la bienfaisance, l'élève jusqu'à la charité ; elle signalerait presque à la surveillance de l'autorité et, en attendant, elle désigne à la méfiance publique comme des foyers excentriques, comme des conspirations contre la liberté et dignité humaines, ces associations chrétiennes, dont le seul tort serait de rendre par leur multiplication et leurs effets l'œuvre révolutionnaire inutile. Oui, ces œuvres charitables, si elles atteignaient tout le développement que l'Église ambitionne pour elles, si elles gardaient toute la pureté de leur esprit, si ceux qui les composent continuaient et apprenaient de plus en plus à se préserver de cette mondanité funeste que nous poursuivons et retrouvons en tous lieux, deviendraient le plus puissant agent de la véritable liberté. Elles élèveraient le niveau social, efface raient les trop grandes inégalités de fortune, banniraient l'ignorance, interdiraient aux riches l'oisiveté, aux pauvres la débauche et le concubinage, diminueraient d'autant la distance entre les classes et, dans tous les cas, fonderaient dans un pays l'esprit d'association, si favorable à la liberté quand il est dominé par des règles sûres, si fécond pour le progrès industriel, quand il garantit, comme la garantit le christianisme, l'autonomie de l'individu. Enfin, elles feraient se réaliser une des fins sublimes du chrétien, son objet et son essence même, le *don de soi* auquel son nom seul le voue, en lui rappelant sans cesse qu'il est né de l'esprit d'amour et de sacrifice, de l'esprit de *Dieu,* dans son acception la plus large et la plus absolue.

C'est vers ce dernier point, monsieur, que nos pasteurs appellent sans cesse l'attention des fidèles qui s'empressent à leur voix. Sans arrêter leurs yeux sur des considérations secondaires, ils les pressent d'embrasser la vie chrétienne, sûrs que de sa pratique découleront comme de l'universelle source du bien toutes les améliorations sociales, toutes les réformes avantageuses. Or, la vie chrétienne ne peut être pour tous les hommes et dans tous les temps une vie de contemplation et de retraite; mais pour tous, le champ du dévouement est incessamment ouvert. Qui travaille prie, a dit l'apôtre, et quel serait le travail du chrétien s'il n'était le travail de l'amour? Est-il nécessaire de dire que son travail à lui, quelque forme qu'il revête, n'est que le service de Dieu, tantôt par le soin charitable de ses frères, par l'exemple et par l'enseignement, tantôt par l'assiduité aux œuvres utiles, même mercenaires, mais sanctifiées, tantôt et surtout par cette continuelle assistance du cœur qui est l'essence de la charité, et par laquelle l'humanité se sent agrandie, fortifiée, meilleure et plus heureuse? Ce noble travail, Dieu l'a préparé pour tous, et ce ne sont pas les plus pauvres qui sont les moins charitables. Rien n'est saint et touchant comme la charité du pauvre, et ce trésor est abondant; mais les heureux du siècle, qui, sans le devoir de la charité et de l'aumône à faire, deviendraient à leur tour si pauvres par le cœur, ont sous la main, tout près de leur cœur, le moyen toujours prêt d'échapper aux dangers de la richesse, aux éclatantes menaces du Sauveur. Des œuvres nombreuses ont été fondées et se fondent encore tous les jours, dont les objets particuliers sont aussi diversi-

fiés que les sympathies du cœur humain, et tous, quelle que soit d'ailleurs la direction des affaires, l'emploi du temps, la brièveté des loisirs, peuvent exercer une de ces trois fonctions essentiellement chrétiennes, poursuivre les pécheurs, instruire les ignorants, verser l'aumône dans le sein des malheureux. Et, en effet, ceux que la maladie ou des devoirs d'état trop nombreux retiennent forcément dans leur demeure, trouvent encore dans la bienfaisante solidarité que l'association établit entre ses membres, une participation directe à tous nos travaux. Il suffit qu'en retranchant de leur vie un superflu prêt à leur devenir funeste, ils rendent avec conscience aux pauvres ce qui leur appartient de par la loi de charité, pour que la joie du devoir accompli reflue vers eux.

Mais que plus heureux sans doute sont ceux que Dieu appelle à faire son œuvre de leurs propres mains, à enseigner de leurs bouches sa doctrine et son nom, à répandre sa consolation et sa douceur! Un curé montrait peu d'empressement à établir les œuvres de charité dans sa paroisse, se fondant sur le petit nombre de ses pauvres. Ah! monsieur, s'écria une dame, si vous n'avez point d'œuvres pour vos pauvres, ayez-en du moins pour vos riches. — Le cœur de cette femme avait toute l'intuition de la vérité. Oui, la consolation qu'apportent les bonnes œuvres est plus certaine encore pour celui qui les exerce que pour celui qui en est l'objet. Ceux à qui Dieu permet de l'approcher et de le servir dans la personne de ses pauvres, ne tardent pas à se sentir plus élevés par ce service que les heureux du siècle par la familiarité des rois. C'est un fait de la plus banale expé-

rience; l'esprit le plus inculte, la personne la plus vulgaire, dès qu'elle se consacre à la pratique des bonnes œuvres, se revêt d'une grâce et d'une puissance toutes nouvelles. Il y a dans la charité une efficacité sanctifiante à laquelle aucun élément n'échappe, qui embellit toute créature d'une beauté sans déclin, qui met au front des femmes une auréole et marque ceux des hommes d'un cachet particulier de force et de dignité, de cette expression supérieure de noblesse et de vertu que les Romains nommaient si bien *modestia*, — *vir modestus*, et pour laquelle notre langue, en dehors du christianisme, n'a pas de mot.

Loin donc ces récriminations légères contre la multiplicité des bonnes œuvres et ces craintes irréfléchies sur les concurrences que se font, dit-on, entre elles les entreprises de la charité. Hommes de peu de foi, pourrait-on dire à ceux qui nourrissent ces inquiétudes, en leur rappelant le miracle de la charité du Christ : hommes de peu d'intelligence qui ne voient pas que l'organisation de la charité sera toujours incomplète, aussi longtemps qu'une des inclinations, qu'une des tendresses du cœur humain ne trouvera point sa manifestation directe et sa voie. A l'un les vieillards, à l'autre les enfants au berceau, à celui-ci les orphelins, à celui-là ces petits enfants de la Savoie, si touchants au triple titre d'ignorants, d'orphelins et d'étrangers. Les œuvres les plus considérables par le nombre de ceux qui les composent et par les aumônes qu'elles recueillent, seront toujours celles qui répondent aux besoins les plus généraux, aux sympathies les plus pressantes ; sur ce point, l'équilibre se fera toujours de lui-même.

Mais de quelque côté que vous incline votre nature, montrez-vous empressés, dirai-je aux chrétiens, à vous enrichir par le *don* de vous-mêmes ; à vous grandir et vous fortifier par le sentiment de votre utilité dans le monde. — Avant même que vous ne connaissiez la joie pure et parfaite de la fidélité au service de Dieu, vous goûterez celle de la plénitude de la vie ; entrez surtout dans les associations charitables enrichies de tant d'indulgences, et qui, par le fait seul d'association, portent avec elles tant de grâces. La charité individuelle a des consolations et des mérites incontestables ; mais la charité collective jouit d'une efficacité et peut s'élever à une pureté de motifs incomparable. Maris, exhortez vos femmes à consacrer au service des pauvres tous les loisirs que leurs devoirs leur laissent ; vous les garantirez d'une mondanité désastreuse pour votre bonheur et pour votre fortune ; vous les grandirez à leurs yeux et aux vôtres ; vous les entourerez d'une dignité particulière qui vous les fera chérir davantage. Femmes, enseignez à vos maris le chemin de ces conférences léguées au monde chrétien par l'aimable saint Vincent et où se reforment les mœurs religieuses prêtes à rentrer dans notre société, comme elles y doivent rentrer, par l'exemple et par l'autorité des chefs de famille. — Mères, demandez à Dieu d'y conduire les pas de vos fils, et préparez-les vous-mêmes, dès leur enfance, à cette grande pensée qu'ils seront membres, dans leur adolescence, de la Société de Saint-Vincent de Paul et qu'ils entreront dans la vie par la pratique de la charité. Quelle initiation supérieure et pure ! apprendre la vie, puisqu'il faut bien l'apprendre, par les jugements de Dieu et les conséquences du vice, ou par les sévérités du

sort et les épreuves de la vertu ! Quelle garantie contre les illusions de la jeunesse, quelle maturation rapide de l'esprit, que cette immixtion aux réalités les plus austères de l'humaine destinée, aux luttes désespérées que la société cache dans ses flancs ! Mais surtout quelle conformité merveilleuse entre l'objet spécial de la conférence (la visite des pauvres honteux) et la pudeur de cœur de l'homme jeune, délicat et distingué !

Au-dessus de toutes les œuvres qui appellent plus particulièrement les pères et les mères de famille avec leurs fils, il en est une, monsieur, que l'on peut nommer l'œuvre de tous les chrétiens sans acception de positions sociales et de fortunes ; une œuvre à laquelle doivent également leur concours les domestiques et les maîtres, les enfants et les vieillards ; c'est l'œuvre de la *Propagation de la foi,* par laquelle l'Église, triomphante en Occident, se voit reportée, dans l'Asie, aux combats de ses premières années. L'histoire ecclésiastique de la Chine reproduira dans quelques siècles, pour ces vastes contrées christianisées, notre martyrologe et l'histoire des persécutions romaines ; mais tandis que, pour l'Italie, la lumière nous a été apportée de l'Orient et que de la Judée nous est venu le fondateur du siége de Rome, la lumière, pour la Chine, sera venue de l'Occident conformément aux espérances traditionnelles de ce pays. La France n'a point failli à ce glorieux apostolat ; elle y a répondu par l'œuvre de la *Propagation de la foi;* entrons-y tous en souvenir de notre commune origine dans le martyre et la persécution, en souvenir des croisades religieuses de nos ancêtres, en l'honneur de notre nom de catholiques et en accomplissement surtout du plus

pressant devoir de la charité, l'instruction des ignorants et la conversion des pécheurs. Il y a un million de catholiques dans Paris ; il devrait y avoir un million d'associés de la *Propagation de la foi,* et il n'est pauvreté qui empêche cette humble aumône, source d'une génération spirituelle qui s'étendra sur tout l'univers jusqu'à la fin des temps.

Quelle pensée plus haute et plus féconde, monsieur, que celle de donner à des familles entières, dans le présent et à travers tous les siècles, une vie qui ne s'éteint pas ! C'est la pensée puissante de toutes les œuvres charitables et religieuses, et le ministère ecclésiastique est couronné, la paternité spirituelle est largement fondée par l'ardeur que nos pasteurs apportent à la faire naître dans l'âme des chrétiens. Du reste, les résultats répondent heureusement à leurs efforts ; je vois, dans le rapport de la situation de l'œuvre de la *Propagation de la foi* en 1857, que la paroisse de la Madeleine figure, dans le chiffre des collectes des paroisses, quant à cette même année, pour la somme de 10,802 *francs.*

TRENTE ET UNIÈME ET DERNIÈRE LETTRE.

Saison d'été dans l'ordre moral : fleurs et fruits pour le monde éternel.

Monsieur, j'ai entendu le Diable parler avec une franchise qui ne lui est pas habituelle, dans un livre contemporain où l'on confesse l'action réciproque du monde sur la littérature et de la littérature sur le monde. Le Diable donc, écrivant ses *Mémoires* au moyen d'un secrétaire terrestre, disait : « Les mauvaises idées sont bien plus subversives de votre morale humaine et servent mieux mes intérêts de *Diable* que les mauvaises actions. Je donnerais tous les crimes d'un siècle pour une mauvaise idée. » J'ose espérer, monsieur, qu'à travers les idées que je vous ai suggérées vous n'en aurez trouvé que de bonnes, et que, par conséquent, loin de servir les intérêts du prince du mal, j'ai un peu travaillé à la gloire de notre maître commun, le Maître divin. Me voici au terme de nos lettres, et après avoir suivi les phases successives de l'agriculture spirituelle, je dois terminer par un mot sur les moissons des âmes. L'agriculturemorale récolte d'abord dans cette vie, mais elle a toujours en vue les greniers éternels. C'est un principe que tout dépend de la fin, et que la fin est, en toutes choses, ce qui importe le plus. De quoi sert à l'agriculteur d'avoir labouré, semé, soigné, arrosé la terre, si,

au temps de la moisson, la récolte vient à manquer? Le christianisme, qui est la religion de la *prévoyance* comme il est celle des anniversaires, a établi le carême dans une vue de prévoyance salutaire et pour assurer les moissons de l'avenir. Celui qui suit bien chaque année sa saison d'hiver avec docilité et générosité pieuses, s'assure, à l'endroit de ses moissons individuelles, les grandes tranquillités de l'esprit et du cœur. Plaignons ceux qui, semblables à la brute, ne se précautionnent pas dans le temps présent et végètent dans une funeste imprévoyance.

Vous avez souvent admiré, monsieur, le chef-d'œuvre de l'éloquence sacrée qui se nomme *La mort du juste et la mort du pécheur,* par Massillon. L'illustre évêque de Clermont trace le tableau du dénouement de toute vie humaine selon l'embranchement des deux routes qu'on peut prendre; il fait frissonner dans l'un, il est ravissant et suave dans l'autre. On comprend à quel effet de vérité de couleur et de persuasion on doit atteindre, quand la peinture de ces solennels contrastes tombe sous la main d'un orateur comme Massillon, à la fois peintre et poëte. Or, pour en venir à mes conclusions, monsieur, je réponds à ceux qui disent : Pourquoi le carême? C'est pour réaliser en cette vie des âmes chrétiennes, c'est-à-dire à la fois délicates, strictes, pures et sereines, c'est en même temps pour peupler le paradis et faciliter à l'homme les moyens d'atteindre à ses fins naturelles et surnaturelles. Les saisons se tiennent et s'engendrent. Dans le monde matériel, le printemps et l'été sortent de l'hiver ; dans l'ordre moral et dans la pensée du christianisme, l'hiver est la saison des provi-

sions pour l'été. Aujourd'hui nous jetons la semence dans les sillons de l'exil, de l'épreuve et de la fatigue. « Dans l'autre vie nous apparaîtrons, dit le prophète, portant à la main de fécondes et riches gerbes, *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua ; venientes venient cum exultatione portantes manipulos suos.* » C'est pourquoi un chrétien qui prend la religion au sérieux se gardera de se balancer entre ciel et terre comme l'hirondelle, d'ajourner ses projets de conversion et de perdre sa vie dans les rêveries de la vanité et du mensonge. Il mettra la main à l'œuvre et ne laissera pas tomber dans la poussière des grands chemins, la semence du carême qui doit fructifier dans la bonne terre des âmes de bonne volonté. J'ai exposé ailleurs (tome IVe, *Christianisme*), les caractères de l'honnête homme formé par le christianisme ; je me borne à dire ici que le juste, qui vit de la foi et par la foi, *justus ex fide vivit,* ressemble à cette nacelle qui suit son cours doucement bercée entre deux rives fleuries. C'est le ruisseau qui va par une pente douce à l'Océan ; c'est l'astre qui gravite vers son soleil ; c'est l'atome lumineux attiré dans le foyer des astres. Et quand le juste doit prendre congé de la vie humaine et quitter l'assemblée de ses frères, la même sérénité persévère ; les dernières années que l'homme de bien passe sur la terre ressemblent au soir d'un beau jour ; elles ont quelque chose de grave et de poétique ; c'est le voyageur qui secoue au vent de la vie la poussière de ses sandales, et ne doute aucunement du bon accueil qui l'attend dans la maison du père de famille ; il va à Dieu comme nous allons à nos mères pour les embrasser, à nos amis pour nous abreuver de

leur regard et échanger des confidences, aliment et délassement de l'âme. Ainsi, pendant la vie, les bons chrétiens sont humbles et doux, à la manière d'une sainte espagnole que nous vénérons tous ; un jour un religieux, accompagnant à Palence l'auteur du *Château de l'âme*, lui parlait de sa réputation de sainteté : « On a dit de moi trois choses, répliqua sainte Thérèse, que j'étais assez bien faite, que j'avais de l'esprit et que j'étais sainte. J'ai cru les deux premières pendant quelque temps et je me suis confessée d'une vanité si pitoyable. Mais pour la troisième, je n'ai jamais été assez folle pour me la persuader un moment. » Et, quand il s'agit de quitter ce monde, les chrétiens résignés et pleins d'espoir nous offrent des spectacles touchants et pleins de majesté. Ils ressemblent, à quelques nuances près, à ce jeune homme [1] doué des talents poétiques, dont la gloire naissante annonçait une brillante carrière et que la mort a moissonné dans sa fleur ; un homme politique [2] s'approchait de son lit de douleur ; mais le jeune malade, qui venait de recevoir une plus auguste visite, et qui, dans sa poitrine déjà soulevée par le râle de la mort, portait son sauveur et son Dieu, le malade dit à son éminent ami : *Laissez-moi faire mon action de grâces.*

Je regretterais de quitter la plume, monsieur, si je ne répétais une dernière fois que, lorsque l'on sort des idées et des pratiques chrétiennes, et que l'Église ne préside plus à notre existence, la terre n'est plus qu'une impasse, et le développement de l'âme n'a pas d'issue. Jésus-

[1] M. Reynier.
[2] M. de Lesseps.

Christ, qui est le Verbe fait chair, est en même temps l'incarnation de la sagesse; il est, au plus haut degré, l'humilité incarnée, l'amour rendu visible, le sacrifice réalisé. Jésus-Christ, ce sont les solides vertus, les vertus de la vie, les vertus individuelles, les vertus sociales, les vertus du temps et de l'éternité faites chair, descendues de l'abstraction et devenues sensibles à nos sens, en sorte que pour avoir le type de la bonne conduite nous n'avons qu'à considérer cette vie qui commença à Bethléem et finit au Calvaire. Tous les bons exemples sont concentrés dans la scène évangélique. Tout le monde peut parler de devoir et de morale, l'essentiel est de nous aider à surmonter nos lâchetés personnelles. Il nous faut un maître qui marche devant nous par ses exemples et qui nous tende la main par ses secours et ses impulsions. Je vois, dans le catholicisme, la *raison d'être* pour nos meilleures et les plus sérieuses vertus, comme l'humilité. En général, ce qui constitue la vie mondaine et ses annexes, tout ce qui s'en engendre, les tourbillonnantes et exclusives préoccupations des luttes de coquetterie, les appétits de vanité, les incroyables inventions d'un sensualisme toujours croissant, c'est le parti pris d'oublier que nous sommes malades, de ne pas penser que nous sommes des âmes malades, et d'arriver ainsi à perdre le sentiment de notre état maladif. Quand l'homme consent à se reconnaître malade, le sentiment de sa misère le conduira bientôt, avec la grâce de Dieu, à l'humilité et aux autres vertus chrétiennes. Hors de là ce n'est qu'un orgueil sans fin. Est-il cependant rien de plus légitime et de plus salutaire que la disposition de l'âme, disant avec le lépreux de l'Évangile :

Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me rendre pur; ou avec David: *Rendez la santé à mon âme, car elle l'a perdue en vous quittant? Je suis corrompu jusque dans la moelle des os, et je ne puis trouver de remède qu'en vous.*

Dans la pensée du christianisme, l'idéal du juste et du bon est d'arriver à s'offrir à Dieu sans réserve, mais je ne vois pas que ces sacrifices de l'homme à Dieu soient autre chose qu'une grimace lorsqu'on n'a pas une foi positive, et quand cette foi ne s'empare pas de l'organisation de l'existence, comme dans la religion catholique. L'Église amène tous les ans son carême pour conclure par les Pâques. Quelques esprits forts vous diront, monsieur, comme vous l'avez entendu, que c'est une simple question de climat et d'hygiène publique, et que la sainte Quarantaine n'a pas plus de portée que la loi qui interdisait au Juif la manducation du porc et au Turc l'usage des vins. Je ne relève pas, monsieur, ces grosses ignorances.

Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.

Il faut laisser dire, comme le poëte: en attendant, le christianisme continuera de répandre sur les ingrats ses intarissables bienfaits.

Cris impuissants! fureur bizarre!
Tandis que ces monstres barbares

Poussaient d'insolentes clameurs,
Le Dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ses obscurs blasphémateurs.

Dans le christianisme, ce sont des institutions vivantes, populaires, accessibles à tous, se mettant en communication intime avec nos âmes, ce sont de pareilles institutions qui nous forment à aimer Dieu sans réserve, à chérir nos semblables, à savoir pratiquer le *sacrifice*, le *don de soi*. Il est écrit dans les saints Livres : « *Quand vous serez assis à la table du Prince, considérez ce qui vous sera servi, et pensez que vous serez obligé d'en rendre autant.* » (Proverbe XXIII.) Cet *autant*, qu'il faut rendre, c'est chez les catholiques fidèles la sainte communion qu'ils ont le bonheur de faire. Quel stimulant pour une âme ! Oh ! comme alors les obligations de générosité, de combat contre soi-même, vont de soi ! combien l'on veut, comme saint Paul, que *Jésus-Christ soit sanctifié*, *maintenant et toujours, dans notre corps, soit par notre vie, soit par notre mort !*

Certaines âmes, aujourd'hui, ne voudraient pas abdiquer toute religiosité ; elles prétendent se rattacher à quelque chose de permanent et d'immortel ; mais quand on ne veut point faire de phrases, la pierre de touche d'une âme sincèrement religieuse, est de *demander à Dieu qu'il nous embrase de son amour.* Sans cet amour positif et efficace, et les paroles et les pensées ne sont rien. Tous ceux qui disent : Dieu ! Dieu ! n'ont pas pour cela de religion. Les choses changent avec la pra-

tique des sacrements. « Qui a jamais ouï parler d'une pareille chose (la communion) ? dit saint Jean-Chrysostome. Qui est le pasteur qui ait voulu nourrir ses brebis de sa propre chair ? Plusieurs mères donnent leurs enfants à nourrir à d'autres femmes, et Dieu même veut nourrir ses esclaves, non seulement de sa chair, mais encore de sa divinité et se mêle avec nous. »

Les hommes de notre temps, c'est mon espoir, monsieur, reviendront au catholicisme par nécessité, s'ils n'y reviennent pas par vocation. Le fait des froissements et des fatigues de la vie est un grand convertisseur. J'ai écouté les médecins profanes, et pour dresser l'homme au stoïcisme, ils n'ont pu inventer que la *solitude* recherchée au sein des champs. J'ai ainsi constaté leur impuissance dans le domaine des consolations. La nature est certainement apaisante avec ses bois, ses champs, ses coteaux et ses plaines, ses grands nuages et ses vastes horizons, avec ses chemins vers et ses petits ruisseaux ; mais ces plaisirs poétiques manquent d'universalité, ne sont point à la portée de tous. Il faut à l'homme froissé par la vie une croyance religieuse vivifiée par des pratiques : il ne suffit pas d'être un contemplateur des champs ; nous n'avons pas tous à notre disposition ces intérieurs de forêts, ces admirables dentelles de branchage, ces fantastiques réseaux entrelacés par le céleste Ouvrier, ces bords de rivière, ces eaux tranquilles et ces bois qu'elles reflètent. Nous avons besoin de quelque chose qui nous soit plus immédiat, qui réponde plus profondément à notre cœur et que l'âme puisse s'assimiler.

En attendant, monsieur, il est dans les intérêts les plus sacrés des âmes qui n'ont jamais quitté le port de

l'orthodoxie et des pratiques chrétiennes, ou du moins qui l'ont regagné après des excursions douloureuses, il est de leur intérêt de mettre saintement à profit ces jours de salut de la sainte Quarantaine. Qu'ils soient fidèles tous les ans à leurs devoirs essentiels de chrétien, ils croîtront alors comme les arbres plantés le long des eaux, *tanquam lignum quod plantatum est secus decursus aquarum ;* quand viendra le jour du grand *alleluia*, ils porteront feuilles et fruits en abondance : *quod fructum suum dabit in tempore suo* (psaume I). Le moindre des biens qu'ils recueilleront dès cette vie sera l'homogénéité de leur propre âme; car l'âme humaine est un ensemble où tout se tient, et rien n'est triste comme la situation d'un être intelligent que des directions contraires traversent comme des vents opposés. Quand l'âme est ainsi divisée en elle-même, sans unité de point de vue, nous avons alors, au lieu d'êtres complets et d'accord avec eux-mêmes, tels que Dieu et la raison les veulent, « des âmes de marqueterie pour ainsi dire, cherchant à servir simultanément le plus grand nombre de maîtres possible, Dieu dans leur volonté, le monde dans leur vie, l'art dans leur imagination. » L'homme, au contraire, qui s'assujettit annuellement aux *idées d'abstinence et de soumission* représentées par l'Église, celui-là garde au fond de lui-même un principe à la fois externe et interne, qui garantit l'unité et l'accord des facultés de l'âme et de la vie. Il a les synthèses de la foi qui expliquent tout et sans lesquelles les mystères du moi sont incompréhensibles. Deux abîmes sont devant nous, l'abîme du bien et l'abîme du mal. Notre propre cœur,

l'histoire, la réalité vivante du monde, nous attestent la distinction radicale de ces deux mondes; dans le fait, les uns succombent et en viennent pratiquement à nier la distinction de ces deux mondes. D'autres, ce sont les chrétiens fidèles qui honorent Jésus-Christ, ceux-là professent la distinction des deux mondes : ils sentent l'abîme du mal, ils combattent pour ne pas rouler sans espoir sur ses pentes. La vie chrétienne avec ses luttes, avec ses privations, avec ses disciplines pour la conscience, avec la croix à porter : tel est le seul secret pour ne pas se laisser entraîner à l'universel naufrage. Connaître Jésus-Christ et le suivre, voilà la vie éternelle, mais voilà la vie normale en ce monde. Quand j'entends dire qu'avec la découverte de l'Amérique, qu'avec l'importation d'aliments nouveaux, d'aromes enflammés, mûris aux feux des tropiques et versés dans le sang de l'homme, le but de l'activité humaine changea; que l'idée d'abstinence et de soumission dut faire place au besoin de la domination sur ce globe, et qu'on dut briser avec les idées calmes, immobiles et tempérantes du catholicisme, j'avoue, monsieur, que je ne comprends rien à ce transcendantalisme physiologico-théologico-philosophique : les sophismes empruntés aux fatalismes de climats et aux influences sensuelles du régime alimentaire ne peuvent nous faire illusion. La vie chrétienne n'en demeure pas moins un monde parfaitement coordonné, qui seul a la lumière pour la direction de notre personnalité. Son flambeau, qui est le Christ, a des clartés qu'on ne repousse que pour retrouver la nuit en soi. Si on ne suit pas l'Évangile, à coup sûr c'est autant de terrain que l'on concède à l'esprit du mal. Jé-

sus-Christ a dit qu'*il est la voie, la vérité et la vie.* C'est à lui que nous nous attacherons. La vie chrétienne est la vie fondée sur la terre par Jésus-Christ. Nous voulons vivre et mourir dans l'amour de ses devoirs. « Ce genre de vie est le seul digne de l'homme et digne de Dieu. » Cette vie chrétienne, c'est toute vérité, toute logique, tout ordre, toute sagesse, toute précaution. En elle, le présent et l'avenir se donnent le baiser fécond ; un jour, elle donne la belle éternité.

Je crois avoir répondu, monsieur, selon mes modestes forces, aux questions que vous m'aviez soumises. Le recueillement, la méditation et la prière, l'audition de la parole de Dieu, les pénitences et les jeûnes, la confession et les pâques, l'aumône, le bon exemple et la patience : voilà ce que nous avons passé en revue ensemble ; et à propos de votre hiver à Paris, c'est la vie chrétienne presque tout entière avec ses devoirs principaux que j'ai dû exposer devant votre regard. Je n'ignore pas que je m'adressais à un homme qui a retrouvé, à un haut degré, le sens des choses spirituelles ; c'est pourquoi mes lettres ont été comprises ; mes conseils seront goûtés, je l'espère, et suivis avec amour, comme je les ai dictés avec abandon. Il y a deux mondes, en général, qui ne comprennent pas les livres composés pour la spiritualité et le catholicisme : c'est, d'une part, le monde des gens lancés dans les affaires ; d'autre part, le monde élégant et poli, qui fait profession d'élégance, de bon ton, où l'on s'occupe uniquement de plaisirs, de luxe, et même de littérature et d'arts. Je sais que ce livre, monsieur, tombant entre les mains d'un homme qui est dans les affaires commerciales, lui paraîtra un

livre d'outre-tombe [1], et il serait traité de livre ennuyeusement sérieux, par les gens du monde élégant et poli. Vous, monsieur, qui avez été dans les affaires, vous avez senti le besoin, dans la carrière industrielle, d'un sel qui empêche l'esprit de se matérialiser et de se courber vers la terre ; vous demandez au christianisme de concilier les intérêts éphémères du temps avec ceux de l'éternité. Quant au monde brillant et poli, vous lui avez appartenu, vous lui appartenez encore, sauf cette politesse *raffinée jusqu'au ridicule,* dont vous ne voulez plus.

Ah ! monsieur, continuez de demander vos inspirations à cette mère des chrétiens, à laquelle vous avez rendu votre obéissance et votre amour ; qu'elle dirige votre vie ! elle seule peut lui donner une haute et convenable signification. J'entendais dire d'un catholique, artiste, écrivain et excellent père de famille : « Il m'enseigne l'enthousiasme. » Or, on doit dire du catholicisme, en général, qu'il enseigne le bien, la vertu, le sens commun, le ciel, et aussi un enthousiasme auquel le tiède, le déiste et tous les autres sont étrangers. Il y a dans l'âme d'un bon catholique, d'un catholique qui fait ses carêmes et tout le reste, il y a comme un printemps éternel. Je parle du catholique dont on ne dit pas (sauf

[1] J'ai déjà cité ce mot d'un Père de l'Église : « On pleure sur un corps dont la vie s'est retirée par la mort, et on ne pleure pas sur une âme qui meurt (pour la grâce) quand Dieu se retire d'elle, par suite du *péché mortel !* » Combien de personnes qui ne comprendraient ni ces plaintes ni même cette langue !... L'âme... le péché... la mort de l'âme... que signifient ces mots, quand on n'a dans son dictionnaire que ces expressions : *doit, avoir ?*

un fond d'imperfection toujours inhérent à la créature) : *Transeunt solemnitates, remanent cupiditates.* Les solennités passent, mais l'homme reste le même avec ses cupidités.

J'aime à clore ma correspondance, monsieur, en appelant votre attention sur un usage de l'hospitalité chez les anciens, que je vous ai déjà cité dans une autre lettre. Quand l'étranger allait prendre congé de ses hôtes, je vous ai dit que le maître de la maison brisait un vase, une urne, dont il remettait un fragment à l'étranger, et qu'il gardait pour lui-même les autres. Plus tard, si l'on se rencontrait de nouveau, après des années, dans la vie, ces fragments rejoints les uns aux autres servaient à rattacher le présent au passé. On se reconnaissait à ces débris, témoignage de l'antique hospitalité accordée et reçue. — Et vous, monsieur, sanctifiez les prémices de chacune de vos années par les observances du carême chrétien, allez tour à tour de vos devoirs de position à vos devoirs religieux, et de vos devoirs religieux à vos devoirs de position ; que les uns vous animent à mieux accomplir les autres. Chacune des saintes choses que vous faites dans le catholicisme sont autant d'actes d'hospitalité que Dieu exerce envers vous. Prenez, autant que vous pourrez, de ces fragments de l'urne de l'amitié et de la miséricorde, que le Christ veut bien partager avec nous, pèlerins de cette vallée. Plus tard, vous pourrez présenter au Père céleste ces précieux fragments d'hospitalité divine, reçue en cette vie, et qui vous vaudront les longues années de l'hospitalité éternelle.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

—⊙—

Troisième groupe de lettres.

Le recueillement ou commencement de l'agriculture des intelligences.

Quatrième groupe de lettres.

La prière, autre période de l'agriculture des intelligences.

Cinquième groupe de lettres.

Continuation de l'agriculture morale par l'audition de la parole de Dieu.

Sixième groupe de lettres.

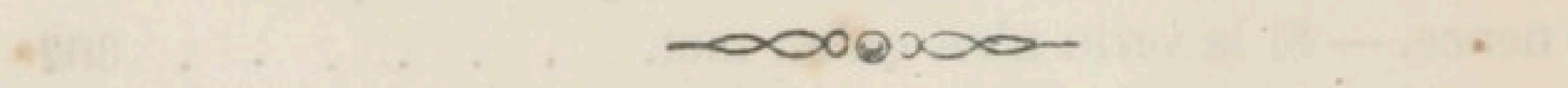
Où l'on montre ce que sont, dans le champ de la spiritualité, les jeûnes et les abstinences.

Septième groupe de lettres.

Ce qui active et complète l'agriculture morale : la confession et la communion.

Huitième groupe de lettres.

Moissons de l'ordre moral : l'aumône, la sociabilité, la vie éternelle.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

NOUVEAU

COURS DE RELIGION

POUR LES JEUNES GENS, POUR LES JEUNES FILLES ET LES PERSONNES DU MONDE

4 VOL. IN-12 — PRIX : 10 FR.

NOUVEAU COURS

DE

CATÉCHISME DE PERSÉVÉRANCE

4 VOL. IN-12. — PRIX : 10 FR.

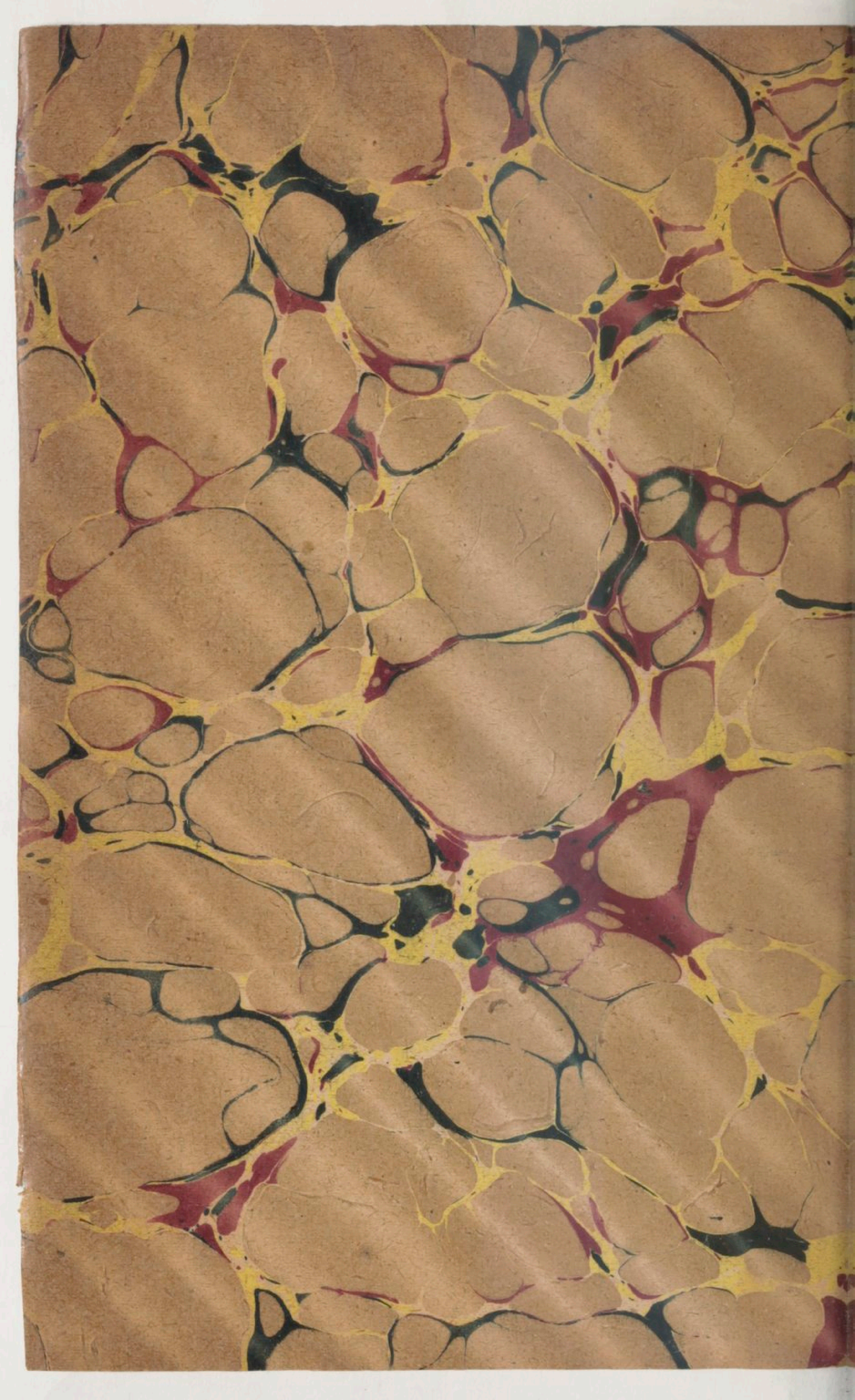
SE TROUVENT CHEZ L'AUTEUR ET CHEZ LES LIBRAIRES

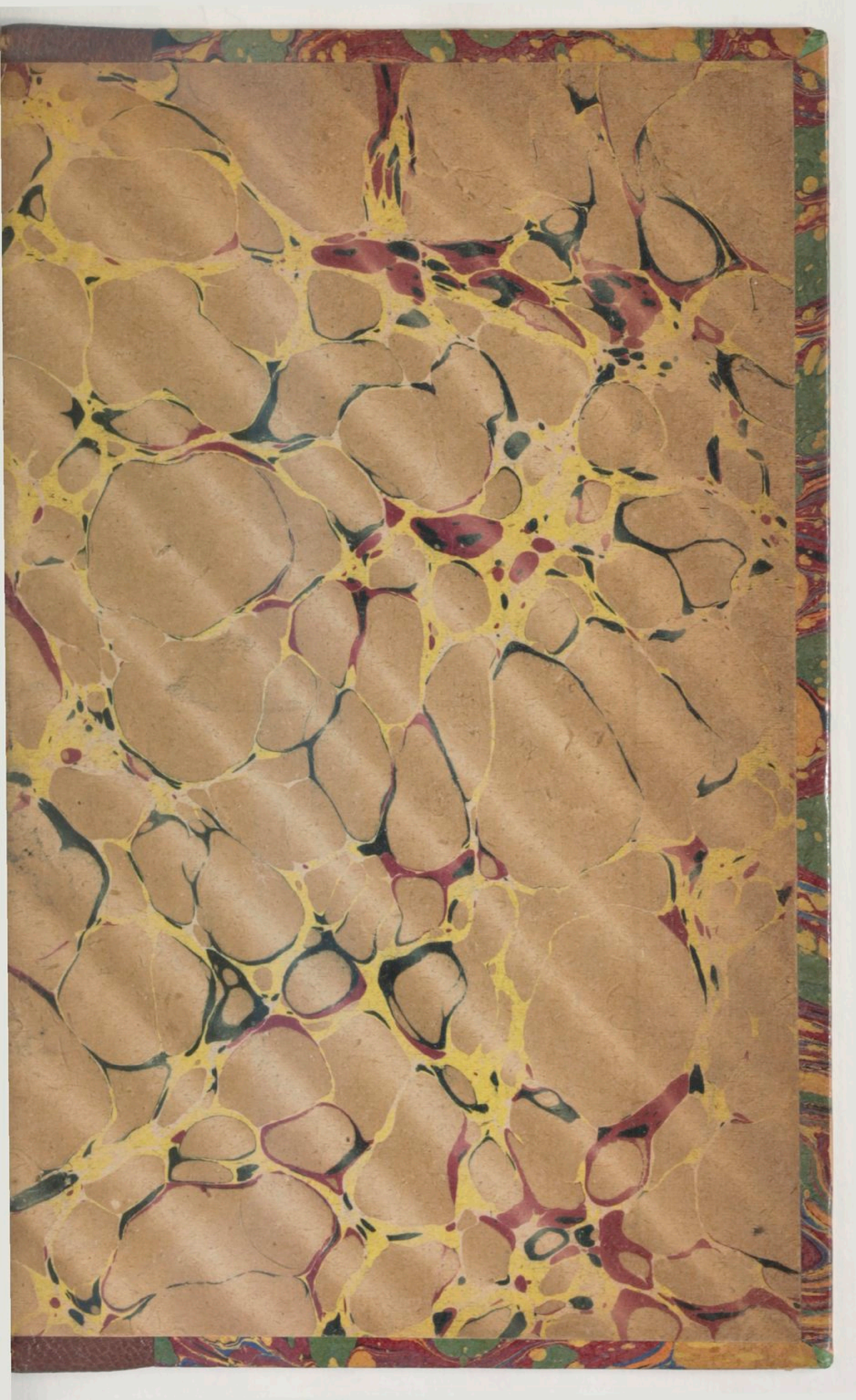
RUES DU FAUBOURG-SAINT-HONORÉ, TRONCHET, DE L'ARCADE, DU BAC, SAINT-SULPICE, LAFFITTE, FAUBOURG POISSONNIÈRE, PLACE DE LA MADELEINE.

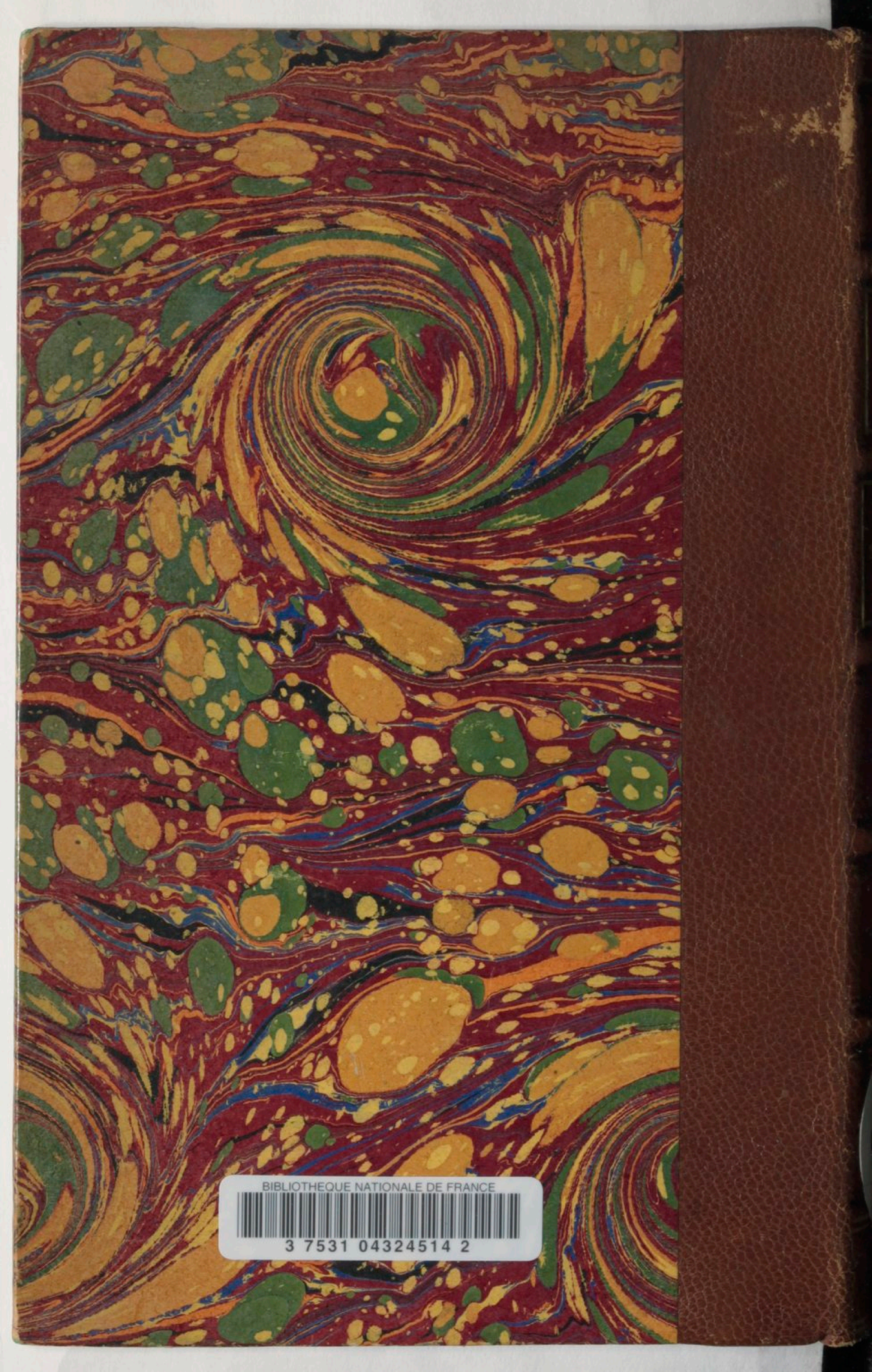
Ces deux ouvrages ne sont au fond qu'un seul et même ouvrage, sous deux titres différents. L'auteur, voulant rendre l'exposé de la religion intéressant et agréable pour les jeunes gens et pour les jeunes filles, y a mis quelque littérature. Vu la destination étendue de cet ouvrage, qui doit servir de lecture non-seulement aux étudiants et aux jeunes personnes, mais encore aux personnes de tout âge et aux gens du monde, on lui a donné le titre général de : *Christianisme et Vie pratique*, qui comprend ceux de : *Nouveau Cours de Religion*, et de : *Nouveau Cours de Catéchisme*.

Nous ne citerons pas les appréciations qui ont été faites de cet ouvrage par le *Réveil*, décembre 1858; *L'Univers*, décembre 1858; *L'Union*, novembre 1858; *La Voix de la Vérité*, juillet 1858; *Gazette de Lyon*, juin 1858. Rapportons seulement un extrait d'une *Revue de Genève* : « L'auteur, dit-elle, est certainement un habile apologiste : la manière de M. l'abbé Duclos décèle des qualités littéraires fort étendues; son livre offre un certain charme qu'on ne rencontre guère dans la plupart des traités de ce genre. » (*Bulletin littéraire*, publié par Joël Cherbuliez, septembre 1858.)

Paris. Imprimerie de W. REMQUET et Cie, rue Garancière, 5.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 04324514 2